This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

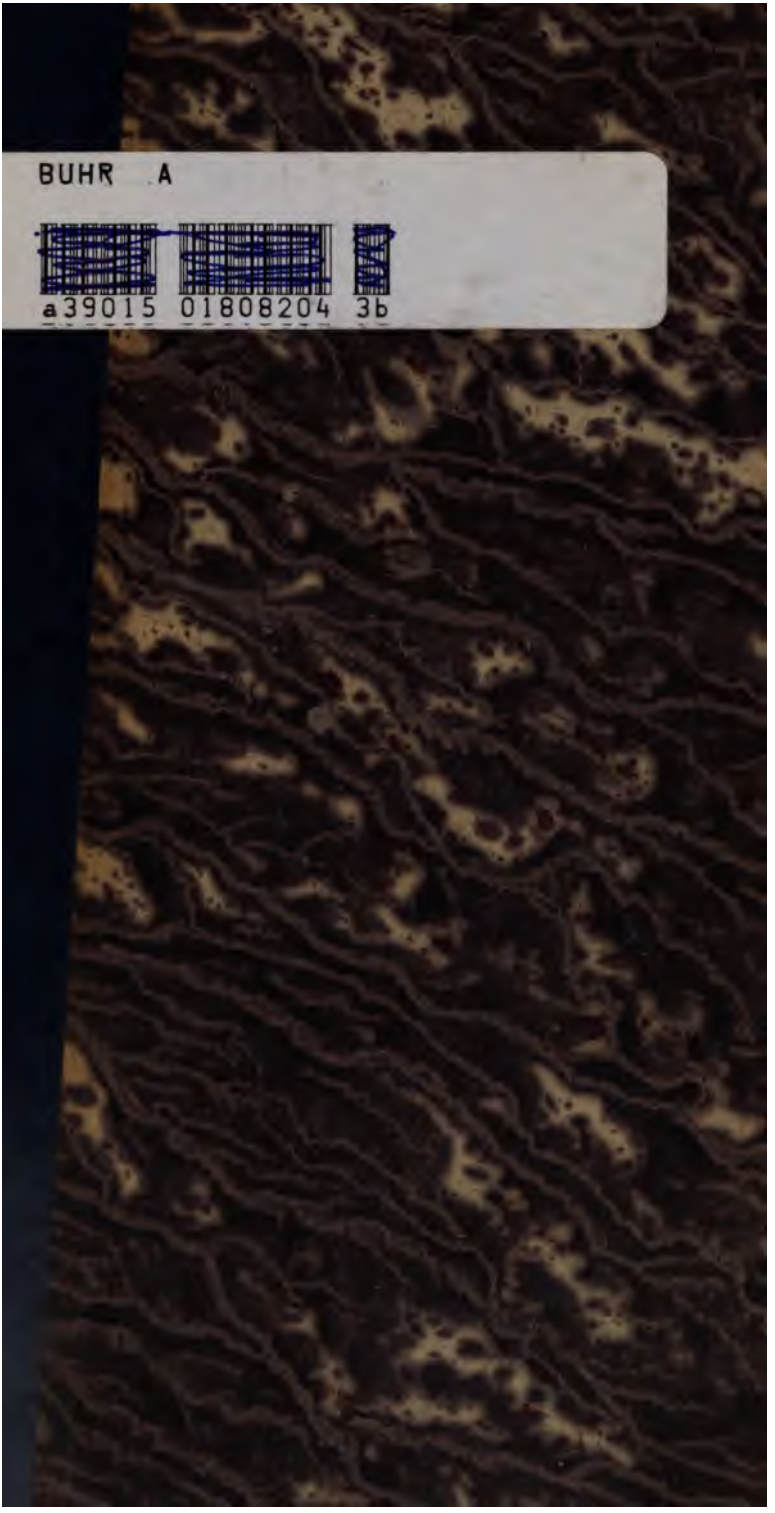
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

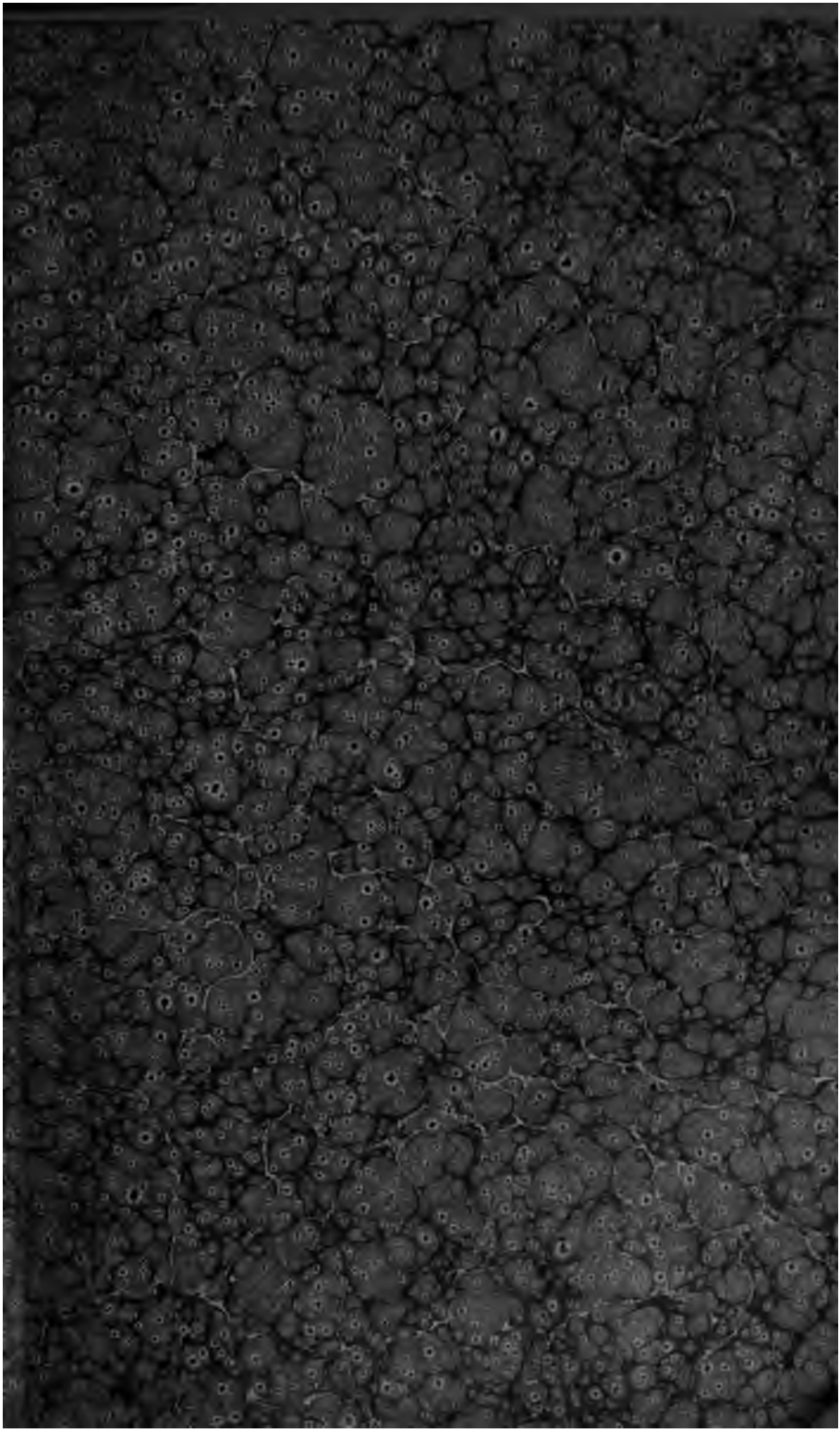
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


BUHR A
a39015 01808204 3b

VERO
BELLO
CARENTE
Marquis de Bouillé



DC
255
.L22

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MAXIMIEN LAMARQUE.

ANGERS. IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD.

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MAXIMIEN LAMARQUE,

PUBLIÉS PAR SA FAMILLE.

TOME SECOND.

PARIS.

H. FOURNIER JEUNE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 14.

1835.

SOUVENIRS.

Librairie
Champion
2-29-24
9518

CHAPITRE VI.

Le comte de B..... B..... Bordeaux en 1822. La Fête-Dieu. L'abbé Frayssinous. Régulus par Lucien Arnault. Acte d'accusation du général Berton. Mort de lord Londonderry. Des talens militaires de lord Wellington. Quelques questions au maréchal S.... sur sa dernière campagne. Condamnations. Exécution du général Berton et du lieutenant-colonel Caron. Mémoire de M. de Blacas. Les statues. Etienne Canaris.

Blois, 31 mai.

J'ai rencontré hier à Beaugency le comte de B..... B..... que je n'avais pas vu depuis qu'il était en Catalogne commissaire de police impérial; il n'a pas changé de rôle, mais il est employé dans les relations extérieures et il reçoit quinze mille francs par mois du ministère, sans y comprendre ses frais de voyage et ses dépenses extraordinaires. On voit que ces messieurs sont mieux traités que des militaires; c'est juste, car on ne peut les payer qu'avec de l'argent.

B..... se prétend exilé à quarante lieues de Paris, et il ne peut pas en expliquer les motifs; il vient de parcourir l'Italie, la Carinthie, l'Autriche, la Hongrie, la Moldavie, la Valachie et les bords du Pruth. Il a trouvé le moyen de se faire re-

cevoir dans toutes les sociétés secrètes de l'Italie et de l'Allemagne, et il prétend que ces sociétés minent tout le terrain sur lequel repose l'ordre social actuel. A l'entendre, les carbonari parviendront à leur but qui est de réunir toute l'Italie en une seule puissance. Ce désir d'union est aussi un des grands buts de la société teutonique en Allemagne : les nombres mystérieux de 37 et de 38 qu'elle a adoptés, signifient que sur les 38 princes qui se partagent l'Allemagne il n'en faut conserver qu'un qui établira le régime constitutionnel et fondera la liberté. Quel est ce prince qui doit succéder à tant d'autres et ne faire qu'un état de tant d'états? Il n'est connu que des principaux adeptes du grand cercle directeur, dont il fait lui-même partie. Sera-ce le prince de Bade, ou le roi de Wurtemberg?

B..... m'a beaucoup pressé de me faire ultra; il m'a dit que de très-grands personnages l'avaient plusieurs fois chargé de me faire des ouvertures à ce sujet. Je l'ai remercié de me les avoir épargnées, et je lui ai dit« qu'être ultra pouvait être bon comme toute autre chose, mais qu'il fallait être né dans ce parti; que déserter son armée pour aller s'enrôler sous les drapeaux de la légion de Condé serait une lâcheté et un mauvais calcul; que les nobles se servaient bien des transfuges, mais qu'ils ne leur accordaient jamais une confiance entière; que ces transfuges ne leur étaient d'ailleurs que d'un faible secours, parce qu'ils n'ar-

rivaient qu'avec une unité et qu'ils perdaient, dès le moment de leur apostasie, toute influence et toute considération dans la nation et dans les débris de la vieille armée. Faites courir en France, ai-je ajouté, M..... O..... D..... B....., et ils ne réuniront pas quatre hommes et un caporal; envoyez d'un autre côté Foy ou Clausel, et des millions de Français se lèveront à leur voix; on n'a de la force, de la vie, de la sève, qu'en restant sur le sol natal, qu'en s'appuyant sur les racines qu'on a jetées autour de soi.

Je n'ai pas voulu parler de conviction, de foi politique, d'honneur, de liberté, de patrie, à mon ami B.....; cependant je ne le crois pas tout-à-fait insensible à ces nobles sentimens; mais lui aussi est entraîné par ses antécédens, et la police n'a pas ces mots dans son dictionnaire.

Maison-Blanche, 4 juin.

Me voici dans un mauvais hameau, n'ayant pas trouvé, depuis Blois, un seul journal à lire! Quelle opposition avec la pompeuse solennité qui a lieu à Paris; avec l'agitation des partis, avec l'impatience de connaître l'esprit du discours qui émane du trône, avec les espérances et les craintes des ministres présens et à venir! Ici, chacun ne vit que de son existence matérielle. Le paysan fauche ses foins, le propriétaire se plaint que ses denrées ne se vendent pas et qu'il succombe sous le poids des charges publiques, l'artisan des villages, de ce

qu'il n'a plus de travail pour nourrir ses enfans. Voilà tout ce qui occupe, tout ce qui touche, tout ce qui émeut! Et qu'importe aux tristes habitans du centre de la France que les Russes et les Turcs se battent, que les Grecs tombent victimes de la politique anglaise, que l'or de la France solde en Espagne les bandes de la Foi? Tous ces faits qu'ils ignorent, n'existent pas pour eux.

Le parti libéral ne sait pas combien est grande l'influence du maire, du curé, du juge de paix, sur de pauvres gens qui ont sans cesse besoin d'eux! Il n'est avec cette masse du peuple qu'un point de contact, c'est le souvenir de la gloire passée à laquelle le plus mauvais hameau, la plus petite cabane ont pris une part active; car dans tous les hameaux, sous le toit de toutes les cabanes, sont des guerriers de la vieille armée. Profondément pénétrés du sentiment de l'injustice, ils accusent les nobles et le gouvernement de la perte du commerce, de la non valeur des denrées, du marasme universel dans lequel languit notre pauvre France. La mort de l'Empereur les a vivement affectés: à présent ils sont sans espérance, ils n'aiment personne, ils haïssent!.... Et cependant, quand le nom de la gloire nationale retentit à leur oreille, leur front se relève; Marengo, Austerlitz, Wagram brillent dans leurs yeux, et ils sont prêts à offrir à la patrie le reste de ce sang qui coule dans leurs veines!

Ils ignorent sans doute cette disposition de la

nation, les d'Argenson, les Bignon, les Chauvelin, qui ne cessent de répéter « qu'on parle trop » de l'armée, qu'on s'occupe trop de nos victoires » passées. » Qu'ils sachent que c'est la seule manière de parler à l'immense majorité de la nation, que les théories les plus brillantes, l'argumentation la plus pressée, les épigrammes les plus spirituelles ne sont entendues que dans les salons de Paris et que de quelques notables de nos petites villes.

Capétieux, 11 juin.

Je viens de traverser Bordeaux. L'opinion de cette ville est totalement changée. Le préfet s'en alarme: il a rassemblé dernièrement le maire, le commandant du régiment qui forme la garnison, le chef de la gendarmerie et celui de la garde nationale. Le maire a déclaré que l'esprit de la ville était complètement changé; le colonel, qu'il n'y avait de dévoué que lui et quelques officiers; le commandant de la gendarmerie, qu'il pouvait à peine compter sur le tiers de ses gendarmes, et le chef de la garde nationale, qu'il était à peu près le seul de son opinion. Sur la demande qu'a faite le préfet au colonel s'il avait donc beaucoup d'anciens soldats, il a répondu : « Plût à Dieu que j'en » eusse encore; les nouveaux arrivés sont bien plus » ennemis du gouvernement actuel. » Cela doit être; les anciens soldats appartenaient à l'Empereur; les conscrits n'appartiennent qu'à la patrie. Ainsi par la force des choses, nous devons l'emporter.

qu'il n'a plus de travail pour nourrir ses enfans. Voilà tout ce qui occupe, tout ce qui touche, tout ce qui émeut! Et qu'importe aux tristes habitans du centre de la France que les Russes et les Turcs se battent, que les Grecs tombent victimes de la politique anglaise, que l'or de la France solde en Espagne les bandes de la Foi? Tous ces faits qu'ils ignorent, n'existent pas pour eux.

Le parti libéral ne sait pas combien est grande l'influence du maire, du curé, du juge de paix, sur de pauvres gens qui ont sans cesse besoin d'eux! Il n'est avec cette masse du peuple qu'un point de contact, c'est le souvenir de la gloire passée à laquelle le plus mauvais hameau, la plus petite cabane ont pris une part active; car dans tous les hameaux, sous le toit de toutes les cabanes, sont des guerriers de la vieille armée. Profondément pénétrés du sentiment de l'injustice, ils accusent les nobles et le gouvernement de la perte du commerce, de la non valeur des denrées, du marasme universel dans lequel languit notre pauvre France. La mort de l'Empereur les a vivement affectés: à présent ils sont sans espérance, ils n'aiment personne, ils haïssent!.... Et cependant, quand le nom de la gloire nationale retentit à leur oreille, leur front se relève; Marengo, Austerlitz, Wagram brillent dans leurs yeux, et ils sont prêts à offrir à la patrie le reste de ce sang qui coule dans leurs veines!

Ils ignorent sans doute cette disposition de la

nation, les d'Argenson, les Bignon, les Chauvelin, qui ne cessent de répéter « qu'on parle trop » de l'armée, qu'on s'occupe trop de nos victoires » passées. » Qu'ils sachent que c'est la seule manière de parler à l'immense majorité de la nation, que les théories les plus brillantes, l'argumentation la plus pressée, les épigrammes les plus spirituelles ne sont entendues que dans les salons de Paris et que de quelques notables de nos petites villes.

Capétieux, 11 juin.

Je viens de traverser Bordeaux. L'opinion de cette ville est totalement changée. Le préfet s'en alarme: il a rassemblé dernièrement le maire, le commandant du régiment qui forme la garnison, le chef de la gendarmerie et celui de la garde nationale. Le maire a déclaré que l'esprit de la ville était complètement changé; le colonel, qu'il n'y avait de dévoué que lui et quelques officiers; le commandant de la gendarmerie, qu'il pouvait à peine compter sur le tiers de ses gendarmes, et le chef de la garde nationale, qu'il était à peu près le seul de son opinion. Sur la demande qu'a faite le préfet au colonel s'il avait donc beaucoup d'anciens soldats, il a répondu : « Plût à Dieu que j'en » eusse encore; les nouveaux arrivés sont bien plus » ennemis du gouvernement actuel. » Cela doit être; les anciens soldats appartenaient à l'Empereur; les conscrits n'appartiennent qu'à la patrie. Ainsi par la force des choses, nous devons l'emporter.

nous avons pour nous le bénéfice du registre de l'état civil; chaque jour il meurt des aristocrates, des hommes de l'ancien régime; chaque jour il naît des libéraux, des hommes du 19e siècle. C'est bien malheureux pour M. Frayssinous, premier aumônier du roi, que la faction dévote vient de nommer grand-maître de l'Université.

Une procession passe sous mes croisées : c'est aujourd'hui la Fête-Dieu! Cette pompe champêtre est touchante ; ces enfans qui, vêtus de blanc, jettent des fleurs au-devant du pasteur, réveillent des idées gracieuses; ces jeunes filles qui chantent auprès de lui sont jolies: M. le curé les a bien choisies. Pourquoi des fleurs autour de la croix? Il y faudrait des épis de blé et des pampres. J'ai bien envie d'envoyer à ce bon pasteur l'ouvrage du sage Dupuis; il y verrait qu'il célèbre aujourd'hui la fête du soleil, et qu'il la célèbre avec la même pompe que les prêtres d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis et de Mithra, qui adoraient aussi, sans le savoir, le dieu de la lumière.

Saint-Séver, 20 juin.

Comment continuer mes Souvenirs à deux cents lieues de la capitale? Les remplirai-je des petites anecdotes de la petite ville? mettrai-je au grand jour la haine qui divise le procureur du roi et le président du tribunal? parlerai-je de l'administration de M. le sous-préfet, de la bêtise de nos ultra, du mécontentement des libéraux?.... Ah! laissons dans l'ombre et dans l'oubli ce qui n'intéresse que

quelques individus, ce qui ne peut avoir aucune influence sur les destinées de notre patrie.

L'abbé Frayssinous, qui vient d'être nommé évêque, premier aumônier du roi et grand-maître de l'Université, est porté à l'académie en remplacement de l'abbé Sicard. Tant de faveurs ont réveillé l'envie; on s'est rappelé que, dans une de ses conférences, il avait mis en doute la damnation de Socrate et de Platon, et que le déluge lui paraissait une commotion de la nature tout autant qu'une punition de Dieu. Est-ce que l'abbé Frayssinous a lu le sceptique Bayle?

Il y a eu une séance brillante à la société philotechnique. Viennet y a lu une promenade au cimetière du père Lachaise : cette lecture a enlevé tous les suffrages. Viennet a jeté des fleurs sur les tombes de Monge, de Volney, ces héros de la philosophie, et sur celles de Masséna, de Lefèvre, de Serrurier, qui sont arrivés à la gloire en suivant une autre route. Il n'a osé parler ni de Ney ni de Labédoyère, qui dorment pourtant aussi dans cet asile du repos. Est-ce que la mort n'a pas tout expié? Hélas! non, elle ne fait même pas pardonner aux victimes qu'on a assassinées. Les étudians en droit ont voulu célébrer l'anniversaire de la mort du jeune Lallemand, tué d'un coup de fusil dans les troubles de juin 1822. La police l'a défendu, et la gendarmerie les a sabrés quand ils se sont présentés pour remplir ce pieux devoir. La facilité avec laquelle on répand le sang français

le plus pur, indigne et révolte. Il est temps qu'on règle l'emploi de la force armée et que ce ne soit qu'à la voix de l'autorité civile, et après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, que le sabre soit tiré dans l'intérieur de nos villes.

Les discussions des chambres n'offrent aucun intérêt : il est impossible de dire quelque chose de nouveau sur la vieille question des douanes. Les uns prétendent qu'elles sont nuisibles à l'agriculture et à l'industrie; les autres, s'appuyant sur l'exemple de l'Angleterre, soutiennent qu'elle leur doit sa prospérité. La question n'est pas là : il faut savoir si elles sont utiles aux souverains dont elles augmentent les revenus et le nombre des salariés. L'intérêt des peuples n'est plus mis dans la balance; ceux qui les gouvernent n'ont aujourd'hui qu'une pensée, c'est de river leurs fers et d'étouffer leurs plaintes.

Il semble que, malgré toutes les probabilités, la guerre n'aura pas lieu entre les Russes et les Turcs et qu'on abandonnera les Grecs aux cimetières des Osmanlis. On annonce que le mécontentement de l'armée russe et de la noblesse en particulier est porté au dernier point, et que quarante-huit officiers ont été arrêtés dans un régiment à cause des propos qu'ils s'étaient permis. Alexandre pourrait bien éprouver le sort de son père et de son grand-père; mais non, il n'a pas de fils.

Le général Berton a été arrêté aux environs de

Saumur; on l'a conduit à Poitiers : il mourra en brave, et, s'il a des complices, ils ne seront pas compromis. « Son arrestation, m'écrit-on de Paris, occupe peu, parce que son sort est prévu; il en sera de son procès comme d'une tragédie dont le dénoûment est connu d'avance.»

S..... et Belliard ont obtenu l'hérédité de la pairie et l'autorisation de ne pas former de majorats « comme n'ayant pas siégé dans la chambre des cent jours de l'Empereur». Est-ce qu'ils ne l'on pas reconnu? est-ce qu'ils ne lui ont pas prêté serment? est-ce qu'ils n'ont pas commandé nos armées et combattu les étrangers qui nous ramenaient les Bourbons ? Cette mesure a étonné beaucoup de bons esprits. Belliard l'a expliquée par une lettre très-digne, qui a été insérée dans les journaux libéraux. Quant à S..... il a gardé le silence; il fait périodiquement quelques sottises qui lui ravissent l'opinion publique qu'il cherche ensuite à reconquérir. Comme l'astre des nuits, il est toujours en croissance ou en décroissance; il finira par une éclipse totale. Quel malheur pour un homme qui a joué un beau rôle, d'être privé de ce qu'on appelle courage civil.

14 juillet.

Régulus continue d'attirer la foule, et je jouis des succès du fils d'un de mes compagnons d'exil; voici ce qu'on m'écrit de Paris, au sujet de ce bel ouvrage :

« La censure est maladroite et juge mal les » Français; elle s'obstine à les croire bonapartis- » tes, et le bonapartisme n'est plus dans quelques » hommes généreux qu'un culte rendu au génie, » qu'un respect accordé au malheur, et, dans » le plus grand nombre, il n'est qu'une taquine- » rie envers le gouvernement actuel. Quand le » manuscrit de Régulus fut soumis aux censeurs, » ils firent la guerre à tous les vers qui pouvaient » être appliqués à l'Empereur et à son fils; puis » ils poursuivirent rigoureusement les aigles ro- » maines, et peu s'en fallut, dit-on, qu'ils ne » proposassent à l'auteur de les remplacer par des » fleurs de lys. Qu'est-il arrivé? Malgré toutes ces » suppressions, le public applaudit avec trans- » port, surtout les passages où Lucien Arnault » a décrit la mauvaise foi des Carthaginois, leur » insatiable ambition, leur immorale politique. » Dans Amilcar on ne voit que Wellington. » Tous les spectateurs semblaient avoir l'ame de » Régulus et partager sa haine. Chaque applau- » dissement paraissait une déclaration de guerre, » un serment de vengeance. Ces mots admirables » qui terminent la pièce : *à Carthage! à Carthage!* » exaltèrent toutes les têtes, électrisèrent tous les » cœurs, furent répétés par toutes les voix. Les » Anglais qui se trouvaient dans la salle durent » penser à quitter la France: mais, hélas! le pa- » triotisme s'évapora dans le corridor; on avait

» dit : *à Carthage;* on alla au café de Foy ou chez » Tortoni. »

On dit B..... en disgrace : ce n'est pas pour le refus d'une bassesse ou d'une cruauté, pour un repentir ou pour une résistance, mais tout simplement pour une indiscrète prophétie. Est-ce qu'il n'a pas dit, sous le règne de Louis-le-Desiré, qu'on pourrait tout aussi bien nommer Louis-le-Gros : « Que le corps humain périt par excès » d'embonpoint? » Le ridicule de certaines gens distrait de leur infamie, et l'on éprouve malgré soi une espèce d'indignation gaie qui réjouit l'esprit; on rit quelquefois en lisant les règnes de Caligula et de l'immonde Vitellius. Pourquoi ne rirait-on pas des turpitudes de M. B.....?

Bagnères, 28 juillet.

L'ennui, cet ennemi mortel qui attaque tous ceux qui ont quitté Paris, m'a chassé de St.-Séver, et me voilà à Bagnères. J'ai mal choisi mon temps; on est ici dans la consternation : un jeune homme de cette ville, ex-officier de la vieille armée, s'est battu avec un Anglais qui avait insulté la France; il a succombé. On dirait que chaque famille a perdu un fils chéri; que chaque pauvre a perdu un soutien. Pinac, c'est le nom de ce jeune homme, avait de l'esprit, de l'instruction, de la fortune; tout lui promettait le bonheur, et il n'est plus! Qu'il repose en paix, que son souvenir vive parmi ses compatriotes!

1er août.

J'ai assisté à l'enterrement du jeune Pinac : tous les étrangers, sans distinction d'opinion, et la population tout entière suivait le convoi. Jamais je n'ai vu de larmes aussi amères, un deuil aussi général. Ah! la vie est payée par de tels regrets! Sans les précautions de l'autorité, sans les efforts des gens sages, le peuple se serait porté à quelques excès, et ces funérailles auraient pu ressembler aux funérailles d'Achille..... J'ai admiré l'oraison funèbre que le curé patriote et philosophe de Bagnères a prononcée sur sa tombe. « Les » dernières paroles de Pinac, a-t-il dit, ont été » un pardon pour celui qui lui ôtait la vie; ses » dernières demandes une supplication pour que » ses amis ne cherchent pas à venger sa mort. » Imitons ce touchant exemple, et ne prononçons » son nom que pour prier le ciel pour lui. »

Je viens de recevoir une visite de M. B.....; il ne veut plus siéger à la chambre des députés dont il est membre, et les ministres ne veulent pas qu'il entre à la chambre des pairs, quoiqu'il en ait le brevet dans sa poche. On le lui a donné, ou pour mieux dire, il l'a acheté par son vote dans la loi anti-nationale des élections. M. B..... a beaucoup d'esprit et une naïveté qui annonce l'absence de toute pudeur. Il a osé me dire : « Moi, je n'ai » point d'opinion. » Il croit que notre tribune, fanal qui éclaire le monde, foyer d'où s'échappent les étincelles qui soulèvent les peuples, ne sera

pas long-temps ouverte, et que rien ne s'opposera à l'exécution d'un plan conçu, il y a long-temps, pour tuer le simulacre du gouvernement représentatif que nous avons.

En attendant, les discussions des chambres sont brillantes et tumulteuses. Foy vient de se placer au premier rang par son dernier discours sur nos relations extérieures; déjà il n'a plus de rivaux, il faudrait remonter à Vergniaud et à Mirabeau pour lui trouver des objets de comparaison.

4 août.

Il faut brûler tous les livres d'histoire; le côté droit a fait descendre de la tribune un orateur qui rappelait les abus de pouvoir de Louis XIV, de ce despote insolent, qui osait dire : « L'état, » c'est moi! » Il a trouvé mauvais que l'on ait appelé le règne du faible Louis XIII, celui du cardinal de Richelieu, et que l'on ait flétri la mémoire de Louis XV, en parlant du mépris qu'inspirait la conduite scandaleuse de la cour. On ne rougit pas de détruire les monumens utiles ou honorables pour rétablir les statues de ces rois. La place Royale était ornée d'une belle fontaine qui assainissait tout le quartier, Louis-le-Juste la remplace; Louis-le-Grand a chassé Desaix de la place de Victoires, en attendant que Louis-le-Bien-Aimé s'élève sur le piédestal de la colonne triomphale de la place Vendôme, que nos ultra ont tant envie d'abattre.

Les orateurs du côté gauche qui n'ont pas respecté la mémoire des mauvais rois, ne devaient pas permettre les hommages rendus aux traîtres qui ont porté les armes contre leur patrie. Les noms de Pichegru et de Moreau ont été prononcés, et on a maudit leur mémoire; le premier est mort méditant un assassinat, le second a terminé sa carrière sous les drapeaux ennemis. Nouveau Coriolan, il est mort sous la tente des Volsques; leurs statues ne peuvent pas décorer nos places publiques. « Que l'amitié, a dit Basterrèche, leur » rende un culte dans un sanctuaire secret! Mon » cœur, qui chérit tendrement Moreau, y applau- » dit; mais, comme député, je m'oppose à ce que » sa trahison soit honorée. » Les murmures du côté droit ont prouvé que la trahison est, aux yeux de certains hommes, d'avoir été fidèle aux drapeaux de la patrie. Qu'espérer de notre avenir, quand la contre-révolution avouée siège en majorité dans la chambre élective, et qu'elle peut renverser légalement toutes les lois!

9 août.

Dans l'acte d'accusation de Berton, on a trouvé le moyen d'intercaler les noms de Lafayette, de Lafitte, de B. Constant et de Foy. Ce dernier a reproché au ministère de se conduire avec autant de lâcheté que de perfidie. «Pourquoi, s'est-il écrié, » mettre nos noms dans la bouche d'un contumace, » qui fut peut-être un agent provocateur; n'est-ce » pas pour qu'on ne puisse pas éclaircir les faits

» et nous laisser sous le poids d'un odieux soup-
» çon ? Eh bien ! une telle conduite est une infa-
» mie, c'est un assassinat moral dont je demande
» justice à la chambre ! » M. de Lafayette a dit que « malgré le froid et dédaigneux mépris qu'il » portait à des accusations de ce genre, il se de-
» vait à lui-même de déclarer à l'assemblée que
» c'était la suite de la longue guerre, qu'il avait
» commencée depuis trente-trois ans contre les en-
» nemis de la liberté, guerre, a-t-il dit, où il les
» avait combattus sous le drapeau royal, sous les
» étendards de l'aristocratie et sous les bannières
» sanglantes de la démocratie. » Ces paroles, dans la bouche du prisonnier d'Olmutz, n'étaient pas un simple discours, c'était une page d'histoire.

La B..... a eu l'impudeur de vanter à la tribune ses infames catégories; Sylla y aurait aussi vanté ses listes de proscription ! Si j'avais été député, la victime se serait levée pour attaquer le bourreau : je lui aurais reproché le sang versé sur les échafauds, les douleurs de l'exil, les pleurs de tant de familles, et j'eusse peut-être porté la crainte et le remords dans l'ame du Robespierre de 1815.

28 août.

Lord Londonderry est mort, ou plutôt il s'est tué ; fatigué des hommes et des affaires, celui qui excitait l'envie, s'est trouvé assez malheureux pour ne plus pouvoir vivre ! Cette leçon ne corrigera pas les ambitieux, et la place de ministre ne

restera pas vacante. Ceux qui croient que cet événement changera la politique anglaise, se trompent. L'aristocratie est trop constante dans ses maximes, trop opiniâtre dans ses projets, pour ne pas suivre sa marche. En Angleterre, elle a trouvé le moyen de se placer entre le trône et le peuple, et de dominer l'un et l'autre. Cet édifice, cimenté par le temps, consacré par la félicité publique, sera de longue durée. L'aristocratie de la France veut renverser et acquérir ; celle de l'Angleterre ne cherche qu'à maintenir ce qui est, et à conserver ce qu'elle a. Sa position est meilleure sous tous les rapports.

Un autre négociateur ira au congrès et s'y montrera aussi ami du despotisme, aussi entiché de la légitimité, aussi ennemi des idées libérales que le marquis de Londonderry. Il jalousera la Russie, foulera aux pieds la France, et fera adopter ses idées au cabinet autrichien, ou se mettra à sa suite; car, sans l'Autriche, l'Angleterre serait à la disposition de la Russie et même de la France, si cette dernière puissance sentait sa force intrinsèque et n'employait ses forces que contre les ennemis extérieurs.

Les restes du ministre qui mena si long-temps le cabinet de St.-James, ont été déposés dans le grand réceptacle où reposent les rois et les grands hommes de l'Angleterre. Le peuple a salué par des sifflets et par des huées celui qui employa tous ses talens à cimenter la tyrannie au dehors

et l'esclavage à l'intérieur. Dans plusieurs villages on a sonné les cloches en signe de réjouissance. Comme orateur, il avait plutôt la faconde, le parlage d'un homme du monde, que la force du raisonnement et les éclairs du génie. On ne se souvient d'aucun trait, d'aucune étincelle de ses nombreux discours. Il dominait le parlement, mais plus par ses intrigues et par la vénalité, que par l'ascendant du talent; on peut juger de sa magnanimité par la manière dont il a traité Napoléon; de sa délicatesse, par sa conduite envers la Reine; de son humanité, par les bills d'exportation et les lois draconniennes qu'il a proposées contre les Irlandais, ses compatriotes; de sa philantropie, par le sort des Génois, des Polonais, des Saxons, des Parganiotes, des Siciliens et des Grecs; de sa saine politique, par l'accroissement qu'il a laissé prendre à la Russie et par son adhésion tacite à la sainte alliance; de son administration, par la vente des places du parlement, par l'affaire de Manchester, la tragédie de Verby et l'emploi des espions et des agens provocateurs. Sous lui, l'Angleterre a perdu la confiance du monde; elle est devenue odieuse à tout ami de la justice et de la liberté. Avouons donc que le peuple anglais a le droit de maudire l'auteur de tant de maux, et que, cette fois, la voix du peuple doit être le jugement de Dieu.

On assure que Wellington remplacera Castlereagh au congrès. C'est un choix malheureux

pour l'Angleterre; Wellington, ce fils de nos sottises, n'a ni talens parlementaires, ni talens militaires. Il est dur, roide, sec et vaniteux, ne sait ni convaincre, ni séduire : il révoltera les amours-propres. En général, les militaires, accoutumés à commander et à tout enlever par la force, sont peu propres aux négociations; ils sont trop prompts à tracer le cercle de Popilius! Je sais qu'il y a des exceptions; que Marsin, prisonnier en Angleterre, y prépara la paix d'Utrecht, que Marlborough était plus redoutable encore comme diplomate que sur un champ de bataille; mais ces deux hommes, courtisans consommés et renommés par leur grace, leur esprit et leur amabilité, ne ressemblaient en rien au prétendu vainqueur de Waterloo.

J'ai brisé une idole en disant que Wellington n'avait aucun talent militaire; je vais le prouver.

Prenons-le à son début, à sa campagne de Portugal, qu'on a proclamée comme un chef-d'œuvre de guerre défensive; lisez les mémoires que Dumouriez a publiés en 1798, et vous y verrez tout le plan qu'on a suivi; les positions de la Rivière de Lac-à-vin et de Ponte-Vedreras y sont indiquées. La seule gloire de Wellington se borne à avoir tout ravagé, tout incendié; à avoir enfin traité un pays qu'il était chargé de défendre comme les généraux de Louis XIV traitèrent le Palatinat qu'ils ne pouvaient pas occuper.

Si le maréchal Soult, à qui Wellington a tant

d'obligations, s'était alors rapproché de Masséna, et qu'il eût marché sur la rive gauche du Tage; si le vainqueur de Rivoli eût de son côté établi une communication avec lui en passant le Tage au-dessus d'Abrantès, à l'aide de l'équipage de pont que l'excellent général d'artillerie, Eblé, était parvenu à construire, la position de Lisbonne eût été promptement intenable; c'est donc aux fautes et surtout aux jalousies de nos maréchaux, qu'il faut attribuer le résultat de cette campagne.

Dans les deux affaires qui ont eu lieu sous les murs de Salamanque, Wellington s'est exposé à voir détruire son armée tout entière. Dans la première il se laisse tourner, sans faire le moindre mouvement, par le maréchal Marmont qui s'était déjà porté sur la ligne d'opérations, lorsqu'il reçut la blessure qui dérangea toutes ses combinaisons et lui fit perdre la bataille. Clausel prit le commandement, repassa la Tormès et effectua une marche de flanc sans que le vainqueur osât la troubler. Il eût pourtant pu la prévenir à Valladolid. Que fit alors le héros anglais? Au lieu de poursuivre l'armée vaincue, il marcha sur Madrid où il perdit une douzaine de jours en vaines parades. Il se souvint enfin qu'il avait battu une armée française, il se mit en marche vers le Douro et le suivit jusqu'à Burgos, où il s'arrêta devant une bicoque qu'il ne put prendre. Les armées de Soult et du roi se réunirent à l'armée que commandait Clausel; Wellington ne sut pas se retirer

à temps, il se laissa déborder, tourner, et il était perdu, sans ressource aucune, si on avait voulu combattre.

Si, au lieu de cette marche inutile sur Madrid, les Anglais avaient vivement poursuivi et entamé l'armée battue devant Salamanque, et l'eussent rejetée au-delà des Pyrénées, il leur eût été facile de traverser la Navarre, l'Aragon, et Suchet aurait dans le moment abandonné le royaume de Valence et pris position derrière l'Ebre, s'appuyant sur Tortose. Alors Wellington, réunissant toutes les divisions espagnoles et les bandes éparses, marchait au-devant de l'armée de Soult, qui se trouvait sans aucun moyen de retraite.

Je n'ai pas parlé de la bataille de Talaveyra où, par l'oubli de toutes les règles et par l'absence de tous les calculs, Wellington s'exposa à voir couper sa ligne d'opérations par le maréchal Soult, qui pouvait si facilement se porter sur ses derrières et le serrer entre deux armées. Il ne dut alors son salut qu'à l'impatience de Joseph et à un coup éclatant de la fortune qui couronna, là comme ailleurs, ses fautes les plus grossières.

Suivons-le à l'échauffourée de Vittoria, qu'on a si improprement décorée du nom de bataille. Pourquoi marche-t-il sur les traces des fuyards qui se dirigeaient sur Pampelune à travers la Navarre? Se trouvant sur la grande route de Tolosa, il pouvait arriver avant le roi devant Bayonne où rien n'était préparé pour lui résister. Il est vrai-

semblable qu'il s'en serait emparé; il se serait au moins formé sur le revers des Pyrénées; il aurait empêché la réorganisation de l'armée, et un convoi de quatorze cents voitures, qui était parti le matin, serait tombé dans ses mains. Au lieu de cette marche si simple, que d'hésitations, que de temps perdu!

Wellington est imprudent ou timide. La nature lui a refusé la faculté de rester dans l'intervalle de la sagesse à l'audace; toujours il calcule trop ou ne calcule pas assez. Devant Bayonne, il passe la Nive sur un mauvais pont, partage son armée, et reste ainsi plusieurs jours à la disposition du maréchal Soult, qui pouvait déboucher à son gré sur la rive droite ou sur la rive gauche, et anéantir la partie qu'il aurait attaquée.

Comment justifier le passage de la Garonne, à moins d'une marche de l'armée française. Il dépendit alors du maréchal Soult d'écraser deux divisions qui, par la rupture du pont, se trouvèrent vingt-quatre heures à sa disposition; tous les généraux sollicitaient l'ordre de marcher, il le refusa.

La bataille de Toulouse est inexplicable: je suis arrivé trois fois vingt-quatre heures après sur les positions où elle avait eu lieu; je les ai parcourues soigneusement, accompagné du général Darmagnac, qui y avait combattu avec son courage ordinaire; je les ai examinées avec deux aides-de-camp du général Harispe, qui y avait été

grièvement blessé : et je ne pouvais concevoir que les Anglais eussent osé faire le mouvement qui décida du sort de cette journée; je concevais encore moins que le maréchal Soult ne les eût pas pris en flagrant délit; il faut entrerdans quelques détails topographiques.

La Garonne, sur laquelle il y a à Toulouse un superbe pont de pierres, sépare la ville du faubourg St-Cyprien qui renferme une population nombreuse. On l'avait entouré de fortifications de campagne, qui formaient une espèce de tête de pont que défendait le général Rey avec deux divisions. Le reste de l'armée avait pris position sur une chaîne de hauteurs; ces hauteurs s'élèvent au-delà du canal qui se jette dans la rivière sous les murs de la ville. Elles étaient couronnées de plusieurs redoutes, armées d'une artillerie formidable; celle de l'extrême droite seule n'avait pas de canon; l'on ne peut pas en deviner le motif.

Wellington avait dû partager son armée, et le général Hill était resté avec un corps nombreux sur la rive gauche, pour faire tête au général Rey. Il attaqua, avec les Espagnols et les Portugais, le pont qui se trouve sur la route de Montauban, que défendait le général Darricau, et les redoutes de gauche que garnissaient les troupes du général Darmagnac. Les deux généraux assistèrent à toutes les tentatives, firent des sorties, et mirent les assaillans dans une déroute si complète que, d'après les généraux anglais,

il fut impossible d'en réunir un seul peloton dans toute la journée.

Dans cette position critique, Wellington détache six à sept mille Anglais qui font, à portée de canon, une marche de flanc devant toute notre ligne, passent ainsi, en défilant souvent un à un, devant notre gauche, devant notre centre où se trouvait Harispe, traversent un petit ruisseau en face de la grande redoute de droite, où nous avons dit qu'on n'avait pas mis de canon, et se forment en colonne sur un terrain resserré qui était dominé à portée de pistolet. On fait marcher le général Taupin qui, au lieu de se jeter sur les Anglais, fait une marche de flanc entr'eux et la redoute, reçoit leur feu, est tué et leur laisse la faculté de s'emparer de cette position où ils arrivent sans résistance.

Voilà donc six mille Anglais huchés sur une redoute où ils n'ont pas de canon, et exposés à être écrasés par le corps de Clausel qui était en réserve, par la division Harispe et par les corps de gauche qui n'avaient plus d'ennemis devant eux. Les Anglais passent ainsi plusieurs heures dans cette position, reçoivent enfin de l'artillerie et nous voient, sans doute à leur grand étonnement, évacuer nos redoutes, passer le canal et rentrer en ville. Telle est la bataille de Toulouse! Wellington devait y être écrasé: l'impéritie ou la trahison vint à son secours.

J'ai parlé ailleurs de la bataille de Waterloo,

perdue par les Anglais et gagnée par les Prussiens. Wellington est l'enfant gâté de la fortune, qui lui fera sans doute un jour expier tant de faveurs; tout son mérite est d'avoir gagné deux ou trois quines à la loterie. Mais le général étranger est-il le seul dont la conduite soit inexplicable? Ne pourrait-on pas adresser les questions suivantes au maréchal S.... sur sa dernière campagne?

1° Pourquoi M. le maréchal S.... a-t-il employé quatre jours pour faire les onze lieues qui séparent Saint-Jean-Pied-de-Port de Pampelune? S'il avait fait ce trajet en deux jours, il délivrait Pampelune et écrasait Wellington, qui était alors en marche sur Sarragosse avec trente mille hommes. Il n'est revenu que le 28, et le maréchal S.... était parti le 25.

2° Pourquoi le général Drouet, comte d'Erlon, n'a-t-il pas marché promptement après la prise des cols de Mage pour pénétrer par le col de Blate, et s'est-il au contraire jeté vers Etchaher?

3° Pourquoi le général Reille n'a-t-il pas voulu suivre les guides qui le conduisaient, et pourquoi ne s'est-il pas trouvé à l'affaire?

4° Pourquoi a-t-on attaqué, lorsqu'on a su que l'armée anglaise était réunie et que Wellington était de retour?

5° Pourquoi n'attaquer que partiellement, et un corps après l'autre?

6° Pourquoi cette mauvaise affaire de Bera, si

mal engagée, si mal conduite, pour paraître délivrer Saint-Sébastien? Quand on aurait réussi sur ce point, pouvait-on espérer de forcer la position de la montagne de Haya, ou des Quatre-Couronnes qui tombent sur le village de Oyarsum?

7° Pourquoi ne pas juger que l'ennemi, après le passage de la Bidassoa, prenait par le centre, et pourquoi laisser tant de forces sur les hauteurs inexpugnables qui couvrent Saint-Jean-de-Luz.

8° Pourquoi se grouper autour de Bayonne, comme si la ville n'était pas à l'abri d'un coup de main? Pourquoi ne pas s'appuyer toujours aux montagnes, à Saint-Jean-Pied-de-Port, par exemple. Le prudent Wellington aurait-il osé se placer sur la rive droite de la Nive entre l'armée et Bayonne?

9° Le seul motif de la réunion sur Bayonne pouvait être de déboucher avec toutes les forces sur un des côtés de la rivière, tandis que l'ennemi avait divisé son armée: pourquoi alors ne pas avoir profité, comme tous les généraux le demandaient, de la faute inconcevable qu'a faite l'ennemi, qui, avec dix-huit mille hommes, est resté plus de trois semaines sur la rive droite de la Nive? L'attaque qu'on a tentée avec trois divisions était insignifiante; elle a échoué, par ce qu'à l'ordinaire, les troupes ont été mal engagées et qu'on les a fait écraser en les faisant donner les unes après les autres.

10° Pourquoi, lorsqu'on a abandonné Bayonne,

n'a-t-on pas placé toute l'armée sur la gauche de l'Adour, et a-t-on laissé écraser la division des généraux Harispe et Paris?

11° Pourquoi cette mauvaise affaire d'Orthès, ayant derrière soi le défilé de Santa de Navailles, où l'ennemi a été au moment de nous prévenir?

12° Pourquoi ne pas avoir profité à Aix de la crue des eaux, qui a laissé, pendant quarante-huit heures, deux divisions à notre disposition?

13° Pourquoi, dans la retraite d'Orthès à Toulouse, tant d'incertitudes, tant d'irrésolutions? Si on n'avait pas eu affaire à l'ennemi le plus tâtonneur et le plus lent, on s'exposait à être coupé, et peut-être pris.

14° Pourquoi tous les rapports disaient-ils que l'armée ennemie était de cent-vingt mille hommes, tandis qu'il est prouvé qu'il n'y a jamais eu plus de cinquante à soixante mille hommes en ligne. Et quels hommes! Vingt mille Anglais seulement.

15° Pourquoi, après l'imprudence que Wellington avait faite en venant passer la Garonne aussi près de notre armée, n'a-t-on pas profité de la crue des eaux, qui a laissé, pendant trois jours, trois divisions isolées sur la rive droite de la rivière, à trois petites lieues de nous? On pouvait les écraser, toute la ville le savait, toute l'armée le demandait. Quelques arbres abandonnés au cours impétueux de la rivière avaient coupé le pont, et Wellington

tremblant n'avait même pas l'espérance de secourir ces troupes.

16° Pourquoi, à l'affaire de Toulouse, n'a-t-on fait battre que trois divisions, et en a-t-on laissé trois qui n'ont pas tiré un seul coup de fusil? Il est bien prouvé que la bataille aurait été gagnée. L'attaque de l'ennemi était mal combinée, ses troupes étaient séparées, et ne pouvaient pas se donner de mutuels secours.

17° J'aurais dû demander pourquoi, à Salamanque, avec une armée de plus de cent mille hommes, quand on s'est trouvé sur le flanc de Wellington, et qu'il était si facile de couper sa ligne d'opérations avec Ciudad-Rodrigo, on ne l'a pas fait? Ah! si Wellington, qui n'a montré dans cette déplorable campagne, ni un plan vaste, ni aucun talent militaire, a envahi nos départemens; si nous avons eu l'humiliation de voir les Anglais à Bordeaux et à Toulouse, ce n'est pas à nos armées qu'il faut reprocher notre honte, c'est à un homme seul. Cet homme, fier d'une réputation usurpée, était plein d'assurance la veille d'une bataille; il reprenait cette assurance le lendemain d'une défaite; mais le jour du combat, il ne savait ni donner un ordre, ni prendre une position, ni faire exécuter un mouvement de troupes. Il semblait que le plan conçu et ordonné dans le cabinet, était un décret du ciel, auquel on ne pouvait rien changer. Les ennemis qui le connaissaient, agissaient avec

une sécurité, avec une imprudence qui aurait pu les perdre. « M. le maréchal S..., est très-hardi la veille d'une bataille, me disait le général espagnol A....; mais le jour d'une action, ce n'est plus le même homme. »

O ma patrie, ô ma pauvre patrie! N'est-ce que l'ignorance qui a livré ton sol aux pieds de l'étranger? Faut-il écouter les reproches de trahison, que tout le monde indigné, que les Français écrasés par tant de réquisitions, par tant de vexations, ne cessent de faire? Mon cœur les repousse, ces accusations; et cependant, la trahison n'aurait pas agi différemment: elle aurait, comme la cupidité, relâché les liens de la discipline, et fait désirer la présence des ennemis, des ennemis que les peuples désolés et abusés regardaient comme des libérateurs.

26 septembre.

Berton et six des hommes qui l'avaient accompagné dans sa malheureuse tentative sur Saumur, ont été condamnés à mort. L'autorité, toujours maladroite, n'a rien oublié pour transformer ce jugement en un assassinat juridique. Le préfet n'avait composé le jury que de chevaliers de Saint-Louis et d'émigrés, et le tribunal a refusé d'entendre un avocat de la Rochelle qui avait la confiance du général; celui-ci a refusé l'avocat que l'on avait nommé d'office, et il a été jugé sans avoir eu le défenseur que lui accordait la loi. Dans le cours

ordinaire des choses, ce serait un motif de cassation, mais nos juges n'y regardent pas de si près quand il faut immoler un ennemi.

Berton a déployé, dans deux discours qu'il a prononcés, un beau et noble caractère. Il a déclaré que lui seul était coupable, et que les hommes qui l'avaient suivi, ne connaissaient ni ses intentions ni ses projets; que c'était donc sur lui que devait s'assouvir la rage des ennemis de la révolution, et qu'il fallait laisser vivre des hommes dont le seul crime était de s'être laissé entraîner. Il s'est attaché à signaler à l'animadversion publique le procureur du roi, M. Mangin, qui a mis dans cette procédure un zèle digne de Fouquier-Tinville, ce pourvoyeur des guillotines de 93.

Dans le même moment, six contumaces subissaient à Nantes une condamnation à mort, et quatre jeunes sous-officiers, impliqués dans ce qu'on appelle la conspiration de la Rochelle, éprouvaient le même sort à Paris. Leur courage, leur jeunesse, les talens de leurs défenseurs avaient intéressé tout Paris; le bruit s'était répandu que le roi accorderait leur grace, comme si le roi avait jamais donné le droit de répandre semblable bruit. Les quatre jeunes condamnés ont marché à la mort avec le courage de vieux soldats, et ils ont quitté la vie avec la facilité de jeunes gens qui en avaient à peine effleuré les prémices.

Seize condamnations à mort dans une semaine! Cela doit faire sourire la faction qui nous gou-

verne. Elle ignore donc que 93 a tué la république, et que le sang qu'elle verse ébranlera les fondemens de la monarchie!

Alexandre est décidément au-dessous du rôle que la providence semblait lui destiner; il abandonne les Grecs, et se met à la tête de l'aristocratie européenne. Ce rôle sied au despote qui étend son sceptre sur quarante millions d'esclaves; il semble que l'intérêt de l'Angleterre serait de prendre le patronage de tous les peuples qui veulent un gouvernement constitutionnel; mais l'aristocratie domine aussi dans le cabinet de S^t^.-James, et la nation anglaise veut le monopole de la liberté comme elle veut le monopole du commerce. Les Espagnols s'abusent donc quand ils espèrent que les Anglais, qui les ont secourus contre Napoléon, leur prêteront aussi secours contre la sainte alliance. Dans le premier cas, c'était leur cause qu'ils défendaient, et maintenant leur cause est liée à celle des oppresseurs du monde.

En attendant que la grande question de l'esclavage, et de la liberté des peuples soit décidée à Vérone, les Parisiens font des plaisanteries et des calembourgs. M. le duc d'E.... est mort d'une indigestion. Il disent que «c'est le boulet de canon d'un maître d'hôtel!» Louis XIV est représenté sur la place des Victoires avec une immense perruque; ils applaudissent à ce costume, parce qu'il est de notoriété historique que, depuis Henri IV

» il n'y a jamais eu de Titus dans la famille des » Bourbons.» Ils prétendent que M. de Montmorency a emporté au congrès le plus riche, le plus saint de tous les chapelets, et que M. de Ch..... s'est muni de deux bouteilles d'eau du Jourdain. Les deux pieux diplomates espèrent exorciser ainsi l'esprit révolutionnaire qui agite l'Europe. Nul doute que la superstition ne joue un grand rôle dans cette assemblée de rois, et que les fers qu'on y rivera pour nous ne soient trempés dans de l'eau bénite.

17 octobre.

Le pourvoi en cassation de Berton a été rejeté, et une estafette en a précipitamment porté la nouvelle à Poitiers. Autrefois les estafettes ne couraient que pour annoncer une victoire; mais la mort d'un général français est aussi une victoire pour le parti qui opprime la France.

C'est le 5 que Berton a subi son jugement; il est mort avec un courage et un calme admirable, après avoir crié vive la France! vive la liberté! Ses fils sont arrivés quelques instans après; ils croyaient que le garde des sceaux se servait de courriers ordinaires pour porter des sentences de mort.

Le médecin *Caffé* s'est soustrait au supplice, en se coupant l'artère cruciale avec un scalpel qu'il avait trouvé le moyen de cacher dans ses vêtemens. C'était un homme de bien, et il sera pleuré par toute la population de Saumur.

Saugé et *Jaglin* sont partis le même jour pour

Thouars où ils doivent être guillotinés. Ce sont deux vieux militaires qui n'ont pas pu résister à la vue du drapeau tricolore; c'est une grande puissance que celle des signes! Quel chrétien ne marcherait sous l'étendard de la croix?

Le lieutenant-colonel Caron a été fusillé à Strasbourg. Il n'a pas voulu qu'on lui bandât les yeux, et il a lui-même commandé le feu. Une heure avant sa mort, il a écrit à sa femme et à son défenseur, M. Lichtemberg, des lettres touchantes qui immortaliseront sa tendresse et sa reconnaissance. Les cris de vive la France! vive la liberté! sont aussi les derniers qui soient sortis de sa bouche héroïque.

21 novembre.

Après avoir assisté aux opérations du collége d'arrondissement, me voilà au collége privilégié du département. Le préfet m'a fait mille chicanes pour m'en éloigner. Il m'a fallu produire mes papiers de famille, le partage de l'héritage de mon père et de ma mère entre ma sœur et moi, et l'emporter par l'évidence de mes droits. Je suis le seul contre lequel on ait exercé de pareilles rigueurs. Les lois ne sont rien dans ce monde; tout dépend des mains chargées de les exécuter.

Nous envoyons trois nobles à la chambre des représentans; j'ai obtenu dans le collége d'arrondissement une quarantaine de voix et douze seulement dans celui du département. A Montauban cent trente-six électeurs m'ont honoré de leurs

suffrages; je ne connais personne dans ce département.

24 novembre.

En attendant que la sainte alliance envoie des Cosaques pour rendre à Ferdinand son autorité despotique, les constitutionnels prennent enfin des mesures énergiques contre les bandes que soulèvent les moines et que soldent les agens de la France. Les prisons sont remplies de conspirateurs, et le règne de la terreur commence. Il y a eu chez nous plus d'intervalle entre l'assemblée constituante et la terrible convention; mais en Espagne, comme chez nous, les intrigues de l'étranger ont excité le courroux d'une nation qui s'indigne de la violation de ses droits. C'est sur les émigrés et sur la coalition que doit retomber le sang qu'on a versé en France; c'est sur les moines et sur la sainte alliance que retombera celui qu'on va répandre en Espagne.

B. Constant avait cru devoir et pouvoir répondre à M. le procureur général de Poitiers, qui l'avait signalé comme complice du général Berton; mais sa lettre a été saisie, dénoncée aux tribunaux, et il vient d'être condamné à 500 francs d'amende et à un mois de prison. Ainsi, on peut calomnier un député de la nation, et il ne lui est pas permis de répondre à un fonctionnaire nommé par les ministres et révocable à leur volonté; ainsi l'inviolabilité n'est plus le partage de ceux à qui la charte l'accorde, et la corruption

des tribunaux égale l'impudence des agens du pouvoir.

5 décembre.

Les sous-préfets sont aussi inviolables que les procureurs du roi. Celui de Saumur a aussi attaqué B. Constant, et il s'est permis, contre madame Constant, les plus odieuses suppositions. Le député répondit sur-le-champ à tant d'insolence par une lettre qu'il fit imprimer, et le voilà condamné, pour cette juste défense, à cent francs d'amende et à six semaines de prison! Il faudrait remonter aux Stuarts, dont nous refaisons l'histoire, pour trouver des juges aussi soumis au pouvoir.

Verrons-nous donc renaître 1815 et toutes les fureurs dont la France a été victime? Il n'est pas de moyens qu'on n'employât, pas de crime devant lequel on reculât pour étouffer l'opinion publique. Si on l'osait, les cours prévôtales viendraient s'adjoindre à nos tribunaux, les exils, les proscriptions recommenceraient; on voudrait donner le signal d'une nouvelle Saint-Barthélemy et traiter les chefs des libéraux comme on traita jadis les chefs des protestans. Cet horrible projet exista en 1814; j'en ai pour garans la haine et les crimes de nos oppresseurs, plus encore qu'un mémoire de M. de Blacas, en 1815. Ce mémoire fut très-répandu dans la Hollande et dans la Belgique. Le hasard me l'a fait retrouver, le voici :

« Si quelque chose pouvait à jamais éloigner de

» la place de premier ministre tout homme d'état, » jaloux de l'amour et du respect de ses conci- » toyens, ce serait certainement l'exemple que » j'offre aujourd'hui à l'univers. Le maître que » j'ai servi est malheureux, et on m'accuse de l'a- » voir trompé. J'ai voulu le bien, j'en ai fait un » peu, et l'on m'a rendu responsable de tous les » maux que j'ai combattus, sans avoir été assez » heureux pour les éviter. Le monarque a régné » sans gloire; ce n'est pas lui, c'est moi que l'on » s'obstine à avoir vu sur le trône; si le monarque » eût brillé, je n'y aurais pas été aperçu.

» Attaché au comte de Lille, avant son entrée » en France, je n'ai dû son affection qu'à des ser- » vices que je lui ai rendus en Angleterre; il me » nommait son ami, j'étais le fidèle dépositaire de » ses pensées. En France, il fit de moi son prin- » cipal ministre; je dus alors le servir avec autant » de zèle, avec plus de courage; mais cette place » éminente, je ne l'ai pas briguée; elle fut la ré- » compense de mon dévoûment et non le prix » de mon ambition.

» La plupart des fautes commises sous le gou- » vernement de Louis XVIII, me sont attribuées; » il ne serait pas plus ridicule d'admettre préala- » blement que j'étais roi de France et que je n'a- » vais d'autre conseil que moi-même. Alors je » devrais peut-être me justifier de toutes les fau- » tes. Il est fâcheux pour mes accusateurs que » cette hypothèse soit impossible à établir.

» Louis XVIII était roi, il m'honorait de sa con-
» fiance, je l'aidais de mes conseils.

» Ces conseils ont-ils nui aux intérêts de la na-
» tion ? voilà la question qu'il m'importe de ré-
» soudre.

» La charte constitutionnelle dut d'abord fixer
» toute mon attention. Elle était, soit dit en pas-
» sant, aussi bonne que toute autre constitution
» que l'on tient pour meilleure et qui, comme
» elle, trouverait son avilissement dans son in-
» exécution. Dès sa naissance, la charte a divisé
» les royalistes en deux partis. Dans lequel m'a-
» t-on vu ? La réponse est aisée : mes plus grands
» ennemis sont les royalistes inconstitutionnels.
» A leur tête se placent les princes et la duchesse.
» On sait que cette charte ne cessa pas un seul
» instant d'être l'objet des plus vives discussions
» entre le roi et les membres de sa famille. Je ne
» dissimulerai pas que le roi se repentit souvent
» de l'avoir accordée aussi libérale. Cependant, il
» aurait fait le sacrifice de ses prétentions, et il
» en serait devenu le plus ferme soutien, s'il n'eût
» été constamment ébranlé par les remontrances
» très-peu respectueuses de ses parens, et je me
» trouve heureux de pouvoir dire ici que je suis
» presque le seul qui me sois opposé à ce que le
» roi cédât aux puissantes objections du duc et de
» la duchesse d'Angoulême, du comte d'Artois,
» du prince de Condé et du duc de Bourbon. Je
» sentais toutes les conséquences qui résulteraient

» de leurs imprudentes démarches; je pus me féli-
» citer, comme je me félicite encore, d'avoir, en
» quelque sorte, affermi le roi contre eux. Que si
» l'on m'objecte les fréquentes variations dont la
» charte a été l'objet, malgré tout mon crédit au-
» près de Sa Majesté, je dirai que j'en ai plus em-
» pêché qu'il n'en a été fait. MM. Dambray, Louis,
» Montesquiou, peuvent prendre ces violations
» pour leur compte, heureux de n'avoir pas à y
» joindre toutes celles qu'ils ont en vain sollicitées;
» mais je dois me défendre et ne point accuser,
» et plutôt que de rappeler toutes ces infractions,
» que tout le monde connaît, il me paraît préfé-
» rable de présenter les effets terribles qui auraient
» eu lieu si un pouvoir suprême n'en eût comprimé
» la cause en s'opposant à une foule de pouvoirs
» subalternes, et à des prétentions outrées. Pour
» cela, il est nécessaire d'indiquer ici quels étaient
» les principaux pouvoirs agissant que nous avions
» à combattre.

» Le comte d'Artois n'avait conservé de la jeu-
» nesse que le manque de caractère, que la fai-
» blesse de son esprit, qu'une extrême facilité à
» se troubler; il avait, au fond, cessé d'être ai-
» mable et léger, brillant et poli. Ennemi déclaré
» des idées libérales, dévot et ambitieux, ce prince
» brûlait d'envie d'être roi, mais roi comme l'a-
» vaient été ses pères, c'est-à-dire sans charte
» constitutionnelle.

» Le duc d'Angoulême partageait l'opinion,

» les habitudes et les sentimens de son père ; » mais il les rendait encore moins supportables » par l'absence totale de toute grace naturelle » ou factice, qui peut les faire pardonner. Le duc » de Berry se serait indifféremment donné à son » oncle ou à son père, pourvu qu'on lui permît » d'être, tout à son aise, despote et libertin.

» La duchesse d'Angoulême ne respirait que » vengeance, humiliations, asservissemens. Rien » n'aurait pu la faire consentir à entendre louer » la charte, que l'assurance qu'on lui aurait don- » née de poursuivre et de faire mourir, non » seulement tous ceux qui avaient contribué à » la déchéance de sa famille, mais encore tous » ceux qui avaient coopéré à la révolution. Le » fanatisme de son délire, sa haine et le besoin » de l'assouvir, se peignait dans tous ses discours. » La duchesse, par son dédain, par son mépris » pour tout ce qui n'était pas français, dans le » sens qu'elle attache à ce mot, a fait plus de mal » qu'il n'était peut-être possible de faire de bien.

» Le prince de Condé et le duc de Bourbon, » placés à la tête de quelques anciens membres » du parlement, ne cessaient de protester contre » tous les actes de leur souverain maître. S'ils » parlaient, leurs discussions offraient un curieux » mélange de colère, de ressentiment, de fai- » blesse et de jalousie.

» Souvent témoin des discussions qui agitaient » la cour, le duc d'Orléans ne disait mot, mais il » était visible qu'il attendait quelque chose.

» Il résulta de cette monstrueuse discordance » d'opinions, une lutte plus monstrueuse encore. » D'une part était le roi, de l'autre tous les » princes de sa famille. Tandis qu'ici on s'atta- » chaità réédifier, plus conforme au siècle, un mo- » nument délabré par le temps, là on s'acharnait » à le reconstruire avec ses seuls débris.

» Plus d'une fois, Sa Majesté, prête à se livrer » exclusivement à un plan d'administration ou » à de grands intérêts politiques, s'est vue con- » trainte à détourner son attention pour la porter » toute entière sur une trame ourdie, dans sa » propre maison, contre sa personne ou contre » son peuple. De là, ces projets insensés dont on » n'a pu, dans le temps, interdire entièrement » la connaissance au public.

» Contraindre le roi :

» A rétablir les parlemens ;

» A révoquer entièrement la charte ;

» A punir de mort tous les régicides ;

» A déporter tous ceux qui avaient des pla- » ces sous la république ou le gouvernement » impérial.

» On fit plus, on voulut enlever le roi, l'enfer- » mer, le forcer à abdiquer en faveur du comte » d'Artois; puis, par une conséquence nécessaire, » couvrir la France d'échafauds et l'inonder de » sang.

» Avant le départ du roi, en 1815, on pro- » posa de faire sonner le tocsin pendant la nuit,

» d'assassiner tous les bonapartistes connus, et » de livrer Paris à la guerre civile.

» Voilà quels ont été les projets de ***. Ont- » ils été exécutés ? Non. Eh bien ! je me dois de » déclarer que c'est à moi que l'on doit en partie » cette inexécution. Faible de caractère et malade » de corps, le roi se serait laissé surprendre des » ordres équivoques qui auraient rendu sa chute » terrible et à jamais déplorable.

» Qu'il me soit permis d'adresser ici un mot à » certains royalistes.

» Louis XVIII est digne du trône ou incapable » de régner. S'il est digne du trône, s'il possède » l'énergie et les connaissances nécessaires à un » roi, il est seul coupable des actes de son gouver- » nement, c'est en vain que vous accuseriez les mi- » nistres, vous prouveriez mieux la nullité du mo- » narque. Si Louis XVIII est incapable, s'il est trop » faible, comment voulez-vous qu'il choisisse des » ministres plus forts, plus capables que lui, » un tel roi ne pourrait avoir que des courtisans !

» Dites plutôt que Louis XVIII, estimable sous » beaucoup de rapports, a atteint un âge qui ne » lui permet plus de régner seul, que l'infortune » lui a fait contracter le besoin d'avoir des amis et » qu'il n'a trouvé que des flatteurs !..... qu'il est » mal, fort mal entouré; que ses plus grands en- » nemis sont ses proches parens; et qu'il n'a pu, » au milieu d'eux, être un seul instant fort, très- » fort, comme l'a dit M. de Châteaubriand, un

» de ceux dont les conseils imprudens ont le plus » contribué à le précipiter du trône..... »

Gand le ..... 1815.

Pourquoi M. de Blacas a-t-il composé cette apologie de sa conduite, pourquoi surtout lui a-t-il donné de la publicité ? Il est facile de répondre à ces questions. M. de Blacas était personnellement haï de la duchesse d'Angoulême, de Monsieur et de tout leur entourage, qui voulaient déjà usurper le gouvernement dont ils se sont emparés depuis. Cette faction fit alors d'inutiles efforts pour renvoyer le favori; mais, au retour de l'Empereur, elle fut plus heureuse, et M. de Blacas fut éloigné et chargé de tous les péchés d'Israël. C'est pour se débarrasser de ce poids, et pour se venger de ses ennemis, qu'il aura révélé des secrets qui, sans cette circonstance, n'auraient jamais été connus, et des projets qui, s'ils sont abandonnés, ne le sont sans doute qu'à regret et pour un temps.

6 décembre.

Les journaux libéraux prêchent la paix et démontrent tous les dangers de la guerre. Les journaux ultra, au contraire, voudraient voir nos bataillons en marche et l'Espagne envahie. La Quotidienne démontre, d'une singulière façon, la nécessité et la justice de cette guerre : « Nous » avons donné trop de sujets de plaintes au gou-

» vernement espagnol, dit-elle, pour qu'il ne » cherche pas à s'en venger; il faut donc l'atta- » quer avant qu'il ne soit prêt à se défendre. » D'après cette logique, il faut tuer ceux qu'on a insultés. Machiavel n'en a pas autant dit.

Les prédictions de l'abbé de Pradt s'accomplissent : le Brésil vient de proclamer son indépendance ; le 27 septembre, le fils du roi de Portugal a été reconnu empereur constitutionnel du Brésil.

Cet événement est remarquable, non par son influence sur l'Europe, mais par celle qu'il peut exercer sur les autres gouvernemens de l'Amérique, qui, à l'exception du Mexique, ont tous adopté les formes républicaines. Que de changemens, que de révolutions le temps recèle dans son sein! L'Amérique sera peut-être monarchique quand l'Europe sera républicaine.

On continue à parler de guerre. La Quotidienne fait partir le duc d'Angoulême pour Toulouse, et lui donne pour lieutenans trois maréchaux de France. Ce serait beaucoup trop pour le peu de soldats réunis sur cette frontière. Je ne vois pas d'ailleurs trois maréchaux qui aient assez la confiance du gouvernement pour être employés. Il doit regarder comme ennemis, Soult, Jourdan, Saint-Cyr et Trévise ; comme suspect, Suchet. Davoust est encore moins bien vu que Suchet. Restent donc Magdonald, que la goutte dévore, et qui, bien sûr, ne serait pas plus heureux dans

cette guerre qu'il ne le fut dans les autres; Marmont, ce nouvel Oreste que le souvenir du passé poursuit; et Bellune qui est aussi incapable d'exécuter que de concevoir un grand plan d'opérations. On trouvera peut-être que je parle avec peu de révérence de ces instrumens de notre gloire passée; mais ce n'est pas ma faute : l'histoire sera plus sévère encore si elle veut être juste. Les grands généraux ont toujours été rares; ce sont des phénomènes que la nature produit avec effort. Il me serait facile de justifier le jugement que je porte, et c'est un travail qu'il serait intéressant de faire. Le marteau à la main, on frapperait sur toutes ces statues exposées à notre vénération. Celles qui seraient de plâtre, celles qui seraient de boue se briseraient sous ces coups. Dans l'une, il ne resterait que la tête; dans plusieurs que le bras; dans presqu'aucune le cœur, siège des vertus, de la générosité et du patriotisme, ne résisterait. C'est surtout l'égoïsme, l'avidité du gain, le peu d'élévation d'ame qui ont flétri nos chefs; il ne s'est trouvé parmi eux que peu de Bayards, de Turennes, de Catinats, de Brissacs..... Que d'anecdotes prouveraient cette triste vérité!

25 décembre.

Le congrès de Vienne est terminé. Malgré le voile épais dont la diplomatie s'efforce de couvrir les conférences qui ont eu lieu, on assure qu'il y a eu peu d'accord sur les affaires d'Espagne et sur celles de la Grèce. La Russie,

dit-on, voulait l'intervention armée; l'Angleterre s'y est opposée. Cette résistance a dû mettre dans un grand embarras le cabinet autrichien, qui flatte la Russie et ne peut pas se séparer de l'Angleterre. La faction ultra l'emportera, et nous irons venger les outrages que tous les rois ont reçus dans la personne de Ferdinand.

Les destitutions commencent dans toutes les parties de l'administration; tout fonctionnaire, dont le fils ou le parent d'un député de la droite enviera la place, doit s'attendre à la lui céder: c'est par ce moyen que les ministres s'assurent la majorité dans la chambre élective. Nous marchons sur les traces des Anglais, qui, s'il faut en croire Walpole, avaient besoin d'être payés, pour voler avec conscience.

1er janvier 1823.

L'armée de la Foi a été battue à Paris; M. de Montmorency a donné sa démission: il sera sans doute suivi par Peyronnet et probablement par notre ministre de la guerre, si batailleur depuis la paix.

Le nom d'Etienne Canaris parviendra à la postérité. Au commencement de l'année dernière, il fit sauter, sur les côtes de Scio, l'ancien capitan-pacha, et il vient de faire éprouver le même sort à son successeur, dans les eaux de Ténédos. A son retour de cette périlleuse expédition, à laquelle il s'était préparé, comme les anciens croisés, par le jeûne et par la prière, les

Éphores de l'île de Psara vinrent au-devant de lui, et placèrent sur sa tête une couronne de laurier, en s'écriant : « Honneur au vainqueur de deux amiraux ennemis ! » Le capitaine de vaisseau, Hamilton, lui ayant demandé quels moyens il employait pour préparer et faire réussir les brûlots, il répondit : « Nous les préparons » comme les Anglais ; mais pour les faire réus- » sir, nous avons un secret que nous tenons » caché dans le fond de notre cœur. » Ce secret, que leur a révélé l'amour de l'indépendance, ne serait-il pas le mépris du danger, la ferme résolution de vaincre ou de mourir ?

Bordeaux, 12 janvier.

Qu'il est cruel de ne pas avoir toutes ses affections réunies dans le même lieu ! Quand je quitte Paris, je m'afflige ; quand, au bout de six mois, je me mets en route pour y revenir, je m'afflige encore. Ce sentiment d'une séparation douloureuse me fait souffrir, les trois quarts de la route ; alors il s'affaiblit par degrés ; je pense moins à ceux que je quitte, qu'à ceux que je vais revoir, et une joie pure et sans mélange inonde mon ame, quand je les presse contre mon cœur. Combien de temps encore durera cette existence vagabonde ? Mille circonstances que je ne puis prévoir doivent l'interrompre ; je n'ose pas prononcer, je n'ose même pas faire un vœu. Laissons à la destinée le soin de régler notre avenir.

CHAPITRE VII.

On dit, intrigues, projets. Ipsiboé. Le terrassier de M. de Montaran. La guerre d'Espagne en 1823. M. Béranger, conseiller d'Etat. Les craintes du duc d'Orléans. L'avalanche. L'enfer. L'exclusion de Manuel. Le comte Sébastiani. Les espérances.

Paris, ce 24 janvier 1823.

Les matériaux ne me manqueront plus: avec quelle activité les intrigues se forment, avec quelle ardeur les factions se combattent! J'arrive, et je suis humilié de ce qu'on m'apprend de certains hommes que j'aime.

J'ai passé hier trois heures avec Foy, que j'ai rencontré chez mon beau-frère; dévoué aux grands intérêts nationaux, patriote pur et ardent, Foy est un homme éminemment Français.

On dit que la santé du roi s'altère; s'il meurt, le pouvoir passera à Monsieur, et nous verrons alors le règne absolu des courtisans, ils seront ministres, ou dirigeront des ministres faits à leur choix. Résignons-nous à notre avenir. Nous sommes condamnés à revoir le règne des derniers

Valois; c'est-à-dire, les crimes et les petitesses, les processions et les Saint-Barthélemy: M. de Polignac et les jésuites sont les meneurs du parti.

Nous ferons la guerre, non pas à l'Espagne, mais en Espagne. La Russie le veut; on prétend que l'ambassadeur russe a dit: « Mon maître a re-» mis les Bourbons sur le trône de France, pour » arrêter le mouvement révolutionnaire; s'ils ne » le savent ou ne le peuvent, il choisira d'autres » instrumens. » Nos ministres, si ce propos est vrai, auraient dû faire reconduire l'ambassadeur jusque sur la frontière. C'est alors que la nation tout entière se fût levée pour les soutenir, c'est alors que la vieille armée se fût jointe aux jeunes soldats, pour combattre les enfans du Nord, pour arrêter dans sa marche l'ennemi de la civilisation et de la liberté. Une telle démarche aurait nationalisé les Bourbons, et aurait plus assuré leur trône que toutes les forces de la sainte alliance.

La folie d'Alexandre est de combattre les idées libérales, et de rendre un culte à la sainte alliance qu'il regarde comme le salut des rois; il reste plusieurs heures, chaque jour, prosterné, invoquant les lumières et les secours de l'Éternel. L'autocrate de toutes les Russies n'est plus qu'un disciple de madame Krudner.

Il est dans la destinée de M. de Talleyrand de se croire toujours à la veille d'être premier ministre. Il intrigue avec le parti d'Orléans, et

l'on regarde S..... comme un de ses agens les plus infatigables. Un moment le maréchal S.... a cru arriver par lui. « Mais ce maréchal, me disait » Foy, qui est entré dans tous les complots depuis » la tentative sur Béfort jusques à la grande cons- » piration de M. de Polignac et des jésuites, n'ins- » pire nulle part assez de confiance pour qu'on » lui dise son secret tout entier. »

29 janvier.

Louis XVIII obéit à la Russie et à la faction des fanatiques; il a proclamé la guerre. Les libéraux espèrent encore que l'Angleterre s'y opposera; moi je n'attends jamais rien de l'Angleterre.

Lorsque Santo-Lorenzo s'est présenté chez Châteaubriand pour prendre ses passeports, le ministre français lui a dit: « Il y a peut-être encore » quelques moyens d'accommodement. — Monsieur » le vicomte, a répondu l'ambassadeur, j'aurais » donné ma vie pour prévenir une rupture, mais » aujourd'hui je sacrifierais mille fois mon exis- » tence plutôt que de souffrir qu'on change un » mot à notre constitution. — En ce cas, deux » nations braves et généreuses seront opposées » l'une à l'autre, a ajouté M. de Châteaubriand. — » Je sais que les Français sont braves et généreux, » a répliqué Santo-Lorenzo; mais je ne crois pas » qu'il y ait deux nations opposées l'une à l'autre. »

Cette répartie est parfaite, elle est pleine de

mesure et de dignité; jamais guerre, en effet, n'a été repoussée avec plus de force par les vœux d'une nation; mais qu'importe à la faction qui nous entraîne, ce n'est pas du sol natal qu'elle tire sa force.

31 janvier.

J'ai dîné hier chez Sébastiani avec M. de Talleyrand, lord Bentink, beau-frère de Canning, l'abbé Louis, Molé, Excelmans, Clausel, Lameth, etc. Je me voyais assis à la même table avec les trois hommes qui ont le plus contribué au retour des Bourbons, et tous les trois repoussés, haïs par les Bourbons. Reconnaissant trop tard qu'il y a une invincible antipathie entre ces princes et la nation, et que l'ordre de choses établi ne peut durer, n'osant pas condamner leur ouvrage, ils accusent l'émigration de tous les maux passés et de tous ceux que l'avenir nous prépare. Aucun de ces messieurs ne s'est déclaré avec franchise, mais il est facile de voir qu'ils sont tous de la faction d'Orléans. J'ai entendu Talleyrand dire: « Il faut vouloir ce que l'on voulait en 89. » Or, tout le monde sait ce que l'évêque d'Autun, et Sieyes, et Mirabeau voulurent à cette époque.

Saint-Cyr a fait rendre sur l'avancement une loi qui protège les sous-officiers et qui donne des droits aux vieux serviteurs. On prétend qu'elle va être annulée par un seul article qu'on proposera à la Chambre; et qui abandonnera l'a-

vancement au régime des ordonnances. Ainsi le privilège serait légalement constitué, comme l'arbitraire le fut sous le ministère de Pasquier. Il faut que les Bourbons soient conduits par des ennemis qui veulent leur chute. La sottise a des bornes qu'elle ne peut franchir.

On proposera aussi une loi sur les retraites; les généraux des Bourbons voient avec effroi les généraux de la nation inscrits sur la même liste; ils veulent être seuls, et ils ont raison.

M. de Pradt s'alarme beaucoup de notre situation; il regarde le triomphe de l'aristocratie comme certain; il est indigné du *servilisme* de la France dont il vient de parcourir plusieurs départemens, s'arrêtant dans toutes les auberges, entrant dans toutes les boutiques de libraires, où il n'a trouvé que des livres d'heures, des contes de fées et les vies des saints. Il eût été plus satisfait, et je suis de son avis, s'il y avait trouvé ses ouvrages, mais on ne se fait pas d'idée à Paris du peu de fortune qu'il y a dans les petites villes de nos départemens. Un ouvrage, qui coûte quinze ou vingt francs, ne trouverait pas d'acheteurs et il resterait au libraire; c'est cet état de gêne où sont les petits propriétaires qui les rend aussi dépendans de l'autorité. Ils ont besoin de tout le monde: du percepteur pour obtenir quelques délais, du maire pour les protéger, du préfet pour placer leurs enfans, etc. Comment oseraient-ils braver toutes ces puissances en votant autrement que le

ministère ne le leur commande? La base de notre gouvernement est donc mal assise; la source d'où tout découle est donc viciée, et, avec notre système d'élection, nous n'avons que l'expression d'une fausse opinion publique. C'est d'après cette fausse opinion que les ministres seront choisis, que le monarque abusé parlera, et bientôt tous les actes du gouvernement seront en opposition avec les vœux et les intérêts de la nation; il ne restera plus aucun moyen légal de sortir de cet état de choses, et il faudra détruire l'édifice pour reconstruire un nouvel ordre social.

Le maréchal Suchet combattait hier ces idées que je développais devant lui. Il prétendait que tout espoir de changement était une chimère; qu'il y avait trop de propriétaires en France pour qu'on y trouvât des élémens d'une nouvelle révolution; qu'il ne fallait pas oublier qu'il y avait onze millions et quelques cent mille rôles de contribution. — Oui, ai-je ajouté, mais il n'y a que » quatre-vingt mille électeurs et huit à neuf mille » éligibles; ainsi peu de personnes vraiment ri- » ches, vraiment satisfaites de leur sort.» S'il y a, ce qui est exact, peu d'élémens de révolution, il y a aussi peu de moyens de résistance, peu d'appuis aristocratiques réels, comme les nomme M. de Château-Vieux. Or, ce sont les appuis qui font la sûreté, la force réelle de la société; ceux que lui prête le gouvernement sont bien faibles en comparaison.

8 février.

Le journal de l'Étoile, qui appartient, dit-on, à M. de Peyronnet, a donné un faux discours du roi d'Angleterre. Le mot de neutralité qui s'y trouvait répété deux fois a inspiré à quelques spéculateurs une confiance qui a fait hausser les fonds publics; l'indignation a été au comble quand on a connu le véritable discours qui a été suivi d'une baisse subite. Il y a quelques années que lord Cochrane, qui jouait sans doute à la hausse, fut condamné, en Angleterre, à être attaché au pilori, pour avoir fait passer devant la Bourse un courrier portant une bannière où étaient inscrits ces mots: « Paix avec la France! » Quelle peine infligera-t-on au folliculaire impudent qui a osé ainsi tromper la confiance publique? Quelle peine assez honteuse réservera-t-on pour le ministre dont il a été l'organe et le complice?

Le discours du roi d'Angleterre et surtout les commentaires qu'en a faits le lord chancelier, ont causé, dit-on, une forte impression aux Tuileries. Il faut voir tous les efforts des journaux ultra, pour prouver que la neutralité est annoncée dans ces pièces qui ressemblent à une déclaration de guerre. Nous reprochons à M. de Villèle cette guerre anti-nationale qu'il va commencer, et MM. Delalot et La Bourdonnaye lui reprochent de ne pas l'avoir commencée depuis long-temps. Le ministre s'est justifié en disant que l'armée n'avait pas été prête plus tôt, et en affirmant «qu'on

» n'avait pas manqué de soutenir et d'alimenter » les insurrections.» On voit que M. de Villèle est d'une naïveté précieuse.

On m'a assuré que le discours de M. L.... était sans force et sans chaleur; il aura craint d'être applaudi par le côté gauche! Comment peut-on avoir de telles craintes et de tels ménagemens, quand il s'agit de sauver la patrie. Comme l'homme du plus beau talent est embarrassé, quand il ne se met pas dans une position nette, tranchante, positive!

M. l'abbé Louis avait raison de redouter les envahissemens des jésuites; partout ils cherchent à s'emparer de l'éducation. Ils ont des affiliations pour les hommes, pour les femmes, pour les jeunes gens; c'est l'hydre aux cent têtes! A côté des Bonnes-Lettres, ils ont fondé la société des Bonnes-Etudes; elle est déjà composée de six cents étudians en droit. M. de Peyronnet, qui est un agent de cette infame compagnie, a promis de prendre parmi eux les substituts, les procureurs du roi, les juges; ainsi la magistrature française, qui s'immortalisa du temps de nos pères, en combattant les prétentions de la cour de Rome, en repoussant l'inquisition, en expulsant les jésuites, ne sera plus composée que de jésuites à robe courte. Quelle indépendance pourrions-nous attendre de tels hommes. On sait que l'obéissance passive est le premier dogme des enfans de Loyola.

Laissons pour un moment la politique; sortons

de l'éternelle question de la paix ou de la guerre; le beau discours de Foy nous y ramènera.

L'auteur du Solitaire et du Renégat vient de faire paraître Ipsiboé. On critique beaucoup cet ouvrage: le passage suivant, que j'en extrais, pourrait bien donner lieu à quelque éloquent réquisitoire de M. M..... « Dans certains cas, en » termes augustes, détruire signifie restaurer. Les » étrangers, dites-vous, ne viennent envahir nos » terres que pour nous délivrer de nos chaînes? » Eh! l'histoire vous ouvre ses pages: de tels astres » libérateurs sont des météores incendiaires, et les » trônes qu'ils établissent sont de brillans échafaudages.—Bientôt va disparaître ce gouvernement à face changeante, à vue courte, à marche » rampante, à pensée rare, qui, se méfiant sans » cesse des serviteurs de la grande dynastie, regarde comme séditieux tout souvenir d'antique » gloire, toute exaltation des cœurs libres, tout » essor d'esprit élevé, tout enthousiasme du génie; » oui, demain sera anéanti ce gouvernement à » conceptions rétrécies, à routes sinueuses, à lumières occultes, qui se croit étendu et qui n'est » qu'aplati. » N'oublions pas qu'Ipsiboé est une prophétesse, et disons Amen.

Voltaire, toujours un peu matérialiste, avait ainsi défini l'amour : c'est *l'étoffe de la nature brodée par l'imagination;* suivant M. d'Arlincourt, c'est *une étincelle égarée, tombée du ciel sur la terre.* Les esprits élevés, enthousiastes, les cœurs chastes

et purs, adopteront la définition de l'auteur d'Ipsiboé plutôt que celle du chantre de Henri.

14 février.

J'ai rencontré, chez le duc de Plaisance, un Italien qui m'a beaucoup intéressé, en me peignant la situation de sa malheureuse patrie. Jamais le joug de plomb de la maison d'Autriche ne fut plus douloureusement senti. L'inquisition de Venise était un gouvernement paternel, en comparaison de celui de Milan. Chaque jour, on arrête des hommes, dont le seul crime est un regret du passé, une plainte des maux présens, une espérance dans l'avenir. Ils sont envoyés dans quelque cachot de la Hongrie, de la Bohême, et l'on n'en entend plus parler.

Les Italiens sont des ilotes, dans la force du terme; les administrateurs, les juges mêmes sont des Tyroliens ou des Allemands qui entendent à peine la langue de ceux qu'ils administrent et qu'ils jugent, et l'avidité de ces hommes surpasse leur ignorance. Le gouvernement, les officiers, les soldats, ne cherchent qu'à moissonner dans ce riche climat. On y regrette les Français, qui, dans le premier moment, pillent aussi, mais qui rendent ce qu'ils ont pris; au lieu que les Allemands, les odieux Allemands, disait mon Italien, « ils aspirent et ne respirent pas ».

La cour de Rome a cédé à l'influence autrichienne, à laquelle il était impossible de résis-

ter. Le cardinal Spina est aussi persécuteur que le gouverneur de Milan. Le château de Saint-Ange est encombré de prisonniers. L'ambassadeur autrichien est le vrai maître à Rome, en attendant que l'archiduc Rodolphe remplace le pape actuel.

Les Napolitains regrettent aussi la liberté, qu'ils n'ont pas su défendre: l'Italien dont je parle a essayé de les justifier. Hélas! les Français doivent être indulgens pour les peuples qui se laissent enchaîner. Il prétend qu'il y a eu à Naples autant d'ignorance que de trahison ; il blâme avec raison les dispositions militaires, et ce blâme tombe principalement sur Carascoza et sur Filangeri. Pépé, qui n'avait que des milices inexpérimentées, eut tort aussi de sortir des Abruzzes, où il aurait dû se retrancher, pour aller combattre l'armée autrichienne. Après cet échec, dont on exagéra l'importance, on eût pu défendre encore la position de San-Germano; Pignatelli Strangoli donna un plan qui fut adopté par le prince héréditaire; mais les autres généraux voulurent se retirer derrière le Volturne, et alors les milices désertèrent, et l'armée se désorganisa.

Les journaux publient un ordre du jour du général Curial, qui annonce à l'armée qu'un officier supérieur du 18e régiment et six autres officiers ont été mis à la réforme pour cause d'opinion. « Il ne suffit pas de faire son devoir, dit

» l'ancien général de la garde, il faut encore être » ardent, et montrer dans ses actions et dans ses » paroles, le plus grand dévoûment au roi et à sa » famille. » Quelques personnes s'étonnent de ce que Curial ait pris une plume; elles se trompent, c'est M. Beugnot qui a pris un casque.

B.-Constant l'a encore emporté devant le tribunal de cassation, et la partie du jugement qui le condamnait à six semaines de prison, pour avoir voyagé avec sa femme, a été réformée. Son plaidoyer n'a été qu'une peinture animée du bonheur conjugal dont il jouit depuis quinze ans. « Si Mon- » sieur Carrère, qui a insulté ma femme, avait été » près de moi, je l'aurais tué en duel, a-t-il dit; » peut-on donc me faire un crime d'avoir repoussé » avec chaleur les outrages qu'il adresse à celle » qu'il est de mon devoir de défendre? » Messieurs les juges ont eu cette fois plus peur des reproches de leurs femmes, que de ceux de M. de Peyronnet, et ils ont dispensé B.-Constant de la prison; mais ils ont augmenté son amende : il faudrait trop d'héroïsme pour être tout-à-fait juste !

Le baron d'Eroles est à Paris avec Quesada, et il partage les honneurs que les anciens émigrés français prodiguent à ceux qui combattent contre leur patrie. On ne voyait que ces deux hommes au bal qu'a donné M. de Châteaubriand. Tout le monde demandait à leur être présenté, et dans ce tout le monde, se trouvait S..... qui ne manque jamais l'occasion de faire une sottise. Il a cherché à

justifier ce traître, en disant au général Foy qu'il n'avait pris ce parti, que parce qu'on avait maltraité sa mère à Barcelone.—« Je ne croyais pas, a » répondu l'éloquent orateur, qu'on pût ajouter » au crime de ceux qui combattent contre leur » patrie; mais j'étais dans l'erreur. Celui qui lève » l'étendard de la révolte pour venger une insulte » personnelle, est bien plus coupable que celui qui » se bat par opinion, par la conviction que telle » forme de gouvernement convient mieux que » telle autre.»

M. de Montaran m'a raconté un trait touchant d'un grenadier de l'ancienne garde. Ce brave homme, qui travaille comme terrassier dans une des terres de M. de Montaran, était porte-drapeau à Waterloo; craignant d'être fait prisonnier, il s'éloigna de la grande route, et enterra son aigle auprès des Quatre-Bras. Rentré dans sa famille, après le licenciement de l'armée, il se distingua par sa bonne conduite et son assiduité au travail. Quelque temps après que les alliés eurent quitté la France, il alla trouver M. de Montaran et lui demanda un passeport, en l'assurant qu'il reviendrait, et qu'il lui dirait le sujet de son absence. Il revint en effet au bout de dix-huit mois, qu'il avait employés à faire son voyage, s'arrêtant sept à huit jours dans chaque village, pour gagner de quoi continuer sa route, et il rapporta l'aigle qu'il espérait bien un jour rendre à celui qui la lui avait confiée.

Maréchaux, généraux, officiers supérieurs, que n'avez-vous conservé fidèlement le dépôt de la gloire nationale, le souvenir de vos victoires, le sentiment de votre propre honneur! Vous ne vous traîneriez pas à la suite de l'émigration qui vous repousse, vous ne mendîriez pas les faveurs d'un gouvernement qui vous méprise, et la France redirait vos noms avec orgueil.

19 février.

On m'a garanti l'anecdote suivante; elle peint l'audace de la faction, et la faiblesse et la lâcheté de notre ministère.

Messieurs de Villèle et de Corbière, fatigués d'être tous les jours insultés par les journaux qu'ils paient, avaient résolu de ne plus les soutenir, et de renvoyer M. Franchet. Ils ont été chez le comte d'Artois, pour lui faire part de cette résolution. S. A. s'y est opposée en disant: « Nous ne » pouvons pas nous passer de Franchet; nous ne » dormons en repos, que depuis qu'il est à la tête » de la police; mais je vais l'envoyer chercher, » et je vous racommoderai ensemble. » M. Franchet arrive; le comte d'Artois le prie de ménager MM. de Villèle et de Corbière, et de ne plus souffrir qu'on les outrage dans les journaux, dont il a la direction. — « C'est impossible, répond avec assurance M. Franchet: « Votre Altesse m'a recom- » mandé de diriger l'esprit public: ces messieurs » n'ont qu'à marcher dans cette direction, et on » les soutiendra; sans cela mon devoir est de les

» combattre. » Que dire de deux hommes qui restent ministres, après une pareille scène?

Le maréchal Soult est loin d'approuver la guerre; nous avons passé en revue les généraux employés, et nous avons admiré la rare perspicacité du ministre qui a trouvé le moyen, après trente ans de combats, de donner pour chefs à nos troupes des lieutenans-généraux et des maréchaux-de-camp qui n'ont jamais commandé ni divisions ni brigades, et dont certains n'ont jamais entendu siffler une balle. Le prince de Hohenlohe, dont on a fait un général en chef, demandait l'autre jour, en sortant d'une audience du roi, les appartemens de madame du Cayla; et, sur la réponse qu'elle ne logeait pas au château, il dit : « Ah! je la croyais reconnue! » Le bon homme se croyait encore au siècle de Louis XV et au règne de madame Dubarri. Il est fêté dans le faubourg Saint-Germain, et l'on y répète dans tous les salons la promesse qu'il a faite de revenir brûler sur la place du Carrousel la charte française, après avoir brûlé à Madrid la constitution des cortès. On voit que ce preux est digne de combattre auprès d'O'Donnel qui a osé imprimer une lettre dans laquelle il dit : « Que si la constitution » espagnole est de l'arsenic, la charte française » est de la ciguë. » Les procureurs du roi, si scrupuleux, si chatouilleux sur tout ce qui sort des plumes libérales, n'ont pas trouvé à mordre sur ces passages si insultans pour le roi et pour la nation.

Grande nouvelle! Canuel, qui avait reçu des lettres de service pour faire partie du corps du prince de Hohenlohe, refuse de marcher sous les ordres d'un général moins ancien que lui. Canuel ne sait donc pas que nous sommes à une époque où le rang est tout et le grade rien. D..... dont l'ardeur était si bouillante, dont le sabre impatient voulait pourfendre tant d'Espagnols, fait aussi des observations! Il ne veut partir que si l'on paie ses dettes, et ses dettes ne se montent qu'à la modeste somme de soixante mille francs. Il a fait à S. A. Monsieur le comte d'Artois une scène semblable aux scènes qu'il a faites à M. de R....., et le prince étonné, intimidé, peut-être, lui a promis de parler au roi. L'argent est le cri de guerre de ces messieurs : on assure que P..... L..... en demande aussi pour avoir deux fois sauvé la monarchie, l'une à Grenoble, et l'autre à Strasbourg. Pauvre monarchie! Un gouvernement se suicide quand il emploie de pareils hommes.

21 février.

M. de Pradt, que j'ai rencontré hier chez M. Lafitte, était dans son jour de faconde; il parlait, il parlait! c'était un volcan, jetant par fois des étincelles, des torrens de lumières, et, parfois aussi, de la cendre, des cailloux. Sa bile s'est surtout déchargée sur M. de Villèle, « qui est le sot » des sots, le niais des niais; qui, après le naufrage » de ce pauvre enfant de Decazes, après le nau-

» frage de Pasquier et de tant d'autres, a été se » briser sur les mêmes écueils. Samedi, nous a-t- » il dit, la guerre sera déclarée et le roi lui dira » dimanche : partez lundi. »

22 février.

Tout prend une attitude guerrière. On crie dans les rues le discours du duc d'Angoulême à l'armée : Eroles, Quesada sont partis pour aller rejoindre leurs bandes. Martignac a menacé du haut de la tribune ceux qui chercheraient à dépopulariser cette guerre, qui certes n'a jamais été populaire.

Quelques phrases de son discours rappellent Saint-Just désignant à l'échafaud des collègues qui ne partageaient pas ses fureurs. On disait hier au soir que La Bourdonnaye et Delalot remplaçaient Villèle et Corbière; ce serait un triomphe pour la faction fanatique, mais le triomphe ne serait pas de longue durée. Villèle est l'homme de la contre-révolution; il marche vers ce but avec prudence, mais sans s'arrêter. C'est un mineur qui s'avance en silence, et il est presqu'impossible de le combattre. M. La Bourdonnaye sera plus franc dans ses allures, plus ardent dans ses conceptions, plus impétueux dans ses mouvemens; il voudra emporter la place d'assaut; il attachera même les échelles avant que la brèche soit ouverte, et alors il y aura quelques chances pour ses défenseurs. Je désire donc que M. de La Bourdonnaye remplace M. de Villèle. C'est vouloir l'excès du mal.

Examinons quelques probabilités de la guerre qu'on va commencer. Je connais l'esprit et le caractère des Espagnols, je connais les localités. Voyons si je prédirai juste.

Si les Espagnols étaient réunis en 1823 comme ils l'étaient en 1809, nous n'aurions aucune chance de succès, nous n'entreprendrions même pas cette guerre; mais la révolution actuelle n'intéresse, dans ce moment, en Espagne, que les hautes classes; la masse du peuple ne l'a pas comprise. Il sera donc facile d'égarer cette multitude, de l'entraîner à des excès, de l'armer même en excitant ses passions et en satisfaisant sa cupidité. Les Espagnols n'ont pas d'argent; nous nous avancerons en semant la corruption, et des misérables crieront devant l'armée d'un roi constitutionnel : « Vive le roi absolu! vive l'inquisition! mort à » la liberté! »

Le torrent peut se grossir, devancer l'armée et parvenir jusqu'à Madrid. Si le gouvernement espagnol perd la tête, s'il se divise, s'il s'y trouve un Fouché, qui veuille faire sa paix particulière aux dépens des autres, si ce gouvernement surtout laisse échapper Ferdinand ou ses frères, tout est perdu : les villes suivront l'impulsion des campagnes, les places fortes ouvriront leurs portes, les constitutionnels croiront aux promesses d'amnistie, et la nation retombera sous le despotisme le plus avilissant. Alors les ultra triom-

phans essaieront en France ce qu'ils auront fait au-delà des Pyrénées.

Mais si sans s'effrayer de l'insurrection momentanée de quelques misérables, le gouvernement espagnol réussit à rallier à lui tous les propriétaires, s'il organise promptement ses moyens de défense, s'il crée des obstacles et des résistances devant et derrière l'armée envahissante, s'il pense à enlever la famille royale de Madrid et à la conduire à Cadix ou à Badajoz, s'il soutient enfin la lutte pendant six mois, tout est changé. L'Angleterre se prononce, elle vient au secours du vainqueur; l'esprit, ou pour mieux dire l'orgueil national, se réveille en Espagne, la haine de l'étranger reprend tout son empire, des milliers de guérillas se forment sur nos flancs, sur nos derrières, l'or anglais appelle nos soldats à la désertion, l'armée portugaise s'ébranle et l'heure des désastres sonne pour nous. Nos ministres demanderont de nouvelles levées pour une nouvelle armée dont on aura besoin; ils réclameront de nouveaux impôts; le mécontentement sera général; il se manifestera de mille manières, et le gouvernement tremblant rappellera nos bataillons affaiblis que la nécessité aura déjà ramenés sur les bords de l'Ebre. Nul doute que cette issue ne fût la plus favorable à la cause de la liberté: il faut donc la désirer; et cependant, comment faire des vœux contre les armes françaises? Ah! qu'il est coupable et qu'il mérite de haine le gouverne-

ment qui nous place dans une telle alternative!

Si le roi reste à Madrid, la question, comme je l'ai déjà dit, pourra y être décidée; si, ce qui est probable, les cortès l'entraînent à leur suite, à quoi nous servira l'occupation de cette ville? Madrid n'exerce pas une grande influence sur l'Espagne; on ne peut la comparer ni à Londres, ni à Paris, ni à Amsterdam, ni à Lisbonne; elle n'est ni centre de commerce, ni foyer de lumières, ni réunion d'une nombreuse population; c'est seulement un point central où le gouvernement a établi sa résidence. Environné d'un pays stérile et montueux, il offre peu de ressources pour nourrir une armée. La nôtre sera donc obligée de s'étendre pour subsister, ou du moins d'envoyer de nombreux détachemens pour avoir des vivres, et alors les révoltes éclateront de toutes parts, et chaque jour nous livrerons des combats partiels qui nous affaibliront et aguerriront nos ennemis.

Personne ne conteste moins que moi l'imprévoyance et la folie de ceux qui nous gouvernent; mais tout imprévoyans et tout fous qu'ils soient, on ne peut expliquer leur conduite que par un seul mot: « Ils sont d'accord avec Ferdinand, » comme les souverains étrangers, qui nous attaquaient au commencement de notre révolution, étaient d'accord avec Louis XVI; la mauvaise foi sera toujours la compagne du despotisme.

24 février.

J'ai rencontré hier, chez madame de Gérando, Mme M..... qui nous a raconté la conversion subite de toutes les grandes dames du faubourg Saint-Germain. Se trouvant, il y a quelques jours, dans une société nombreuse, elle fut fort étonnée de voir toutes les dames refuser les gâteaux, les fruits, les sucreries qu'on passait dans la salle; elle avançait la main pour en prendre, quand une de ses amies l'arrêta brusquement en lui disant: « Vous oubliez donc que nous sommes en carême? » Madame M..... m'a paru plus libérale qu'elle ne l'était, il y a quelque temps; c'est une conquête que nous devons peut-être à la destitution de son mari.

L'influence des prêtres ne s'arrête pas aux nobles douairières, ils ont envahi jusqu'à l'hôtel des Invalides. Les aumôniers tracassent les vieux militaires, qui ont quelques liaisons répréhensibles, et les font impitoyablement chasser, s'ils n'y renoncent pas. Ils exigent des billets de confession, et troublent, par leurs discours fanatiques, les derniers momens de ces vieux guerriers.

J'aime à me trouver avec le conseiller d'état, Béranger, qui était hier chez Dessoles. C'est un homme d'un esprit clair, méthodique, positif; un dialecticien habile et subtil; personne ne calcule mieux la conséquence d'un fait; personne n'analyse, ne dissèque une idée comme lui; personne ne prévoit de plus loin les événemens, et

ne fait avec plus de discernement la part des hommes et des choses. Quelquefois il réunit une multitude de faits isolés, d'idées éparses, d'aperçus fugitifs, et il en compose un être fantastique peut-être, mais qui vous paraît avoir une existence réelle, tant que vous l'entendez parler. Lui faites-vous une objection? il la combat, en triomphe presque toujours; et, s'il sent lui-même que ce triomphe est impossible, il vous amène insensiblement sur un autre terrain où il reprend tous ses avantages. La bonne foi, la finesse et l'esprit sont écrits sur sa figure calme et harmonieuse.

Il soutenait hier que les Bourbons étaient morts, et qu'il leur était impossible de continuer à gouverner la France. Ils sont, disait-il, dans la position où était le Directoire, quand Bonaparte se présenta pour en hériter. Un gouvernement est un être si fort, si colossal, en comparaison d'un individu, que les efforts que l'on tente pour le renverser, sont impuissans et fous. L'habileté est de saisir le moment où il n'a plus de vie, et de se mettre à sa place, ou d'offrir un autre gouvernement; car la société ne peut pas s'en passer un seul instant, et surtout la société française, qui a plus besoin que toute autre d'être gouvernée. M. Béranger voyait les signes de mort dans le mépris où étaient tombés les Bourbons, dans le changement fréquent des ministres qui étaient usés avant d'entrer en fonctions, dans l'indécision et la faiblesse du ministère, dans l'audace de la

faction fanatique, dans le manque de tout caractère chez nos princes, dans le mécontentement des grandes villes, mécontentement qui vient de se manifester à Lyon par des mascarades, et à Marseille par la brûlure du discours du roi. Dessoles applaudissait à tous les raisonnemens, et citait des faits pour les appuyer. J'étais fort heureux d'entendre M. Béranger, et je lui ai dit qu'il me paraissait bien difficile de le contredire, surtout quand on désirait autant qu'il eût raison; mais je lui ai parlé d'une maison qui est à Saint-Séver vis-à-vis la mienne. « Cette maison toute lézardée, » toute entr'ouverte, doit, dit-on, s'écrouler d'un » instant à l'autre; on attend sa chute, et cepen- » dant elle se tient encore debout, quoique les murs » n'en soient plus d'aplomb, quoique les pierres » n'aient plus de ciment, quoique le vent et la » pluie l'ébranlent pendant six mois de l'année. » C'est possible, m'a-t-il répondu, mais elle tom- » bera. » Oui, ils tomberont, ces princes que l'émigration gouverne, et que nous a imposés la vengeance de l'étranger; mais ils peuvent durer long-temps encore, et notre vie se sera écoulée dans la honte, dans l'humiliation, dans la haine et dans de vains souhaits, que nous prenons pour des projets!

M. le duc d'Orléans, qui doit savoir ce que ne savent pas Béranger et Dessoles, pense comme eux; mais il assigne une autre cause à la chute de la dynastie. Il disait hier à un député, qui l'a trouvé

pensif, rêveur, triste, que tout ce qui se passait était la suite d'une vaste conspiration, ourdie par la maison d'Autriche, par la Bavière, et à laquelle l'Angleterre elle-même n'était peut-être pas étrangère. Que l'Autriche était au moment de réaliser la monarchie de Charles-Quint; qu'elle avait un archiduc à Milan, un autre à Florence; que bientôt l'archiduc Rodolphe serait souverain de Rome; qu'on ne voulait pas de son cousin, le prince de Calabre, pour roi de Naples parce qu'on le regardait comme un jacobin, et qu'on enverrait le frère de ce cousin régner en Sicile; qu'alors, l'Italie toute entière appartiendrait à la maison d'Autriche. « Qui empêchera, a-t-il » ajouté, qu'on offre aussi un archiduc à l'Es- » pagne pour en devenir roi constitutionnel, à » la place de Ferdinand qui ne veut être que roi » absolu? Quant à la France, tout le monde sait » quel moyen a l'Autriche pour s'en emparer; soyez » sûr que Metternich s'en occupe, qu'il y tra- » vaille depuis long-temps. Sans cela, pourquoi » aurait-on fait venir Marie-Louise à Vérone, où » elle avait l'air d'être la reine du congrès; pour- » quoi ses longues conférences avec Alexandre » et Wellington? Le fils de Napoléon sera Em- » pereur des Français, et on ne me permettra pas » à moi, qui aime tant ma patrie, d'y rester » comme un particulier, comme un paysan. » Je ne suis peut-être pas convaincu de la modération des

désirs de S. A.; mais je crois fort à la réalité de ses appréhensions.

« Il craint tout, cher Abner, et n'a pas d'autres craintes. »

Si le projet de Metternich existait, il se montrerait moins opposé aux idées libérales qu'il sait bien être celles de la masse du peuple, qui ne veut pas les Bourbons. Peut-être aussi cette opposition n'est-elle qu'un moyen d'encourager leurs tentatives; peut-être les a-t-il fait ses complices dans le projet qu'il médite. Arrêtons-nous pour ne pas nous perdre dans le vaste labyrinte des ruses diplomatiques.

Je n'avais pas vu, depuis mon retour à Paris, madame la marquise de Dolomieu, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans. Je me le reprochais; ma négligence pouvait être prise pour de l'ingratitude. Madame de Dolomieu avait été si bonne, si empressée pour moi pendant mon exil! Elle avait si souvent supplié M. Decazes de faire cesser un injuste bannissement! Peut-être lui ai-je dû le bonheur de revoir mon pays quelques momens plus tôt! Je me suis présenté ce matin chez elle, et nous avons parlé politique; car de quoi s'entretenir? De quoi parlait-on à Marseille, quand la peste ravageait la ville? De quoi parlait-on à Paris, quand nos légions parcouraient l'Europe asservie? La politique renferme notre présent et notre avenir, notre existence et

celle de nos enfans; est-il étonnant qu'elle soit l'occupation de tous, et l'occupation de tous les instans?

Madame de Dolomieu ne pense pas comme le duc d'Orléans; elle croit que le despotisme et l'aristocratie l'emporteront en Europe, et que bientôt nous serons affaissés sous le joug. Que j'aurais voulu avoir l'éloquence persuasive de Béranger pour détruire ces craintes! Mais au lieu de raisons je lui ai cité des exemples, c'est ce qui réussit le mieux avec les femmes. Je l'ai surtout rassurée en lui parlant de Talleyrand, ce grand thermomètre politique. Se serait-il prononcé contre les Bourbons, s'il ne prévoyait pas leur chute; contre les projets de l'émigration, s'il ne croyait pas au triomphe des idées libérales? M. de Talleyrand n'est-il pas comme les oiseaux de nuit, qui ne chantent sur les vieux créneaux du château que la veille de la mort du seigneur qui les possède?

Je ne vois jamais madame de Dolomieu sans qu'elle ne me rappelle la catastrophe qui m'arriva dans le Tyrol, lorsque j'allais d'Allemagne en Italie. C'était après la belle campagne d'Austerlitz: je m'étais brouillé avec Augereau qui, après m'avoir confié l'avant-garde à commander pendant qu'on se battait, l'avait donnée à son frère, quand il ne fallait plus que parader et défiler sur les places de Francfort. J'avais tort, car Augereau m'aimait et m'estimait; mais il n'avait pas raison, car, avant d'être bon frère, il faut être juste.

Quoiqu'il en soit, je reçus l'ordre à la fin de janvier de me rendre sur-le-champ dans le royaume de Naples. Je quittai brusquement Hesse-Hambourg. Je traversai Francfort, et j'entrai, par Landeck, dans le Tyrol que les neiges couvraient. La voiture était mise sur des traîneaux, et nous glissions rapidement. Arrivés à Lermos, petit village où les neiges amoncelées m'empêchaient de voir les maisons, le maître de poste me dit qu'il faut traverser une haute montagne où les avalanches sont fréquentes, que le ciel est couvert, que le vent s'élève, et il m'engage beaucoup à rester jusqu'au lendemain. Je crus que c'était une ruse de l'aubergiste; je voulus partir et je pris une douzaine de paysans pour aplanir les obstacles que nous pourrions rencontrer. Au bout d'une heure, quand nous étions parvenus sur la croupe de la montagne, dans un endroit où la route est suspendue sur un précipice que je considérais avec effroi, j'entendis un bruit confus au-dessus de ma tête; le postillon dételа mes chevaux, les paysans s'enfuirent en criant : capout! capout! Une masse immense de neige couvrit la voiture, y pénétra et je cessai de rien sentir; je fus asphyxié, étouffé, je mourus, mais sans douleur, sans commotion pénible, sans m'en apercevoir, comme Montaigne qui, dans un long chapitre intitulé « Exercitation », raconte « qu'il est mort, pendant les » guerres civiles, du choc d'un cheval qui le pré» cipita du haut d'un ravin. » Endormi dans ce

moment où je cherche à recueillir mes souvenirs, je ne trouve dans ma mémoire que les mots de capout, capout, que prononçaient le postillon, et les paysans en courant se mettre à l'abri sous la saillie d'un rocher.

Combien de temps restai-je enseveli sous l'avalanche? qui vint me déterrer sous cet immense amas de neige? qui me rappela à la vie? Je le dirai plus tard; je veux peindre avant mes impressions. Long-temps, très-long-temps après que j'avais vu fuir mes conducteurs et mon fidèle Lescalier, qui était sur le siège de ma voiture, je sentis que mon cœur battait, et qu'une étincelle en sortait, et parcourait mon corps qu'elle échauffait; bientôt j'ouvris les yeux, et, au milieu des ténèbres, que dissipaient à peine deux énormes torches de résine, tenues par deux hommes à figures étranges et inconnues, je découvris une voûte noircie et rapprochée, que j'aurais pu toucher de la main, si je n'avais été enveloppé, garotté, pour ainsi dire. Je crus alors que j'étais en enfer, et, les idées me revenant peu à peu, je me disais: « J'ai ri comme un autre de toutes les » menaces qu'on nous fait là-haut; cependant m'y » voici, et bientôt sans doute mes tourmens vont » commencer. » J'étais cependant étonné du peu de pompe, du peu de grandiose de ces lieux; j'aurais voulu y trouver du Milton. Tout à coup je reconnais la voix de Lescalier, qui me crie: « Gé» néral, général, êtes-vous mieux? — Oui, je ne

» souffre pas; mais où suis-je?—« Vous êtes dans un » four qu'on a chauffé pour vous dégeler: vous êtes » enveloppé dans une couverture de laine, nous » vous avons frotté d'eau-de-vie: oh! quel bon- » heur que vous ne soyez pas mort!»

Bientôt mes forces revinrent, on me tira du four, on me mit dans un bon lit, on me fit boire du vin chaud et j'appris qu'au son d'une cloche, tout le village de Nazareth était accouru; qu'au bout de deux heures de travail, on était parvenu jusqu'à ma voiture, et qu'on m'avait transporté sans connaissance dans une auberge, où l'on avait déjà fait plus d'une résurrection semblable à la mienne. Le lendemain, les bons habitans de Nazareth retournèrent au travail; me ramenèrent ma voiture, me rapportèrent mes malles, mon porte-manteau, mes livres, mes pistolets, mes sabres, jusqu'à des sacs d'argent, et j'eus beaucoup de peine à leur faire accepter quelques marques de ma reconnaissance...Je puis donc dire, comme Montaigne: « J'ai été mort » et je puis dire de plus que lui: « J'ai été en enfer!» Et n'y sommes-nous pas, dans ce triste monde, où j'écris tant de souvenirs amers?

. . . . . .

26 février.

La discussion de la chambre des députés sur la question de la paix ou de la guerre est vive et animée. Royer-Collard l'a ouverte par un discours où il repousse le principe du droit d'intervention comme justifiant la guerre que nous ont faite les

puissances, condamnant nos efforts, et flétrissant nos victoires. Il a parsemé ses périodes d'assurances de dévoûment aux Bourbons, de respect pour la légitimité, etc. Tous ces hommes, qui ont travaillé ou contribué à la restauration, ne sont occupés qu'à expliquer leur fausse position; d'une question générale, ils font toujours une question particulière. Foy, qui n'a rien à expliquer, a été plus brillant. Sa péroraison a produit beaucoup d'effet.

M. de Châteaubriand a prononcé un discours auquel on ne peut pas refuser le mérite du style, ni des rapprochemens heureux; mais la conviction y manque, et souvent l'orateur s'est appuyé sur des assertions fausses. Manuel a voulu le réfuter de suite; mais il y avait d'autres orateurs inscrits. Il n'a pas pu parler, et nous avons perdu une belle improvisation.

Bignon avait précédé Châteaubriand à la tribune. Il a comparé notre intervention dans la guerre d'Espagne à celle dePhilippe II, du temps de la Ligue, et il a montré dans le lointain aux Bourbons le sort des Valois.

27 février.

Manuel s'est chargé de combattre M. de Châteaubriand, et il l'a fait avec tant d'avantage, que le côté droit ne lui a pas permis d'achever. Analysons la partie de son discours qui est dans les journaux.

L'orateur commence par établir que, si l'opi-

nion publique doit dominer l'assemblée, les députés doivent s'opposer à la guerre ; car il est évident que l'immense majorité de la nation veut la conservation de la paix.

Manuel a réfuté les motifs de guerre, présentés par M. de Châteaubriand : il est faux que le territoire ait été violé ; car les Espagnols n'ont pas même répondu au feu que les soldats de la Foi faisaient sur eux de derrière nos bataillons.

Répondant ensuite à la partie du discours où M. de Châteaubriand avait mis la chambre des députés dans la confidence d'une conversation particulière avec Alexandre, M. Manuel en a conclu que cette conversation n'était pas vraie, ou que M. de Villèle en avait imposé à la chambre, lorsqu'il avait dit : « Qu'il fallait attaquer l'Es-» pagne, ou faire la guerre sur le continent.»

Revenant sur l'intervention, l'orateur a voulu en démontrer le danger pour Ferdinand. Il a cité les Stuarts tombant du trône, parce qu'ils cherchèrent un appui en France ; il a voulu citer l'exemple de Louis XVI ; mais au moment où il disait : « Avez-vous donc oublié que, dès l'instant » où les puissances étrangères envahirent le terri-» toire français, la France révolutionnaire, sen-» tant le besoin de se défendre par des forces nou-» velles, par une nouvelle énergie..... » A ces mots une tempête s'est élevée dans une partie de l'assemblée ; à l'ordre! à l'ordre ! à la porte ! il justifie le régicide! à l'ordre! à la porte ! Le pré-

sident a eu beau se couvrir, demander qu'on écoutât la fin de la phrase, tout a été inutile. Vainement M. Manuel a écrit au président une lettre dans laquelle il complétait sa pensée, en mettant après le mot énergie « mit en mouve- » ment toutes les masses, exalta toutes les passions » populaires, et amena ainsi de terribles excès et » une déplorable catastrophe au milieu d'une gé- » néreuse résistance. » On n'a pas voulu entendre la lecture, et M. Forbin-des-Issarts est monté à la tribune pour demander l'exclusion. C'était évidemment un coup monté, une partie arrangée. Le parti n'avait pas osé exclure Manuel comme indigne au commencement de la session, il veut tenter aujourd'hui ce qu'il n'a pas osé alors. Il sent que les ministres ont besoin de lui, et il exige ce sacrifice. Si cet attentat a lieu, il n'y a plus de représentation nationale; nous sommes revenus aux funestes journées où la convention se décimait avant de décimer la nation, et il ne reste à la gauche et au centre qu'un parti honorable, c'est de protester contre une assemblée désormais illégale, et de ne plus y paraître.

28 février.

La grande discussion de la paix et de la guerre n'occupe plus les esprits; on ne parle que de Manuel, que des fureurs du parti qui veut l'exclure, que de son calme, de son courage à la tribune, au milieu des cris, des menaces, des vociférations des émigrés qui se pressaient autour de lui. Tout

le monde attend le résultat de la séance du 27; on sait que les bureaux se sont réunis sans l'ordre du président, et l'on s'attend à une proposition.

Malgré le discours le plus éloquent, malgré la démonstration la plus rigoureuse qu'il n'y avait rien de répréhensible dans sa phrase, la proposition faite par M. La Bourdonnaye d'exclure M. Manuel, a été prise en considération et renvoyée dans les bureaux. On ne se croit cependant pas sûr qu'elle passe dans l'assemblée.

Toute cette intrigue est conduite par l'extrême droite qui veut culbuter le ministère ou une partie du ministère. Elle a déclaré que, si Manuel n'était pas exclu, elle refuserait les subsides pour la guerre. On voit à quoi tiennent les opinions de ces messieurs. Si le ministère sacrifie Manuel et avec lui le gouvernement représentatif, il n'y gagnera que quelques jours d'existence. Ces quelques jours tenteront peut-être M. de Villèle qui, après avoir sacrifié son honneur à sa place, finira par se trouver sans honneur et sans place.

Que fera la gauche, si on proscrit aussi illégalement, sans raison, sans prétexte, son orateur le plus fécond, le plus utile? Se retirera-t-elle en déclarant qu'il n'y a plus de représentation nationale, que la France ne doit pas d'obéissance à des lois faites par des émigrés, par des factieux qui ont foulé la charte sous leurs pieds? Se contentera-t-elle de faire une protestation, et continuera-t-elle à porter son vote inutile? Ce dernier parti

sera vraisemblablement adopté; le premier est trop courageux, trop tranchant, et il n'est pas du goût de M..... que je viens de rencontrer sur les boulevards. « Que deviendrait la France si la tri- » bune était muette? » m'a-t-il dit. Je l'ai quitté sans lui répondre. Que dire à un homme qui n'entend jamais que lui-même.

Le général Maison, avec qui je me suis promené quelques instans, n'était pas rassuré sur notre avenir. Il a appris, par l'indiscrétion de quelques ultra, que le projet de leur parti était d'exiler deux à trois mille individus pris dans les premiers rangs des libéraux, et il s'attendait à être inscrit sur cette liste; je ne suis pas de son avis. Ce sera à nous de voir s'il ne vaut pas mieux chercher en France un noble trépas, que d'aller honteusement et misérablement mourir sur une terre étrangère. Nul doute que l'émigration n'ait le projet de se défaire de tout ce que la révolution a produit de grand et d'honorable; mais la France pourra bien se débarrasser de l'émigration. C'est la dernière goutte qui fait déborder le vase; est-ce qu'il n'est pas encore plein?

2 mars.

M. de La Bourdonnaye a eu l'impudeur d'être le rapporteur de la commission qui, à l'unanimité, a décidé qu'il fallait exclure M. Manuel. Ainsi, le voilà accusateur, rapporteur et sans doute juge. Au besoin on ne manquerait pas de bourreau avec un homme de ce caractère. Si son avis est adopté,

M. de La Bourdonnaye culbutera M. de Villèle, et et les ultra les plus forcenés envahiront le ministère. Cambacérès n'est pas de mon avis. « Mon » cher, m'a-t-il dit, quand on est arrivé au minis» tère, on devient stationnaire, parce que la grande » affaire est de rester ministre; on veut ralentir » le mouvement, parce qu'on craint qu'une se» cousse, qu'un accroc, ne renverse le char. » Cambacérès, qui avait mal digéré, condamnait, au reste, la phrase de Manuel; mais notre académicien Lemercier prouve, la grammaire à la main, qu'il n'y a dans cette phrase rien de répréhensible.

Dessole et Béranger voudraient que toute la gauche et le centre gauche quittassent l'assemblée; ils ont raison. Protester et rester, est une inconséquence; car rester, c'est protester contre la protestation.

Béranger calculait les suites des deux partis : si la gauche reste, elle s'avoue vaincue, elle reconnaît le droit qu'ont les ultra de l'ostraciser, et elle perd la confiance de la nation. On a déjà fait trop de concessions, et ce sont les concessions qui perdent les partis; en les affaiblissant, elles enhardissent leurs adversaires. Le 31 mai n'est arrivé que par les concessions successives des Girondins; ils ont abandonné les premières positions et n'ont plus été ensuite en mesure de combattre. La retraite de la gauche jetterait les ministres dans un grand embarras, et diviserait infailliblement le reste de l'assemblée qui ne se tient uni que pou

le combattre. Il en résulterait d'ailleurs des combinaisons tout-à-fait nouvelles et vraisemblablement la dissolution de la chambre.

3 mars.

J'ai dîné hier à côté de Manuel : il a été aimable et gai. Il a cherché à éloigner la conversation de ce qui le concernait personnellement, mais sa cause est aujourd'hui la cause de tous les patriotes. « Cicéron, Aristide, tous les grands hommes de » l'antiquité, ont été proscrits; il ne vous manque » que l'ostracisme, lui ai-je dit.» Il a avoué que la persécution grandissait ceux qu'elle n'écrasait pas, et il a ajouté qu'il ne la recherchait, ni ne la craignait. Il m'a raconté ensuite qu'une grande partie de ceux qui s'étaient montrés si animés contre lui, croyaient réellement avoir entendu ce qu'il n'avait pas dit; selon lui, le vrai coupable est le président qui a justifié, approuvé les premiers murmures par un rappel à l'ordre que rien n'avait motivé. La faction alors, se voyant appuyée, s'est livrée à toute sa fureur. Hyde de Neuville est arrivé comme un énergumène, et Manuel a cru qu'il allait le colleter; mais un regard ferme et significatif lui a fait baisser les yeux et détourner la tête. Forbin des Issarts a tenu la même conduite, et tous deux, n'osant plus s'adresser à Manuel, se sont adressés à l'assemblée. « La conta- » gion gagne si facilement les grandes réunions » d'hommes, a-t-il ajouté, qu'une partie de la gau- » che et même plusieurs de mes amis intimes, ont

» baissé la tête quand je suis venu m'asseoir auprès » d'eux et n'ont pas osé me dire un seul mot. » Quant au centre gauche, a continué Manuel, il » me croyait coupable parce qu'il avait peur. En » pareille circonstance on serait bien à plaindre, » si on ne savait pas se défendre soi-même.»

Manuel a discuté avec moi ce que devait faire la gauche s'il est exclu. Son opinion est qu'elle devrait sortir de l'assemblée, mais il ne croit pas que cette résolution soit adoptée par le plus grand nombre.

Des plaisanteries ont interrompu des discours graves. Norvins a dit que le duc d'Angoulême cherchait à s'aguerrir; qu'il couchait depuis huit jours sans avoir une lampe allumée dans sa chambre, et que la duchesse l'éveillait en sursaut en faisant *poum* à son oreille; que la première fois il avait eu peur et qu'il avait fait le signe de croix de la main gauche, mais que depuis deux jours il s'accoutumait au bruit du canon et que nous allions avoir un diable à quatre. Quand le ridicule atteint ceux qui nous gouvernent, leur puissance est bien compromise.

Après le dîner, Jouy s'est étonné qu'aucun général, aucun officier, ne levât des bandes et ne fît la guerre aux Bourbons; il a vanté le courage des émigrés et des nobles qui s'étaient insurgés dans la Vendée et dans la Bretagne. Le général Bachelu, qui était présent, ne prenant pas la parole, j'ai dû répondre, et j'ai prouvé à Jouy qu'il

n'y avait aucun rapport entre les deux époques; que les émigrés et les nobles étaient appuyés par les Anglais qui leur prêtaient un asile; qu'ils combattaient au nom d'un gouvernement reconnu par toutes les puissances de l'Europe, armées pour le rétablir; qu'ils agissaient enfin, aidés par les prêtres, sur une population fanatique et misérable à laquelle ils offraient le pillage. Que jusqu'à présent toute l'Europe était coalisée contre nous, que tout refuge, en cas de malheur, nous était fermé; que la révolution avait remplacé la masse des prolétaires par une multitude de petits propriétaires qui tiennent au sol, qui ont besoin de la tranquillité et qui ne veulent pas compromettre ce qu'ils ont acquis; que nous n'avions pas derrière nous un gouvernement, un simulacre de gouvernement qui nous légalisât, et que la puissance de la légalité était immense en France. « Si, » à la tête de trois ou quatre bataillons, je me » soulevais aujourd'hui, je ne serais qu'un chef » de bande, ai-je dit; l'assemblée me mettrait » hors la loi, et le côté gauche lui-même se lève- » rait pour condamner ma rébellion. » Bignon et Manuel ont avoué que j'avais parfaitement raison.

Cette action d'un gouvernement quelconque, qui puisse donner des garanties, est indispensable; les bandes de la Foi ont leur régence, et si, en 1815, la chambre des députés, ou seulement une centaine de membres, avaient passé la Loire, j'aurais cédé au vœu de mon armée qui repoussait la

cocarde blanche, j'aurais peut-être anéanti le gouvernement imposé par les baïonnettes étrangères.

On assure que les ministres n'ont aucune envie de la guerre, et que les demandes faites à Madrid se bornent à ériger en seconde chambre, le conseil d'état et à exiger un cens électoral quelconque pour avoir le droit de voter. Cela est possible, mais la guerre aura lieu, et Ferdinand sera roi absolu, parce que la sainte alliance ne veut que des rois absolus en Europe.

Au reste, Ferdinand, à qui nous voulons laisser le soin de donner une constitution à ses peuples, n'est pas, à ce qu'il paraît, très-fort dans cette partie. On raconte qu'il a répondu à M. Lagarde qui lui parlait d'une seconde chambre, « une se-» conde chambre! ah mon ami, je n'en ai que » trop d'une. Songez plutôt à me débarrasser de » celle-là. »

4 mars.

La séance de la chambre des députés a été intéressante : M. de St-Aulaire a défendu Manuel avec esprit; il a prouvé que la phrase incriminée n'avait rien de répréhensible, et que, dans aucun cas, la chambre n'avait le droit d'exclure un de ses membres. « Un philosophe de l'antiquité disait » à son esclave, je te battrais si je n'étais pas en » colère; est-ce parce que vous êtes en colère que » vous jugerez un de vos collègues, a-t-il dit? »

M. Royer-Collard a succédé à M. de St-Aulaire;

il a posé en principe qu'on ne pouvait exclure M. Manuel qu'en abusant de la force. Cet abus de la force tient une grande place dans toutes les histoires. Quand il vient du gouvernement, on l'appelle coup d'état; quand il vient du peuple, on l'appelle insurrection; quand c'est un état qui l'emploie contre un autre état, on lui donne le nom d'intervention.

L'orateur a abandonné un moment son sujet, pour faire des réflexions sur la révolution qui a été, selon lui, immorale et même cynique et qui en a laissé des traces dans le langage. C'était une concession, et c'est sans doute cette concession que Manuel a repoussée dans sa courte allocution que je veux rappeler en entier : « Alors même que » j'aurais formé le projet de me justifier devant » vous, le zèle de mes honorables amis aurait rem- » pli d'avance ma tâche. L'absence du droit, l'u- » surpation, l'arbitraire, l'innocence de mes in- » tentions, tout a été par eux parfaitement établi, » et si l'un de mes défenseurs, égaré sans doute » par d'anciennes préventions, a laissé échapper » quelques mots improbateurs, au moment où je » viens braver tant de fureurs, je puis dédaigner » un acte de faiblesse ou de rancune. Mais ce n'est » pas moi qui donnerai à mes adversaires la satis- » faction de me voir placé devant eux sur une sel- » lette où il n'ont pas le droit de me faire descen- » dre. Que d'autres cherchent à avilir la repré- » sentation nationale, ils y ont sans doute un

» coupable intérêt; moi, poussé par un sentiment » bien différent, je ferai tout ce qui dépendra de » moi pour lui conserver tout son lustre.

» Je déclare donc que je ne reconnais ici à per- » sonne le droit de m'accuser ni de me juger. Je » cherche ici des juges, je n'y vois que des accu- » sateurs. Je n'attends point un acte de justice, » c'est à un acte de vengeance que je me résigne. » Je professe du respect pour les autorités, mais » je respecte bien plus encore la loi qui les a fon- » dées, et je ne leur connais plus de puissance, du » moment qu'au mépris de cette loi ils usurpent » des droits qu'elle ne leur a pas donnés.

» Dans un tel état de choses, je ne sais si la sou- » mission est un acte de prudence, mais je sais » que, dès que la résistance est un droit, elle de- » vient un devoir. C'est un devoir surtout pour » ceux qui, comme nous, doivent mieux que per- » sonne connaître la mesure de leurs droits, et » pour moi, je devais cet exemple de courage à » ces dignes citoyens de la Vendée qui ont donné » à la France un si noble exemple de courage et » d'indépendance, en me donnant une seconde » fois leurs suffrages.

» Arrivé dans cette chambre par la volonté de » ceux qui avaient le droit de m'y envoyer, je ne » dois en sortir que par la violence de ceux qui » n'ont pas le droit de m'en exclure; et, si cette » résolution de ma part doit appeler sur ma tête » de plus graves dangers, je me dis que le champ

» de la liberté a été quelquefois fécondé par un » sang généreux.»

7 mars.

L'esprit de parti s'avance en aveugle, croyant obtenir un triomphe dans chaque usurpation. La raison, la justice, la loi, les formes protectrices de tous ne sont pour lui que des armes qu'il arrache à son ennemi, qu'il brise et qu'il foule aux pieds. En vain les orateurs de l'opposition ont prouvé l'innocence des paroles de Manuel; en vain ils ont démontré que la chambre n'avait pas le droit de le juger, il a été exclu pour une session.

Celui qui avait dit « que lorsque la résistance » est un droit, elle devient un devoir », ne devait pas reconnaître la juridiction de la chambre. Aussi s'est-il rendu, escorté de tout le côté gauche, à la séance du 4. Son apparition imprévue a consterné le président et surpris l'assemblée qui, pendant quelques minutes, a gardé un morne silence. Enfin M. Ravez s'est levé, et agitant la sonnette, il a lu l'article du réglement qui lui confiait la police de la chambre; il a ensuite sommé M. Manuel d'obéir à la décision de la chambre qui l'excluait pour une session. « Je vous ai dit hier, a répondu » avec calme le député de la Vendée, que je ne » sortirais d'ici que par l'emploi de la force, et je » viens tenir ma parole. » Alors le président a consulté ceux qui l'entouraient, et il a prononcé que la séance était levée, et qu'il invitait MM. les députés à se rendre dans leurs bureaux. Toute la

droite et tout le centre droit sont aussitôt sortis ; mais aucun membre de la gauche, ni du centre gauche n'a quitté sa place. Une demi-heure s'est écoulée dans un silence profond, dans un calme impassible parmi les députés, mais dans une anxiété très-remarquable parmi les personnes qui remplissaient les tribunes. Enfin les portes se sont ouvertes, tous les huissiers sont entrés, ayant à leur tête le plus ancien, ils se sont lentement avancés vers la gauche et ont lu à M. Manuel un ordre du président qui prescrivait « d'employer la force » s'il refusait de sortir de la chambre. — J'ai déjà » dit que je ne sortirais pas, a répondu Manuel, » exécutez vos ordres. » Les huissiers se sont éloignés; un détachement de la garde nationale, et des vétérans se sont avancés.

A cette vue, des cris d'indignation sont sortis de toutes les bouches. « Quoi! la garde nationale » arrêterait les députés de la nation! On la dés- » honorerait à ce point! Braves gardes parisiens, » n'oubliez pas que nous sommes les mandataires » du peuple, et que vous devez nous défendre! » L'impression de ces paroles a été rapide, et lorsque le chef de bataillon a donné l'ordre au sergent de garde (M. Mercier, passementier, rue aux Fers n° 30) de faire sortir M. Manuel, M. Mercier a répondu avec force : «Non, Monsieur, je ne violerai » pas la représentation nationale», et aussitôt tous les gardes nationaux ont déposé leurs armes. Alors se sont précipités dans la salle des gen-

darmes, ayant à leur tête un vicomte de Foucault et quelques officiers dont la fureur décomposait les traits. Après avoir fait, d'une voix émue, la sommation de sortir, et sur la réponse de M. Manuel : « Je remplis mon devoir, exécutez » vos ordres », le chef de ces misérables s'est écrié: « Gendarmes, empoignez-moi cet homme ! » Ils ont obéi.... Mais, dans le même moment, le côté gauche tout entier s'est élancé de ses bancs, a entouré M. Manuel et l'a escorté jusqu'à sa voiture. Le président est rentré, il a ouvert la séance, la gauche est restée déserte, et le centre gauche immobile et silencieux n'a pris aucune part aux délibérations.

Cette attaque mortelle portée au gouvernement représentatif, cette violation de la charte, ont excité beaucoup d'irritation dans le public. Des groupes nombreux se sont formés, et ont parcouru quelques rues en criant :« Vive Manuel ! » Vive la liberté ! » Les députés de la gauche se sont rassemblés chez M. Gévaudan, et on a décidé qu'on ferait une protestation. B. Constant s'est chargé de la rédiger. Les membres du centre gauche, qui avaient promis de la signer, pourvu qu'elle fût modérée, s'y sont refusés; on assure qu'ils en rédigent une autre. En attendant, ils assistent aux séances, mais ils ne prennent aucune part aux délibérations. Aussi, la demande de cent millions et celle de rappeler les vétérans, ont-elles passé sans aucune contradiction. « Nous

» avons parlé, a dit Manuel, laissons parler les » événemens. » Moi, je crains bien qu'ils ne soient muets pendant long-temps encore : tout ce qui n'éclate pas s'évapore ou se concentre.

10 mars.

La majorité des députés de gauche ne se montre pas à la chambre, et le centre gauche assiste aux délibérations, mais sans y prendre part. On assure que le ministère est très-embarrassé de cette protestation muette, et qu'il se repent d'avoir abandonné Manuel aux fureurs de l'extrême droite. Il serait possible, au reste, que ce triomphe tournât au détriment du vainqueur. M. La Bourdonnaye me paraît plus éloigné du ministère qu'avant son attaque. N'ayant plus l'appui de la gauche, toujours prête à voter contre les ministres, il doit renoncer à l'espoir de culbuter M. de Villèle. Les délibérations sont si rapides que, dans quinze jours ou trois semaines, la session sera terminée. Les ministres pourront alors se soustraire à l'influence du parti fanatique qui, dans ce moment, les entraîne; s'ils gagnent du terrain, ou si les circonstances les favorisent, ils pourront casser la chambre, et, avec les mêmes élémens d'élection, avoir des nominations tout-à-fait différentes : alors ils mettront peut-être le même soin à écarter M. Vaublanc et Manuel, M. La Bourdonnaye et B. Constant. Le système de bascule de M. Decazes, système que le roi regrette, assure-t-on, recommencera et nous tiendra stationnaires.

11 mars.

La faction fanatique qui maîtrise le ministère, ne veut pas voter le budget que le premier coup de canon contre l'Espagne n'ait été tiré. Le maréchal Oudinot est parti hier, le maréchal Moncey part demain; le duc d'Angoulême ne tardera pas à les suivre. Il doit commencer sa tournée par Perpignan et parcourir toute la ligne jusqu'à Bayonne, où il arrivera à la fin du mois. Ce sera vraisemblablement le signal des hostilités.

On parle toujours du parti qu'ont pris les députés de la gauche. Le plus grand nombre l'approuve; certains auraient voulu qu'ils fussent restés dans la salle, qu'ils eussent pris la parole, et que tous leurs discours eussent été terminés par une protestation et par une déclaration qu'il leur était impossible de voter.

Les journaux du parti cherchent à justifier la mesure prise contre M. Manuel. Ils puisent leurs autorités dans les réglemens parlementaires de l'Angleterre et de l'Amérique, comme si nous étions assujétis aux lois qui régissent ces deux états: qu'importe à la France que plus de douze membres de la chambre des communes aient été exilés, depuis la révolution de 1688; que le fameux Junius ne se soit pas opposé à la mesure adoptée contre Wilkes, mais seulement à l'admission de son compétiteur, M. Luttrel, qui n'avait eu que trois cents voix, tandis que le premier avait réuni

plus de douze cents suffrages? Cette mesure ne prouvait-elle pas que le parlement ne se croyait point autorisé à laisser un comté sans représentant?

Robert Walpole fut aussi expulsé de la chambre en 1712, et cette persécution fut ce qui, plus tard, lui ouvrit les portes du ministère où il se maintint vingt-cinq ans comme premier ministre. Puissent les ennemis de Manuel lui préparer le même avenir!

Les journaux n'ont pas osé imprimer la protestation des membres du côté gauche. Elle est pourtant assez modérée, assez décolorée: la voici:

4 mars.

« Nous soussignés, membres de la chambre des » députés des départemens, déclarons que nous » n'avons pu voir qu'avec une profonde douleur » et avec une indignation qu'il est de notre devoir » de manifester devant toute la France, l'acte il- » légal, attentatoire à la charte, à la prérogative » royale et à tous les principes du gouvernement » représentatif, acte qui a porté atteinte à l'inté- » grité de la représentation nationale et violé, » dans la personne d'un député, les garanties » assurées à tous, et les droits de tous les électeurs » et de tous les citoyens français.

» Nous déclarons à la face de notre pays, que, » par cet acte, la chambre des députés est sortie » de la sphère légale et des limites de son mandat.

» Nous déclarons que la doctrine professée par » la commission qui a proposé l'exclusion d'un de » nos collègues, d'après laquelle cette mesure à » été adoptée, est une doctrine subversive de tout » ordre social et de toute justice;

» Que la confusion monstrueuse des fonctions de » législateur, d'accusateur, de rapporteur, de » jurés et de juges, est un attentat qui n'a d'exem- » ple que dans le procès même dont le souvenir » a servi de prétexte à l'annulation des pouvoirs » de M. Manuel;

» Que les principes émis dans le rapport de cette » commission sur l'autorité illimitée et rétroactive » de la chambre, ne sont autres que les principes » qui, à une autre époque, ont amené d'odieux » forfaits;

» Que les formes protectrices, dont la loi cou- » vre le plus obscur des accusés, et même l'appel » nominal qui, dans une aussi grave circonstance, » pourrait seul garantir l'indépendance des votes, » ont été repoussés avec une obstination passion- » née et turbulente;

» Considérant la résolution prise hier, 3 mars » 1823, contre notre collègue, comme le premier » pas d'une faction pour se mettre violemment » au-dessus de toutes les formes et pour briser les » freins que notre pacte social lui avait imposés;

» Convaincus que ce premier pas n'est que le » prélude du système qui conduit la France à en- » treprendre une guerre injuste au dehors, pour

» consommer au-dedans la contre-révolution, et » pour ouvrir notre territoire à l'occupation étran- » gère ;

» Ne voulant pas nous rendre complices des » malheurs que cette faction ne peut manquer » d'attirer sur notre pays, nous protestons contre » toutes les mesures illégales et inconstitution- » nelles prises dans ces derniers jours pour l'ex- » clusion de M. Manuel, député de la Vendée, et » contre la violence avec laquelle il a été arraché » de la chambre des députés.

»*Signé*: Cabanon, Latour-Dupin, Jobès, de Thiard, » de Laborde, Kératry, Saint-Aignan, Bignon, » Foy, Lafitte, Chauvelin, G. Got, Perrier, » Méchin, Leseigneur, Gevaudan, Demarcay, » D * * *, d'Argenson, Lafayette, A. Perrier, » Girardin, Saulnier, Pompières, Gilbert-des- » Voisins, Basterrèche, Vandœuvre, Lapoype, » Jouvencelle, Saglio, Lecarlier, Lameth, Her- » noux, Beauséjour, Audry, Gérard, Delasalle, » G. Lafayette, Caumartin, Savoye-Rollin, Teys- » sère, de Bondy, Saint-Aignan, Tronchon, » Vernier, Guimard, Raslin, La Pommeraie, de » Tracy, Kœcklin, Dupont (de l'Eure), Delavaux, » Etienne, Delaître, de Laroche, B. Delessert, » Villemain, Gautier, Pilastre, Sébastiani.»

(62 *signatures*.)

Le centre gauche, composé de soixante-trois députés, devait signer aussi cette protestation, mais il a cru cette démarche trop hostile. M. Ternaux partage tous les sentimens de M. Lafitte, mais il veut tenir sa petite armée séparée, distincte, avec des couleurs ou au moins des nuances différentes. Je crois qu'il a tort; il faudrait opposer aux attaques de l'ennemi une masse compacte, homogène, indissoluble; s'il triomphe, il anéantira, il foulera aux pieds tout ce qui est libéral. Les prêtres et les émigrés ne pardonnent jamais : chaque page de l'histoire témoigne de leur fureur impitoyable.

13 mars.

Les nouvelles de Madrid nous représentent le roi se débattant contre la nécessité. Deux fois il a renvoyé ses ministres et deux fois il les a repris. Sa mauvaise foi, ses projets de parjure, son envie d'imiter le roi de Naples, percent dans toutes ses actions. Il est instant de le neutraliser en l'envoyant à Badajoz ou à Cadix. Cette simple translation calmera peut-être l'ardeur guerrière de nos ministres, car cette guerre n'est à leurs yeux qu'une partie d'échecs; ils se croient vainqueurs, s'ils prennent le roi. Alors en effet, les Anglais n'oseraient pas se prononcer contre la légitimité; Ferdinand donnera un simulacre de constitution; il proclamera des amnisties, et la majeure partie de l'Espagne se fiera encore à la parole d'un Bourbon.

On a parlé d'un nouveau ministère, mais les ultra s'accommodent trop bien d'un homme sans volonté, et toujours prêt à faire toutes les concessions pour conserver sa place. Les fanatiques sont trop contens de M. P..... qui le dirige et qui tient à l'association jésuitique, pour qu'il y ait aucun changement. Aussi assure-t-on que le duc d'Angoulême s'est formellement opposé à la nomination du duc de Raguse; on assure qu'il a déclaré qu'il ne partirait pas, si on remplaçait le duc de Bellune. Tout cela fait pitié. C'est un désordre, une anarchie, un tiraillement en sens contraire qui ôte toute force, toute considération au gouvernement. On présume bien que les intrigans, que les fripons en abusent : ils volent d'une manière scandaleuse, et le nom du ministre, de sa femme, de son secrétaire-général sont compromis. M. de Bondy me disait hier qu'on envoyait des planches de pins de Strasbourg à Bayonne. Il est sûr qu'un équipage de pont, en bateaux de bois, est parti de l'Alsace et qu'il en coûtera plus de cent mille francs pour le transporter au bord de la Bidassoa. Avec vingt-cinq mille francs on l'eût fait construire à Bayonne! Sébastiani m'a dit qu'il avait recueilli des preuves matérielles de tant de malversations, de tant de marchés frauduleux, qu'il se croyait obligé de monter à la tribune pour les faire connaître à la nation. Il ne peut supporter plus long-temps le silence forcé auquel le condamne celui du côté

gauche; il ne peut résister à son envie de parler. C'est ce besoin qui l'a fait interrompre, par des questions incidentes, la délibération de messieurs les députés réunis hier chez M. Ternaux pour agiter la question de savoir s'il ne convenait pas aussi de quitter la chambre. M. de St-Aulaire a aussi contribué, dit-on, à ce qu'aucun parti rigoureux ne fût pris. Ainsi, dans cette réunion MM. Ternaux et Royer-Collard ont parlé avec force, ont proposé des mesures énergiques, et tout a été paralysé par deux députés de la gauche! Il y a là dessous quelque intrigue ministérielle. Sébastiani, qui fait son éducation chez Talleyrand, cherche à parvenir au pouvoir par toutes les voies, et M. de St-Aulaire n'oublie pas qu'il est le beau-père de M. Decazes, et M. Decazes se souvient qu'il a été ministre.

En voilà beaucoup sur Sébastiani; cependant il faut que j'en parle encore. Depuis long-temps il me presse pour que j'aille le voir un matin. Hier il m'a conduit dans un coin du salon de M. Lafitte, et, après avoir débuté par ces mots: « Il faut ab-» solument que nous nous débarrassions des Bour-» bons, » il m'a dit que « nous ne pouvions entrer, » nous, que dans un mouvement militaire, et que » dans ce moment, rien n'était préparé pour l'en-» treprendre; que le mécontentement national était » sans doute beaucoup, mais que les armées n'a-» gissaient que lorsqu'elles avaient des sujets de » mécontentement qui leur fussent propres; que

» les troupes espagnoles avaient laissé pendre Por-
» lier et Lascy, et qu'elles ne s'étaient insurgées,
» que lorsqu'on avait voulu les envoyer en Amé-
» rique; qu'il en serait de même chez nous; qu'il
» fallait donc attendre et que, pour lui, il était
» bien décidé à ne pas se laisser conduire comme
» un sot, par une troupe d'étourneaux qui ne dou-
» taient de rien. » Me voilà bien averti que Sébastiani ne veut pas être pendu: je m'en doutais un peu.

J'ai appris, après l'avoir quitté, qu'on intrigue en Espagne, pour décider Mina à faire une incursion en France, au moment où nous entrerons en Espagne: ce sera une grande faute; si les Français s'arment à la vue des Espagnols, ce sera pour les repousser. L'irritation n'est pas encore assez forte, les intérêts ne sont pas assez compromis, pour que des étrangers puissent nous entraîner à une guerre civile: dans quelque temps peut-être, il suffira d'une étincelle pour allumer un incendie. « Les Français ne savent jamais donner
» le temps au temps, » me disait souvent, pendant notre exil, le fameux abbé Sieyes. « Ils
» ne savent pas que ce qui est possible le sa-
» medi, était impossible le lundi. »

17 mars.

La chambre des pairs a voté la loi des cent millions et celle des vétérans. L'opposition a été de soixante-six membres. M. Molé a prononcé un discours très-véhément, dans lequel il a appelé

l'armée de la Foi « quelques bandits sans foi ni loi. » Le côté droit a murmuré : on a remarqué que les archevêques avaient été les plus empressés à voter pour la guerre. Les premiers moteurs de cette guerre ont été le pape et le haut clergé. Ils ne veulent pas que les moines, cette milice ultramontaine, soient détruits en Espagne; ils ne veulent pas que les biens du clergé soient vendus, et c'est pour une telle cause que la France constitutionnelle va répandre, au-delà des Pyrénées, son or et le sang de ses enfans.

Le Moniteur est plein d'ordres du jour, où messieurs les marquis et vicomtes qui commandent les douze légions de la garde nationale, témoignent leur indignation contre le brave sergent Mercier, qui n'a pas voulu violer la représentation nationale; et les journaux libéraux annoncent qu'on fait pour lui des souscriptions dans les principales villes de France. A Lyon, on lui offre une couronne; à Rouen un fusil, à Nantes un sabre d'honneur. Quelle sotte position que celle d'un gouvernement qui lutte contre la volonté du grand nombre.

Les quolibets, les jeux de mots vont leur train. « Le duc d'Angoulême est parti, escorté de sa- » peurs : il ferait très-bien, en voyage, de boire » du Lafitte; de lire son Manuel, d'y ajouter Foi » et d'être Constant. » Il y en a mille autres; on en rit, et on les oublie. Mais comment oublier que le Miroir a dit : « L'acteur Victor, conduisant une

» voiture difficile à mener, a mal-versé devant le » Trésor. »

20 mars.

J'ai dîné chez le maréchal Suchet avec Talleyrand, Soult, le duc de Choiseul, Mollien, etc., etc. Tous ces messieurs ont, ou affectent des sentimens patriotiques. Ils ne voudraient pas une révolution, mais un changement qui les conduisît au ministère. Ils ne sont pas les seuls qui aient ces prétentions. On compte dans ce moment trois ministères prêts à recevoir ou à ramasser les portefeuilles. Le premier ministère est celui de Talleyrand, où entreraient Soult comme ministre de la guerre, et Sébastiani comme ministre de la marine; le second est celui de M. Pasquier: MM. de Serres et Roy y reprendraient leurs places; le troisième est celui de M. Decazes, qui nous donnerait aux finances l'abbé Louis, M. Lainé à l'intérieur, le maréchal Suchet à la guerre. Il est plaisant de suivre le cours de ces petites intrigues, et surtout de voir le degré d'importance que l'on y met. Ces messieurs croient que tout cela est sérieux: et quand ils se sont partagé les places, ils croient avoir tout fait, et sont fort étonnés que le lendemain, à leur réveil, on ne les fasse pas appeler aux Tuileries.

Le maréchal Davoust est très-malade; il va mourir sans laisser de regrets, après avoir repoussé l'occasion de sauver son pays. L'Empereur, voyant, en 1815, que les conditions de son abdica-

tion n'étaient pas remplies, fit appeler Hullin, commandant de Paris, et le maréchal Davoust, commandant de l'armée. Il leur dit que son intention était de se mettre à la tête de l'armée, et d'attaquer les Prussiens. Hullin lui répondit que tous ses ordres seraient exécutés avec enthousiasme; mais Davoust refusa de le seconder, et se rendit sur-le-champ chez Fouché à qui il dénonça les projets de Napoléon. Quand on pense à tout ce que l'Empereur avait fait pour ce maréchal, il est difficile de croire à une pareille ingratitude.

CHAPITRE VIII.

Le 21 mars 1815. Le maréchal Ney. Des Russes et de leur liberté. Mirabeau. L'odyssée de Louis XVIII. Des opinions et des projets de S.... en 1822. Le premier coup de canon. Dîner chez M. de Talleyrand. Salicetti. Les Napolitains. Siciliano. Les brigands des Calabres. Ronco.

21 mars.

Que d'événemens se sont écoulés depuis huit ans! Quelle différence dans ma position! Il y a huit ans que, gouverneur de Paris, j'étais au lever de l'Empereur qui, arrivé de la veille, paraissait ne pas avoir cessé de régner. Tout le monde l'entourait, le pressait, le peuple se groupait sous ses fenêtres et faisait retentir l'air de cris de joie; à chaque moment des troupes arrivaient dans les cours des Tuileries, et, agitant leurs schakos au bout de leurs baïonnettes, elles saluaient par leurs acclamations celui qui les conduisit si long-temps à la victoire. Savary m'attirait à part et me disait: « L'Empereur m'a déjà parlé de vous, il sait votre » réponse au duc de Berry: *Quoi! monseigneur, vous* » *appelez repos une halte dans la boue!* »—C'est, a dit

» l'Empereur, l'histoire du règne des Bourbons; » vous serez content de lui, vous obtiendrez tout ce » que vous voudrez.....» Hélas! je ne voulais que commander une division et marcher aux frontières : j'étais déjà las de la cour, j'avais déjà trop du commandement de Paris. Le matin, douze espions étaient venus me faire des rapports : un chef de bataillon, nommé, je crois, Lelièvre, m'en avait remis un résumé que je devais présenter à l'Empereur et que je me gardai bien de lui donner.

Là, je vis Fouché; il avait le sourire sur les lèvres et on lisait sa perfidie dans son regard oblique; là, je vis l'infortuné maréchal Ney; il avait l'air embarrassé, contraint, presque honteux; il vint à moi, et chercha à m'expliquer sa conduite : il balbutia le mot de trahison; il cherchait à repousser cette pensée qui retombait sur son cœur. Je ne trouvai pas de paroles amères pour un tel coupable, j'aurais voulu le réconcilier avec lui-même. « M. le maréchal, lui dis-je, un » homme comme vous ne trahit pas, il embrasse » un parti : Turenne et Condé ont souvent » changé de bannières, et leurs noms n'en sont » pas moins célèbres et vénérés. » Il me serra la main, il releva sa tête et me dit : « Vous me faites » du bien ». Je lui recommandai le colonel Dubalon, qui n'avait pas voulu le suivre dans sa défection, et il courut de suite chez le ministre pour le faire employer. Mettez à la place du maréchal plébéien un grand seigneur, un homme de cour,

il n'aura pas un regret, encore moins un remords; il triomphera du succès et tendra la main pour mendier une récompense. La vertu roturière a des racines plus profondes dans le cœur; sa pudeur est extrême, elle s'alarme, elle a besoin de s'appuyer sur l'opinion publique. Comment les Bourbons n'ont-ils pas senti qu'ils absolvaient Ney en l'assassinant? Ignoraient-ils donc que, quand la punition surpasse la faute, elle l'efface.

Ce grand Napoléon, que grandissait encore le succès de son audacieuse entreprise, comme il se montrait bon, indulgent! comme il disait à ceux qui naguère l'avaient abandonné : « Les circons-» tances ont été plus fortes que les hommes.» Il a été vaincu, et ces mêmes hommes, auxquels il avait pardonné une première trahison, l'ont abandonné de nouveau; et sur son rocher il répétait encore: «Les circonstances sont plus fortes que les » hommes.» Sa défaite, ses malheurs, sa mort ne l'ont pas effacé du souvenir du peuple qui ne trahit jamais ceux qui l'ont servi : il le croit encore vivant; il écoute sur la route d'Espagne les propos des soldats qui l'appellent le général Malmort, et qui vont, disent-ils, non pour le combattre, mais pour se joindre à lui. C'est ainsi que cinquante ans encore après sa mort, sur les côtes d'Afrique, les Portugais attendaient le retour de leur roi Sébastien.

Les ultra éprouvent des désertions; c'est chose rare dans un parti victorieux! Voilà M. Fiévée,

ancien collaborateur de M. Châteaubriand au Conservateur, qui écrit une brochure sur la guerre d'Espagne; il en blâme les motifs, il en prévoit les conséquences, il voit écrit sur les bannières de nos armées : « Inquisition et pouvoir absolu » et, sur celles qui nous sont opposées, les mots retentissans de M. Canning : « Liberté civile et religieuse dans tout l'univers! » La première réunira les rois qui marcheront sous la protection de la Russie; la seconde réunira les peuples. La lutte pourra être longue et sanglante, mais le résultat ne saurait en être douteux.

Cet ouvrage fait honneur à M. Fiévée. On y trouve beaucoup de pensées fortes, d'aperçus ingénieux, de rapprochemens nouveaux. Le style est pur, brillant, abondant. Les journaux ultra l'attaquent; le Drapeau-Blanc, ne pouvant le combattre, commence par l'insulter. L'insulte est l'arme de ceux qui luttent contre la raison.

24 mars.

D'après un décret des cortès, Ferdinand a dû partir le 20 pour Séville. Cela change tout-à-fait les probabilités de la guerre, mais cela ne change rien aux résolutions du parti qui nous entraîne. On assure que le 7 avril nous serons sur le territoire espagnol. Les ultra exaltados, comme les appelle Fiévée, ont intimé cet ordre aux ministres, et les ministres obéissent.

Le langage de M. Canning est changé : il ne

parle plus de nous déclarer la guerre si nous attaquons l'Espagne; il proclame au contraire la neutralité. M. Canning redevient le ministre du peuple marchand qui veut approvisionner et la France et l'Espagne. On prétend aujourd'hui que le langage menaçant qu'il tenait, lui était inspiré par M. de Villèle comme un moyen sûr de maintenir la paix.

B..... avait hier, chez Madame Davilliers, l'air d'un triomphateur : il disait devant Excelmans et devant moi : « Les députés ont fait leur devoir, » c'est aux militaires à faire le leur » ! J'aurais pu lui demander s'il entendait par là que nous devions nous révolter et que les députés nous en avaient fourni les moyens et les motifs. J'aurais pu lui dire qu'alors leur rôle était facile et peu dangereux, puisqu'ils se bornaient à signer une protestation qu'ils n'avaient pas jugé convenable de faire imprimer; que s'il voulaient qu'on pût lever l'étendard de la révolte, il fallait quitter Paris, se déclarer la vraie assemblée, offrir un simulacre de gouvernement et se mettre en guerre avec celui établi aux Tuileries; qu'alors ils offriraient un point d'appui et qu'ils trouveraient des gens disposés à risquer leur tête et leur fortune avec des députés qui avaient compromis l'une et l'autre. Ces propos, ces demi-confidences entraînent certains militaires qui ont plus de courage que de réflexion. Je lis dans un journal que le maréchal de camp Piar été arrêté dans une diligence,

au moment où il partait pour l'Espagne. Je l'ai eu sous mes ordres dans les cent jours; il fut grièvement blessé à Fleurus : c'est un brave soldat.

M. de Chauvelin était moins solennel que M. B.....; il s'amusait à raconter les bons mots de M. de Talleyrand : cet ex-ministre de l'Empereur est encore plus maltraité dans l'ouvrage d'O' Méara que dans celui de Las Cazes. Napoléon lui attribue et lui reproche la mort du duc d'Enghien; il lui prête le projet d'avoir voulu faire assassiner tous les Bourbons; il l'accuse de malversation, de trahison, et le déclare dans un état permanent de conspiration contre tout gouvernement établi; et les Bourbons, à leur retour, ont accueilli Talleyrand! il y a des hommes privilégiés; ce qu'ils pourront faire leur vaut le pardon de ce qu'ils ont fait.

26 mars.

J'ai passé hier deux heures avec S.....; il disait que la terreur était aux Tuileries, que le roi avait été très-mal la veille, que la duchesse d'Angoulême tremblait pour son époux, etc... Enfin, il répétait les nouvelles que l'on débite chaque jour. M. Caumartin, qui était en tiers, nous a laissés seuls, et alors j'ai reçu la plus parfaite leçon de prudence et d'égoïsme, une leçon si naïve, si nue, qu'on ne peut la donner qu'en robe de chambre et les pieds dans les pantoufles. Le point de départ, le texte était: «Il ne faut s'exposer » à rien; mais il faut se tenir prêt à profiter de

» toutes les circonstances.» S..... est bien convaincu, comme je l'ai dit ailleurs, que les Bourbons régnans sont incompatibles avec la nation; il renonce aussi « à l'opinion de ses affections, au » petit Napoléon, à qui son intérêt, ses souvenirs, » ses alliances, semblaient devoir l'attacher; il im- » mole tout au salut de la France que le duc d'Or- » léans peut seul assurer. Avec lui, nous réunirons » tous les Français, nous n'aurons pas la guerre » extérieure; car il est l'homme de l'Angleterre, » comme il est l'homme de la France; et, sans » l'Angleterre, sans l'or de l'Angleterre, sans le » général de l'Angleterre, la sainte alliance n'osera » pas envoyer un soldat contre nous.»

Le général Dumouriez vient de mourir à l'âge de quatre vingt-quatre ans; il laisse, dit-on, des mémoires du plus grand intérêt. Nous devons honorer les cendres du vainqueur de Jemmapes; c'est lui qui le premier conduisit nos drapeaux à la victoire.

Dans sa retraite, Dumouriez disait souvent: «Le » gouvernement de Louis XVIII rend le nom des » Bourbons si odieux en France, que l'on com- » prendra dans la haine qu'ils inspirent jusqu'à » mon élève chéri, ce bon et vertueux duc d'Or- » léans! » Dumouriez aurait été content des sentimens ou du moins des projets de S.....

27 mars.

J'ai passé hier la soirée chez la belle, chez la spirituelle duchesse de Vicence; elle m'avait souvent invité; je refusais parce que je croyais avoir eu à me plaindre de son mari, pendant le règne de l'Empereur; mais nous sommes à une époque où tous les hommes doivent se réunir, sacrifier leurs préventions, étouffer leurs petites haines pour ne conserver dans leur cœur que la grande haine, la haine nationale, la haine contre les ennemis de la liberté. J'ai trouvé là Soult, Suchet, Clausel, Manuel, Girardin, Beller, etc. Tout le monde demandait des nouvelles et personne n'en donnait. Soult prétendait que le départ si brusque du ministre de la guerre annonçait quelque grand événement; le duc de Plaisance tenait de M. Bertin de Vaux, qui doit être bien instruit, la nouvelle de l'arrestation de deux aides-de-camp de Guilleminot.

De pareilles scènes se renouvelleront souvent, jusqu'à ce que l'armée se désorganise. Il n'y a pas de bureaux, pas d'états-major, pas de régimens, pas de compagnies où il ne se trouve des espions. Ces misérables veulent se faire valoir; ils inventent, ils défigurent, ils interprètent et font des rapports qu'on se hâte d'envoyer à Paris. Chaque général a de son côté ses correspondances et Dieu sait tout ce que leur position leur inspire. Ils ont presque tous gagné leur grade à si bon

marché qu'il leur paraît étrange de servir les Bourbons ailleurs que dans les anti-chambres, autrement que par des adulations, des délations et des bassesses. De loin, quand ils n'y croyaient pas, ils ont crié : la guerre! Aujourd'hui ils regrettent Paris et ne voient pas sans terreur les privations qui les attendent et les dangers qu'ils s'exagèrent.

28 mars.

On a appris hier au soir le départ de Ferdinand pour Séville; il a quitté Madrid le 20, escorté par six mille hommes que commande O'Donnel. Déjà nos royalistes ne veulent plus aller à Madrid, leur projet est maintenant de prendre position sur les bords de l'Ebre et de pousser en avant les bandes de la Foi. Si elles réussissent à soulever les populations, nous avancerons; si elles sont battues, ce sera une preuve que la nation espagnole est pour les cortès, et nous nous retirerons. On voit que ces messieurs sont un peu moins extravagans.

Le comte Orlow est venu chez moi; nous avons causé plus d'une heure sur la Russie. Je croyais que le gouvernement absolu y était établi, que l'arbitraire était partout, et, à entendre Orlow, il y a peut-être plus de liberté que chez nous. D'abord, aucun ukase ou édit de l'empereur ne peut être exécuté qu'après avoir obtenu la sanction du sénat; c'est le sénat assemblé qui le discute, qui l'approuve et en ordonne la publication; s'il le rejette, l'ukase est renvoyé à l'empereur qui

peut en ordonner de nouveau l'exécution, et alors il n'y a plus de délibération. Ainsi le sénat n'a qu'un *veto suspensif*. Tous les membres sont nommés par l'empereur et révocables à sa volonté, mais il n'y a pas d'exemple qu'un sénateur ait été rayé. Il faut, pour être élevé à cette haute dignité, être déjà lieutenant-général dans les armées ou avoir ce rang dans le civil, car toutes les places correspondent aux grades de l'armée. Cette organisation est due au génie de Pierre Ier, qui a voulu que toutes les places fussent le prix et la récompense des services rendus; de sorte que la noblesse ne donne par elle-même aucun droit à une place quelconque.

L'ordre judiciaire a été réglé par Catherine. Il y a dans chaque district un tribunal de police composé de cinq membres : trois sont nommés par les nobles et deux par les bourgeois; il en est de même du tribunal civil de première et de deuxième instance. Le dernier tribunal d'appel, qui correspond à notre tribunal de cassation, est une fraction du sénat où il y a une section civile et une section criminelle; toutes les voix sont nécessaires pour absoudre ou pour condamner; s'il y a division le sénat tout entier s'assemble et prononce.

Il n'y a d'autre impôt que la capitation, c'est-à-dire que ce sont les hommes et non les terres qui sont taxées. Le recouvrement s'en fait d'une manière très-simple et sans occasioner de frais.

La noblesse nomme un grand maréchal pour chaque province; il y en a de particuliers pour chaque district; ils sont chargés de présider les assemblées, de veiller au maintien de l'ordre, de protéger les paysans, d'exercer enfin une espèce d'autorité paternelle, indépendante de celle du gouvernement qui est une autorité d'action.

L'empereur Alexandre dont le comte Orlow, qui n'en est pas l'admirateur aveugle, vante les grands talens d'organisation, ne s'occupe que de son immense armée et de la politique extérieure; il n'entend rien à l'administration et il l'abandonne à ses ministres.

Tant qu'il n'y a eu en Europe que des révolutions nationales, c'est-à-dire des révolutions amenées par les classes intermédiaires qui ont voulu prendre leur rang dans la société, Alexandre, qui savait bien qu'aucun de ces élémens n'existait en Russie, a été tranquille; mais quand il a vu les révolutions militaires de Madrid, de Naples, de Turin, il a craint la contagion de l'exemple, et c'est alors qu'il n'a vu d'autres ennemis que les idées libérales, qu'il a regardé comme des carbonari tous ceux qui les professent, et qu'il a offert toutes ses forces pour en détruire jusqu'au dernier germe. Metternich, qui voulait l'éloigner de l'expédition de Constantinople, l'a fortifié dans ces idées. Aujourd'hui que, conséquent à ses principes, il voudrait aller en Espagne, les Autrichiens et les Anglais trouveront quelque autre

raison pour l'en détourner, et le grand Alexandre pourra ajouter l'épithète de sot à celle de magnanime.

Les haines politiques sont inextinguibles. J'ai mis, chez M. Lafitte, Alexandre Lameth sur le compte de Mirabeau. Je lui ai rappelé une séance des jacobins où lui, Adrien Duport et Barnave attaquèrent ce colosse qui commença sa foudroyante réponse par ces mots : « Je languissais, » martyr de la liberté, dans les cachots de la Bas- » tille, tandis que mes accusateurs suçaient le lait » des cours. » Lameth prétend, et M. Lafayette, présent à notre conversation, a confirmé le fait, que Mirabeau était alors vendu à la reine, qu'on lui avait payé cinq cent cinquante mille francs de dettes, et qu'il devait recevoir cinquante mille francs par mois. C'est lui qui avait formé le projet de l'évasion du roi. La cour pleura Mirabeau et elle ne put réparer cette perte, car un homme semblable ne se remplace pas. Malgré tous ces témoignages il m'en coûte de croire à cette prostitution des plus hautes facultés. Je me rappelle les transports que Mirabeau excitait quand il montait à la tribune. Je me rappelle les alarmes, la consternation, le désespoir qui régnèrent dans Paris quand on apprit sa maladie et sa mort; je me rappelle le deuil, les larmes, les sanglots qui accompagnaient son convoi funèbre : et c'était un traître, un ennemi du peuple, un vil stipendié de la cour que nous pleurions ainsi! Trompés par

notre admiration nous accordions au talent seul les hommages qui n'appartiennent qu'au patriotisme et à la vertu! mon cœur se révolte contre une pareille idée.

29 mars.

M. l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, vise sans doute à la chaire pontificale. Il a osé prêcher à Saint-Sulpice : que les trônes n'étaient en danger que pour avoir méconnu l'omnipotence des papes, qu'ayant ainsi brisé les liens qui rattachaient tous les pouvoirs de la terre au pouvoir de Dieu, les rois ont les premiers donné aux peuples l'exemple de l'insurrection..... Sous l'ancien régime, le parlement aurait décrété de prise de corps cet ennemi des libertés gallicanes; aujourd'hui il sera applaudi même dans les salons des Tuileries. Ces maximes du 13e siècle avaient déjà été mises en avant par un M. Lemaistre, Piémontais; mais c'est la première fois qu'on osè les proclamer dans une chaire de la capitale. C'est une preuve des immenses progrès que font les jésuites; ces messieurs sont le vrai comité directeur, dont on fait tant de bruit, et que l'on a l'air de chercher où l'on sait bien qu'il n'est pas.

Martainville, cet impudent libelliste, vient de vendre soixante mille francs le journal intitulé le Drapeau-Blanc à messieurs F..... et de la B..... Martainville croit sans doute à la durée de messieurs de Villèle et de Corbière qu'il a tant insultés; il s'attend à une suspension de ce journal

auquel, pour faire preuve d'impartialité, on ferait partager le sort du Miroir, du Courrier, de l'Album et de presque tous les journaux libéraux qu'on est décidé à supprimer après la clôture de la session.

M. le vicomte de Châteaubriand fournit aujourd'hui un excellent article au Courrier qui l'a exhumé du Conservateur (avril 1819); il est piquant de battre un ministre avec ses propres armes.

« Où allons-nous? Chacun se le demande, per» sonne ne peut se le dire. Nous avons dépassé » tous les rivages; nous voguons à pleines voiles » sur une mer inconnue; et qu'on ne s'aille pas » figurer qu'il s'agisse encore de chambres, de » ministres, de lois, de discours.

» Nous n'en sommes plus là: nos institutions, » debout en apparence, sont tombées. Avons-nous » une loi d'élection..... quand des préfets chan» gent, augmentent, diminuent à volonté la liste » des électeurs?

» On est jugé par les jurés! mais les jurés sont » au choix des préfets, et les préfets sont au choix » des ministres.

» Quant à la justice, où la trouverons-nous? » Nous avons réduit l'ingratitude en système, et » constitué la trahison comme un pouvoir. »

Tout le monde pourrait répondre aujourd'hui à la question : où allons-nous? Nous allons à la contre-révolution, ou à une nouvelle révolution

qui remettra tout en problême. Nous ne pouvons pas rester stationnaires sur les débris de nos institutions; il n'est même plus possible de relever ces débris : où est l'architecte qui inspirerait assez de confiance? Les hommes sont usés comme les choses; les principes n'ont plus de base; les mots n'ont plus de signification : on ne peut plus s'entendre sur rien. Il faut qu'une nouvelle création nous sorte de ce chaos.

Les ministres ne connaissent pas le terrain sur lequel ils marchent. M. le duc de Bellune avait cru conserver le ministère de la guerre, et voilà que D..... veut être et est réellement ministre. Il renvoie le secrétaire général qui se croyait inébranlable dans son poste et le remplace par du Coetlosquet qui se croyait indispensable au personnel.

Le vrai ministre, le grand faiseur qui se tient derrière la toile et qui ne paraîtra que lorsqu'il aura détruit tout l'ancien édifice de notre gloire nationale, c'est M. de B.....; c'est sa main invisible qui, depuis la retraite de Saint-Cyr, tient les rênes, fait les nominations, les épurations et prépare le moment où tous les plébéïens seront soldats, pour que tous les nobles soient officiers.

On a répandu le bruit que Mina avait attaqué Ceret et enlevé une division de l'armée de la Foi qui y était cantonnée. C'est faux! les Espagnols connaissent trop leurs intérêts pour ne pas nous laisser tout l'odieux de l'agression. Ils ne feront une tentative par les Pyrénées-Orientales que

lorsque nous aurons passé la Bidassoa. Si l'on s'en rapporte aux apparences, ce moment n'est pas éloigné. On a fait partir hier dans la nuit cent quatre-vingt fiacres en poste pour conduire des garde-malades qu'on a recrutés dans les hôpitaux de la capitale. M. de Bellune avait oublié que les fatigues ou les blessures pouvaient diminuer les rangs de nos bataillons, et cet oubli nous coûtera une centaine de mille francs. On assure que le même désordre, la même imprévoyance règnent dans chaque partie. Cela doit être; quand on est sous la domination d'une coterie qui ne considère dans un homme que ses opinions, on ne peut chercher ni l'expérience ni les talens. L'intendant de l'armée se recommande par l'exagération de ses opinions et par le rôle qu'il a joué en 1815; ce fut lui, dit-on, qui dénonça le brave général Marchand.

31 mars.

Chacun s'aborde en disant : Donnez-moi des nouvelles, et personne n'en donne. L'opinion a besoin d'un événement. Le discours de M. Canning en est presqu'un. Au lieu de répondre catégoriquement à la demande: « L'Angleterre s'est-elle en-» gagée à maintenir les Bourbons sur le trône de » France? » il s'est borné à dire que la coalition avait résolu de s'armer pour en faire descendre tout individu de la famille de Napoléon. N'est-ce pas nous dire: « Prenez le duc d'Orléans. » Aussi les partisans de ce dernier s'agitent-ils dans tous

les sens; mais ils trouvent à chaque pas des adversaires aussi actifs et plus nombreux qui répondent: « C'est un Bourbon. »

Louis XVIII, à défaut de la gloire d'un souverain, aspire à celle d'un auteur. En attendant qu'il fasse imprimer son voyage à Gand, et qu'il se décide à entreprendre de nouveaux voyages, il vient de livrer au public sa fuite du Luxembourg à Mons. Il paraît que c'est un hommage de reconnaissance qu'il paie à M. d'Avaray, qui fit tous ses préparatifs de voyage et qui l'accompagna dans sa fuite. Cet ouvrage est rempli de petits détails et de puériles niaiseries, qui prouvent le peu de cas que les rois font de ce qu'ils appellent les peuples, puisqu'ils les croient intéressés à tout ce qui concerne le monarque.

Louis XVIII est à cet égard un imitateur d'Homère qui, comme on sait, n'oublie pas de nourrir ses héros. Il nous apprend dans son Odyssée, qu'entre Soissons et Laon, à la poste de Vaurains, il déjeuna avec du pâté et du vin de Bordeaux; le pain lui manquait, et il rappela à ce sujet un mot de Marie-Thérèse; ce mot prouve combien cette grande princesse connaissait l'état de ceux qu'elle gouvernait. Comme on parlait devant elle de pauvres gens qui n'avaient pas de pain: « Mais, mon Dieu, que ne mangent-ils de la croûte de pâté! » répondit-elle.

Le lecteur sera sûrement très-aise d'apprendre qu'en attendant que l'on ouvrît les portes de Mons,

le roi ne trouva que de la bierre dans une mauvaise auberge du faubourg; qu'à Mons même, à la Couronne-Impériale, le souper ne valait rien du tout, et que Mme de Balbi, qui s'y trouva fort heureusement, donna un poulet froid et du vin de Bordeaux que Sa Majesté paraît aimer beaucoup; qu'à Namur, le souper de l'hôtel de Hollande ne valait rien, mais que le vin du Rhin était bon; qu'à Marche, le roi fut conduit chez un ancien officier du régiment de Ligne, au lieu de descendre à une bonne auberge qu'on avait annoncée. « Ce fut un » cruel rabat-joie pour moi qui me méfie des re- » pas d'amis, » dit l'auteur. Cela ressemble un peu au vers de la gastronomie :

« Un repas sans façon est une perfidie. »

Cette fois l'instinct du roi fut en défaut : le repas fut assez bon, et l'on mit en perce une pièce de vin de Volnay.

Il y a cependant dans cet ouvrage autre chose que la description des repas de l'illustre voyageur. On y verra qu'après une conversation avec Mme de Balbi, il fut conclu qu'il fallait quitter un pays où il allait devenir «impossible d'exercer sa religion». Or, on sait quelles étaient les relations du roi et de Mme de Balbi, et on ne s'attendait pas que la théologie y entrât pour quelque chose. Au reste, Mme de Balbi est fort mécontente de l'ouvrage de Sa Majesté. Elle s'attendait à quelques expressions

de reconnaissance pour vingt voyages entrepris, dit-elle, dans les intérêts des princes. Après le fameux souper de Mons, elle partit pour Courtray où était Madame de Provence. Madame reçut très-bien le message et la messagère, et promit de se mettre en route pour rejoindre Monsieur aussitôt..... qu'elle aurait déjeuné. Quelle harmonie dans les sentimens ! Quelle douce sympathie dans les habitudes des deux nobles époux !

On sera peut-être étonné de la joie avec laquelle Monsieur, qui avait donné un drapeau à sa section, avoue qu'il arracha de son chapeau la maudite cocarde tricolore, en chantant ce vers d'Armide :

« Vains ornemens d'une indigne mollesse. »

Il faut convenir que le rapprochement n'était pas heureux. La cocarde tricolore n'a pas été un ornement de mollesse, et les princes qui ont si long-temps fui devant elle, ont dû plus tard la trouver un signe d'héroïques travaux. Un jour peut-être cette cocarde les verra fuir de nouveau.

Dans le spirituel journal intitulé le Miroir, Jouy a relevé plusieurs fautes grammaticales de cet ouvrage. Le roi, qui a tant de prétentions au purisme, en aura été plus affecté que des discours de Canning et de Liverpool. On pourra dire maintenant, sans courir le risque d'un réquisitoire, que Sa Majesté écorche le français.

Au reste, il ne paraît pas que notre roi ait cher-

ché à se dérober à sa gloire littéraire. Il avoue sa paternité qu'il n'aurait pu nier; car l'ouvrage trahit sa royale origine.

« Du voyage à Coblentz quel est le noble auteur?
» A ce style de cuisine,
» A ce gigot de la voisine,
» Aux pigeons à la crapaudine,
» Chacun a dit: C'est le restaurateur
» D'un pays dégradé que le ventre domine.

3 avril.

Toujours même incertitude. Nous n'avons plus la paix et nous n'avons pas la guerre. Le parti fanatique pousse toujours le ministère; M. La Bourdonnaye l'accuse dans la chambre de tergiversation et de duplicité. Il voudrait remplacer M. de Villèle. Les libéraux le désirent, et c'est, suivant Cambacérès, une sottise et une imprévoyance. « On ne » peut rien faire en France qu'avec le pouvoir, et » il ne conçoit pas qu'on cherche à le faire passer » en des mains ennemies. C'est en suivant ce dé- » plorable système qu'on a successivement renver- » sé les ministères de Saint-Cyr, de Decazes, de Pas- » quier. Qu'y a-t-on gagné ? Il serait bien plus » sage de chercher à arriver au pouvoir. L'assem- » blée constituante, la convention n'ont réussi » qu'après s'être emparées du pouvoir. » C'était au reste l'opinion de l'Empereur, qui nous blâmait de nous être éloignés en 1814. Pour s'emparer des Tuileries, il faut y entrer, disait-il.

Nous avons parlé de la légitimité. L'ex-grand chancelier prétend que les Anglais y tiennent beaucoup : ils disent ne pas l'avoir méconnue en chassant les Stuarts. Puisqu'une des conditions de l'exercice de la royauté était la profession de la religion réformée, et que les Stuarts avaient cherché à rétablir le papisme, ne pourrions-nous pas dire aux Bourbons que la religion politique de l'état est le libéralisme, et que qui ne le professe pas, est par cela seul inhabile à nous gouverner.

On parle encore de Talleyrand. L'Empereur lui reconnaissait de grands talens, si l'on s'en rapporte à l'intéressant ouvrage d'O'Méara sur le captif de Sainte-Hélène. Voyons s'il saura nous tirer de la position où il nous a mis. Quelques personnes prétendent qu'il n'est pas étranger au voyage de M. d'Alberg à Londres, et que le duc diplomate a quelque part dans la discussion qui s'est élevée en Angleterre sur l'obligation de maintenir les Bourbons sur le trône. M. Canning et lord Liverpool se sont expliqués avec une franchise qui n'a pas dû réjouir les hôtes des Tuileries. Cependant le roi paraît fort gai. Mais qui a jamais pu rien lire sur un visage de roi ?

5 avril.

J'ai dîné hier avec le maréchal Soult, le prince Talleyrand, M. de Humboldt, etc., chez le duc de Vicence. Décidément S.... et T..... sont d'accord, non pour faire une révolution, ni même un

changement, mais pour profiter des circonstances afin d'arriver au pouvoir, et d'y arriver ensemble.

J'avais pénétré S.... dans un entretien de deux heures que nous eûmes il y a quelques jours. Il me prouva que l'Europe ne voudrait jamais du roi de Rome, et qu'il faudrait y renoncer. Nous passâmes au duc d'Orléans, et, après une longue discussion, il établit que ce prince, sans énergie, sans volonté, ne voudrait peut-être même pas accepter le trône; qu'on serait donc insensé de se mettre en avant pour lui; que le moyen le plus sûr était de se servir de ce que nous avions; qu'il suffisait de faire peur au roi et à la famille royale, pour que le ministère actuel fût renvoyé, et Talleyrand placé à la tête des affaires; que lui S.... y entrerait en même temps; qu'on éloignerait l'émigration; que toutes les sommités de la révolution reprendraient leur place; que la loi des élections serait changée; qu'on proposerait, la première année, une économie de cent millions, et que la France régénérée reprendrait son rang parmi les nations.

Je n'ai pas une foi entière dans les paroles de T..... ni de S....; mais j'aime à les voir dans les rangs des mécontens. L'esprit de l'un, le caractère de l'autre les rendent dangereux ou utiles, mais je ne les crois pas indispensables.

J'ai dit à S.... que, puisque l'intrigue et la séduction ne pouvaient pas faire ouvrir les portes des Tuileries, j'étais tout-à-fait de son avis; qu'on n'y entrerait que par la crainte, et qu'il était bien

prouvé que les Bourbons, qui avaient toujours eu peur du diable, avaient peur de beaucoup d'autres choses; qu'on pouvait donc tout espérer de ce moyen d'attaque. Mais comment leur faire peur? par l'Angleterre? Elle tient autant que nos ultra à la légitimité : l'administration de Castlereagh existe toute entière, et si Canning ne marchait pas dans ses vues, il serait renversé. Il n'y a donc rien de décisif à attendre de ce côté.

Une insurrection dans l'armée? Elle est possible; mais les soldats ne marcheront pas sur Paris, pour placer M. de Talleyrand au timon des affaires. Il faudrait d'ailleurs, pour les mettre en mouvement, proclamer quelques noms très-populaires, et surtout arborer les couleurs nationales, et cela nous mènerait plus loin qu'un changement de ministère. S.... s'est élevé contre l'idée de prendre la cocarde tricolore; il faudrait s'avancer, dit-il, avec la cocarde blanche, pour qu'on ne pût pas nous accuser de rébellion. Fort bien, lui ai-je dit, c'est une parodie de la Fronde, qui ne faisait pas la guerre au roi, mais à Mazarin! Mais ces distinctions, que pouvaient faire les grands seigneurs et le parlement de Paris, ne sont pas à la portée du peuple. Il lui faut des choses claires, positives; il marche par des voies plus larges; je ne vois pas le mal qu'il y aurait à prendre la cocarde qu'ont portée Louis XVI et Louis XVIII, et qui est celle de la nation. La cocarde blanche a été profanée par son alliance avec l'étranger. C'est la cocarde de

l'émigration, c'est celle de la contre-révolution. La cocarde tricolore est le signe de la France constitutionnelle, l'union de la royauté et de la liberté.

S.... est convenu de tout cela, « et il a consenti » à ce qu'on prît la cocarde nationale. » Ainsi, voilà le principe reconnu, voilà la bannière adoptée; mais quels sont les moyens d'action ? J'ai démontré qu'on ne pouvait pas compter sur l'armée. Reste donc à exploiter le mécontentement de l'intérieur! Il ne serait pas impossible de faire soulever une ville comme Lyon, comme Rouen, comme Marseille, comme Nantes; d'autres villes s'y joindraient : le feu prendrait dans la Bretagne, dans l'Alsace; une partie des soldats se joindraient à ceux qui seraient appelés à combattre. La position pourrait devenir assez critique, pour que le roi se jetât entre les bras des principaux moteurs de tous ces troubles. Il y resterait jusqu'à ce que la peur fût passée. Le drapeau national serait comme la charte, le parapluie que l'on ouvre pendant l'orage, et que l'on referme avec dédain quand le calme renaît.

Enfin, ai-je dit à S...., nous aurions la cocarde tricolore, nous crierions vive la charte! vive le roi! et vous seriez ministre: cela est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout. Il nous faut des institutions, et Talleyrand, accoutumé à tromper tous les partis, ne marcherait pas long-temps dans l'intérêt de la liberté et de la nation: S.... m'a répondu: « Eh bien! nous lui dirions alors : Mon » prince, vous êtes fatigué, reposez-vous ici, et

» nous marcherions sans lui. » Cette promesse m'a peu rassuré, car je ne compte pas beaucoup plus sur les promesses de S.... que sur celles de Talleyrand.

Beaucoup de personnes blâment la retraite du côté gauche : Talleyrand a dit à plusieurs reprises que c'était une chose incompréhensible, sans aucun sens, et que tous les membres de l'opposition anglaise la désapprouvaient; il fallait rester, parler plus haut que Manuel, parler toujours et ne pas voter.

M. Dupin jeune, auteur d'un ouvrage remarquable sur l'Angleterre, a été du même avis. « Il » n'y a au monde que deux moyens d'attaque, » a-t-il dit : se battre ou se servir de la parole. » Nous ne pouvons pas nous battre, continuons » donc à parler. » L'opinion publique ne se forme que lentement : il faut redire vingt fois la même chose pour que le peuple la comprenne, et, à cette occasion, Talleyrand nous a raconté l'anecdote suivante.

Condorcet est un des hommes qui a le plus contribué à répandre les idées philosophiques et à faire sentir le besoin d'une révolution. L'académie des sciences, dont il a été dix ans secrétaire, avait le privilége de faire imprimer, sans qu'ils fussent soumis à la censure, tous les ouvrages qu'elle approuvait. Condorcet était chargé de donner cette approbation, mais il s'y refusait constamment à moins qu'on ne trouvât le moyen d'intercaler dans

l'ouvrage deux ou trois pages de ses compositions; il fallait les y mettre quelle que fût la nature de l'ouvrage, fût-il un traité de mathématiques ou un essai de botanique. Bosquillon, qui fit une nouvelle édition d'Hypocrate, se soumit comme les autres à cette condition. De cette manière les mêmes idées frappaient simultanément tous les esprits; elles y germaient, elles y grandissaient et formaient à la fin cette opinion publique dont l'influence est immense dans un gouvernement constitutionnel, ou même dans une nation qui reconnaît l'empire des salons, où il y a aussi une espèce de représentation nationale qui discute, qui accuse, qui a ses orateurs, et qui influe plus qu'on ne le croit sur les grandes déterminations.

6 avril.

Le nouveau ministre de la guerre est monté à la tribune pour demander l'autorisation d'anticiper sur la levée de 1823. Pourquoi ne pas prendre dans les classes antérieures qui n'ont pas été épuisées?.. M. de Villèle ne tardera pas sans doute à venir nous demander quelques millions de plus pour habiller et solder cette levée. Nous entrons dans une carrière où de semblables demandes seront souvent nécessaires.

Le roi d'Espagne continue sa route sur Séville, au milieu des acclamations des peuples qui se pressent sur son passage; partout il entend les cris de «Vive le roi constitutionnel! vive la liberté et l'indépendance!» Pendant ce temps, le duc

d'Angoulême publie à Bayonne un ordre du jour par lequel il annonce qu'il va bientôt combattre. Dans cet ordre du jour, le prince, qui signe Louis-Antoine, recommande surtout la fidélité. Les Bourbons sont avec la nation comme avec une maîtresse à laquelle on n'ose pas trop se fier; on exige d'elle force sermens, et chacun sait quelle en est la valeur.

L'abbé de Pradt vient de publier un parallèle de la puissance anglaise et de la puissance russe. Il m'a dit que c'était l'ouvrage de huit jours : je le crois; il eût mieux fait de se reposer. La conclusion est que la Russie et l'Angleterre sont deux puissances prépondérantes et inattaquables (la première proposition est vraie, mais on peut contester la seconde); que l'Angleterre peut nuire, et que la Russie peut ôter l'existence; que la Russie est ennemie née des libertés de l'Europe, et que l'Angleterre en est la protectrice. On eût cru, d'après ces prémices, que M. l'abbé aurait fini par une brillante et brûlante allocution à tous les peuples du continent pour s'armer contre les barbares qui menacent la civilisation; point du tout, il termine par ces mots : « Abstenez-vous de haine, » mais ne soyez pas un instant sans prévoyance » et sans vigilance.» C'est par trop pastoral. Il ne valait pas la peine de prendre la plume pour signaler les maux qui nous menacent, sans nous indiquer le moyen d'y remédier. Nous pouvions bien nous passer d'extrême-onction, et l'ouvrage de

l'archevêque de Malines n'est pas autre chose. Il fera du mal, car il détruit jusqu'à l'espérance. Ne dit-il pas que la Prusse et l'Autriche ne pourraient résister à la Russie; que toute l'Europe réunie le tenterait en vain? Que faut-il donc faire? détruire, comme le fit Marius, les premiers Cimbres, les premiers Teutons qui se présenteront? Eh bien! ce sera inutile, toujours selon M. l'abbé, « et le Nord » répandra ses entrailles dévorantes sur l'Europe ».

Il est un moyen d'arrêter les barbares : c'est de détruire la barbarie, c'est d'étendre la civilisation, c'est d'établir le régime constitutionnel dans l'Italie et dans l'Allemagne, c'est de nous mettre à la tête de ce mouvement; mais il faudrait pour cela des députés patriotes, des ministres français, et surtout un roi national.

7 avril.

On assurait aujourd'hui que la Bidassoa était passée, que les hostilités avaient commencé. Je ne m'attends pas à une vigoureuse résistance: les Espagnols ne sauront pas défendre l'Espagne. Ils ont déjà laissé surprendre Marviedro. N'auraient-ils pas dû, quand on a parlé d'une guerre étrangère, se lever en masse pour écraser tous les factieux de l'intérieur? N'auraient-ils pas dû arrêter et déposer les moines dont chaque couvent est un foyer de conspiration?

Chauvelin prétendait hier que c'est pour se concilier l'émigration que Louis XVIII a publié ce voyage à Bruxelles qui, depuis huit jours, sert

d'aliment à la critique. Je ne crois pas à ce motif. Le roi a voulu mêler une palme littéraire aux lauriers que son neveu va cueillir en Espagne. On lui a persuadé que son voyage ferait oublier celui de Sterne où il y a moins de sensibilité, et celui de Chapelle et Bachaumont qui étincelle de moins d'esprit. Pour être roi, un auteur n'en est pas moins crédule. Ne voyons pas une bassesse où il n'y a que de la sottise: un monarque constitutionnel ne cumule pas ainsi.

8 avril.

C'est le 6 avril, après avoir entendu la messe sur les bords de la Bidassoa, que l'armée a dû passer cette rivière. Faible barrière qu'on aura franchie sans être salué par un seul coup de canon. Le duc d'Angoulême a fait une proclamation, signée de Martignac, où il annonce aux Espagnols qu'il ne vient que pour combattre les factieux, redresser les autels, assurer les propriétés et rendre la liberté au roi. C'est ainsi, quoiqu'avec un peu plus de rudesse, que s'exprimait le duc de Brunswick quand la coalition attaqua la France. Je crains que cet enthousiasme, qui nous sauva jadis, n'anime pas la nation espagnole. Le Piémont et Naples sont de fâcheux antécédens; et cependant, si la moitié des Espagnols veut le gouvernement constitutionnel, ils l'emporteront: car ils auront derrière eux le pouvoir légal, et la force d'une autorité légitime, parce qu'elle sera nationale. Quand la Hollande assura son indépendance, la

dixième partie à peine de la population était protestante, et c'est cette faible portion qui, ayant en main le gouvernement, fit prévaloir ses maximes. Voyez la France, contenue, enchaînée, par une minorité qui n'a de force que par son organisation et par les positions culminantes qu'elle occupe au milieu de nous.

On a arrêté l'imprimeur et l'éditeur responsable du journal des Spectacles; il avait dit qu'on attendait à Bordeaux une duègne dont les talens étaient médiocres, mais dont on craignait le caractère altier et acariâtre; il avait ajouté que le niais de la troupe allait à Bayonne où il ne ferait et ne dirait que des bêtises. Est-ce que M. le procureur du roi voudrait reconnaître, dans ces deux personnages, la duchesse d'Angoulême et son auguste époux? Ce serait une interprétation bien criminelle, bien audacieuse, bien libérale.

En adoptant ce système interprétatif, on pourrait dire aussi que le Miroir a voulu parler de Louis XVIII dans un article où il rappelle les prétentions au bel esprit de Charles IX, et où il critique son ouvrage sur la chasse royale. Peu à peu nous reviendrons à ces temps funestes où des délateurs trouvaient des crimes dans toutes les paroles et dans toutes les actions qui déplaisaient au prince.

10 avril.

J'avais refusé plusieurs fois de dîner chez M. de Talleyrand. Je n'ai pas cru devoir résister à de

nouvelles instances qu'il me fit l'autre jour chez le duc de Vicence, et j'y ai dîné hier avec le maréchal Soult, M. Catalan, M. Molé et quelques autres messieurs dont j'ignore le nom. M. de T..... est chez lui affable, caressant, soigneux; il parle volontiers et ne se refuse à aucune explication. Sa maison est magnifiquement montée et parfaitement tenue. Sa nièce en fait les honneurs: elle est grande, svelte, a de belles dents et les plus beaux yeux de Paris; on lui accorde beaucoup d'esprit et une grande influence sur son oncle.

La conversation a long-temps eu pour objet la chambre des pairs et la proposition de M. Ferrand pour l'organiser en cour judiciaire. M. Catalan a observé que s'il n'avait fallu, comme on veut maintenant l'établir, que la majorité des voix pour condamner à mort, il serait parti, lors du jugement de la dernière conspiration, vingt-huit charrettes du Luxembourg pour la place de Grève. C'en était assez pour déconsidérer, pour rendre à jamais odieuse la chambre des pairs, pour l'assimiler aux tribunaux de 93.

Rappelant l'époque de ce jugement, M. de Talleyrand a dit que c'était de là que dataient l'élévation et la faveur de tous les hommes qui sont maintenant à la tête des affaires. M. P..... qui avait demandé vingt-huit têtes, MM. Ch..... D....., D....., M....., qui les avaient accordées, ont reçu de brillantes récompenses; la

source en est hideuse, ensanglantée! Qu'importe à ces messieurs.

Soult m'a garanti la nouvelle que l'empereur de Russie avait demandé au roi des Pays-Bas de mobiliser toute son armée et de la placer sur l'extrême frontière à la disposition du Roi de France qui nommerait un général pour la commander; il a ajouté que l'Angleterre avait déclaré qu'elle regarderait cela comme un motif suffisant de guerre, et que Louis XVIII était dans un grand embarras. Les Bourbons ne savent où trouver une garantie contre l'esprit national qui les repousse.

11 avril.

D'après un rapport du général Guilleminot, rapport que le ministre de la guerre n'a pas rougi de communiquer aux chambres, le premier coup de canon tiré sur la Bidassoa a été dirigé contre quelques Français qui faisaient entendre des cris séditieux. Le coup de canon, ordonné par le général Vallin, a devancé les hostilités, et est, par conséquent, une espèce de trahison. Il eût été loyal de ne répondre que par des paroles à ceux qui ne nous attaquaient que par des cris! Huit malheureux Français ont été tués et quatre grièvement blessés; parmi eux se trouvaient, dit-on, Maler et Lamoize, déjà compromis dans quelques conspirations. Je ne sais pas ce qui doit étonner le plus, leur folie ou la petitesse d'un ministère qui s'applaudit d'une si misérable victoire :

c'est à une nation, qui n'a pas encore oublié les trophées de Fleurus, de Marengo, de Hohenlinden et de Wagram, qu'on vient solennellement annoncer que huit hommes, que huit Français ont été tués par l'armée française, commandée par le premier prince du sang! Cela suffit pour donner la mesure de ceux qui nous gouvernent. Au reste, ce premier coup de canon est parvenu à son adresse, il a frappé des Français, et c'est à la France, à ses institutions, à sa liberté que les Bourbons font la guerre!

Des personnes, que j'ai mille raisons d'aimer et d'estimer, me blâment d'avoir accepté une invitation de M. de T.....; l'une d'elles m'écrit : « Vous avez donc dîné chez T.....! Est-ce que » votre présence chez lui, ne vous semblait pas » à vous-même un contre-sens! est-ce que cette ma- » gnificence qui l'entoure, ne vous rappelait pas » les continuelles trahisons de cet homme qui, » pour s'enrichir et se perpétuer « vend ceux qui » l'achètent »? Quel dommage que Fouché soit » mort! vous auriez pu aller chez lui achever » votre soirée. Ah! croyez-moi; laissez cette re- » lation à S...., à S..... et même à S..... L'am- » bition, l'intrigue, la vanité et la sottise peuvent » se grouper autour de l'homme qui est en har- » monie avec tous les vices et qui féconde à son » profit toutes les faiblesses. »

Ces expressions sont sévères, ce jugement est un peu dur, et cependant je pensais ainsi l'année

dernière; je répondais à peine aux saluts de T.....; je blâmais Foy d'aller chez lui; il me semblait que S..... lui-même se salissait en s'asseyant près d'un homme qui avait trahi l'Empereur. Quel changement s'est donc opéré en moi? La bonne foi, la loyauté, les vertus patriotiques ont-elles moins d'empire sur mon ame? Ai-je une haine moins vigoureuse contre ceux qui nous ont livrés aux Bourbons? Non, je suis toujours le même, mais j'ai vécu une année de plus, j'ai réfléchi sur les hommes et sur les choses. Par ses nombreuses relations à l'extérieur, par sa fortune, par ses intrigues au dedans, T..... est une puissance, il faut l'exploiter au profit de la patrie. Le purisme politique affaiblirait trop notre parti; il faut élargir nos rangs, au lieu de les resserrer; il faut y recevoir tous ceux qui veulent augmenter nos bataillons. Il serait imprudent sans doute de confier le gouvernail à un homme comme T....., qui ne considère que lui dans les affaires de ce monde, mais il serait impolitique de ne pas recevoir un homme de cette importance et de ce talent, quand il déserte le camp de nos ennemis. Je suis convaincu que nous avons besoin de tous les moyens pour sauver la patrie : c'est donc un devoir de les employer tous. Qu'importe que ce soit une lame d'un pur acier ou un fer rouillé, qui frappe ou renverse nos oppresseurs?

Je viens de me fâcher contre S..... qui n'a pas rougi de me citer avec éloge la conduite de C.....

Ce dernier lui disait un jour : « J'ai des enfans, » j'ai besoin de places et d'argent, et je servirai » les Bourbons tant qu'il auront le pouvoir et le » trésor. » Je n'ai pas pu m'empêcher de répondre à mon indulgent ami : « J'acquitterais plutôt un » Mandrin qui me dirait : je vole, j'assassine, parce » que je n'ai pas d'argent et que j'en ai besoin, » que d'excuser la conduite de C..... Il est moins » odieux de voler que de ramper, et je préférerais » assassiner sur la grande route avec quelque cou- » rage que d'assassiner mes camarades en votant » leur mort dans la chambre des pairs. »

Je continue à lire l'ouvrage d'O'Méara, qui parle beaucoup de Salicetti; et cependant la police était très-mal faite à Naples et dans tout le royaume, et la reine Caroline trouva le moyen de faire sauter une partie de l'hôtel du ministre, au moment où il rentrait chez lui. C'est un tour un peu plus sérieux que celui joué par Mallet à Savary, quand il l'envoya prisonnier à la Force. Ce ne fut pas non plus la police qui, en 1808, sauva le roi Joseph que Mosca voulait assassiner dans sa maison de campagne, au-dessus de Castellamare. Elle était si mal servie, lors de la prise de Caprée, qu'il y avait un régiment de mille hommes dans l'île avec un pareil nombre de Corses, et que Salicetti croyait que la garnison n'était que de cinq ou six cents Corses, et suivant lui tous ces Corses devaient déserter, et à peine cinq ou six se joignirent à nous. J'acquis même la preuve que les Corses avaient fait, d'ac-

cord avec Hudson Lowe, un plan d'attaque que Salicetti, trompé, avait donné au roi comme d'un succès infaillible et qui nous conduisait à une mort certaine, si je l'avais suivi comme j'en avais l'ordre. Nous devions, d'après ce plan, débarquer dans un bas-fond qui se trouve à la pointe de l'île du côté des îles d'Ischia et de Procida, et ce bas-fond, dominé de tous côtés par des rochers coupés verticalement, n'offrait qu'une seule issue, où l'on avait établi une trappe et plus loin un pont-levis, qu'il était impossible d'atteindre. Cette trappe, en s'abaissant, faisait crouler des tonneaux remplis de pierres qui auraient écrasé les assaillans. Vingt hommes en auraient arrêté dix mille. Salicetti fut un peu embarrassé quand je lui montrai cela sur les lieux : il me fit de grands complimens, me combla d'éloges auprès du roi, et écrivit à Paris : « J'ai » trouvé les Français à Caprée; mais je ne puis pas » croire qu'ils aient pu y entrer. »

Cette partie de l'ouvrage d'O'Méara est curieuse à lire : on y voit la duplicité, la scélératesse des Corses et des Napolitains employés à la police. On y voit que Salicetti et Pozzo di Borgo se connaissaient bien l'un et l'autre, et que ce dernier répondit à un espion nommé Suzzarelli, qui lui disait : « Io faccio intendere à Salicetti tutto cio che vo- » glio.—A me tu conti questo? » L'histoire d'un chef de brigands nommé Piccioli, pourrait entrer dans un roman de Mme Anne Radcliff. Il embarque en Sicile quatre-vingt de ses camarades, les

débarque dans le golfe de Tarente, les conduit, en traversant les Abruzzes, dans un défilé où ils sont tous massacrés, et revient ensuite recevoir sa grace et une récompense de la main de Salicetti.

J'ai donc couru bien des dangers lorsqu'après la prise de Marathéa, où je fis prisonniers deux mille brigands, commandés par vingt-deux chefs fameux, je les organisai par bataillons, je me mis à leur tête, et courus pendant près d'un mois dans la Basilicate et la Calabre supérieure, détruisant toutes les bandes, faisant rentrer les contributions, et donnant à ces bandits des habitudes militaires auxquelles ils se soumettaient sans peine. Mon audace, ma confiance leur imposaient; jamais je n'ai été mieux obéi; ma parole, que je tenais toujours, était devenue une chose sacrée à leurs yeux. J'avais prescrit de pendre tous les pillards, et chaque jour, les officiers de mes nouveaux bataillons en accrochaient quelques-uns aux arbres que nous trouvions sur la route. Je passai un jour la revue d'une compagnie, commandée par un certain *Pascal de Roses*, je ne vis pas son lieutenant, j'en demandai des nouvelles.—*Lo amazzato*, me répondit froidement le capitaine. —Quoi! tu l'as tué! et comment? — *Lo amazzato par tradimento* (je l'ai tué par trahison) d'un coup de fusil. —Et pourquoi? —Il le méritait; il avait battu son père à Siciliano.

Ce nom de Siciliano me rappelle un des plus horribles spectacles que j'aie vus de ma vie. Après

la prise de Gaëte, le roi de Naples me donna le commandement de deux ou trois provinces, et me chargea de reprendre la pointe de la Licosa, le cap de Palinure et le golfe de Sapri que Sidney Smith avait fait occuper par des Siciliens et des bandes qu'il protégeait de dessus ses vaisseaux. Je pris la poste, je dépassai Salerne, Ebboli, et, sans prendre d'escorte, je continuai mon chemin, espérant rejoindre un régiment de la garde qui était parti le matin. J'entendis quelques coups de fusil, et je vis quatre ou cinq soldats fuyant à toutes jambes, en criant: Les brigands, les brigands! Je les arrêtai, les contraignis de revenir avec moi, persuadé qu'ils avaient pris pour des brigands quelques maraudeurs, occupés peut-être à piller une ferme. Arrivé dans une mauvaise auberge abandonnée, au pied de la montagne, sur le haut de laquelle est juché Siciliano, j'aperçus un cadavre sur la route, je descendis de voiture, j'entrai dans la maison et je découvris dans une salle basse cinq autres cadavres. Celui d'un homme bien mis, de quarante à cinquante ans; d'une femme à peu près du même âge; d'une servante et de deux jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans. On trouva des papiers sur eux; c'était une famille riche de la Paula, qui se réfugiait à Salerne pour se mettre à l'abri des hasards de la guerre. Les soldats découvrirent dans le grenier un homme qu'ils m'amenèrent; c'était le voiturier; il m'apprit que ces infortunés venaient d'être assassinés, et que le chef des brigands, qui

était de Siciliano, avait sauvé de la fureur de ses camarades une jeune fille de dix-huit ans qu'il avait emmenée dans la montagne. La nuit arrivait, j'avais deux lieues à faire au milieu des dangers; je continuai ma route: le lendemain à la pointe du jour, j'étais à Siciliano avec six cents hommes. Le maire m'indiqua la maison du chef de ces brigands, qui étaient, eux, dans une montagne encore plus élevée. Je fis arrêter sa femme, deux de ses enfans; j'ordonnai qu'on chauffât un four et, devant toute la population rassemblée, je déclarai que je les ferais jeter dans le four, si dans deux heures, la jeune fille ne m'était pas rendue. Plusieurs habitans partirent pour la chercher, et, au bout d'une heure, cette malheureuse, pâle, les habits déchirés, le col meurtri, les cheveux épars, apparut comme un spectre, en criant vengeance! vengeance! Je la fis conduire chez une de ses tantes à Ebbolí, et elle a depuis épousé l'officier napolitain qui commandait l'escorte que je lui donnai.

Quelle hideuse canaille que la canaille des Calabres! On ne peut pas s'en faire une juste idée dans nos pays civilisés. Je pourrais raconter des traits qui feraient frémir: en voici un entre mille. Quand je commandais à Logro-Négro, position importante qui liait la Calabre au reste du royaume, et où se terminait alors la grande route que nous avons depuis continuée jusqu'à Lozenza, il y avait un chef de brigands, nommé Ronco, qui était fameux par son audace et par ses crimes. Il me fit

demander d'être amnistié; je le lui promis à condition qu'il m'apporterait les têtes de quatre autres chefs, qui s'étaient aussi rendus redoutables. Il s'y engagea: plusieurs jours se passèrent, je fus rappelé à Naples et remplacé par le général Lafont Blaniac. Le jour où celui-ci prit le commandement, on lui annonce Ronco; il entre portant un sac ensanglanté, d'où il fait rouler quatre têtes sur le plancher. Qu'on juge de l'étonnement de mon successeur que j'avais oublié de prévenir des conditions imposées à ce brigand et des promesses que je lui avais faites. Il avait tenu sa parole, je tins la mienne. Je fixai la résidence de Ronco à Salerne. Il venait quelquefois me voir à Naples où j'étais alors chef d'état-major du roi. Un jour il me fit sa confession: il avait commis vingt-sept assassinats, et, après m'avoir expliqué les circonstances de chacun, il me demandait: « N'en auriez-vous pas fait autant? » Et je l'avoue, la main sur la conscience, à chaque fois j'étais bien tenté de lui répondre: « Oui, j'en aurais fait autant. » Son premier assassinat avait été celui d'un habitant de Castellucio qui, d'un coup de bâton, avait tué son père à ses yeux, et qui le pilait sous ses pieds. Ronco, alors âgé de dix-sept ans, prit un fusil et l'étendit mort sur le corps de son père expirant. Certes, je l'aurais fait sans hésitation et sans remords. De ce premier assassinat, tous les autres dérivaient naturellement, et la nécessité de défendre sa vie les légitimait ou du moins les expli-

quait. Poursuivi comme OEdipe, par la force de sa destinée, il avait vainement essayé de rentrer dans les sentiers de la vertu. A une époque de sa vie, il passa trois ans dans les Abruzzes, travaillant avec ardeur, aimé de son maître qui voulait lui donner sa fille en mariage; il allait l'épouser, quand un gendarme le découvrit, voulut l'arrêter et tomba mort sur la place de Chieti.

Bon Dieu, que je suis loin de Paris! par quelle transition y revenir? Comment me retrouver au milieu de mes amis? Comment arriver au spirituel Girardin qui se désolait hier, et croyait tout perdu. Casimir Périer était tout aussi démoralisé; ils croient que l'Espagne est vendue; que Saint-Sébastien et Pampelune ouvriront leurs portes: cela pourrait bien être, et cependant je ne me *désespérance* pas encore: l'Espagne sera vaincue, mais non soumise; parcourue mais non domptée, et la liberté triomphera tôt ou tard.

CHAPITRE VII.

Proclamation de Paul Courier. Dilapidations. M. Ader. Physionomie de nos cercles. MM. Jouy et Jay à Sainte-Pélagie. Le général Bonnaire. Anecdotes. M. Kœchlin. Mort du maréchal Davoust.

15 avril.

Il vient de paraître une brochure piquante de *Paul Courier* : elle est imprimée à Bruxelles, et sans doute l'auteur ne l'avouera pas. Je veux copier la proclamation qu'il adresse à nos soldats : c'est un modèle qu'on devrait suivre, car la grande difficulté est de se faire entendre, et, dans les ouvrages de ce genre, c'est pour lui et non pour ceux auxquels il s'adresse, que l'auteur fait des phrases longues et sonores.

« Soldats! vous allez rétablir en Espagne l'an-
» cien régime et défaire la révolution. Les Espa-
» gnols ont fait chez eux la révolution; ils ont
» détruit l'ancien régime, et, à cause de cela, on
» vous envoie contre eux ; et, quand vous aurez
» rétabli l'ancien régime en Espagne, on vous
» ramènera ici pour en faire autant. Or, l'ancien

» régime, savez-vous ce que c'est, mes amis? C'est » pour le peuple des impôts; pour les soldats, c'est » du pain noir et des coups de bâton; *des coups de* » *bâton et du pain noir : voilà l'ancien régime pour* » *vous*. Voilà ce que vous allez rétablir d'abord là, » et ensuite chez vous.

» Les soldats espagnols ont fait en Espagne la » révolution. Ils étaient las de l'ancien régime et » ne voulaient plus ni pain noir, ni coups de » bâton; ils voulaient autre chose : de l'avance- » ment, des grades, ils en ont maintenant et de- » viennent officiers à leur tour, selon la loi. Sous » l'ancien régime, les soldats ne peuvent jamais » être officiers; sous la révolution, au contraire, » les soldats deviennent officiers, vous entendez: » c'est là ce que les Espagnols ont établi chez eux » et que l'on veut empêcher. On vous envoie ex- » près, de peur que la même chose ne s'établisse » ici, et que vous ne soyez quelque jour officiers. » Partez donc, battez-vous contre les Espagnols; » allez, faites-vous estropier, afin de ne pas être » officiers et d'avoir des coups de bâton.

» Ce sont les étrangrs qui vous y font aller; car » le roi ne voudrait pas. Mais ses alliés le forcent à » vous envoyer là. Les alliés, le roi de Prusse, » l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche » suivent l'ancien régime; ils donnent aux soldats » beaucoup de coups de bâton avec peu de pain » noir, et s'en trouvent bien, eux souverains. Une » chose pourtant les inquiète : le soldat français,

» disent-ils, depuis trente ans, ne reçoit plus de » coups de bâton, et voilà l'Espagnol qui les refuse » aussi; pour peu que cela gagne, adieu la schla- » gue chez nous : personne n'en voudra. Il faut y » remédier, et plus tôt que plus tard. Ils ont donc » résolu de rétablir partout le régime du bâton, » mais pour les soldats seulement; c'est vous » qu'ils chargent de cela. Soldats! volez à la vic- » toire, et quand la bataille sera gagnée, vous » savez ce qui vous attend : les nobles auront de » l'avancement, vous aurez des coups de bâton. » Entrez en Espagne, marchez, tambour battant, » mêche allumée, au nom des puissances étrangè- » res; vive la schlague! vive le bâton! point » d'avancement pour les soldats, point de grades » que pour les nobles!

» Au retour de l'expédition, vous recevrez tout » l'arriéré des coups de bâton qui vous sont dûs » depuis 1789. Ensuite on aura soin de vous tenir » au courant. »

17 avril.

Foy m'assurait hier que la moitié de la cour était dans l'entreprise d'Ouvrard; le duc d'Angoulême vient de le nommer munitionnaire général. Ouvrard a offert trois millions à Joinville pour que ce dernier allât régulariser son service; on assure qu'il a dit : « Je fais une affaire de soixante millions, et j'en distribuerai quarante. » Le duc et la duchesse de S..... L..... C..... et une partie du noble faubourg ont reçu des sommes considérables.

R..... G..... et B.... S.... ont été achetés. C'est par suite des manœuvres de ces messieurs que les moyens de transport n'ont pas été organisés, et que les vivres ont manqué, puisque le général Andréossi prouve, par ses états et par des chiffres qui valent mieux que des paroles, qu'il y a dans les magasins de quoi nourrir cent quatre-vingt mille hommes pendant huit mois. Ces immenses approvisionnemens seront abandonnés à Ouvrard, et Dieu sait comment seront faits les procès-verbaux de remise. Voilà de nouveau la France livrée à l'avidité des traitans et à l'insatiable rapacité des hommes de cour: toutes les hontes, tous les fléaux doivent nous revenir à la suite des hommes de l'ancien régime.

20 avril.

Le discours de M. Brougham est très-offensif pour les Bourbons qu'il couvre de boue; il accable M. de Ch..... d'épigrammes et de traits sanglans; il l'appelle ministre clinquant, et ne conçoit pas qu'un homme d'une aussi grande capacité que M. Canning ait pu se laisser jouer par un homme aussi ridicule et aussi médiocre. Les journaux constitutionnels n'ont pas donné cette partie du discours, mais il a été soigneusement recueilli par le Drapeau-Blanc, où M. de La Mennais réprimande très-vivement notre ministre des relations extérieures sur ses maximes et sur sa conduite. L'abbé est tout étonné qu'on ne proclame pas le pouvoir absolu de Dieu, d'où découle le pouvoir

absolu des rois. Or, comme il serait, lui, le ministre de Dieu, on sent que les ministres des rois devraient marcher à sa suite. Ce sont les principes anti-sociaux déjà professés par M. Frayssinous, et je conçois qu'ils ne soient pas tout-à-fait du goût de M. Villèle ni de M. de Châteaubriand; mais ils ont été adoptés par la régence d'Espagne, qui, dans une proclamation, rapportée par le Moniteur, promet aux Espagnols le despotisme pur et toutes les douceurs qui en sont la suite.

J'ai vu hier le duc de Bellune; il m'a remercié de deux mémoires que je lui avais envoyés sur la nécessité de changer la route militaire de Bayonne à Mont-de-Marsan, et d'établir des canaux dans le département des Landes pour pouvoir nourrir une armée aux pieds des Pyrénées. De ces canaux, l'un réunirait la Baïse à la Midouse, et, par conséquent, la Garonne à l'Adour, et l'autre profiterait des eaux de cette dernière rivière pour pouvoir transporter, jusqu'au dessous de Mugron, les fourrages de Bagnères et de Tarbes. Il existe un troisième projet d'une exécution plus difficile, et qui a occupé à plusieurs reprises les anciens états du Béarn: il consiste à creuser, à travers le Pont-Long, un canal qui irait du lac de Lourde au-dessous de Dax, en traversant une partie du département des Basses-Pyrénées et des Landes.

22 avril.

Décidément on ne sait que faire de l'armée de la Foi; on n'ose pas l'envoyer devant la nôtre parce

qu'on craint qu'elle n'exaspère la population ; on n'ose pas la placer à l'arrière-garde parce qu'on a peur qu'elle ne vole nos bagages; bientôt nous nous estimerons fort heureux de la voir déserter: ce sont des amis qu'il vaudrait beaucoup mieux avoir pour ennemis.

On a fait courir, pendant quelques jours, le bruit de la mort du général Vasserot; rien ne paraissait plus prouvé : les uns assuraient que M. de Châteaubriand l'avait dit, les autres prétendaient le tenir de M. Vasserot, peintre distingué et frère du général; et pourtant il n'y avait pas encore eu un coup de fusil tiré aux Pyrénées orientales. Une belle duchesse du faubourg Saint-Germain, devant laquelle on parlait de cette mort, répondit : « Vasserot, ah! oui, on dit qu'il est mort; » mais c'est un homme de rien, que personne ne » connaît! » Généreux plébéïens, faites-vous tuer pour servir la cause de la noblesse, voilà l'oraison funèbre qui vous attend.

Le Journal des Débats, qui est celui de M. de Villèle, se plaint amèrement de l'usage introduit en Angleterre de rendre publiques toutes les négociations diplomatiques. C'est, en effet, malheureux pour des ministres qui ont mis dans la bouche du roi des paroles qu'ils consentent ensuite à interpréter d'une manière tout opposée à leur véritable sens; c'est malheureux pour des ministres qui ont déclaré dans la chambre qu'ils n'avaient jamais sollicité le secours des puissances du Nord, et à qui

l'on prouve, par un article textuel, que ce secours est déjà stipulé. Les brillantes discussions du parlement d'Angleterre doivent bien nous faire regretter les discours de notre tribune ! Quel vaste champ à moissonner! Quel malheur que le silence auquel on s'est voué!

M. Jay, auteur de la vie du cardinal de Richelieu, et l'auteur de Sylla, membre de l'académie, entrent aujourd'hui en prison à la suite du jugement inique qui les a condamnés.

23 avril.

Les Espagnols ont opposé une légère résistance à Logrogno, et le Moniteur nous annonce pompeusement la prise de cette ville ouverte où l'on a fait quelques prisonniers. Il est vraisemblable que l'on s'arrêtera quelques jours sur l'Ebre pour attendre que le maréchal Moncey, à qui on a donné une armée bien faible, se soit mis en mouvement. Molitor pourra marcher sur Sarragosse où les glorieux jours de Palafox ne luiront pas de nouveau; il faut un long espace de temps pour qu'un volcan prépare les matières d'une seconde éruption. Il y a d'ailleurs une immense différence entre les deux époques : alors les prolétaires, enflammés par des moines, combattaient contre nous; aujourd'hui ces prolétaires sont indifférens à la cause qu'on agite ou disposés à prendre les armes pour s'opposer à des innovations qu'ils ne comprennent pas. Nous n'avons donc à redouter que les hautes classes de la société, et ces hautes

classes fuiront devant nous, car elles ne voudront pas risquer leur existence et leur fortune dans une résistance opiniâtre : la richesse produit donc les mêmes effets sur toutes les nations.

Les journaux anglais annoncent la marche des Russes; et déjà l'alarme est dans le camp des libéraux; j'ai vu hier D..... il en était pâle de peur, et croyait les voir campés sur les hauteurs de Montmartre. J'ai vainement cherché à le rassurer : trembler est dans sa nature. C'est toujours un malheur : mais surtout lorsqu'on a des opinions aussi tranchantes, aussi décidées, on doit se trouver dans une contradiction permanente entre la conscience qui presse d'agir, et le manque de courage qui s'oppose à ce qu'on entreprenne quelque chose.

Il est possible que les événemens amènent un jour les Russes; mais ces événemens sont encore loin. Alors la guerre sera générale; et l'avenir nous offrira peut-être autant de chances favorables que de chances contraires; le calme nous tue : quel danger courons-nous donc à nous mettre sous la protection des tempêtes?

En attendant, M. de Frénilly vient de proposer un réglement qui autorise la censure, la prison, la suspension et même l'exclusion. Le côté droit sera alors le maître d'éloigner ou de faire taire tous les orateurs qui lui déplairont, et on pourra avoir à S^te^-Pélagie ou à Bicêtre, un local réservé où l'on inscrira : *Chambre des Députés.*

24 avril.

J'ai passé hier la soirée avec Talleyrand, Soult, Suchet, Manuel, Girardin, Foy, M. Ader, Anglès, membres de l'opposition, etc., etc. Qu'y-a-t-il de nouveau? était dans toutes les bouches. S..... prétend que Moncey perd la tête: est-ce qu'il pense encore à le remplacer? Il y avait sur toutes les figures une teinte de tristesse et d'abattement qui décélait des espérances trompées. Les dames, même celles qui ont de jolies dents, n'ont pas le sourire sur les lèvres. On leur avait tant dit que nos soldats ne voudraient pas se battre, qu'ils déserteraient en foule pour aller se grouper sous le drapeau tricolore! Elles désespèrent, car elles sont pressées; demain leur semble jamais.

M. de Turenne est arrivé. Il venait de chez madame du Cayla, sa cousine; il y avait vu M. de Villèle, qui annonce que nos troupes entreront le 25 mai à Madrid. La guerre militaire est finie, disait-on au château, la guerre politique va commencer. Cela veut-il dire qu'on jetera en avant les agens de la corruption, qu'on sèmera l'or, qu'on préparera des trahisons? Mais cette espèce de guerre est commencée depuis longtemps.

J'ai écouté avidement M. Ader, qui est un homme de beaucoup d'esprit. Suivant lui, tout est perdu, et ceux qui comptent sur l'Angleterre sont dans une complète erreur. L'esprit de Pitt, c'est-

à-dire la haine de la France et de la liberté, dirige encore le cabinet de Saint-James. M. Canning est peut-être favorable aux Espagnols; mais il fera de vains efforts pour faire partager ses opinions à ses collègues, qui tous sont vendus à l'aristocratie; et, comme il tient plus à sa place qu'à ses opinions, il marchera avec les autres. Il n'y a plus d'Anglais en Angleterre, a-t-il répété à plusieurs reprises; les Russes passeront l'Oder, passeront le Rhin, camperont sur la Seine, et vous ne leur ferez pas la guerre; et leurs escadres viendraient se promener dans la Manche, que nous n'oserions pas les attaquer.

Je crois que des préventions politiques égarent M. Ader. L'état du continent est changé, et les vues du ministère anglais doivent aussi changer. La France n'est plus la puissance dominante contre laquelle Guillaume cherchait des ennemis; ce n'est plus elle qui est appelée à la domination universelle; la Russie a pris sa place, et c'est contre la Russie que doivent être dirigés tous ses efforts. Si elle permettait que les cosaques fissent la la contre-révolution en Espagne, et qu'ils rétablissent ensuite en France la monarchie de Louis XIV, l'empereur Alexandre, alors plus puissant que ne le fut jamais Napoléon, pourrait d'un mot renouveler le blocus continental et interdire l'Europe à l'Angleterre.

Quelqu'un a parlé de l'Autriche, et M. Ader a prétendu qu'elle tremblait devant la Russie, et

qu'elle prenait le mot d'ordre à Pétersbourg. Qu'est donc devenue l'influence dirigeante de Metternich dont on parlait tant naguère? Cet Anglais voit avec les yeux de son compatriote Young; je crois encore entendre l'atrabilaire Sieyes dans les soirées où la bile le dominait: je riais de ses prédictions sinistres, et malheureusement elles se sont presque toutes réalisées; espérons que M. Ader sera moins bon prophète.

L'aspect de nos cercles prouve le changement qui s'est opéré dans nos mœurs. Un essaim de demoiselles jeunes, jolies et fraîches comme une corbeille de roses, restent seules groupées dans un coin du salon; elles parlent entr'elles parures, musique, peinture, spectacles, bals, et prêtent l'oreille plus à ce que l'on dit dans d'autres parties du salon, qu'à la conversation qui paraît les occuper. Les jeunes gens ne les abordent pas; ils leur donnent à peine un regard, et écoutent avidement les hommes plus âgés qui discutent les intérêts de l'état. Ils se pressent autour d'un général qui donne quelques détails topographiques sur les positions où l'on se bat aujourd'hui, où l'on s'est battu jadis. Les femmes mariées, que distingue une toilette plus magnifique, se placent dans une autre partie de l'appartement; elles s'observent pendant quelques instans, jettent un regard inquisiteur sur la toilette de la plus jolie, et, après avoir dit quelques mots insignifians sur les modes, elles entrent dans le vaste champ de la politique. Elles appel-

lent chaque homme qui arrive, et le saluent par la même phrase : donnez-nous donc des nouvelles! Bientôt, impatientes, elles se lèvent, quittent leurs places, se prennent deux à deux, parcourent les appartemens, se mêlent aux groupes des hommes, interrogent, discutent, et presque toujours avec une clarté, avec une logique qui feraient honneur à un homme d'état. Qu'il est loin, le temps où les hommes envahissaient le domaine des femmes pour leur plaire; où les colonels faisaient de la tapisserie pour les séduire! A présent, les femmes se placent sur le terrain des hommes, et se vouent, comme eux, aux grands intérêts de la patrie. L'influence de cette direction ne se sent peut-être pas encore aujourd'hui; mais elle sera immense: il doit y avoir une grande différence entre les enfans d'une mère de famille qui lit Montesquieu, qui se nourrit de pensers graves, et les enfans d'une petite maîtresse qui passait sa vie à s'occuper de sa toilette, et à lire les contes licencieux de l'abbé de Voisenon ou les vers lubriques de Gentil Bernard.

On persécute les gens de lettres; ils opposent du courage aux persécutions, et l'autorité, vaincue dans cette lutte, cherche à les avilir et se déshonore par les moyens qu'elle emploie. En vain on a envoyé M. Magalon dans les prisons de Poissy; en vain on a transféré à Bicêtre M. Rouen, ce jeune avocat qui naguère a déployé tant de talent et de courage: on ne parviendra ni à les abattre ni à

les flétrir; le témoignage de leur conscience les soutient, et l'opinion publique les dédommage.

Tandis que le duc d'Angoulême envahit l'Espagne où, suivant les principaux ultra, il est reçu avec enthousiasme, les cris de joie, les acclamations du peuple accompagnent Ferdinand et les cortès dans leur marche sur Séville. Cette fuite ressemble à un triomphe. Il est possible qu'arraché à la cour, à la camarilla, où il ne voyait que des gens intéressés à le tromper sur l'opinion de l'immense majorité des Espagnols, Ferdinand se résigne à gouverner un peuple libre. Mais je m'abuse: l'expérience ne corrige pas les rois. Pour qu'ils puissent voir les choses comme elles sont, il faudrait pouvoir arracher de leurs yeux cette cataracte que leur naissance y a formée, et que leur éducation y épaissit chaque jour. Charles II fut toujours le même, et le voyage de Varennes n'éclaira pas l'infortuné Louis XVI.

3 mai.

Plusieurs jours se sont écoulés sans que j'aie rien ajouté à ces souvenirs. Ma plume n'est cependant pas restée oisive. Un de mes amis, mon compagnon d'exil en 1815, veut refaire l'encyclopédie, que les découvertes modernes et les progrès des sciences rendent aujourd'hui incomplète; il m'a demandé quelques articles, et j'ai fait à la hâte les mots *action* et *allocution*. Ce dernier pourrait être très-intéressant; mais il faudrait lui donner plus

de développement; il faudrait faire des recherches et je n'ai su que colorer quelques idées communes.

Pour la première fois de ma vie, je suis entré dans une prison de Paris : j'ai voulu voir Jouy que j'aime et que j'estime; je me suis présenté à la préfecture de police, j'ai attendu long-temps, j'ai donné mon nom, on a pris mon signalement, j'ai reçu ma permission, et me voilà arrivé à S^te^-Pélagie, vaste prison destinée à recevoir les escrocs, les voleurs, les prisonniers pour dettes et les hommes de lettres qui déplaisent au roi et aux ministres en leur disant des vérités; ces vérités seraient cependant plus utiles au souverain que les flatteries qu'il récompense.

J'avais entendu crier par un porte-clé : *Faites entrer au salon !* et je me réjouissais déjà des égards qu'on avait pour l'Ermite de la Chaussée d'Antin. Quel a été mon étonnement de me trouver dans un couloir étroit, humide, sale, bordé de bancs de bois sur lesquels étaient entassés une centaine d'escrocs, de voleurs qui donnaient audience à leurs amis et recevaient leurs familles ! Et c'est à Paris , dans le centre de la civilisation, dans le 19^e^ siècle, au milieu des encouragemens qu'on affecte de donner aux arts, aux belles-lettres, qu'un citoyen honorable, qu'un membre de l'académie française, est ainsi confondu avec le rebut de la société ! Si l'autorité espère se faire respecter par de tels moyens, elle s'abuse : on ne la craint pas plus, on la hait davantage; ce traitement indigne

soulève le cœur et fait désirer la fin d'un ordre de choses où les lois, les mœurs, les habitudes sociales ne peuvent donner aucune garantie à l'homme persécuté.

M. Jay était avec Jouy et montrait beaucoup de résignation. Nous ne sommes pas mal, disait-il; ma chambre est saine et bien exposée. — Mais on nous enferme à neuf heures, répondait Jouy, et ces deux tours de clé, ce bruit des verroux me révoltent. — Ils ne me font aucune impression pénible, reprenait l'historien du cardinal de Richelieu; je m'enferme chez moi: ici on m'en épargne la peine.

A travers des barreaux de fer, j'apercevais un petit espace ombragé par des arbres, et qu'entourait un péristyle soutenu par des colonnes. Ces messieurs m'ont appris que c'était le lieu des promenades. J'ai remarqué un vieillard bien mis, coiffé avec de la poudre et des boucles: on m'a nommé M. le marquis de la R.... A....; il a perdu toute sa fortune par la révolution; il a long-temps servi dans l'armée de Condé, et les Bourbons le laissent à Sainte-Pélagie! Son fils est pair de France, toute sa famille est à la cour, et il est prisonnier pour dettes! Je ne sais pas où ces nobles seigneurs placent l'honneur, je ne sais pas ce qu'ils entendent par ce mot que leurs bouches répètent si orgueilleusement; mais si le ciel m'avait conservé mon père, j'irais plutôt gratter la terre avec mes doigts,

je porterais plutôt des fardeaux sur mes épaules, que de le laisser languir dans un lieu de détention.

Jouy s'occupe de l'histoire de Sainte-Pélagie. Celle de sa chambre lui fournira un chapitre piquant. Elle a été habitée par le colonel Duvergier et par le millionnaire Ouvrard : le lit où repose l'auteur de Sylla, est le lit sur lequel mourut l'infortuné général Bonnaire, victime des fureurs des hommes de 1815. On sait que ce brave ne pouvant pas, à cause de ses blessures, plier le genou pour être dégradé, fut abattu par terre, sur la place Vendôme, par ordre de L.... Ch....., et traîné par des soldats. Mais on ne sait pas assez que le moment de l'exécution fut calculé de manière à ce que la duchesse d'Angoulême, qui traversait la place Vendôme, pût l'apercevoir. Le général Bonnaire ne put pas survivre à ce traitement et à l'assassinat juridique de son aide-de-camp qu'il aimait comme son fils. Les blessures du général Bonnaire s'envenimèrent à Sainte-Pélagie ; une opération devint nécessaire ; les médecins demandaient que cet infortuné fût transféré dans une maison de santé ; la permission fut refusée : l'opération eut lieu dans la prison ; Bonnaire y mourut en faisant, non des vœux de vengeance contre ses bourreaux, mais des vœux de délivrance pour sa patrie : quand seront-ils exaucés ?

11 mai.

Nous marchons à Madrid, et nous y marchons sur trois colonnes, comme si nous n'avions pas

d'ennemis en Espagne. Nul doute que nous ne comptions sur des trahisons; il y aurait sans cela trop d'imprudence dans notre conduite. Je ne sais si les Espagnols nous secondent avec enthousiasme: ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils reçoivent notre or avec avidité; nos officiers se plaignent de payer tout très-cher et de n'avoir pas assez de leurs appointemens pour vivre. Nos ministres n'ont pas la maxime du vieux Caton: «Que la guerre doit nourrir la guerre». Celle qu'ils ont entreprise ruinera la France, si elle dure long-temps.

La session des chambres est terminée, et nos législateurs de la droite s'en vont triomphans d'avoir augmenté les dépenses et ordonné de nouvelles levées d'hommes. Si le peuple français osait manifester ses vrais sentimens, ce n'est pas sous des arcs de triomphe que seraient reçus les mandataires infièles.

Le maréchal Soult vient de marier sa fille au jeune marquis de Mornay; je l'ai vu l'autre jour: il avait à ses côtés son grand-père, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Ce vieillard conserve toutes ses facultés: il parle de la bataille de Fontenoy, comme si elle avait eu lieu l'année dernière; il entre dans les plus petits détails, cite les noms particuliers et est tout étonné de l'ignorance où nous sommes à cet égard. Un helléniste très-savant me disait, en contemplant ce monument de près d'un siècle, qu'il avait fait des recherches sur ces longévités qu'on rencontre de temps en temps,

et qu'il s'était convaincu qu'elles ne tenaient pas à tel ou à tel genre de vie. Boire de l'eau, boire du vin, être sobre, manger beaucoup : rien de tout cela n'est concluant; il n'y a d'uniformité que sur un seul point, l'habitude de se lever de très-bon matin et de se livrer à un exercice constant; M. de Mornay monte à cheval tous les jours.

M. Catelan, ce Toulousain si plein d'anecdotes des vieux temps, a attaqué M. de Mornay sur sa grande tante, l'abbesse de Fontevrault, avec laquelle Henri IV avait eu de tendres relations. Ces relations, au reste, n'avaient pas ruiné la France: d'après des comptes conservés jusqu'à nos jours, elles n'avaient coûté que mille francs au roi béarnais. M. Catelan m'a expliqué pourquoi le nom de Mornay se trouve si souvent dans la Henriade. Voltaire y avait mis d'abord celui de Sully; mais, ayant été maltraité par un duc de Sully, il se vengea de cet affront en effaçant le nom du grand-père : et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. Kœchlin, ce respectable négociant qui fait vivre des milliers d'ouvriers en Alsace, où son nom est vénéré, vient d'être condamné à six mois de prison pour avoir dévoilé l'infâme conduite des agens du gouvernement, dans l'affaire du lieutenant-colonel Caron. Jamais on n'employa les provocations avec autant d'impudence. Ce n'est pas seulement de vils espions qu'on a mis en

scène. Deux escadrons de chasseurs sont allés trouver, chez lui, un vieux militaire, aux cris mille fois répétés de vive Napoléon ! l'ont engagé à se mettre à leur tête, l'y ont, pour ainsi dire, forcé et puis l'ont livré aux bourreaux. De l'argent, des grades, et force complimens faits par M. le vicomte Pamphile Lacroix, ont récompensé cette infamie. Ces deux escadrons ne se sont pas contentés de cette proie : ils ont traversé plusieurs villages où ils ont cherché à faire soulever les habitans. De pareilles manœuvres excitent autant d'indignation que de mépris, et cependant il se trouve des juges assez dépendans de l'autorité, assez oublieux de leurs devoirs, pour punir ceux qui ont le courage de les dévoiler.

24 mai.

Au moment de partir pour mon département, j'ai reçu des lettres de ma sœur qui me représente ce voyage comme dangereux. Les jours de 1815 ont recommencé dans les Landes. Nous avons un préfet M. de P..... qui tourmente les populations, fomente et accueille les dénonciations et se fait un mérite auprès du gouvernement de comprimer les ennemis qu'il lui crée. J'ai demandé une audience particulière à M. de Villèle, et je lui ai lu une lettre où on m'annonce que ce petit pacha a défendu de parler d'aucune manière des affaires d'Espagne. Ali-Pacha ou le dey d'Alger hésiterait peut-être à donner un ordre semblable.

M. de Villèle ne pouvait pas croire à une telle défense. « Il est impossible, m'a-t-il dit, qu'il y » ait en France un homme assez bête pour la » faire. » Je lui ai répondu que cet homme existait, et qu'il était un de ses préfets. Alors il a déploré le sort de l'administration, obligée d'employer des hommes qui, par excès de zèle et par défaut de lumières, faisaient plus de mal au gouvernement que ses ennemis les plus acharnés, et moi j'ai déploré le sort des administrés.

7 juin.

Nous venons de perdre le maréchal Davoust qui s'est éteint à cinquante-trois ans d'une maladie de poitrine. Le nombre des généraux qui l'ont accompagné au père Lachaise, n'était pas grand. Ce maréchal avait peu d'amis. Sa manière de servir était dure; on lui reproche d'avoir été, pendant la prospérité de Napoléon, le chef de la faction des dévoués et de s'être prononcé contre lui après sa chute. On se rappelle qu'il avait mis dans l'adresse de soumission de l'armée de la Loire: « Que cette armée livrerait Napoléon, s'il venait » chercher un refuge dans ses rangs. » Un cri d'indignation lui prouva que personne n'était tombé à ce degré d'ingratitude et de bassesse. Mais il écrivit une lettre pleine de dignité et de noblesse quand parut la liste de proscription du 24 juillet 1815. Il s'offrait loyalement en expiation pour ses frères d'armes; il disait que lui seul était coupa-

ble, puisqu'ils n'avaient agi que par ses ordres; que mon seul crime à moi, était d'avoir glorieusement terminé la guerre de la Vendée. On n'accepta pas l'échange; nous fûmes bannis; il resta dans sa terre d'où il sortit pour reprendre sa place à la chambre des pairs. Il y vota constamment avec les amis de la liberté et se montra aussi partisan de la charte qu'il l'avait été de l'arbitraire. Quelques personnes lui refusaient des talens militaires; mais il était ferme, persévérant, savait commander et se faire obéir. La victoire d'Auerstaed, où se décida réellement la bataille d'Iéna, est un immense et prodigieux événement: trente mille hommes sous ses ordres arrêtèrent et culbutèrent plus de quatre-vingt mille Prussiens, commandés par le prince de Brunswick et par le roi de Prusse. C'est le plus beau titre de gloire du maréchal, et il suffit pour immortaliser un homme. La postérité ne saura pas que Gudin, Friand et Morand ont peut-être plus que lui contribué au gain de la bataille; son nom surnagera seul. Nous ne savons déjà plus qui aida Villars et Saxe à vaincre aux journées de Denain et de Fontenoy. Le maréchal Davoust se faisait craindre dans les pays où il exerçait le pouvoir. Sa justice était prompte et acerbe, mais elle était protectrice; car, sur le moindre indice, il faisait pendre un homme comme espion. Aussi un général disait-il : on connaît toujours le camp de M. le maréchal Davoust au grand nombre de pendus qui

en tapissent les avenues. Aucun homme de la cour, aucun militaire de l'ancien régime n'a paru à son convoi. Jamais la division ne fut plus tranchée; nous sommes deux armées différentes, et chaque armée enterre ses morts. Le maréchal laisse un fils en bas âge. Il a été déposé dans le tombeau où sa fille l'attendait. Cette jeune femme, modèle de graces et de vertus, avait épousé M. Vigier. Le maréchal est auprès du vainqueur de Rivoli, auprès du malheureux maréchal Ney; c'est un vrai quartier-général! Pourquoi les cendres du martyr de Sainte-Hélène n'y reposent-elles pas?

On ne peut, sans un sentiment douloureux, penser au nombre de généraux et de maréchaux que la mort a enlevés depuis le retour des Bourbons. Jamais en temps de guerre sa faux n'avait été aussi active. Je comptais hier avec Foy : *Brune, Ney, Serrurier, Augereau, Masséna, Lefevre, Pérignon, Kellerman, Davoust*..... La plupart sont morts dans la force de l'âge. Achille disparaît dans son printemps, Thersite est éternel!....

CHAPITRE X.

Le baron de Damas. Mort de Cambacérès. Charles X : ordonnance de retraite. L'indemnité. L'abbé Guillon. L'anniversaire du 21 janvier. La duchesse de Vicence. Le médecin Koreff. Madame Krudner. Influence du clergé. Le curé du maréchal M..... Etat de la Russie à la mort d'Alexandre. Mort du maréchal Suchet. Bons conseils de M. de Châteaubriand. Le refus. Notes sur un voyage à Londres.

11 avril 1834.

Près d'un an s'est écoulé depuis que j'ai cessé d'écrire ces souvenirs. Les Espagnols se sont couverts d'une honte ineffaçable ; les récompenses ont été prodiguées à cette armée qui n'a pas eu l'occasion de combattre; Molitor a été nommé maréchal de France ; Guilleminot, Bourmont, Bourk, et Bordesoult, sont élevés à la dignité de pairs; presque tous les maréchaux-de-camp sont nommés lieutenans-généraux ; les colonels sont maréchaux-de-camp ; c'est un mouvement d'ascension universel.

Que d'événemens se sont passés depuis un an!

Cependant notre ministère est resté le même, à l'exception du duc de Bellune, qui a été renvoyé au moment où le résultat d'une campagne qu'il avait conseillée semblait devoir le consolider pour long-temps à son poste. Ce n'est pas le seul mécompte causé par cette expédition. Le duc d'Angoulême, témoin des folies des hommes de la Foi, les blâme, dit-on; les officiers les plus ultra rougissent de la conduite de ces bandes dont ils ont été consolider la puissance; ils déplorent des succès flétris par tant de malheurs. Peu importe, au reste, au parti fanatique les résultats de cette guerre; il pense, comme Robespierre, que les hommes ne sont rien et que les principes sont tout.

Le baron de Damas, nouveau ministre de la guerre, n'a servi qu'en Russie, et il était lieutenant-colonel en 1814, quand les Russes sont entrés à Paris : c'est un avancement assez rapide. Tous les généraux sont satisfaits de ce nouveau ministre; il est poli, affable, désireux de plaire et de se concilier l'ancienne armée. Nous avons moins à craindre de lui que de Bellune. On assure qu'il a repoussé un projet de ce dernier qui voulait donner des retraites à toute la tête de l'armée. Il a fait observer avec raison qu'en Russie, en Autriche, on ne donne pas de retraite aux officiers-généraux; ils peuvent être utiles, quoique leurs bras soient moins forts et leurs jarrets moins nerveux. C'est avec sa tête, c'est avec son expérience

qu'un officier général doit servir ; et, à cinquante ans, il conserve toutes ses facultés intellectuelles. Je ne puis concevoir pourquoi S^t^-Cyr a fait rendre cette ordonnance. On assure que c'était pour éloigner les vieux émigrés : cela pouvait être désirable, mais cela était injuste, et c'est d'après des principes fixes et surtout équitables que l'on doit gouverner. Les droits de nos ennemis doivent nous être tout aussi sacrés que les nôtres : d'ailleurs il aurait dû prévoir qu'on nous frapperait un jour avec le fer qu'il aiguisait.

M. Lafitte a fait l'inauguration de ses grands appartemens de la rue d'Artois ; le goût y éclate autant que le luxe : c'est, dit-on, la demeure d'un fermier-général. Cette comparaison n'est pas juste, car la fortune de M. Lafitte n'a pas sa source dans la misère publique. Toutes les nuances et toutes les classes de l'opposition étaient représentées à ce dîner. Foy, Sébastiani et moi y étions pour l'armée ; messieurs les ducs d'Alberg, de Choiseul et le prince Talleyrand pour l'ancien régime ; Lemercier, Jouy et Casimir Delavigne y représentaient dignement la littérature française du 19^e^ siècle. Lemercier est toujours plein de chaleur et de verve, de vrai patriotisme.

Les dernières élections ont prouvé que le parti royaliste et le parti libéral sont plus faibles que le parti ministériel ; et que le gouvernement fait toujours en France, par la force ou par la fraude,

tout ce qu'il veut faire. Les libéraux sont affligés : ces élections sont un nouveau Waterloo.

St.-Séver, 5 mai 1824.

J'ai quitté Paris plus tôt que de coutume, et je suis bien aise de me retrouver dans ma petite ville. Peut-être aurais-je ici le temps de continuer mes souvenirs que quelques travaux, et surtout mes articles pour l'Encyclopédie ont interrompus. Commençons par consigner ici ce qui s'est passé pendant les jours qui ont précédé mon départ.

On reproche à Sébastiani dans les salons libéraux de marier sa fille dans le faubourg Saint-Germain et de chercher à se rapprocher de la cour; j'ai pris sa défense. Sébastiani est mécontent du parti libéral qui n'a fait, dit-il, nul effort pour le faire nommer: il est naturel qu'il cherche à monter sur un autre théâtre, car il a besoin de jouer un rôle. Le libéralisme ne pouvait pas être chez lui la suite de principes fixes et arrêtés : c'était un parti d'opposition, et son mécontentement s'y est réfugié comme dans un camp où il trouvait d'autres mécontens.

Je n'aime pas A. L..... qui a toujours des accusations prêtes contre tout le monde : il reprochait devant moi aux généraux d'être bonapartistes. Je lui ai répondu : Ils ont moins de raisons pour l'être que vous, monsieur; vous, que l'Empereur a rappelé en France, qu'il a nommé préfet, conseiller d'état, qu'il a comblé de distinctions que

vous méritez sans doute, mais que vous n'aviez pas méritées à son service, etc., etc. M. L....., s'est tu, et tout le monde m'a paru approuver ma réponse.

Cambacérès est mort d'une attaque d'apoplexie; il laisse près de quatre cent mille livres de rentes, et son plus grand regret aura été de ne pas pouvoir les emporter avec lui. C'était un homme de beaucoup d'esprit et d'une prévision étonnante; il lisait dans l'avenir comme on lit dans le passé. Accoutumé à manier le pouvoir, il regardait comme des niaiseries toutes les idées libérales, et il ne les tolérait que comme un moyen de parvenir. « La liberté serait bonne, me disait-il quelquefois, si elle était possible; mais il est dans » la nature des choses que le peuple soit toujours » opprimé et trompé soit par un, soit par plusieurs. »

Les mémoires que laisse Cambacérès seront lus avec avidité; malheureusement ils ne sont pas terminés, et la partie la plus intéressante, celle de l'empire, est à peine ébauchée. La cour a voulu les connaître avant leur publication, et M. Peyronnet a fait aux héritiers de l'archi-chancelier une chicane ridicule et qu'il aurait pu s'épargner. Un garde des sceaux devrait être un peu plus enchaîné par les formes légales, et il devrait moins se complaire à l'emploi de moyens qui conviendraient mieux à Constantinople qu'à Paris.

M. Courtin, ancien procureur-général, ancien

préfet de police de Paris, inscrit comme moi sur la liste des trente-huit, qu'une ordonnance contresignée Fouché bannit de France en 1815, a fait une grande entreprise où il trouvera, j'espère, gloire et profit : c'est une nouvelle encyclopédie qu'il nomme *Encyclopédie moderne*. Les arts et les sciences ont fait tant de progrès depuis le grand ouvrage auquel ont présidé d'Alembert et Diderot, qu'il était réellement nécessaire de refaire ce volumineux recueil. L'administration, la législation, les principes de gouvernement sont totalement changés, et il faut constater une marche qui fait honneur à notre siècle. La partie militaire est la plus mauvaise dans l'ancienne encyclopédie, et je me suis chargé de faire dans la nouvelle les principaux articles. Déjà j'ai donné les mots *allocution*, *armée*, *avant-garde*, *arrière-garde* et *bataille*. C'est un volume, mais un volume analytique qui contient beaucoup d'autres volumes. . . .

En faisant des recherches pour le mot *bataille*, j'ai cru découvrir que la grande révolution militaire du seizième siècle était l'ouvrage de la France et non pas des Hollandais et des Suédois, comme on l'a prétendu jusqu'à ce moment; j'ai le projet de constater ce fait dans une histoire militaire de Henri IV, cet élève de Coligny; peut-être prouverai-je qu'il a plus fait pour les progrès de l'art militaire que les Nassau, et que Gustave-Adolphe,

Paris, ce 1er janvier 1825.

Mille occupations m'avaient fait abandonner ces souvenirs. On veut que je les reprenne. De grands changemens sont survenus, de nouveaux acteurs, et pour mieux dire, de nouvelles scènes où les anciens acteurs vont jouer de nouveaux rôles, attireront nos regards. Je peindrai, comme je l'ai déjà fait, ce qui me frappera, ce qui m'intéressera, sans chercher à lier le présent au passé. Ce n'est pas un ouvrage que j'écris : c'est un miroir que je promène, et je me borne à rapporter ce qu'il retrace.

Louis XVIII est mort avec résignation. On craignait que son successeur ne débutât par abolir la charte, et il a débuté, au contraire, par rétablir la liberté de la presse que les ministres avaient enlevée à la nation quelques jours avant la mort du roi. Il s'est montré avec confiance, il a accueilli toutes les demandes avec bonté, et un enthousiasme général a été soudain excité dans la capitale. On a cru que la charte allait être fidèlement exécutée, que les ministres seraient renvoyés, et qu'un règne tout national allait commencer. Les partis les plus extrêmes se sont rapprochés; toutes les traces des anciennes divisions ont été effacées. B. Constant et La Bourdonnaye, Foy et Donnadieu se sont trouvés ensemble dans les salons des Tuileries. Il eût été facile de profiter de ce premier moment pour établir un nouvel ordre de choses, pour fondre

les intérêts anciens et les intérêts nouveaux, pour assurer enfin le bonheur et la prospérité de notre belle France; mais ce n'était pas le compte de l'aristocratie qui veut tout pour elle; ce n'était pas le compte des ministres qui veulent garder leurs portefeuilles et ne faire aucune concession. Ils ont détruit, par les actes de l'administration, la confiance qu'avaient fait naître les promesses du roi. On le voyait accueillir avec bonté les officiers généraux de la vieille armée, et ses douzes aides-de-camp étaient pris parmi les émigrés et parmi les Suisses, et une ordonnance, que rien ne justifie, mettait à la retraite la moitié des anciens généraux. Un grand nombre de ces braves avaient quitté les les modestes asiles où ils vivaient depuis 1815; ils arrivaient pleins d'espérances, prêts à mourir pour un monarque qui voulait régner pour tous les Français, et M. de Clermont-Tonnerre les renvoie avec défense de porter des uniformes qu'ont respectés les balles d'Austerlitz et les boulets de Wagram!

Cette ordonnance est basée sur celle qu'avait fait rendre Saint-Cyr; j'ai dû en parler ailleurs. L'émigration nous a frappés avec l'arme que l'on avait forgée, dit-on, contre elle: pourquoi ne pas être juste pour tout le monde?

La force physique est tout pour un soldat: elle est bien peu pour le chef. S'il ne peut marcher à pied, il montera à cheval, il ira en voiture, il se fera porter sur un brancard, comme le maréchal

de Saxe à Fontenoy. Réformer des généraux à cinquante ans, parce qu'ils ont trente ans de service, est donc une suprême injustice : c'est un crime national, et, comme dirait T....., c'est pis qu'un tort, c'est une faute. Car ils ont toutes les qualités requises pour rendre d'éminens services. Mûri par les années et par l'expérience, un officier général est à cinquante ans dans la plénitude de sa force et de son talent. Ayant appris à modérer son ardeur, il ne compromettra pas inutilement les soldats qu'il commande ; échappé à mille périls, il se défie de la fortune et n'est jamais abattu par les revers; habitué à manier les hommes, il sait tirer parti de leurs passions, de leurs faiblesses, de leurs vertus.... Qu'on pense à tout ce que l'éducation d'un tel homme a coûté à l'état. Combien est petit le nombre de ceux qui ont échappé aux dangers d'une guerre qui a duré plus de vingt ans : et l'on s'étonnera de la facilité avec laquelle on raye des contrôles de l'armée une centaine d'officiers généraux. Cette mesure n'eut jamais lieu dans l'ancien régime; elle n'est pratiquée ni en Russie, ni en Autriche, ni en Prusse, ni en Angleterre. M. de Damas, émigré rentré, avait, dit-on, refusé de la signer; comment Clermont-Tonnerre a-t-il pu y mettre son nom? Passé successivement du service de France à celui de Naples, du service de Naples à celui d'Espagne, aurait-il dû se permettre d'éloigner pour toujours de l'armée des officiers qui, fidèles à la patrie, n'ont jamais versé

leur sang que pour elle. On dit que le Dauphin s'est élevé contre cette mesure : le duc de Fitz-James, Bruges, Béthisi, tout ce qui environne le roi, l'ont vivement reprochée au ministre : il en est embarrassé sans doute, car il m'a dit : « J'ai » été bien satisfait de ne pas vous trouver sur cette » *malheureuse liste.* » Pourquoi la signer ? pourquoi préférer un portefeuille à son honneur ? Ce qu'il y a de plus honorable dans le pouvoir, c'est la faculté de l'abdiquer pour ne pas consacrer une injustice. L'application de cette funeste ordonnance a été si mal faite que certains généraux jeunes, encore forts, ingambes, sont à la retraite, et que d'autres, vieux, infirmes, hors d'état de rendre aucun service, sont conservés. Ainsi Merlin, Bachelu sont mis de côté, et Saint-S....., vieux, qui ne peut plus marcher, et P..... qui est tout-à-fait aveugle, restent sur le tableau. Wellington n'eut pas mieux choisi.

Le moment est peu opportun pour une telle réforme. Quoi ! c'est lorsque vous venez de demander un milliard pour les émigrés, que, sous prétexte d'économie, vous privez de leurs appointemens des officiers généraux qui ont conservé l'intégralité de la France. Ah ! l'économie n'est pour rien dans cette mesure : la haine, la vengeance l'ont dictée ; c'est la suite de la dissolution de l'armée de la Loire ; c'est un des derniers coups de canon de Waterloo.

Lobau, Clausel et moi ne nous y sommes pas

trouvés compris: on avait répandu le bruit que c'était une exception particulière faite par ordre exprès de Sa Majesté. Je ne pouvais pas deviner pourquoi Lobau, aide-de-camp de l'Empereur; pourquoi Clausel, qui chassa la duchesse de Bordeaux; pourquoi Lamarque surtout, qui avait commandé l'armée de la Vendée, qui avait battu les fidèles soutiens du trône, étaient mieux traités que leurs camarades, et je m'apprêtais à me plaindre de cette préférence qui m'aurait fort humilié; mais l'énigme est expliquée. La mesure ne pouvait pas nous atteindre, graces aux quatre années d'exil, qu'il n'a pas été possible de nous compter puisqu'on avait refusé de nous les payer; nous n'avions pas les trente ans de service voulus par l'ordonnance.

Les réclamations arrivent de tout côté. Le général Marchand, qui avait reçu du roi à Grenoble les assurances de sa haute protection, a demandé et obtenu une audience particulière. Il a rappelé au monarque ses promesses, et a fini par lui dire: « Sire, j'ai eu l'honneur de vous avoir deux fois » à ma table, et il me semble qu'un sujet qui a eu » un tel honneur, doit être pour toujours à l'abri » d'une disgrace. » Le roi a balbutié, a fait deux fois le tour de sa chambre, et, de l'extrémité de l'appartement, l'a salué sans lui répondre. Henri IV l'aurait invité à dîner, et lui aurait dit ensuite: *Nous sommes quittes.*

3 janvier.

Je ne m'étais pas présenté à la cour depuis 1815. J'ai cru devoir y aller pour le premier jour de l'an; presque tous mes camarades y étaient: Lobau, Foy, Excelmans, etc. On nous a bien reçus; mais nous serons bientôt repoussés par les gens qui veulent toutes les places, et qui croient qu'on les a confisquées à leur profit.

J'aime mieux être chez mes amis qu'à la cour, et, en sortant des Tuileries, j'ai été chez la bonne et spirituelle Mme Davilliers: j'y ai trouvé tous les libéraux. L'opposition n'est plus en conspiration permanente, en hostilité continuelle contre la dynastie; elle ne fait plus la guerre qu'aux ministres; ils veulent toujours nous asservir au double joug des prêtres et des nobles, et cela, en parlant de nos institutions; ils nous donnent une mauvaise parodie du gouvernement représentatif; ils manquent à la foi publique, et sacrifient la France à l'émigration. S'élever contr'eux, c'est servir le roi, c'est chercher à sauver la monarchie. Villèle est à la fois Law, Mazarin et le père Escobar.

Chez Mme Davilliers, j'ai rencontré Pagès, Jouy et plusieurs hommes de lettres. La littérature de notre époque est un commerce qui a ses banquiers et ses courtiers, ses fripons et ses dupes. E..... est le Lafitte de cette banque: on dit qu'il a déjà gagné plus de quatre-vingt mille livres de rente. Jouy m'a dit que j'étais une bête de donner mon esprit pour rien, et que je ne devrais écrire

pour l'Encyclopédie qu'à cent écus la feuille : je n'en continuerai pas moins à donner mes articles gratis à M. Courtin.

J'ai vu Suchet : comme il est changé ! Larrey, médecin de l'armée d'Égypte, a entrepris de le guérir par un moyen qu'il a vu pratiquer chez les Arabes : ce sont des ventouses, et surtout des moksa. Il est évident que ces remèdes violens et douloureux ne peuvent agir que comme dérivatifs ou comme toniques, pour remonter la machine. M. Double, médecin ordinaire du maréchal, prétend qu'il n'y a plus d'espoir de guérison, et bientôt nous le perdrons : ce sera un malheur ! Suchet est l'homme le plus heureux que je connaisse : il a un intérieur délicieux, une femme bonne, jolie, aimable, vertueuse et dont il est adoré ; des enfans charmans, une grande fortune, beaucoup d'amis, une réputation brillante : que de biens à abandonner ! Pendant sa vie, on lui a fait beaucoup de reproches ; à sa mort, l'envie se taira. Les hommes sont justes, et même généreux dans les oraisons funèbres. On rappellera dans la sienne sa glorieuse campagne d'Espagne, où il soumit l'Arragon et Valence ; où il se montra aussi bon administrateur que grand homme de guerre. On se rappellera sa bienveillance habituelle, et le grand nombre de militaires auxquels il a fait du bien ; mais heureusement nous n'en sommes pas encore au jour des éloges. Caulaincourt était aussi malade que Suchet ; l'habile M. Larrey l'a sauvé.

Chaque année, je veux faire la récapitulation des idées qui circulent dans cette grande capitale où tout le monde s'occupe de la même chose : ce serait un budget intellectuel. On serait étonné de voir quel cercle rétréci nous environne et nous presse. Dans tous les salons, dans tous les cafés, dans toutes les coteries, on trouve les mêmes habits donnés aux mêmes idées : c'est comme dans ma petite ville, une serinette avec laquelle on joue les mêmes airs; seulement il y a ici quelques airs de plus.

8 janvier.

Je viens d'apprendre que M. de Villèle a refusé d'adopter le projet proposé par M. Balguerie, pour établir un canal dans les Landes, et pour en faire un parallèle à l'Adour. M. Balguerie voulait qu'on assurât cinq pour cent aux actionnaires, et M. de Villèle veut qu'ils entreprennent ces travaux à leurs risques et périls. Si M. le président du conseil savait combien l'entretien d'une armée dans les Pyrénées occidentales est coûteuse; s'il calculait les millions que la France a dépensés depuis la réunion des troupes qui, sous M. de Beauveau, marchèrent en Portugal, jusqu'à l'armée commandée par S. A. R. le duc d'Angoulême, il serait plus accessible aux propositions qu'on lui fait.

La loi d'indemnité est un grand événement. Elle agite toute la société, et augmente la haine qu'on porte à la noblesse et à l'émigration. C'est à la fois une récompense pour ceux qui ont amené

l'étranger chez nous, et une punition pour la nation qui les a combattus. On avait promis un milliard aux défenseurs de la patrie: on le donne à ceux qui se sont toujours montrés ses ennemis! M. de Villèle se repentira de s'être jeté sur une mer orageuse. Personne n'est content, ou pour mieux dire, tout le monde est furieux. Les émigrés prétendent que la réparation est incomplète, et qu'il leur faudrait trois cents millions de plus; les libéraux disent qu'il faut dédommager tous ceux qui ont perdu à la révolution, ou ne dédommager personne. Tout le monde a raison; mais l'émigration, qui a la force en main, obtiendra tout ce qu'elle voudra. Le ministère est son ouvrage, et il sera brisé s'il ne remplit pas la destination pour laquelle on l'a formé, et probablement il sera brisé, quand il l'aura remplie. Cette destination est la contre-révolution entière, complète. On veut nous ramener à 1788, ressusciter le clergé, la noblesse, et remettre ces deux corps sur le pauvre tiers-état qui travaillera, comme autrefois, pour engraisser nos seigneurs. L'opération est difficile : elle n'est pas sans dangers; mais on ne veut pas les voir, et on marche vers l'abîme.

Les conseillers de la couronne sont bien coupables d'associer la cause du trône à celle des priviléges; en général, tout le monde veut l'égalité devant la loi; tout le monde se révolte contre une classe d'hommes qui prétend se placer au-dessus des autres classes, et organiser la société à son

profit. Le commerce, l'industrie, l'agriculture sont contr'elle. Pour réussir, il faut qu'elle triomphe à la fois de la richesse, du nombre et des lumières ! La lutte sera terrible; elle peut être sanglante !

16 janvier.

J'ai vu hier le maréchal Soult. Ce n'est plus ce ligueur qui voulait former des partis contre les Bourbons, qui les croyait incompatibles avec l'intérêt national : le maréchal n'est plus qu'un frondeur modéré ; sous cette tournure d'un soldat de Marius, vous ne trouvez qu'un critique bénévole des actes de l'administration; il se plaint de M. de Villèle, mais il est dévoué au roi, qui a les meilleures intentions..... Je voudrais bien qu'on m'expliquât quelles sont ces bonnes intentions, et en quoi Charles X vaut mieux que Louis XVIII. M. l'abbé de Pradt était du dîner: il n'a pas cessé de prêcher. Rentré dans le salon, il a pris pour texte la liste civile, et il nous a appris que jamais l'Empereur n'avait dépensé par an plus de quatorze millions, et il entretenait mille chevaux, et il avait meublé huit ou dix palais, et il courait toute l'Europe, payait tout et répandait l'argent à pleines mains. M. l'archevêque a rappelé le voyage de Milan où il était chargé, comme grand-aumônier, de faire les aumônes, et où il donna plus de cent mille francs. Vingt fois j'étais tenté de l'interrompre et de lui dire: Malheureux ! pourquoi l'as-tu donc trahi ? Pourquoi lui as-tu donné le coup de

pied de l'âne ? As-tu oublié que celui dont tu fais un dieu aujourd'hui, fut appelé par toi Jupiter Scapin ?

L'acte tout simple, tout mercantile de la reconnaissance des républiques de l'Amérique est transformé par ces messieurs en agression hostile. Ils voient l'Angleterre et la Russie se heurter, et le monde en conflagration. Rien de tout cela n'arrivera : les rois Villèle, les empereurs Metternich, Nesselrode et je ne sais quel autre qui règne sur le trône de Frédéric, s'entendront avec le roi Can*ning*, et tout s'arrangera sans qu'on brûle un seul grain de poudre. Ces messieurs sont trop intéressés au maintien du *statu quo*, pour risquer de le compromettre.

Le Morning-Chronicle prétend pourtant que l'Angleterre ne s'est empressée de reconnaître les nouveaux états que parce que la Russie, la France et l'Espagne avaient signé un traité pour les remettre sous le joug. Il cite le lieu et la date de cet étrange traité, où la Russie a promis sans doute des hommes, et où M. Villèle a promis de l'argent.

17 janvier.

Je viens de voir Girardin ; il est malade, mais il conserve encore ses espérances, c'est-à-dire sa crédulité. A l'entendre, les émigrés ne voulaient pas de la loi, M. de Villèle allait la retirer ; M. Canning allait nous faire la guerre, il était d'accord avec l'Autriche, etc., etc. J'ai ri de tout cela.

Les émigrés sont mécontens de la loi, mais il prendront le milliard en attendant mieux. Tous les ministres sont d'accord sur un seul point, c'est d'accabler la France, c'est de saigner le taureau qui a encore trop de force et qu'on tient abattu. Le meilleur moyen est la contre-révolution, et certes l'Angleterre ne s'y opposera pas. M. Canning marche avec son siècle, et il portera son pays au plus haut point de prospérité; M. de Villèle marche avec les préjugés gothiques et remonte vers le passé; l'un entretient les lumières, l'autre les éteint, mais tous les deux sont bons amis et se disent de loin : Bon voyage! Dans dix ans, l'Angleterre plus riche et plus prospère, aura le commerce du monde; dans dix ans, si rien ne change chez nous, nous aurons de la misère, des moines, des priviléges et peut-être l'inquisition que nos pères avaient eu le courage de repousser.

Les prêtres se font devancer par les émigrés; mais ils auront leur tour. Il y a parmi eux des indiscrets qui laissent échapper les secrets du parti. J'entendais hier, chez le docteur Rouvière, l'abbé R....., aumônier du collége de Louis-le-Grand, dire : « Le moment viendra où le clergé reprendra une existence honorable et indépendante, » où il ne sera plus gagé comme un laquais. » Vous avez raison, bon abbé, il faut rétablir l'ancien régime; il vous faut des biens territoriaux et même la dîme; reprenez tout, n'oubliez rien : la France sommeille.

18 janvier.

J'ai été hier soir chez M. de Peyronnet, garde des sceaux; il ne reçoit pas comme les autres ministres qui se promènent dans leurs appartemens, adressant la parole à tout le monde. M. de Peyronnet, drapé dans sa simarre, était à moitié agenouillé sur un fauteuil, et tour à tour il écoutait tous ceux qui avaient quèlque chose à lui dire. Le sourire était constamment sur ses lèvres entr'ouvertes. C'est un bien jòli garde des sceaux. Il ne ressemble pas du tout à ces figures sévères des d'Aguesseau, des Molé! Si j'étais une petite maîtresse, je l'aimerais beaucoup mieux; mais si j'étais un grave magistrat, je penserais peut-être différemment. Les députés étaient en force; M. de Peyronnet leur souriait encore plus qu'aux autres visiteurs, et cet indice me les a désignés; car ces députés là, je ne les ai jamais rencontrés chez M. Lafitte. Ils étaient groupés, la figure rouge, la tête haute, la veste déboutonnée : ils venaient sans doute de dîner chez quelqu'Excellence.

La transition serait impossible pour arriver de ces députés à M. l'abbé Guillon, l'ecclésiastique le plus éclairé, le plus savant, le plus tolérant de l'époque. Depuis quarante ans il travaille à une bibliothèque ecclésiastique où il traduit, analyse, ou extrait tout ce que les pères de l'église ont laissé de remarquable sous le rapport oratoire. Saint-Chrysostôme, ce géant qui quel-

ques siècles plus tard aurait été Bossuet, occupe huit volumes.

M. l'abbé Guillon m'a donné la statistique du haut clergé. Les jésuites font des progrès immenses et nous enlacent déjà de tout côté. Un grand nombre de nouveaux évêques, l'archevêque de Paris, M. de Croï grand-aumônier, sont de la congrégation, et M. de La Mennais qui a osé dire: » Que tous les rois n'étaient que les feudataires » des papes », est l'enfant perdu de ce parti. Le chapeau de cardinal viendra récompenser son audace. Les élèves de la docte Sorbonne, dont M. Frayssinous fait partie, tremblent devant leurs rivaux. « Avant trois ans, m'a dit en soupirant » l'abbé Guillon, ils auront renversé l'université, » et changé tout le système d'éducation dont ils » seront les régulateurs et les maîtres. Le confes- » seur actuel du roi a bien été oratorien, et par » conséquent opposé aux jésuites; mais il n'a pas » de moyens de résistance et il les laisse avancer. » Le dauphin ne les aime pas, et, s'il montait au- » jourd'hui sur le trône, il sauverait l'ouvrage de » saint Louis, les libertés de l'église gallicane; » mais, s'il tarde quelques années, il ne sera plus » temps; une force irrésistible sera entre les mains » de la congrégation, de ces soldats du pape qui » veulent nous ramener au temps des Grégoire VII » et des Alexandre VI. »

22 janvier.

Invité par le ministre de la guerre et par le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, je n'ai pas pu me dispenser de me rendre hier à Saint-Denis. C'est la seconde fois que je fais cette corvée. Elle durera, parce qu'elle amuse les prêtres, et que ces messieurs prennent chaque jour un empire dont ils abuseront bientôt. L'église était tendue de noir et des milliers de bougies brûlaient dans le pourtour de la nef. Il eût fallu voiler les croisées qui donnaient un jour trop éclatant. Ces scènes lugubres ne devraient être éclairées que par des torches funéraires.

Je suis assez mauvais courtisan; mais, cour pour cour, j'aime encore mieux la faire aux rois morts qu'aux rois vivans : on est moins foulé. Il y avait peu de monde à Saint-Denis, et surtout peu de généraux. Je me suis trouvé entre Grundler et Cavagnac; Manès était près de nous. C'était de vieilles connaissances des Pyrénées, de Brest, de Naples : la conversation n'a pas tari.

Le banc des maréchaux était vacant; bientôt sont arrivés Soult, Jourdan et Molitor. Le corps diplomatique a pris place devant nous. J'ai remarqué le corse P.... de B..... dont je parlerai bientôt, M. Castelcicala, ambassadeur de Naples et représentant sans doute les lazzaroni dont il a la tournure; quelques officiers suédois et prussiens bien serrés, bien matelassés; sur un banc à côté et dans le même prolongement se trouvaient M. de

Montmorency dont la figure effacée et l'air résigné ne rappelle pas les hommes d'un grand caractère dont il porte le nom ; M. de Châteaubriand que, d'après le portrait peint par Girodet je croyais haut de cinq pieds six pouces et qui est au contraire d'une petite taille. Sa figure est belle et réfléchie, son front large et élevé; une forte teinte de mélancolie et presque de tristesse assombrissait ses traits. A genoux, prosterné, un livre d'heures à la main, le premier semblait tout attendre du ciel, tandis que le second ne paraissait croire qu'à l'injustice des hommes. Tous les deux étaient parés du cordon bleu, qu'on a beaucoup prodigué depuis quelque temps; tous les deux portaient l'ordre de la Toison d'or que Ferdinand donne aussi à bon marché. Derrière M. de Ch..... était M. de T..... ; le général Grundler m'a dit de lui :

« M. de T..... est un grand seigneur ami in-
» time de M. de Ch..... qui, pour le faire
» nommer duc, dignité qui irait fort bien avec son
» immense fortune, l'a envoyé ambassadeur à Ma-
» drid. M. de T..... y a fait des sottises, mais peu
» importait il avait promis à M. de Ch..... de
» lui faire avoir la Toison d'or, et il y a réussi; en
» échange on lui a envoyé le cordon bleu. M. de
» V..... voyant qu'on en donnait, a voulu en
» avoir ; le même goût a pris à M. de Ch.....
qui a voulu se donner ce qu'il donnait aux autres.
» M. de T..... de son côté a voulu avoir la Toison

» d'or qu'il avait fait donner à son ami. Tous ont » réussi, et de là vient que nous avons trois cordons » bleus de plus et deux Toisons d'or. Satisfait de » tous ces brimborions, M. de T..... qui n'a pas d'en- » fans ne veut plus retourner en Espagne. Il re- » nonce à l'espoir d'obtenir le titre de duc, et c'est » tant mieux pour la France et pour l'Espagne. »

M. l'abbé de Boulogne a lu le testament de Louis XVI. Ce testament, que j'ai écouté avec attention, est bien évidemment l'ouvrage de quelques prêtres, ou du moins il a été écrit sous leur inspiration. Pourquoi parler de son respect pour la discipline de l'église, de sa soumission à toutes les décisions du clergé ? C'est une leçon qu'on a voulu donner à ses successeurs.

Grundler m'a répété un mot de M. Lainé qu'il m'a garanti sur sa parole d'honneur. Il était chez ce ministre au moment où celui-ci reçut mon premier mémoire au roi, mémoire que je fis en lisant la liste des trente-huit. Frappé de son contenu, M. Lainé sortit de son cabinet, et dit devant vingt personnes : « *Quand on porte une épée* » *et que l'on écrit ainsi, on est une puissance dans l'é-* » *tat.* » Hélas ! ma puissance est bien faible, et ce n'est pas en écrivant qu'on parvient à quelque chose en France. Voyez M. de Châteaubriand, et Fiévée et B. Constant ! A Dieu ne plaise que j'aie la ridicule prétention de me comparer à ces hommes de lettres; ils ont passé leur vie à écrire : la mienne a été en action.

Le prêtre qui officiait était sans grace, sans dignité; les enfans de chœur fort mal instruits ne saluaient pas ensemble, ne se courbaient pas à la fois, ne partaient pas du même pied. On manœuvre mieux à l'opéra, et ces messieurs qui aiment tant à donner des représentations publiques, devraient aller y prendre des leçons.

Pendant qu'on priait pour un roi victime des fureurs populaires, nous parlions d'un roi victime de la fureur des rois, de ce brave Murat dont le général Manès a été aide-de-camp. Je lui ai su gré des efforts qu'il a faits pour détruire l'idée de sa trahison envers l'Empereur. A l'en croire, Murat en revenant de la campagne de Russie, lui dit : « L'Empereur dont je me suis séparé en pleurant, » m'a déclaré que j'avais assez fait pour la France » et pour lui; que je devais uniquement penser » à sauver mon trône et mes peuples; il m'a as- » suré qu'il allait faire la paix; qu'il se soumettrait » à tous les sacrifices plutôt que de permettre à » l'ennemi de passer le Rhin. » C'est donc en conséquence de cette permission, généreusement donnée par Napoléon, que son beau-frère Murat éloigna de son service tout ce qui portait un cœur français, qu'il s'allia avec les Anglais et les Autrichiens, qu'il marcha sur les derrières de l'armée du vice-roi et contribua de toutes ses forces aux désastres de 1814.

Cambacérès me disait un jour que Napoléon avait long-temps hésité pour donner sa sœur à

Murat qui n'était qu'un imbécille. J'ai beaucoup connu Murat et sa femme quand ils étaient sur le trône de Naples, et je puis affirmer que, loin d'être un imbécille, Murat était au contraire un homme de beaucoup d'esprit, mais il avait une ambition démesurée. Quant à sa femme, il était impossible de réunir plus d'amabilité à plus de charmes. Dans la société intime elle était bonne, gaie, spirituelle; en public, pleine de dignité et d'affabilité. La douceur de ses traits contrastait avec la figure guerrière de son mari; elle semblait placée là pour attendrir la puissance et pour offrir l'espoir à ceux qui tremblaient devant le trône. En général les femmes s'identifient mieux que nous avec la place qu'elles occupent dans le monde ; quand les hommes médiocres ne sont pas nés dans un haut rang, ils ne peuvent jamais que jouer plus ou moins bien le rôle de rois, de grands seigneurs : on voit toujours l'acteur. Ce n'est pas ainsi avec les femmes : au bout de six mois elles sont réellement reines, princesses, grandes dames.

Murat était si peu un imbécille, qu'arrivé à Paris avant la fatale campagne de Moscow, il annonça à Cambacérès tous les dangers qui nous menaçaient. « L'Empereur ne voit pas, disait-il, l'Eu- » rope prête à fondre sur lui; l'Autriche qui chan- » cèle, la Prusse qui conspire, la confédération » qui attend le moment de secouer le joug. Je le » suivrai, je me ferai tuer peut-être; mais, si j'en

» reviens, je dois me rappeler que je suis époux et » père; que, comme roi, j'ai des devoirs à rem- » plir, etc., etc. » Ne voit-on pas dans ces derniers mots l'annonce de sa prochaine trahison.

Manès m'a beaucoup parlé des derniers momens de Murat qui sont exactement racontés dans l'ouvrage de Coletta. Il est mort avec un grand courage, fusillé au pied de son lit où il était retenu par deux blessures qu'il avait reçues en cherchant à s'embarquer. A l'heure même de sa mort, il imposait à ses bourreaux par ses discours et par son air martial. Il avait été abandonné par le capitaine B....., commandant le petit bâtiment qui portait Murat. Ce B..... était un Maltais dont j'avais eu beaucoup à me louer dans plusieurs expéditions et notamment à l'affaire de Caprée. C'est moi qui l'avais recommandé au roi : ce souvenir me poursuit sans cesse. Ce malheureux B..... l'a trahi pour voler les diamans qui étaient à son bord : il jouit en Angleterre du fruit de son crime.

Je me suis bien éloigné de Saint-Denis; revenons-y pour en sortir. J'ai dit que j'avais déjà assisté une fois à cette cérémonie funèbre. C'était en 1815, deux mois avant le retour de l'Empereur! Le hasard fait retomber entre mes mains une lettre que j'écrivis le jour même à la respectable madame de Gérando, que la mort vient de nous enlever. Je veux transcrire cette lettre.

21 janvier.

« Nous avons eu un froid à ne pas y tenir. L'abbé » de Boulogne est le Dorat des prédicateurs et il » n'a pas réchauffé l'assemblée. J'aurais voulu » entendre Bossuet donnant des leçons aux peu- » ples et aux rois. Le petit abbé ne savait pas trop » ce qu'il disait; il a reproché à Louis XVI de » ne pas avoir eu le courage des vertus; a-t-il » voulu dire la vertu du courage? Et puis, des pe- » tites phrases musquées, des aperçus d'une toise, » les gestes d'un pantin, la sensibilité de made- » moiselle Bourgoin!

» La cérémonie avait de l'apparat sans pompe, » de l'affectation sans dignité. Ce n'était ni les fu- » nérailles d'un roi, ni celles d'un père de famille. » M. de Br.... seul était tout à son rôle; il pinçait » les lèvres et saluait comme un acteur qui vient » annoncer le nom d'un auteur sifflé.

» *Monsieur* avait l'air distrait; le duc d'Angou- » lême faisait des grimaces; le duc de Berry pa- » raissait aussi affecté que le grenadier qui était » de garde à la porte; le duc d'Orléans avait une » tenue digne, seulement un peu trop de résigna- » tion sur la figure; mais les dames étaient ce » qu'elles sont partout : très-bien.

» Quand vous verrai-je? Quand irons-nous chez » madame R.....? elle est aussi un peu catafal- » que, puisqu'elle n'a pas de cœur, puisqu'elle » n'a jamais pu apprendre à aimer. Madame de » Staël m'a enchanté; c'est de l'esprit et du génie,

» du génie et de l'esprit. Combien j'aurais voulu » qu'elle fût à la place de l'abbé de Boulogne! Il » aurait fallu à Saint-Denis les chants de Corinne » ou les accens graves d'un père de l'église. »

26 janvier 1822.

La belle madame de Vicence est une de mes adorations; je l'ai vue hier entourée de dames moins jolies qu'elle; mais elle n'a pas besoin d'opposition pour frapper les regards. Quelle régularité dans ses traits! que de noblesse, de majesté dans son port! que d'esprit et de bonté dans son regard! Je ne suis pas étonné des passions qu'elle a faites; je ne serais pas surpris de celles qu'elle ferait encore : une femme comme celle-là ne vieillira jamais; les débris de sa beauté seront comme ceux du Colysée : ils exciteront encore l'admiration.

Je me suis trouvé placé auprès de M. Koreff, médecin, diplomate, Prussien de naissance, et cosmopolite par goût. C'est l'homme le plus spirituel et le plus instruit que j'aie encore rencontré. Il a été partout, il connaît tout le monde, il sait toutes les anecdotes, il a pénétré tous les mystères, il est le confident de tous les secrets. Jamais sa conversation ne tarit : il captive les femmes, il amuse les enfans, il attache les hommes instruits. Je vais tâcher de me rappeler quelques-uns des sujets de notre conversation qui, presque toujours, a été générale.

La sainte alliance nous a d'abord occupés; et M. Koreff m'a confirmé ce que je savais déjà. Ce pacte mystique, qui unit les souverains du Nord contre tous les droits des nations, est l'ouvrage d'une illuminée, de madame Krudner. Elle a été aidée, pour la rédaction, par M. Bergasse; et un certain M. D....., qui a une grande influence sur Alexandre, le décida à signer le premier ce traité qui devait assurer pour toujours la paix du monde. Madame Krudner se disait, dans ses extases, la mère spirituelle de l'empereur qui était un *nouveau Christ*, appelé à régénérer la terre. Aucun ministre ne fut admis dans les conférences. Il y a, suivant madame Krudner, deux choses bien distinctes dans la royauté : l'émanation divine qui fait des rois les représentans de Dieu sur la terre, et la puissance terrestre qui les attache aux intérêts de ce monde de boue. Or, les ministres, qui sont les agens par lesquels ils communiquent avec les hommes, ne pouvaient pas participer à une œuvre qui émanait directement du ciel et dont elle seule pouvait être l'interprète. Alexandre était-il, dans cette occasion, dupe de ces rêveries? voulait-il s'en servir pour parvenir à ses fins? C'est un problême que sa conduite actuelle et l'esprit de sa nation peuvent aider à résoudre. Depuis ce moment il a fait dresser un autel à la sainte alliance, et cet autel est toujours dans sa chambre, à Pétersbourg, comme dans ses voyages. Il se prosterne devant cette image pendant des heures entières.

Chaque année il devient plus sombre, plus solitaire, plus illuminé, et l'on assure que, depuis un an, il n'a même pas reçu le corps diplomatique. Madame Krudner a été exilée, il est vrai, dans ses terres; mais elle conserve encore une grande influence, et les désastres de Saint-Pétersbourg vont donner un nouveau poids aux menaces d'un grand châtiment du ciel qu'elle avait annoncé à l'empereur, s'il abandonnait au fer des Turcs ses co-religionnaires de la Grèce.

J'ai dit que l'esprit des Russes pouvait aider à expliquer les motifs d'Alexandre. Ils sont superstitieux comme tous les peuples nouveaux; les grands seigneurs ne sont pas plus exempts de cette superstition que le bas peuple. A certaines époques de l'année, ils se livrent à toutes les momeries religieuses et renoncent à leurs habitudes ordinairement vicieuses; mais les conversions ne sont pas de longue durée, et « ils ont le bonheur de retrouver » tous leurs vices », dit Koreff qui apprécie plus les jouissances terrestres que la félicité à venir.

Ces croyances ne sont pas toujours rejetées par les hommes d'un caractère fort; elles n'annoncent pas toujours la faiblesse ou l'ignorance. Ne voilà-t-il pas que M. le maréchal S.... se trouve être dévot, et que, plusieurs fois par semaine, il mène son fils à la messe. Je ne veux pas croire qu'il y va comme aux Tuileries, pour faire sa cour. Gérard l'a peint avec une figure sombre et profondément occupée, et à moitié caché dans son man-

teau. Madame de Vicence trouve qu'il a *l'air d'un conspirateur*. Elle a raison, il conspire; mais *ce n'est pas pour abattre, c'est pour entrer.*

M. Koreff a beaucoup vanté l'ouvrage de Ségur: personne ne l'a contredit; puis il l'a critiqué, et chacun l'a imité : voilà le monde, la critique y trouve toujours plus d'échos que l'éloge. La conversation est tombée sur cet immense colosse qui, plus que celui de Rhodes, étonne ceux qui veulent mesurer ses membres épars. Un Anglais a soutenu que les malheurs de Napoléon venaient d'avoir toujours voulu la guerre : j'ai prouvé qu'il n'avait jamais fait que se défendre : « Ses malheurs, ai-je dit, » viennent d'avoir méconnu son principe. Le fils » de la révolution a voulu maintenir le trône des » rois, le héros plébéïen est devenu le complice de » toutes les aristocraties, et les rois et les aristocra- » tes qu'il servait, ne l'ont jamais adopté. Il a fait à » mes yeux la faute qu'eût faite Mahomet, s'il avait » demandé l'absolution du pape. Faites avancer » Bonaparte avec le principe de la révolution, » portant sur ses drapeaux libérateurs : *Affranchis-* » *sement des peuples*, et le monde va lui appartenir, » et la société européenne va changer de face. »

M. Koreff ne fait pas grand cas de la botanique qui, suivant lui, est une science à refaire. Il prétend que l'on connaît déjà soixante-douze mille espèces, et que la tête la plus large, la mieux organisée, ne peut se charger que de quinze à dix-huit mille noms.

Les Grecs triomphent encore : Canaris vient de rentrer avec les débris de la flotte égyptienne qu'il a exterminée; il amène plus de trois mille prisonniers noirs exercés à l'européenne. Cette lutte d'une poignée d'hommes contre la formidable puissance des Turcs, est bien glorieuse. Elle exalte de jeunes têtes. M^lle de P..... veut aller trouver ces héros, et leur consacrer une partie de sa fortune. Sa mère essaie en vain de l'en détourner. Quant à son père, il n'a pas le droit de parler chez lui. La haine, le dédain, le mépris ont succédé dans le cœur de M^lle de P....., à l'amour le plus tendre, aux sentimens les plus passionnés.

Les discussions des chambres vont devenir vives et animées. Hier, Foy a dit, à propos de la Légion-d'Honneur : « Quand vous allez vous asseoir » aux pompeux festins des indemnités, laissez-en » tomber quelques miettes pour assouvir la faim » de vieux soldats qui furent la gloire de la » France. » Des murmures ont interrompu l'orateur : ces messieurs sont affamés; ils veulent manger jusqu'aux miettes.

29 janvier.

M. de La Briffe a un drôle de procès : il se croyait fils unique, et voilà que je ne sais quel seigneur allemand arrive et lui dit qu'il a bien été baptisé sous le nom de M. le comte un tel, mais qu'il est le fils de sa mère, à lui, M. de La Briffe, et qu'il le prouve par ses titres et par des actes irréfragables. Ce n'est pas tout : M. de La Briffe était alors

en vie et à Paris : les enfans de sa femme lui appartenaient; le nouveau venu soutient qu'il est le fils légal, et il réclame la moitié de la succession. J'ai autrefois beaucoup connu M. de La Briffe. Il était alors chambellan de l'Empereur, et il fut envoyé à Naples pour y annoncer la naissance du Roi de Rome. La Reine me chargea de lui faire les honneurs du Vésuve. Une éruption durait encore, et je le conduisis imprudemment jusqu'au milieu du cratère. Nous marchâmes sur de la lave enflammée qui brûlait sous nos pas. Une sotte vanité me fit aller jusqu'au bord de la bouche enflammée, qui vomissait encore des pierres et des torrens de fumée. Je voulais que M. le chambellan eût peur. Je ne sais pas si je réussis, mais je me repentis de m'être ainsi aventuré, et j'eus peur.

J'ai enfin vu ce Rossini dont on parle tant. Il tenait le piano chez M^me^ Merlin. C'est un homme d'une petite taille; il a une belle tête et des yeux très-expressifs. A côté de lui était sa femme, la Colbran, que j'ai connue autrefois à Naples où elle remplissait le rôle de *prima donna*. Elle était alors charmante, elle est encore bien. On n'a exécuté que de la musique de ce fameux maestro, et j'en ai été enchanté. Je ne connais rien de comparable à l'introduction de son *Mose*, si ce n'est la *Création* de Haydn que j'ai entendu exécuter à Vienne par plus de deux cents instrumens. Nos concerts de Paris sont mesquins en comparaison des concerts qu'on donne dans la capitale de l'Autriche.

On étouffe dans nos salles, et à plus forte raison dans nos salons. Je ne sais comment fait Rossini; mais on n'entend que son piano au milieu de trente instrumens et d'un chœur de dix à douze voix qui devraient tout-à-fait le dominer. On voit qu'il est alors possédé par son génie: c'est la sybille sur son trépied. Lafont a joué du violon ; il faut un immense talent pour rendre cet instrument harmonieux. M^me^ Merlin chante comme une virtuose d'Italie. Aucune des actrices de nos premiers théâtres ne peut la surpasser. J'ai vu avec plaisir qu'elle ne fait point de grimaces: des grimaces iraient si mal à cette belle figure arabe, où tous les sentimens, où toutes les impressions se peignent avec tant de force et de rapidité!

7 février.

Sous Louis XVIII il y avait, comme chacun sait, un gouvernement occulte à la tête duquel était M. le comte d'Artois. Il semblerait que cette impulsion dure encore sous Charles X. A la dernière réception de l'envoyé extraordinaire de la Russie, M. Wolkonsky, les ministres avaient décidé que S. M. tiendrait un langage vague et mesuré, langage qui ne blessât ni la sainte alliance, ni l'Angleterre; mais le désappointement de M. Villèle a été extrême quand il a entendu le roi sortir du système convenu, s'abandonner à faire l'éloge d'Alexandre, protecteur des peuples et des rois, et assurer que l'autocrate était toujours prêt à se

réunir à lui, roi de France, pour le maintien des bons principes et pour la paix du monde.

J'ai vu avant-hier M. de Villèle qui m'avait accordé une audience particulière. Toujours même affluence de députés. Que veulent donc ces messieurs des ministres de S. M. ? Ce qu'ils veulent ! marchander leur opinion, se vendre au pouvoir, livrer leurs commettans, placer leurs enfans, leurs cousins et les cousins de leurs femmes. Dans le salon où j'ai attendu cinq grandes heures, ils parlaient à haute voix et d'un air de triomphe de la loi d'indemnité, de la loi des rentes, etc., etc. Quelle ardeur pour la curée ! Quel appétit pour le splendide festin qu'on leur prépare !

M. de Villèle est vraiment un homme d'affaires. Quand je l'ai abordé, il travaillait depuis plus de sept heures avec les directeurs, avec les chefs de division, avec les députés, etc., etc. Eh bien ! il m'a écouté avec une attention, une fraîcheur de tête extrêmes. Il a saisi l'objet de ma réclamation, il m'a prouvé par deux mots qu'il envisageait cette affaire sous toutes les faces, et il m'en a donné une solution qui m'a satisfait. Quel dommage que tant de moyens ne soient pas employés au profit réel de la France. J'ai aussi beaucoup à me louer de ses chefs de division : ce ne sera pas leur faute si je n'obtiens pas le cautionnement de ce coquin de D....., payeur de l'armée de Catalogne, qui est mort me devant trente-six mille francs de mes appointemens.

Hier j'ai vu mon bon et brave Moncey; il était chez Basterrèche avec Foy et avec M. de Candeau. Nous avons beaucoup parlé de sa campagne de Catalogne. Il est courroucé contre D....., contre C....., contre D....., contre L..... C..... Ces messieurs, dit-il, ont mal servi, je le crois, et il les accuse de vouloir lui enlever sa gloire. Je lui ai dit, et je le pense: « Grand fleuve, tranquillisez-» vous, tous ces petits ruisseaux viendront se per-» dre dans l'immensité de vos flots. Votre nom res-» tera seul de cette belle campagne où, avec quinze » mille hommes, vous avez battu quarante-cinq » mille Espagnols, pris Figuières, Girone, Holstel-» rich, Barcelonne; conquis cette Catalogne où s'é-» taient usées deux générations de Noailles. Elle » vous appartiendra à vous seul; la postérité est » économe de paroles; elle est trop heureuse » quand elle peut rendre un événement par un seul » mot.» Moncey est la gloire du nom français; c'est le caractère le plus pur, le plus irréprochable de toute l'armée.

Ce spirituel général Foy a bien réjoui M. de Candeau: il lui a dit qu'on trouve dans l'article de la charte, qui permet de prendre les propriétés des particuliers pour un intérêt général, le moyen de rendre les biens aux émigrés. Je ne serais pas étonné d'entendre ce même argument à la tribune.

J'ai passé une heure dans les salons de M. Lafitte. M. de Pradt prêchait depuis deux heures; tout en serrant la main de quelques amis, j'ai en-

tendu un point du sermon. Le texte était que l'eprit de Philippe II animait la sainte alliance et que, si on le laissait faire, toute l'Europe *serait bientôt Espagne* : bel avenir que nous prédit M. l'archevêque !

Le général B....., celui qui a commandé en chef l'armée de Portugal, est à Paris. Ses amis disent que c'est un cheval; ses ennemis prétendent que c'est un âne; moi, je crois que c'est un bœuf qui trace bien son sillon, et qui arrive où il veut arriver.

25 février.

Les jésuites s'avancent dans toutes les directions, et toujours à la sape suivant leur louable coutume. Sûrs des sommités sociales où ils trouvent des complices, ils travaillent la masse du peuple ; ils s'insinuent dans les boutiques, dans les halles, dans les ateliers. Une association, dite de Saint-Joseph, a été formée sous leur influence. Elle se charge de placer tous les jeunes ouvriers qui arrivent à Paris, et plusieurs chefs de fabriques se sont engagés à ne recevoir que ceux qui seraient porteurs de certificats des chefs de l'association. Je tiens les détails d'un petit abbé qui s'est enrôlé dans les missions. Ce jeune adepte est enthousiaste du fameux abbé de La Mennais, et il parle avec beaucoup d'irrévérence de sa Grandeur Monseigneur l'évêque d'Hermopolis, ministre de l'instruction publique. En général tous les jeunes prêtres sont des fanatiques, et Charles X trouverait,

comme Charles IX, des instrumens dociles et zélés pour une Saint-Barthélemy religieuse et politique.

Je n'ai pas été content de M. L.... que j'ai vu il y a quelques jours. Son énergie s'éteint, son patriotisme s'amortit : il n'a pas parlé contre la loi du sacrilége, et cependant il la condamne et il la regarde comme une flétrissure pour l'époque où nous vivons. Mais le roi tenait beaucoup à cette loi, et il n'aura pas osé lui déplaire. « Les prêtres, » me disait M. L...., font très-bien leurs affaires » avec les rois vieillissans, surtout quand ils n'ont » pas été assez dévots dans leur jeunesse. Malheu- » reusement le dauphin vieillira aussi, quand, par » le cours ordinaire des choses, il succèdera à son » père, et les prêtres auront encore beau jeu. Il » faudra donc attendre la jeune cour du duc de » Bordeaux pour avoir une réaction contre eux, » mais alors elle sera complète. » C'est nous renvoyer un peu loin ; j'ai meilleure espérance : il me semble que nous ne subirons ni les dernières années de Louis XIV, ni la minorité de Louis XV.

Saint-Séver, 14 septembre 1825.

J'interromps souvent ces souvenirs, et je me repens toujours de les avoir interrompus. Ce travail sans suite et sans liaison conviendrait à ma paresse, si un travail quelconque pouvait lui convenir.

J'ai souvent parlé des jésuites, de leurs manœu-

vres pour entourer le trône et pour étendre leur pouvoir sur toute la France. Il paraît qu'ils ont une influence absolue sur le roi, que son confesseur mène comme un faible Valois. Charles X n'a de volonté que celles de M. l'abbé, mais il y tient comme si elles lui venaient du ciel. C'est lui qui a voulu la loi du sacrilége, l'indemnité, la réduction des rentes; il voudra bientôt une dotation pour le clergé, le rétablissement des ordres religieux, l'anéantissement de la charte, l'ancien régime tout entier. La vanité l'abuse à un point incroyable : quand il revient de la chasse, il se croit Louis XIV; quand il sort de son conseil, il se croit Napoléon. La moindre contrariété l'irrite, et alors cette politesse exquise, cette urbanité classique disparaissent. Il disait dernièrement à un pair : « Eh bien! messieurs, continuez-vous à faire des bêtises?

Les affaires d'Espagne vont comme on l'avait prévu : tous les jours la misère augmente, les anneaux de l'ordre social se brisent, le trésor est sans argent, le roi sans pouvoir, et une anarchie complète, au milieu de laquelle les moines exercent une influence sans bornes sur la basse classe, achève de dévorer ce pays! Ce n'est pas assez : des divisions intestines portent le trouble dans le sein de la famille royale. La faction des absolutistes et des inquisiteurs ne trouve pas Ferdinand assez despote, assez soumis au clergé. C'est être difficile. Elle espère que don Carlos fera renaître les

beaux jours de Philippe II, et une vaste conspiration s'étend de la Biscaye aux colonnes d'Hercule, pour détrôner le roi légitime, et mettre à sa place un usurpateur. Car, ne nous y trompons pas, c'est l'absolutisme qui est maintenant, aux yeux des despotes ligués, le véritable sceau de la légitimité. Nous venons de voir Bessières lever l'étendard de la révolte. Il a échoué, mais un autre lui succédera; le fanatisme ne se lasse pas! Ferdinand pourrait appeler les cortès, et se jeter entre les bras de la classe éclairée, qui ne soupire qu'après l'ordre légal; mais il ne le fera pas. S'il le voulait, la sainte alliance s'y opposerait peut-être. Louis XVIII avait du goût pour la charte, le rôle de législateur le flattait; il voulait qu'on rétablît en Portugal les cortès de Lamego, tels qu'ils furent rassemblés par les premiers princes de la maison de Bragance; mais Charles X trouve cela trop populaire, il voudrait une constitution où l'on ressusciterait les trois ordres; on la ferait adopter par l'Espagne et peut-être parviendrait-on à l'introduire en France.

Louis XVIII était, m'a assuré M. de Jaucourt, très-zélé pour les libertés de l'église gallicane; il avait étudié la théologie et avait des idées très-saines sur la division du pouvoir civil et politique du clergé, qui, sous son règne, n'aurait jamais franchi certaines bornes. Il n'en est pas ainsi sous son successeur. Charles X n'a pas étudié la théologie, il ne se souvient pas que les jésuites ont

assassiné Henri IV : mais qu'y-a-t-il de commun entre Charles X et Henri IV ?

Mille faits prouvent l'influence de ce clergé dont je suis las de parler : le maréchal M..... avait demandé une place de sous-préfet pour son fils ; M. de Corbière n'y vit aucune difficulté et promit. Quinze, vingt jours se passèrent : lassé d'attendre, M..... va chez M. C....., secrétaire général du ministère de l'intérieur, et lui rappelle la promesse de S. E. Nouvelles protestations. « On » est trop heureux de voir entrer dans la carrière » administrative le fils d'un militaire aussi distin- » gué, etc., etc. » Cependant un mois s'écoule sans une décision du ministre. Molitor retourne chez M. C....., et demande si on se joue de lui ; il annonce qu'il s'adressera directement au roi. Alors C....., après quelques hésitations, demande au maréchal s'il connaît M. Fr..... : M..... répond qu'il n'a jamais eu rien de commun avec la police ; mais, monsieur le maréchal, M. Fr..... est un homme important ; on le consulte sur toutes les nominations. Si vous ne voulez pas le voir, faites-lui parler par quelques personnes influentes. Comment êtes-vous avec votre curé ? — Mon curé ! Je ne le connais pas. — Parlez-lui, il sera flatté d'être utile à un homme tel que vous.

M..... rentre chez lui, incertain de ce qu'il va faire ; mais comme il avait le lendemain quelques personnes à dîner, il se décide à inviter le curé, qu'il place auprès de madame. Après le café, il lie

conversation avec lui, le flatte, et finit par le prier de parler à M. Fr..... pour son fils qu'il lui présente. Le curé s'excuse, dit avec une feinte humilité qu'il ne peut rien, que le nom de monsieur le maréchal est plus puissant que toutes les recommandations; cependant il promet de parler à M. Fr..... Le lendemain à huit heures du matin le maréchal reçoit la nomination de son fils.

Il en est de même dans toutes les carrières. La feuille des emplois civils et militaires est dans les mêmes mains que la feuille des bénéfices. Quel joug honteux pour la France! Quel avenir cela nous prépare! A quelles mains seront confiées les destinées de la patrie! Mieux vaudrait être tombés sous la domination des Russes et être régentés par le knout. Les vainqueurs pourraient avoir un jour besoin du courage et des talens, tandis qu'on n'emploie aujourd'hui que la médiocrité et l'hypocrisie. Nous aurions d'ailleurs l'espoir de renverser un pouvoir violent; mais comment résister à un poison imperceptible, lent, qui se glisse dans toutes les veines du corps social et y dépose des germes de mort?

Les ministres sont soumis à ce pouvoir occulte. M. de R..... est auprès de M. de Villèle; Clermont-Tonnerre et Damas sont de la congrégation; Peyronnet lui est dévoué, Corbière lui abandonne toutes les parties de son ministère. S'il y avait un changement, les jésuites seraient plus puissans encore, car ils prendraient pour premier minis-

tre M. de Montmorency ou M. de Polignac dont ils sont plus sûrs que de M. de Villèle qui les repousse par inclination et par prévoyance, et ne leur obéit que par intérêt. J'ai nommé M. de Polignac. On assure qu'il parviendra à tout : je le crois. L'ambassade d'Angleterre est un joli début.

On a beaucoup parlé du voyage de M. de Metternich à Paris : on prétend qu'il n'a pas approuvé la marche de notre ministère; il trouve qu'on se met trop sous la dépendance du clergé, que la cour de Vienne a toujours su tenir à sa place. On l'accuse de s'être élevé contre la liberté de la presse qui n'est, en dernière analyse, que la liberté de se plaindre. Nos ministres en sont bien aussi fatigués que lui; et il peut s'en rapporter à nos dignes députés pour nous imposer et nous bâillonner.

Le ministère marche toujours dans les mêmes voies : l'agriculture et le commerce languissent. Les céréales sont à un si bas prix que les fermiers ne peuvent pas payer leurs baux à ferme, et que le produit de la terre ne couvre pas les frais de la culture. Les grains d'Odessa inondent tout le Midi, et ce fléau continuera, puisque, d'après ce que me disait hier le général Almeyras, qui commande la 11ᵉ division, leur introduction est un article secret de la paix avec la Russie. Ces grains ne coûtent que quatre francs l'hectolitre dans la mer Noire, et ils sont d'une qualité très-supérieure aux nôtres.

On assure qu'ils donnent plus d'un vingtième de farine de plus.

19 septembre.

Après des débats très-animés, la loi d'indemnité a passé dans la chambre des députés et dans la chambre des pairs. C'est un tribut d'un milliard que l'émigration impose au peuple français, car elle ne se contentera pas des trente millions de rente qu'on lui donne. Le système de M. de Villèle, système que repoussent les meilleurs financiers, l'a emporté à la majorité seulement de vingt voix dans la chambre des pairs. Ne pouvant pas renouveler cette chambre, on l'augmentera : pourquoi ne pas l'acheter ? Est-ce qu'il n'est pas vrai le propos de M. de Villèle : « J'ai des bonbons et des cordons » dans une poche; j'ai des verges dans l'autre : on » peut choisir ! »

L'Espagne est toujours dans la même situation. Le clergé et la canaille dominent et poursuivent, sous le nom de *négro*, tout ce qui s'élève par des talens ou de la fortune. Une junte apostolique, dirigée par les jésuites, contrarie toutes les révolutions du ministère qui ne voudrait ni l'inquisition ni la domination de la cour de Rome. Cette junte conspire même contre le roi qu'elle ne trouve pas assez soumis et qu'elle veut remplacer par son frère don Carlos. J'ai vu ce don Carlos en Catalogne : c'est un nouveau Philippe II. Fanatique, cruel, sanguinaire, despote; il ajouterait de nouveaux crimes aux crimes qui se commettent, de

nouveaux malheurs aux malheurs qui pèsent sur cette nation. Jamais la Grèce n'a couru autant de dangers que l'Espagne en court aujourd'hui, et ce sont des chrétiens, ce sont des Français qu'elle peut en accuser.

Paris, 27 janvier 1826.

Foy, qui avait consacré sa vie à la patrie, lui est encore utile après sa mort. Cette mort a révélé au pouvoir l'existence d'un parti qu'on affectait de croire éteint. La souscription pour sa veuve et pour ses enfans s'élevera à plus d'un million. C'est beaucoup en France, ce ne serait rien en Angleterre. Foy est remplacé par l'homme qu'il haïssait le plus, par S..... qu'il regardait comme un intrigant. On a quelquefois comparé Foy à Mirabeau : il en a eu souvent l'éclat; selon moi, il n'en avait pas la profondeur; et Mirabeau me paraît l'homme le plus étonnant que la révolution ait produit. Mais, si Foy ne soutient pas, sous le rapport de l'éloquence, la comparaison avec Mirabeau, combien il le surpasse par ses vertus morales et politiques! Personne n'était plus convaincu, plus pur, plus homme de bien; personne n'aimait son pays et la liberté avec plus de chaleur; personne n'avait plus de désintéressement et d'oubli de lui-même! S..... veut peut-être essayer de marcher sur ses traces; il le tentera en vain. Il n'est pas de mesure à combattre avec les armes d'Achille. L'habileté du cauteleux Ulysse serait plus dans ses allures.

Le chef de la sainte alliance est mort aussi, mais

son ouvrage lui survit. On s'est exagéré, dans le premier moment, l'importance de cette mort. On voyait l'Europe en feu et la Russie en proie à une guerre civile. Nous n'avons pas encore la guerre, et la Russie restera tranquille sous le joug de Nicolas, comme elle l'était sous celui d'Alexandre. Le journal des Débats et le Courrier nous ont donné d'excellens articles sur la Russie, qui est au point où était la France sous les rois de la deuxième race. La féodalité y existe dans toute sa force, dans toute son intégrité, et elle se débat contre le pouvoir absolu. Alexandre, voulant employer le même moyen que les rois de France, cherchait à s'appuyer sur les communes, mais les communes n'existent pas encore en Russie : il n'y a presque que des serfs et des seigneurs. Il a voulu précipiter l'œuvre du temps et la civilisation en affranchissant les serfs et en établissant des colonies militaires; mais les grands vassaux, qui ont deviné le but qu'on voulait atteindre, s'y sont opposés. Il paraît que le mécontentement était extrême et que déjà plusieurs conjurations s'étaient formées pour se débarrasser du magnanime empereur que M. de Metternich était parvenu à enlacer dans les rets de sa diplomatie.

Le clergé et le peuple, qui auraient voulu qu'on marchât au secours des Grecs, étaient aussi mécontens que les nobles et que l'armée; et la douleur que toutes les classes affectent, n'est qu'une hypocrisie. On ment sur le tombeau des rois

comme dans leurs antichambres, un peu moins long-temps seulement.

D'après une statistique que nous donne le journal des Débats, il y aurait dans ce moment en Russie : 580 mille nobles des deux sexes; 400 mille prêtres, 300 mille négocians, un millionde bourgeois, deux millions 500 mille cultivateurs exempts de capitation; deux millions 200 mille Cosaques, trente-deux millions 795 mille paysans vassaux, mille 210 juifs, 120 mille employés, un million d'hommes armés, et enfin un million de sauvages.

Ces calculs sont précieux, et ils nous prouvent qu'il ne peut y avoir de long-temps en Russie que des révolutions du palais, ou une insurrection semblable à celle des noirs qui ont égorgé les blancs à Saint-Domingue. Cette civilisation, dont on vante tant les progrès, n'est pas bien avancée dans un pays aussi vaste que la Russie, et qui ne contient que trois cent mille négocians. Laissons faire le temps : les Russes en sont encore à Louis-le Gros.

Alexandre avait épouvanté l'Europe avec ses colonies militaires; mais elles blessaient les grands, elles mécontentaient les paysans, et il paraît qu'on va y renoncer! L'embarras en Russie n'est pas d'avoir des soldats, mais de les renvoyer quand on n'en a plus besoin. En devenant militaire, le serf russe devient libre et se sépare par cela seul de sa famille. Les seigneurs le regardent comme mort, et ils ne veulent pas permettre qu'il rentre dans leurs domaines où il deviendrait un objet d'inquié-

tude. Après ses longues guerres avec les Turcs, Catherine voulut licencier une partie de son armée; mais ces malheureux soldats, renvoyés de leurs régimens et repoussés des villages où ils avaient vu le jour, ne savaient que devenir. Un grand nombre mourut de misère sur les grandes routes; le reste fut reçu dans des succursales d'invalides. Peut-être est-ce plus pour recevoir ses vieux soldats que pour en avoir de nouveaux, qu'Alexandre avait fondé ses colonies militaires.

Pendant que nous pleurions notre plus grand orateur, une mort prématurée nous enlevait le maréchal Suchet. Il a succombé à Marseille à une longue et douloureuse maladie. C'est une perte pour la France, et surtout pour ses amis. Le maréchal avait des talens et des qualités militaires. Son corps a traversé la France, et on l'a enterré au cimetière du Père Lachaise. Le maréchal Oudinot a lu une notice qui ressemblait un peu à un état de service. B..... a bien parlé; mais il a eu la faiblesse de citer, comme une action éclatante, l'honneur d'avoir présidé à la naissance du duc de Bordeaux: cette phrase a excité le sourire. Est-ce sur une tombe entr'ouverte qu'on doit se montrer courtisan? Est-ce, quand on pleure un ami, qu'il faut penser à soi?... J'ai pris la parole à mon tour: un murmure approbateur m'a plusieurs fois interrompu. Et quand j'ai cessé de parler, le ministre de la guerre et M. de Sémonville m'ont fait des complimens qui m'ont paru sincères. Il me sem-

ble que j'ai captivé l'attention des hommes qui m'entouraient, et, pour la première fois de ma vie, je me suis senti la possibilité de parler en public. Ah ! si je pouvais espérer de faire descendre de la tribune quelques paroles utiles à mon pays, je me rendrais aux vœux de mes amis, je me mettrais sur les rangs pour la députation.

4 février.

Des liens d'amitié m'unissaient à B.....; j'ai cru devoir aller à lui au moment où une accusation grave pèse sur sa tête. Il m'a montré plusieurs pièces, entr'autres une lettre de M. de Châteaubriand à Guilleminot. Cette lettre est parfaite; le ministre des relations extérieures jugeait mieux les opérations militaires que ne le faisait le ministre de la guerre; il sentait le prix de chaque moment, et recommandait de presser la marche vers Cadix; il voulait que les vaisseaux arrivassent en même temps, qu'ils s'embossassent à l'anglaise devant les batteries, et qu'on jetât des bombes sur la ville. « Vous ne partagez pas sans doute les craintes ri» dicules de ceux qui redoutent qu'une bombe » aille tomber sur la tête du roi : il s'agit ici » de la royauté; et d'ailleurs, quand il est sur le » champ de bataille, un roi n'est plus qu'un gé» néral, il doit savoir mourir pour ceux qui, à » chaque instant, prodiguent leur vie pour son » service. » C'est le sens, les expressions sont mieux; personne n'écrit comme M. de Châteaubriand.

Le ministre des relations extérieures pensait

que l'avenir de Bordesoult dépendait de la célérité de sa marche et de la promptitude de ses attaques. S'il avait, en effet, attaqué sur-le-champ le Trocadéro, il l'aurait emporté sans de grandes difficultés, et c'est lui qui aurait reçu le bâton de maréchal. Mais il eut peur de Castagnos. Il échelonna ses troupes pour être à même de le combattre, et plaça Bourmont à Séville. Bourmont, dit-il, sut se faire valoir; il tira parti de tous les travaux, en artillerie et en construction de bateaux, qu'avait ordonnés Bordesoult, et le duc d'Angoulême a conçu une grande idée de la capacité de cet homme dont le dévoûment est si connu.

Le roi d'Espagne mourait de peur à Cadix, et, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il craignait autant les Français que les cortès. Bordesoult intercepta une lettre de la femme de don Carlos à l'envoyé espagnol en Angleterre: elle le priait d'engager l'Angleterre à ne pas les laisser tomber en notre pouvoir.

16 octobre 1826.

Il y a de grandes lacunes dans ces souvenirs; depuis que je les ai interrompus, j'ai composé une brochure intitulée *Esprit militaire*. Le désir d'être utile a seul guidé ma plume; aussi je n'ai pas voulu tout dire. Ce n'est pas en blessant les gens qu'on les éclaire. La vérité ne peut arriver à certaines gens que comme la lumière dans des yeux délicats, par degrés imperceptibles. Que de chapitres je pourrais ajouter sur cet état-major de

cour, qui dévore une partie du budget de la guerre, sur les douze aides-de-camp du roi bigot, qui devrait plutôt avoir douze aumôniers; sur les aides-de-camp et les officiers d'ordonnance du duc de Bordeaux; sur les grades qu'on prodigue aux anciens émigrés, aux Vendéens, aux chouans; sur la garde royale qui coûte plus de vingt millions, sur la gendarmerie, sur les gardes-du-corps, etc., etc. Voilà des plaies mortelles, si on ne les guérit pas promptement, et peut-être sont elles déjà incurables.

J'ai fait, dans le mois d'août, un second voyage à Paris pour obtenir une place d'auditeur pour mon fils : toutes mes démarches ont été inutiles. Il fallait sans doute faire des concessions. M. de Peyronnet est trop vendu à l'aristocratie et à la congrégation pour faire nommer le fils d'un général de l'ancienne armée. Plusieurs de mes amis m'ont témoigné de l'intérêt, surtout Claparède et Truguet; mais personne n'a été aussi chaud pour moi que Bourmont, à qui je n'avais pas adressé la parole depuis Waterloo. Sachant que je demandais cette place d'auditeur, il a dit au garde des sceaux, près duquel il était aussi en instances : « Je vous sollicitais pour mon neveu, j'y » renonce, nommez le fils du général Lamar- » que. » Sa grandeur a préféré des noms inconnus, et je ne sais quel protégé de la dauphine. Cette femme demande de manière à ne pas être

refusée; si jamais elle règne, une autre Médicis s'assiéra sur le trône.

Mon nom, au lieu de protéger mon fils, entrave donc sa carrière : il ne peut rien être parce qu'il se nomme Lamarque..... Pour me distraire de cette pensée qui, je l'avoue, pèse amèrement sur mon cœur, j'ai été passé quinze jours en Angleterre. J'inscris ici le journal de ce petit voyage; il trouve tout naturellement sa place dans mes souvenirs.

NOTES

SUR MON VOYAGE A LONDRES.

J'ai quitté Paris le 2 septembre à 6 heures du soir; je suis arrivé à Boulogne le 3, à 4 heures après midi; j'y ai trouvé madame de Dolomieu, chez laquelle j'ai passé la soirée : c'était encore être à Paris.

Le 4, j'ai parcouru la haute ville : j'ai vu la colonne; j'ai vu l'emplacement des camps. Quelles émotions j'ai éprouvées en foulant ce terrain foulé jadis par la grande armée! Avec quel sentiment douloureux j'ai monté les deux cent soixante-quatre marches de la colonne! Comme on découvre de son sommet les côtes blanches de l'Angleterre, de l'Angleterre où régnait alors la terreur! Le guide devinait sans doute les sentimens qui m'agitaient dans ce pélerinage; il m'a montré l'emplacement où était la barraque de l'Empereur et le champ où il distribua les croix de la Légion. Je suis descendu triste, oppressé, malade, et j'ai regagné la voiture sans visiter les

redoutes qui sont encore conservées. Pourquoi a-t-on démoli le fort en bois qui défendait l'entrée du port? Les Anglais l'ont demandé, dit-on; et eux, ont-ils détruit les fortifications qu'ils avaient ajoutées à Douvres?

Je me suis embarqué avec M. Rotschild qui avait un équipage de prince. La traversée a duré trois heures : les femmes ont été malades, et M. Rothschild a été malade comme les dames. L'or donne bien des priviléges, mais il ne donne pas de dispenses.

En débarquant à Douvres, j'ai vu les quais en bois, couverts de curieux. Au premier mot français que je prononçai, quatre ou cinq domestiques me pressent, m'entourent, me tirent dans tous les sens pour m'emmener dans leurs auberges. Je ne sais comment je m'en serais tiré sans l'arrivée d'un gros monsieur qui s'est écrié : « Prenez le nom de ces drôles. » Tous s'enfuirent, à l'exception d'un seul qui s'était dit Français, qui m'avait crié qu'il avait servi à Austerlitz et à Wagram, et que je suivis à King's Head, chez le sieur Potevin, où je fus logé dans une petite chambre très-propre. Bientôt le domestique vint me trouver tout effaré : on voulait le mener en prison si je n'allais déclarer, chez M. le maire, qu'on ne m'avait fait aucune insulte; j'y consentis, au nom de Wagram et d'Austerlitz qu'il répéta. M. le maire me reçut avec beaucoup d'affabilité, et, s'apercevant que je n'avais pas d'interprète, il me

conduisit dans son salon, où je trouvai une belle demoiselle de dix-huit à vingt ans, qui parlait parfaitement le Français, et qui expliqua à son père que je n'avais à me plaindre que de l'excès de ces domestiques qui tous voulaient m'avoir. Il fit grace sur ma demande, et m'engagea à sortir par son jardin, où je vis pour la première fois ces gazons si frais, ces petites allées si propres qu'on chercherait vainement hors de l'Angleterre.

En quittant M. le maire, j'allai au château de Douvres. C'est là que commence le tribut des schellings qu'il faut payer, et dont nulle part au monde on n'est aussi avide. Du château de Douvres, je découvrais les côtes de France mieux que je n'avais découvert le matin celles d'Angleterre, du haut de la colonne. Le château de Douvres est toute l'histoire de l'Angleterre. On y voit les tours bâties, dit-on, par César, et qui sont en effet de construction romaine; puis l'enceinte des Saxons, puis le château de Guillaume-le-Conquérant, puis la nouvelle enceinte et les fossés profonds que l'on doit à la peur que M. Pitt eut, en 1794, de ces Français qu'il détestait tant. On nomme cette nouvelle enceinte le fort de Williams. Le guide nous montra les casemates en nous disant: « Il y a ici 17 mille barils de poudre; il y en a » là 13 mille barils; voyez ces cinquante mille » boulets et tous ces gros canons. » Ces gens-là

veulent absolument nous faire peur : on dirait que c'est une consigne donnée.

Le 5, à sept heures du matin, je suis monté dans un de ces coachs qui sont mieux tenus et mieux attelés que nos plus brillans équipages, et, pour dix-huit schellings, je me suis assis sur la caisse d'où je découvrais au loin une campagne admirable. Peu de terres sont consacrées à la culture des céréales; mais les prairies naturelles, les champs couverts de luzernes, les houblonnières occupent les trois quarts de la surface. De petites enceintes en bois ou en haies vives, me rappelaient notre Chalosse et surtout le Béarn; les maisons étaient propres, toutes nouvellement peintes, et devant chacune un tapis vert, aux croisées des vases de géranium fleuris, et des figures de femmes charmantes. Nous avons vu deux beaux parcs dont l'un se nomme le Montesquieu.

Cantorbéry, où nous avons changé de voiture, est une très-jolie ville; j'avais regret à la rapidité de notre marche, qui faisait passer devant moi, comme dans une lanterne magique, des objets enchanteurs. Pendant que j'admirais, on me regardait, et ce n'était pas pour m'admirer : tout le monde avait un chapeau, et j'avais une casquette. Il fallait qu'elle fût d'une forme et d'une couleur inusitée; car les Anglais, ces hommes si graves, si penseurs, pensaient à ma coiffure et me riaient au nez.

Aux approches de Londres, les maisons de campagne se touchent. Elles sont petites comme des cages de souris, mais toutes jolies et nouvellement peintes. Les voitures, à quatre, à six chevaux, se succédaient, se croisaient; je n'ai rien vu de comparable en France. J'étais ravi, enchanté; un seul mot m'accabla : *le pont de Waterloo!* Les barbares m'y firent passer pour aller à Leycester-Street.

Le 6, j'ai été visiter Westminster. Dans la chapelle du palais qu'occupait Charles Ier, on a mis onze aigles, prises à Waterloo. Dans la chambre des pairs, l'opposition est à gauche, les ministériels à droite, les indépendans au centre. On a mis une grande affectation à nous montrer le fauteuil où le roi s'assied, la chambre où le roi s'arrête, l'escalier par lequel le roi monte. En général le nom du roi inspire un grand respect : c'est son pouvoir que l'on révère, mais lui est un objet de railleries.

Dans une cour, derrière la chapelle de Charles Ier, on voit une statue de Jacques II, montrant du doigt la place où l'on arrêta son père; elle porte le millésime de 1686. Ce monument prouve plutôt le sentiment filial de Jacques que sa politique : on voit qu'en 1686, le monarque n'avait pas oublié la sanglante catastrophe de 1649; mais on se souvient qu'en 1687, il n'était plus roi d'Angleterre.

J'ai vu très en détail la cathédrale de West-

minster et tous ses monumens. Sur la porte d'entrée est Pitt qui, le bras étendu, semble parler à tous ces morts. Le nombre des monumens est immense : j'ai été étonné d'y trouver celui de Paoli. Marie repose auprès d'Élisabeth. La chapelle, où sont les monumens de Chatam, de Pitt, de Fox, est plus belle que celles des rois. Ne furent-ils pas les vrais rois de l'Angleterre ?

Ces monumens sont d'assez mauvais goût, excepté ceux de Rubillac, qui m'ont paru d'un style pur et d'une touche hardie. Un a produit sur moi une vive impression : il représente un homme, cherchant à arrêter la mort qui sort du tombeau pour saisir une jeune femme. Hélas ! ils sont infructueux, tous nos efforts pour retenir à la vie l'être que nous chérissons; la mort n'écoute pas les prières; si, au moins, elle acceptait les échanges !

Je suis entré à la secrétairerie de la guerre au moment où l'on relevait la garde : c'était un détachement des cuirassiers de la garde; les hommes sont beaux, les chevaux ne valent pas ceux de nos carabiniers. J'ai remarqué que la longe des licols était en chaînettes de fer, de manière que les brides et le bridon étant coupés, il resterait encore au cavalier un moyen de conduire le cheval.

A l'entrée du parc de Saint-James, est un monument représentant un mortier, porté sur un dragon, avec une inscription qui annonce que

c'est de l'airain pris sur l'ennemi à la bataille de Salamanque où Wellington *sauva Cadix et l'Espagne*. A l'autre extrémité est une coulevrine que Bonaparte envoyait d'Egypte, et dont les Anglais s'emparèrent. Jamais ils ne manquent une occasion de rappeler leurs succès; et nous, n'avons-nous rien pris? n'avons-nous jamais vaincu? où sont nos monumens?

Partout il faut donner des schellings. En gagner ou en prendre est la seule affaire de la nation. Voyez ces hommes trotter, ces chevaux galopper; tout cela court après des schellings, mais avec une ardeur, avec une avidité dont nous ne nous faisons pas d'idée, nous autres pauvres diables de Français.

Le soir, j'ai traversé le fameux pont de Westminster : les garde-fous sont si élevés qu'on ne peut pas voir la rivière. C'est, dirait un mauvais plaisant, pour ôter la tentation de s'y jeter. Les amateurs peuvent se satisfaire ailleurs. Ne sachant que faire, je suis entré au cirque d'Asley, et j'ai assisté à la prise de Missolonghi. La pièce se compose de plusieurs actes séparés, qui ont donné au décorateur l'occassion de faire briller son talent. Nos peintres de Paris ne savent pas reproduire le clair de lune; je me suis cru au bord de la mer à l'instant où cet astre se lève sur l'horizon et où ses rayons argentés tremblent sur les flots. Le tableau de l'explosion du temple où les femmes grecques se réunissent, et que fait sauter le saint évêque,

au moment où les soldats d'Ibrahim pénètrent dans l'enceinte, est d'un effet magique : ces jeunes filles, qui restent sur les débris, ces enfans qui, jetés en l'air, retombent dans le gouffre embrasé, sont d'une effrayante vérité. Ici, comme à Paris, comme dans toute l'Europe, le peuple est pour les Grecs; ses vœux ne craignent pas de se prononcer pour le triomphe de la croix; mais il n'en est pas de même dans la Cité où l'on a appris aujourd'hui que quelques bâtimens marchands avaient été pillés par des forbans. Les Turcs trouveraient à Londres, dans le quartier marchand ainsi que dans tous les cabinets de la sainte alliance, plus d'amis que n'en trouvent les descendans de Miltiade; le despotisme et l'avarice détruisent tous les sentimens généreux.

Le 7 septembre.

J'ai commencé mes courses à dix heures, c'est le plus tôt possible à Londres où tout le monde se lève tard : les Anglais sont moins pressés de vivre que les Français. J'ai visité les deux librairies de Bossange et de Dulac. On les vante beaucoup trop: nous avons mieux que cela à Paris. Je me suis présenté chez M. Minett pour qui M. Lafitte m'avait donné une lettre de crédit. Il m'a très-bien accueilli, et nous avons longuement causé agriculture. J'irai voir la campagne où il cultive, d'après la manière écossaise, quatre cents arpens de terrain. Les raves sont le fondement de la culture; après les raves vient le froment qu'on sème

avec du clower, fourrage que j'avais déjà remarqué en traversant le comté de Kent.

L'ordre du conseil, qui permet l'introduction du grain, soulève tous les fermiers; il était cependant nécessaire, au moins pour l'avoine, qui se vendait quarante francs les deux boisseaux. L'Angleterre recèle dans son sein un germe de mort, c'est la division que la force des choses établit entre ceux qui vivent du travail de la terre, et ceux qui vivent par l'industrie; et encore les pauvres paysans, qui travaillent la terre, seraient peut-être du parti des consommateurs : alors il ne resterait d'un côté que les grands propriétaires et leurs fermiers, et de l'autre, la nation tout entière qui, comme les anciens plébéiens de Rome, pourrait bien se retirer un jour sur le mont Aventin.

Les grandes salles de la tour, où l'on nous a montré neuf cent mille fusils, *prêts à tuer des French*, sont très-curieuses. La collection des anciennes armures n'excite pas un grand intérêt, elle vaut cependant mieux que celle qui est à Paris. Il y a des dépouilles des Hollandais, des Espagnols et un grand nombre des nôtres; le guide a eu la délicatesse de ne pas les nommer. Les diamans de la couronne, déposés dans un réduit qui servit de prison au fameux Essex, sont très-beaux, et la vieille sybille, qui les garde, en donne une description claire et détaillée. Saint-Paul m'a ravi d'admiration; Saint-Paul étonne même ceux qui ont vu Saint-Pierre de Rome, c'est le même des-

sein, une croix latine. Le dôme est superbe et paraît plus grand que celui de la basilique de Rome. Là on ne voit que des tableaux de saints; ici on voit des martyrs de la patrie; ceux qui l'illustrèrent par leurs vertus ou la défendirent par leur courage. En admirant ces beaux monumens, dont les uns sont d'une touchante simplicité, les autres d'un style plus élevé, je déplorais l'ingratitude, ou plutôt l'insouciance de la France. Hélas! nous n'avions, avant la révolution, que des esclaves, des courtisans et un maître; nous n'avons depuis que des factieux qui se disputent le pouvoir et la patrie; la sainte patrie ne fut jamais, ne sera jamais rien pour vous.

Ce ne sont pas seulement les généraux en chef Abercromby, Nelson, Thomas Moore, Cornwallis qui ont l'honneur d'être admis dans ce Panthéon des dieux de la Grande-Bretagne; le général Picton, le colonel Cadogan, de simples capitaines de frégates, y ont reçu l'immortalité par ces seuls mots: *Erected at the public expense.*

J'ai parcouru la magnifique rue du Régent, la place de Port-Land et le parc bordé de superbes édifices. Il n'y a rien à Paris qui approche de cette magnificence; il n'y a même rien de comparable ni à Naples, ni à Rome. Ici tous les édifices sont des palais, et des palais somptueux. La brique, recouverte d'un ciment brillant, ressemble parfaitement à de la pierre. Les pilastres, les colonnes décorent tous les péristyles. Le parc, qui est im-

mense, offre d'admirables tapis de verdure et de fort belles eaux. Comme nos petites allées des Tuileries et du Luxembourg sont mesquines auprès de Hyde-Parc, Saint-James et de Regent-Parc! Ce contraste, ou pour mieux dire cette réunion de la nature dans sa simplicité et de l'art dans toute sa magnificence, remplit l'ame des plus douces émotions : je n'oublierai jamais cette soirée; la pluie, le vent glacial ne diminuaient pas mon ravissement, et c'est dans la nuit qu'un rhume et un violent mal de gorge m'ont appris que j'y avais souffert.

Le 8 septembre.

Ce matin le temps est affreux, et j'ai passé une mauvaise nuit; mais je ne veux pas me reposer; je serais malade si j'en avais le temps : je ne l'ai pas, je garderai ma verticale et je sortirai.

Je suis sorti, me voilà rentré, qu'ai-je vu? Chelsea : cet édifice, dont on parle tant, n'approche pas des Invalides. J'ai traversé Hyde-Parc, puis Grosvenor-Square, Berkley-Square, et nous avons gagné la Cité. Traversant ensuite la rivière sur le pont de Black-Friaras, nous sommes arrivés au bord du trou où commence le chemin sous la Tamise. Il faut monter quelques degrés pour parvenir à une immense machine à vapeur qui sert à retenir les eaux qui arrivent en abondance, à descendre les matériaux et à retirer les terres. L'appareil est très-ingénieux. Le puits a près de quatre-vingts pieds de profondeur; il y a des rou-

tes de quatorze à quinze pieds de haut qui communiquent entr'elles par des ouvertures. La largeur est de quinze pieds : il y a déjà cent trente pieds de fait, et l'on est depuis long-temps sous la Tamise. Plein du souvenir du chemin de la grotte de Naples, je m'attendais à de plus grandes proportions. Le travail va lentement, on n'avance guère que de quatorze pieds par semaine. Le succès m'en paraît assuré : il ne pourrait être contrarié que par une trop grande masse d'eaux qu'il serait impossible d'extraire.

9 septembre.

Robert Wilson jouit ici d'une grande popularité; mais il en a cependant moins que M. Hume. M. Hume se consacre à redresser tous les torts; il est excessivement riche, et emploie sa fortune à soulager ses concitoyens et à leur être utile. Un bureau, où sont employés plusieurs secrétaires, est établi par lui, dans la Cité, pour recevoir toutes les plaintes contre la compagnie des Indes; un second bureau reçoit à Westminster toutes les accusations contre le ministère et ses agens, et c'est avec tous ces renseignemens qu'il vient siéger à la chambre des communes où il désole les ministres.

Un autre membre de cette chambre, M. Martin Gallevai, fait pour les bêtes ce que M. Hume fait pour les hommes. Il a pris sous sa protection les chevaux, les bœufs, les moutons, et il accuse les cochers et les bouchers quand ils font trop souffrir ces pauvres animaux. Cette philantropie n'a pas

empêché que, dans les dernières élections, cinq des électeurs opposés à M. Martin, n'aient été à moitié grillés par ses partisans qui ont mis le feu à la maison où s'assemblaient leurs antagonistes.

Je viens de voir le panorama de Mexico. La vue est prise de la grande place où l'on découvre à la la fois le grand cirque avec un combat de taureaux et une procession. Voilà bien les Espagnols! il faudrait, pour compléter leur bonheur, faire griller un Juif sur une autre partie de la place. Il y a à Mexico presqu'autant d'églises et de couvens que de maisons. Comment fonder une république dans un pareil voisinage?

Le grand lac qui, du temps des cortès environnait la ville, est desséché dans les trois quarts de son pourtour; de vastes prairies, vertes comme celles de l'Angleterre, l'ont remplacé. L'aspect de Mexico n'est pas riant. Ces maisons en briques ressemblent à une prison. On ne voit personne dans les rues. Les tauriadors et les prêtres ont réuni autour d'eux toute la population.

J'ai terminé ma journée au théâtre de Hay-Market. On donnait une pièce intitulée *Echange n'est pas vol;* les décorations changent à chaque scène. On a fini par une mauvaise parodie du jugement de Midas. La musique ressemble à notre ancienne musique française: elle est vive, spirituelle, adaptée aux paroles; quelques airs m'ont rappelé la facture de Dalayrac.

Le 10 septembre.

En allant à Hampton-Court, je me suis détourné de ma route pour voir le palais du duc de Devonshire. L'édifice est petit, mais de bon goût, et les appartemens contiennent une admirable collection des plus grands maîtres de l'Italie. La bibliothèque est très-considérable; elle occupe plusieurs pièces dont les croisées donnent sur le parc. Dans l'appartement du duc, j'ai remarqué un portrait de *Napoléon le Grand*. J'étais fier de la justice rendue à mon ancien général; mais ce mouvement d'orgueil a été puni, lorsqu'en levant les yeux, j'ai aperçu au-dessus Wellington avec un air de tambour-major, et brandissant une épée comme celle que portait Duguesclin. Cet homme des circonstances, ce général sans talens, ce fils de nos sottises, passera pour un grand capitaine. Waterloo a effacé Eylau, Iéna, Austerlitz et Wagram. C'était un va-tout, où l'on avait mis en jeu tout ce que nous avions gagné pendant vingt ans, et nous l'avons perdu !

Hampton-House est un palais bâti par le cardinal Wolsey qui en fit cadeau à Henri VIII en 1526. L'architecture en est imposante, et le parc de Versailles n'est qu'une miniature en comparaison de son parc, où des milliers de chevreuils et de daims couvrent d'immenses tapis verts, dont les bornes échappent à la vue. La Tamise en borde une partie. Avant de nous conduire dans les appartemens, on nous a montré un pied de vigne

qui est bien certainement le plus beau de l'Europe; il est protégé par un couvert en verre. On le planta en 1769; il couvre soixante et douze pieds de long sur vingt de large, et j'y ai vu plus de deux mille grappes de raisin toutes belles, colorées et presque mûres.

Le 11 septembre.

Je me suis décidé à aller à Windsor : je suis parti par un coach, je m'y suis trouvé avec une jeune demoiselle de seize ans et sa sœur, jolie enfant de huit; elles parlaient très-bien français, trop bien pour la réputation de M. Durand, mon guide espagnol; il m'avait fait payer cinq schellings pour chaque place qui n'en coûte que quatre. M. Durand connaît Londres et toute l'Angleterre mieux qu'aucun Anglais; mais il me vole et je m'en venge en lui disant : « M. Durand, votre femme est une Anglaise jeune, jolie, fraîche comme une rose, blanche comme un lys, vous êtes noir comme une taupe. Vos enfans sont blonds, je parie que vous..... » M. Durand comprend comme s'il était Français et se fâche comme un Espagnol; dans les montagnes des Asturies dont il est originaire, il me poignarderait.

J'ai parcouru les salles du château, conduit par un domestique qui en explique les peintures. Je ne sais pas si, comme il y a des époques pour le développement des sciences et pour la gloire des armes, il n'y en aurait pas aussi où la nature se plaît à se montrer sous ses plus belles formes.

Quel cortège de jolies femmes environne Charles II! Avec quelle suavité les a peintes le pinceau de Laly! Comme le monarque voluptueux devait se plaire à côté de ces comtesses de Northumberland, de Rochester, de Grammont; de ces duchesses de Richemond, de Cleveland, de Sommerset que mon valet incivil appelle grossièrement ses concubines. J'en demande bien pardon à Hamilton qui veut nous faire croire à la sagesse de sa sœur; mais le regard et la physionomie de la belle comtesse de Grammont n'annoncent pas la froide réserve dont il la qualifie.

Laïssons la beauté, revenons à la gloire. Voyez-vous cette armure, ce fut celle du fameux Prince Noir qui a été, il faut bien en convenir, notre roi à nous Gascons. Voyez-vous ce tabouret rouge qui est au milieu de l'appartement? Il y a un petit aigle avec un guidon français. Eh bien tous les ans, le 18 juin, Wellington vient en grande pompe apporter un drapeau semblable. Cet usage n'est pas nouveau. Le descendant du duc de Marlborough est obligé de porter encore, chaque année, le 2 août, anniversaire de la bataille de Blenheim que l'on nomme Hochstet, un petit drapeau fleurdelysé : c'est l'hommage, le tribut qu'il doit pour la terre de Blenheim que lui accorde la munificence nationale! Français, n'avez-vous jamais vaincu, ne pourriez-vous pas vous énorgueillir aussi de quelques époques? Devriez-vous appren-

dre d'un peuple de marchands à honorer, à éterniser la gloire?

Montons à la tour que construisit Guillaume-le-Conquérant. Cent degrés de pierre vous conduisent à la salle d'armes où vous voyez l'armure du roi Jean, pris à Poitiers, et celle de David, roi d'Écosse. La première devrait être à Bordeaux, car c'est bien nous Gascons qui gagnâmes la bataille de Poitiers où nous étions quinze à dix-huit mille hommes, et où les Anglais n'avaient que six cents hommes d'armes.

Les chambres de cette tour sont petites, mais assez bien décorées; on monte sur la plate-forme dont la vue est très-étendue : cette vue jette les Anglais dans une espèce d'admiration qui m'a étonné, moi habitant des hauts lieux, moi qui ai gravi les sommets et des Alpes et des Pyrénées.

Je n'ai pas voulu quitter Windsor sans voir la chapelle qui est un chef-d'œuvre gothique, et où se trouve le tombeau des rois d'Angleterre. On y remarque un monument touchant, élevé à la princesse Charlotte que tous les Anglais regrettent; une immense draperie, ou pour mieux dire un linceul funèbre, couvre le lit sur lequel la jeune princesse repose dans une attitude de douleur; quatre filles à genoux sont aux quatre coins du lit, et elles versent des larmes. On devine ces objets plus qu'on ne les voit, et c'est la première fois, je crois, que la sculpture emploie ainsi le vague, le nébuleux. Au-dessus est la princesse

montant au ciel et regardant encore l'enfant qu'elle laisse entre les mains de l'Angleterre éplorée. On dit que cette statue est d'une grande ressemblance. Quelles douces traces laisse la jeunesse moissonnée avant le temps ! Mourir jeune, n'est-ce pas toujours vivre jeune dans la mémoire de nos amis ? Ah ! il avait raison Plutarque, quand il disait que cette mort prématurée était un présent des cieux.

Le séjour du château de Windsor, où l'on fait de grandes réparations, doit être fort triste, et je conçois le goût du roi qui habite un petit palais situé à trois milles de distance. Je me suis longtemps promené dans le parc où j'ai lu quelques scènes de Mithridate; les beaux vers de Racine m'ont paru plus harmonieux sous les beaux ombrages de Windsor.

A cinq heures, j'ai rejoint mon coach où j'avais retenu deux places d'intérieur; le hasard m'y a rendu témoin d'une scène, où j'ai pu observer le caractère anglais. Cinq personnes étaient déjà dans la voiture : je suis entré avec peine; un jeune monsieur ne paraissait pas décidé à se resserrer dans son coin; un mouvement un peu brusque de ma part l'y a contraint. Mon domestique restait à la portière, et, comme je lui témoignais mon étonnement de ce qu'il n'avait pas de place, il m'a répondu : « Si je n'en ai pas je prendrai la poste aux dépens de l'entrepreneur. Je suis inscrit, cela suffit, ne vous embarrassez de rien, ne dites rien. »

Au bout de quelques minutes arrive l'inspecteur avec le registre; il dit au jeune homme qu'il n'y avait de place ni pour lui ni pour une belle dame placée à son côté; le jeune homme assure qu'il a envoyé le domestique de l'auberge, et qu'on doit l'avoir inscrit: l'entrepreneur montre la liste; la discussion s'établit; elle est longue et froide; chacun fait valoir ses droits. En France tous les assistans auraient pris parti; quelque beau monsieur, qui aurait voulu se montrer galant, m'aurait pressé de me séparer de mon domestique pour que la belle dame restât dans la voiture; en Angleterre tout le monde a gardé un silence profond. Au bout d'une demi-heure de débat, le monsieur, déclarant qu'il ne sortirait pas, l'entrepreneur lui a dit qu'il pourrait faire venir un homme de loi et lui coûter beaucoup de frais, mais qu'il aimait mieux le laisser dans la voiture et en faire venir une autre. Il a en effet donné des ordres; on a dételé les chevaux, et, au bout de cinq minutes, est arrivée une autre voiture où chacun s'est pressé de monter. La jeune dame et son cavalier ont voulu descendre, mais on a fermé la portière, et nous sommes partis les laissant dans leur voiture au milieu des ris immodérés et des applaudissemens d'une foule immense qui s'était réunie autour de nous.

J'avais vis-à-vis de moi une femme d'environ trente ans. Au premier moment, elle ne m'a pas paru jolie avec ses grosses lèvres arabes et ses pom-

mettes relevées à la cosaque; mais de beaux yeux, de jolies dents, des mains d'une extrême blancheur la rendaient agréable. Chaque fois qu'on changeait de chevaux, un homme, qui était au-dessus de la voiture, se penchait, demandait de ses nouvelles et lui tendait la main; elle la serrait avec une vivacité, avec un sentiment de bonheur qui donnait à sa physionomie quelque chose de céleste. On y lisait de doux souvenirs du passé, une satisfaction du présent, une confiance dans l'avenir, qui la faisaient ressembler à une tête de Raphaël. Elle a dû s'apercevoir des impressions que j'éprouvais; c'était la joie de voir un être parfaitement heureux! Son regard ne s'abaissait pas par timidité ni par pruderie, il exprimait une bienveillance parfaite. Je voudrais que ma femme eût un regard semblable; mais où sont les femmes qui savent regarder un homme sans inspirer de la crainte ou de la jalousie à celui qui les aime?

. . . . . .

Le 12 septembre.

J'ai été visiter les docks de la Compagnie. Il faut un billet pour y entrer, et M. Minett m'en avait envoyé un le matin. Je m'attendais à voir une vaste nappe d'eau et une multitude de vaisseaux; mais cette fois mon imagination était loin de la réalité. Ces docks sont des mers intérieures qu'entourent les plus grands et les plus riches magasins, et qui paraissent contenir tous les vaisseaux du monde. Nous sommes entrés dans quel-

ques salles; le cacao, le sucre, le rhum, les remplissaient. Dans certains quartiers étaient enterrés des bois de campech, des bois d'acajou, qui suffiraient à la consommation de l'Europe. Tous les articles sont dans la même proportion. Bonaparte avait trouvé le vrai moyen de détruire l'Angleterre; elle mourra le jour où l'univers cessera d'être son tributaire. Le blocus continental contre lequel on a tant crié, était un glaive enfoncé dans sa partie vitale. Le spectacle d'une si grande prospérité m'affligeait, m'humiliait presque. Pourquoi ne sommes-nous pas arrivés au même point? Notre sol est plus fertile, ses habitans sont aussi actifs, aussi courageux, aussi entreprenans, aussi spirituels; mais loin de les aider, le gouvernement les contrarie sans cesse! Il croit qu'un peuple pauvre est plus disposé à l'obéissance; mais n'est-il pas aussi plus près du désespoir?

Un petit bâtiment nous a portés, en moins d'une demi-heure, à Greenwich, ce superbe établissement que l'Angleterre montre à ses matelots, comme l'asile de leur vieillesse et la récompense de leurs glorieux services. La grande salle est remplie de tableaux où l'on rappelle sans cesse les combats où M. de Suffren fut vaincu. Mais M. de Suffren fut plus souvent vainqueur. Qu'importe? les Anglais n'en conviennent pas, et il faut que leurs marins soient convaincus qu'on ne peut jamais les battre. J'ai visité l'église, le réfectoire, l'établissement des enfans. Le parc est très-beau, il sert de pro-

menade aux vieux marins; mais, si bien qu'ils y soient, ils n'y restent pas, et ils préfèrent venir s'asseoir sur les bords de la Tamise et la voir sillonnée par ces milliers de vaisseaux qui leur rappellent leurs voyages dans toutes les mers du monde.

Le 13 septembre.

A huit heures du matin, j'étais à Hyde-Park à voir manœuvrer quelques pelotons. J'ai été étonné de la belle tenue des sous-officiers; ils sont vêtus d'un drap très-fin, et ont de l'or sur les revers et sur les schakos; ils ne portent pas de fusil, mais ils portent une longue pique très-ornée et un long sabre comme les officiers. Je crois que nous devrions armer ainsi nos sergens. Ils s'occuperaient plus de leurs pelotons, engageraient les soldats à tirer juste, et rendraient de grands services.

L'armée anglaise manœuvre sur deux rangs; j'ai cependant vu ses pelotons arriver sur trois et même sur quatre. Elle a trois ports d'armes : un à volonté, l'autre pour la marche et le troisième, quand les soldats sont dans les rangs. Je crois qu'on pourrait adopter le second que nous n'avons pas et qui doit être moins fatigant.

Dans le feu, la baïonnette n'est pas au bout du fusil, et cela vaut mieux; cette baïonnette, dont on se sert si rarement, fait tomber le bout du fusil et cause, en grande partie, notre mauvais tir. Les Anglais ont aussi un temps d'exercice qui vaut mieux que le nôtre, au lieu de : *préparez ar-*

mes et de rester le fusil en l'air, ils l'abattent horizontalement, de manière que pour tirer ils sont obligés de le relever; ils baissent en même temps la tête et visent long-temps. Cela m'explique la supériorité que je leur ai reconnue dans les Calabres où je me suis souvent battu contr'eux.

Je suis revenu par Portsman-Square, Cawendish-Square, Oxfort-Street, et je suis entré au muséum en me réclamant de ma qualité d'étranger. La bibliothèque n'est pas comparable à notre bibliothèque : la collection des minéraux est plus riche que la nôtre, mais les animaux sont chez nous plus nombreux et mieux empaillés; nous sommes plus riches aussi en statues romaines. Ils l'emportent en antiquités égyptiennes, en vases étrusques et en marbres grecs. J'ai long-temps admiré ces beaux débris que lord Elgan enleva au Parthénon; ces combats des Centaures et des Lapithes qui ornaient les frises, la procession des panathénées, et cette multitude de statues arrachées à la barbarie des Turcs. Plût à Dieu qu'il eût pu tout emporter : les boulets d'Ibrahim ne causeraient pas dans ce moment d'éternels regrets aux amis des arts.

Les conducteurs, ou pour mieux dire les directeurs du muséum, sont très-affables. Un vieillard, qui m'accompagnait et qui parlait français, m'expliquait tout avec beaucoup de complaisance; ses attentions ont redoublé lorsque, passant devant un buste sur lequel était écrit : « Inconnu », j'ai

distingué les traits d'un Gordianus, et le lui ai nommé; il m'a regardé, m'a serré les mains, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire remettre son chapeau. Hélas! il rendait hommage non à la science, mais au hasard qui m'avait rappelé cette tête que j'ai dans ma modeste collection de médailles : ainsi l'ignorance peut quelquefois éblouir le vrai savoir.

Le 14 septembre.

M. Sauvan, dont les notes m'ont été très-utiles, m'avait recommandé de visiter une brasserie. Je me suis fait conduire à celle de MM. Barkley et Perkins, qui est la plus belle de l'Angleterre. On ne peut pas se faire une idée juste d'un pareil établissement où tout se fait par la vapeur. On y fabrique plus de sept cents barriques de bierre par jour. Il me tarde de revoir messieurs les Bordelais, pour les entendre vanter leurs petits chais et leurs petits tonneaux. Qu'ils aillent chez M. Barkley, et ils verront cent tonneaux dont quelques-uns contiennent mille barriques. Les différentes espèces de bierre ont un étage différent où on les refroidit: ici, c'est l'ale, là le porter; en bas, c'est la bierre commune. Tous les procédés qu'on emploie pour moudre le grain, pour le houblon, pour la cuisson, sont admirables; mais j'étais las de monter, de descendre de petits escaliers suspendus entre des chaudières de cent cinquante pieds de circonférence.

Je me trouvais dans le quartier de Bedlam:

j'ai voulu voir cet établissement dont on parle tant. L'édifice est vaste, l'architecture en est simple; on y arrive par une grande cour, ou plutôt par un joli jardin où des bordures de fleurs jaunes encadrent des tapis de verdure. Quelques marches conduisent à un péristyle, d'où l'on entre dans un corridor spacieux. Les salles pour les hommes sont à droite, celles pour les femmes sont à gauche. Elles consistent dans une longue galerie, large d'une vingtaine de pieds, sur laquelle s'ouvrent de petites chambres; il y a dans chacune un lit, une table et une chaise. Ces salles sont d'une propreté qu'égale à peine celle de nos salons les plus soignés. Il y avait cent trente hommes au moment où je les ai visitées.

Je croyais que les fous de diverses espèces étaient séparés, et qu'on leur faisait subir un traitement moral et par conséquent différent; il n'en est pas ainsi: ils sont tous confondus, ou plutôt classés selon le degré d'aliénation; les seuls remèdes dans lesquels les Anglais placent des espérances de guérison sont ceux qu'administrent les médecins qui viennent dans l'établissement trois fois par jour.

J'étais curieux d'entrer dans le quartier des femmes, et j'ai été bientôt satisfait. La première chambre contenait sept à huit octogénaires. Nous en avons vu ensuite de plus jeunes. Leur regard était fixe et hagard. Elles gardaient, en général, un silence profond qui avait tout le caractère de la

stupidité; deux seulement m'ont paru belles et absorbées dans une espèce de contemplation. J'ai demandé à ma conductrice la cause de la folie de ces malheureuses femmes. Belles et tendres françaises, vous allez me répondre : « Les peines du » cœur, les maux de l'amour, les perfidies des » amans, la jalousie, les trahisons d'un époux » adoré, etc., etc., etc. » Hélas ! non : ce n'est rien de tout cela. Oserais-je vous le dire ? Eh ! oui, il le faut bien : c'est l'ivresse, l'abus des liqueurs fortes, l'ale, le porter, le genièvre, l'eau-de-vie, le rhum, qui peuplent Bedlam. Ce n'est pas anacréontique, ce n'est pas sentimental; il n'y a là de quoi faire ni romans, ni élégies, mais c'est la vérité. Cent dix femmes étaient dans cet hospice. Un régime sévère, une nourriture saine et des bains en guérissent un grand nombre.

En sortant de Bedlam, je suis entré chez un boulanger pour examiner les différentes espèces de pain : il est cher et d'une digestion difficile, parce qu'on y emploie beaucoup de farine de pommes de terre. ...

La viande coûte de douze à vingt sous la livre, et cependant presque tout le monde en mange. Les fermiers, les agriculteurs sont en général beaucoup mieux vêtus, beaucoup mieux nourris que nos paysans. Je n'ai pas vu de chaumière qui n'ait des vitres, et cela accroît ma détermination d'en mettre chez tous mes métayers des Landes. Je veux aussi les obliger à nourrir plus de co-

chons, plus de poules, plus de moutons; je veux qu'ils portent des souliers et de meilleurs habits; en leur créant des besoins, je leur donnerai de l'industrie et je releverai leur condition; l'homme sans besoins est une brute, un Lazzaroni.

Si les agriculteurs sont en Angleterre moins malheureux que nos paysans, il n'en est pas de même des artisans, des hommes employés dans les cantons industriels. On ne se fait pas d'idée de leur misère. Je l'ai déjà dit: la division de la population est le plus grand danger qui menace l'Angleterre. En France, sur trente millions d'habitans, vingt-quatre ou vingt-cinq millions s'occupent de l'agriculture, et cinq ou six millions seulement se livrent à l'industrie. En Angleterre, au contraire, cinq ou six millions s'occupent de l'agriculture et treize ou quatorze millions s'occupent de l'industrie; si vous ajoutez à cela les produits incalculables de dix à douze mille machines à vapeur qui donnent le travail de soixante à quatre-vingt millions de bras, vous verrez qu'il faut la consommation de tout le globe, pour que les fabriques et les manufactures de l'Angleterre prospèrent et même se soutiennent. Chaque état qui élève une fabrique, qui importe une machine, fait un acte d'hostilité contre l'opulente Angleterre. Un jour viendra donc, et il n'est peut-être pas loin, où de grandes commotions amèneront un nouvel ordre de choses.

Si l'on ajoute à ce mal réel et profond, le poids

accablant de la dette publique, qui obligera l'Angleterre à une banqueroute ou du moins à suspendre ses paiemens à la première guerre; si l'on y ajoute la mauvaise distribution de la propriété, la taxe des pauvres qui produit, qui crée des pauvres, et que cependant il n'est pas possible de détruire, on verra que notre France est dans un état moins inquiétant pour l'avenir, et qu'il dépend de notre gouvernement de la faire parvenir à un haut point de prospérité. Il serait toutefois imprudent de vouloir prophétiser l'avenir de l'Angleterre : l'instruction y est générale et elle se perfectionne chaque jour; le courage civil et militaire, l'audace commerciale, l'amour de la patrie y sont portés au plus haut degré, et, avec ces vertus, les nations ne meurent pas; elles peuvent souffrir, subir des changemens, mais elles se relèvent et puisent une nouvelle vie dans ces épreuves. Je suis pourtant curieux de voir comment, dans la prochaine session du parlement, on va résoudre le grand problème du prix des grains et de l'introduction que le ministère en a permise. La masse du peuple anglais, c'est-à-dire les cinq sixièmes doivent vouloir manger le pain à bon marché; les fermiers doivent désirer le vendre cher et ils y sont même obligés pour pouvoir payer le prix des fermes qui est doublé depuis trente ans, et pour suffire aux frais de l'agriculture, qui sont tels que, dans certains comtés, les

fermiers ne veulent même pas continuer à cultiver pour rien.

Ce qui distingue l'Angleterre, c'est particulièrement l'esprit d'association : ce sont les particuliers qui font tout, et, chez nous, le gouvernement veut tout faire. Ce sont les particuliers qui ont construit le pont de Waterloo, qui creusent les canaux, qui entretiennent les routes; c'est une association qui a fondé l'hôpital de Bedlam, et qui en fait les frais; aussi ai-je écrit sur le registre qu'on m'a présenté : « Hommage à l'humanité des individus! elle l'emporte sur la fastueuse générosité des gouvernemens. »

18 septembre.

Ce matin, à cinq heures, je me suis embarqué sur un bateau à vapeur; c'est en descendant la Tamise que j'écris ces lignes.

Nous voici à la hauteur de Malgrate qui paraît une jolie ville. Toute la côte de Kent est coupée à pic et semble de loin un long rempart blanc; il serait très-difficile d'y aborder; mais il n'en est pas ainsi sur les côtes d'Essex.

Les vaisseaux se touchent jusqu'à quatre ou cinq milles au-dessus de Londres. C'est une forêt! Greenwich m'a paru moins imposant en descendant la Tamise. Le bâtiment est bas, c'est le défaut des édifices anglais. Ces colonnes, de l'ordre corinthien, sont trop fuselées, trop élégantes; elles semblent trop fragiles; l'ordre lourd et so-

lide de Pestenne aurait mieux convenu dans un établissement de ce genre.

La rivière s'élargit à chaque pas. Les côtes sont, en général, basses et d'un aspect monotone ; la seule chose qui ait frappé mes regards, ce sont les squelettes de trois pendus que l'air de la mer a tout-à-fait noircis ; ces squelettes sont ceux de matelots condamnés à mort après la fameuse insurrection de la flotte du nord en 1796. Jamais l'Angleterre n'avait couru un aussi grand danger.

Nous avons vu l'embouchure de la Medway que jadis le Hollandais Ruyter remonta ayant un balai au haut de son grand mât. La flotte de Chatan était en ligne, au nombre de vingt vaisseaux. Trois ou quatre seulement sont armés ; mais les autres peuvent l'être dans huit ou dix jours. Tout est préparé dans les magasins, et chaque vaisseau a sa garnison qui le rejoint au premier appel. L'Empereur avait adopté cette méthode.

Nous sommes peu nombreux sur le bâtiment ; deux passagers seulement parlent français : l'un est un médecin de l'armée anglaise en Catalogne, et l'autre un officier anglais du 27e ; il a reçu une balle au bras dans un combat contre ma division. Il est étonnant comme on s'aime quand on s'est tiré des coups de fusil. On a une espèce d'estime réciproque, de bienveillance fine et active, qui forment un lien tout particulier. Ces deux Anglais qui connaissaient mon nom et qui l'avaient lu sur mes bagages, m'ont accablé d'égards et de

soins. Le premier est attaché au régiment de Wellington qu'il connaît beaucoup et dont nous avons parlé. Il paraît que le moderne Marlborough ne ressemble pas à l'ancien qui était populaire et économe. Wellington, froid et convaincu de sa haute capacité, est haï de tous ceux qui l'ont approché. Dédaignant la popularité ou désespérant de l'obtenir, il est plein de l'orgueil des castes, et il passe pour se vendre au pouvoir. Ses affaires sont dans le plus grand dérangement; il a perdu plus de cent cinquante mille guinées en jouant avec le duc d'York, et en pariant des sommes énormes aux courses de chevaux; les dames ont aussi contribué à accroître les embarras du noble duc qui les aime avec ardeur.

La nation anglaise se couvre d'une tache ineffaçable dans l'affaire des Grecs. J'ai passé devant les bateaux à vapeur qu'on a fabriqués avec l'argent de l'emprunt, et aucun ne peut servir. Le fameux philhellène, lord Cochrane, a exigé qu'on déposât trente-cinq mille livres sterling avant de partir, et M. Riccardi, autre philhellène des bords de la Tamise, retient une prime de soixante mille livres sterling pour l'emprunt dont il ne reviendra pas un sol aux malheureux Grecs. Je suis fâché que le nom d'un Français, le général L....., se trouve mêlé avec celui de ces messieurs. Il paraît qu'il avait reçu douze mille livres sterling pour faire fabriquer un bateau en Amérique, et qu'il a fait un tout autre emploi de ces fonds sacrés. Quelle

différence du comité grec de Paris, qui vient de publier des comptes qui l'honorent! Quelle différence de la conduite de M. Eynard, qui s'immortalise par sa générosité et par son active bienfaisance!

Je croyais que le gouvernement anglais était pour quelque chose dans les secours donnés aux Grecs; mais il laisse faire les particuliers et se borne à ne pas les contrarier. Nous ne nous éleverons au niveau de l'Angleterre, nous ne fonderons parmi nous un véritable esprit public que par l'esprit d'association. M. Alexandre de La Borde a publié sur cette matière un ouvrage plein d'intérêt, et dont on fait grand cas en Angleterre; on y apprécie aussi beaucoup l'ouvrage de M. Dupin. Un livre semblable sur la partie morale et intellectuelle de l'Angleterre est encore à faire.

J'ai eu de longues conversations avec le médecin anglais qui a voyagé dans toute l'Europe, et qui va passer son hiver à Rome. Cette facilité avec laquelle les Anglais se déplacent et se transportent à de grandes distances est un trait caractéristique de cette nation. Ce médecin est un homme plein d'esprit et dépouillé de tout préjugé national. Il ne pardonne pas à Wellington d'avoir laissé juger et fusiller le maréchal Ney, qui était couvert par le traité de Paris. Le sang doit retomber sur sa tête. Il prétend que, sans les efforts de l'Angleterre, l'Autriche aurait exigé, au congrès de Vienne, la Lorraine et l'Alsace. C'est pour fermer à jamais l'I-

talie que l'on a donné, suivant lui, Gênes au Piémont. Je lui ai facilement prouvé que cela ne changeait rien aux localités, et que nous descendrions dans la vallée du Pô sans nous embarrasser de Gênes. L'idée que la France pourrait reprendre un jour la Belgique le bouleversait. L'Europe serait alors, disait-il, notre tributaire.

Il est convenu avec moi que la vapeur, dont on n'a point encore calculé les effets, devait changer la face du monde et qu'elle détruisait surtout la science nautique à laquelle l'Angleterre a dû ses succès. Les batailles navales deviendront comme celles des Romains et des Carthaginois, des combats d'infanterie où les plus braves et les plus nombreux l'emporteront. Alors notre France pourra venger tous les outrages qu'elle a reçus.

A deux heures et demie, nous avons abordé à Boulogne où des gardes nous ont conduits, comme des prisonniers, à la douane. Quand donc s'abattront ces barrières qui séparent les nations?

LETTRES.

LETTRE PREMIÈRE.

Saint-Séver, 31 août 1815.

Mademoiselle,

Je remercie le ciel et Mme Bouilly de m'avoir fait vous connaître; mais comment vous remercierais-je de la lettre que je viens de recevoir de vous? J'ai fait partager à ma sœur le bonheur que j'ai eu à vous lire; elle sait votre lettre par cœur, et, quand un moment de découragement s'empare de moi, elle m'en récite des passages, et puis elle retourne mon portefeuille pour voir si elle ne découvrira pas quelque autre lettre de vous; mais hélas! je n'en ai que trois.

Vous êtes étonnée que je sois froissé par les injustices, et que je regarde la vie comme un fardeau. Mais pensez à la situation où se trouve cette armée française, couverte jadis de tant de gloire. Les rois qui ont fui devant elle en font leur proie : ils la licencient, ils la divisent, ils voudraient en détruire les élémens; et des Français, indignes de l'être, applaudissent comme des Baskirs à la honte de la patrie et à l'humiliation des braves! Comment ne pas fuir un présent aussi pénible! Com-

LETTRES.

ment ne pas envier le sort des Montbrun, des Lasalle, des d'Espagne et de tant d'autres de mes amis qui sont morts dans les jours de gloire? Et qui sait le sort qui nous attend? Qui sait si nous avons épuisé le calice des outrages? Peut-être sommes-nous destinés à assister au démembrement de notre belle France; peut-être, comme les soldats de Charles XII, devons-nous aller peupler les déserts de la Sibérie? Qui peut dire où s'arrêteront la politique envieuse de l'Angleterre, la haine des rois et la vengeance des émigrés qui nous dominent?

Je voudrais vous parler de mon voyage qui m'a offert quelques momens de danger, et quelques scènes piquantes. J'attendrai un temps plus tranquille; on ne peut pas rire sans grimacer dans la position où le destin nous a placés.

Que je suis loin de Paris! Combien de villes, combien de rivières, combien de lieues m'en séparent! Les acteurs des Variétés ont raison, le département des Landes est en Afrique, et je suis chez les Hottentots. Eh bien! l'esprit de parti a franchi ces déserts de sable; même ici, le croiriez-vous? il y a des personnes qui appellent l'étranger par des vœux impies, qui voudraient voir couler du sang, et puis du sang : j'ai toujours dans le souvenir un mot énergique qui est échappé à notre ami Bouilly, et je suis prêt à l'appliquer à quelques-unes de nos furies.

Je plains Mme Bouilly d'être occupée d'un démé-

nagement : il me semble que l'existence est moins dans nous que dans tout ce qui nous entoure. Pour moi, qui ai tant couru, et pour qui la vie n'a réellement été jusqu'à présent qu'un voyage, je crois que, si je restais deux ans dans le même lieu et avec les mêmes personnes, je ne voudrais plus les quitter. Le beau portrait fait par Robert Lefèvre, que je saluais toujours en entrant, et qui me souriait avec tant de grace, est donc déplacé : j'en suis fâché : le grand peintre l'avait fait pour ce jour, pour cette place, et il y était admirable.

Je ne veux pas vous laisser ignorer que quelques personnes m'écrivent de Paris pour m'assurer que je suis rayé de la liste de proscription : je ne pends point à cette espérance : l'injustice qui m'y a placé est trop odieuse pour ne pas être puissante. N'ai-je pas lu l'autre jour, dans la Quotidienne, l'article d'un homme qui a voulu m'assassiner, à qui j'ai laissé la vie, et qui me calomnie?... On ne voit de pareilles infamies qu'à la suite des révolutions; semblables aux grands orages, elles font sortir du sein de la terre et des marais fangeux, les crapauds, les vipères et tous les animaux abjects et venimeux.

Ma santé est tout-à-fait dérangée; je suis hors d'état de monter à cheval, et cependant on nous annonce depuis hier que les Espagnols ont franchi nos limites : tout court aux armes autour de moi. On ne sait à quoi attribuer cette saillie belliqueuse

des Espagnols; il est possible que le licenciement de l'armée leur ait donné l'idée de nous faire supporter les dernières insultes que supporta le lion mourant.

J'ai lu le factum de M. Billiard. C'est un brave et digne homme; il avait mon amitié et mon estime. Il a maintenant ma profonde reconnaissance.

Je ne répondrai pas aujourd'hui à la bonne et aimable Eugénie; il faut que je m'y prépare d'avance, que j'aie des plumes bien taillées, du papier rayé, que je m'arme de patience pour m'arrêter à chaque mot; et encore, elle ne saura pas me lire : que j'en veux à mon écriture ! Mais vous m'avez consolé en me disant que vous me deviniez... Ah ! devinez-moi toujours; car je ne puis, ni n'ose vous dire tout ce que je pense, tout ce que j'éprouve.

LETTRE II.

Saint-Séver, 26 octobre 1815.

Mademoiselle,

Ma lettre à madame B..... vous aura appris la cause de mon silence, et un léger remords aura suivi vos reproches. J'ai été malade pendant un éternel mois; je ne pouvais pas écrire, mais je conservais la faculté de penser à mes amis, et leur souvenir, au milieu de cette mélancolie qui naît de la souffrance, me devenait plus sensible et plus attachant. C'est dans cette situation de l'ame que je reçus votre lettre du 15 septembre. Ma sœur me la lut d'une voix attendrie, et chaque phrase, chaque mot relevait mon courage, consolait mon cœur des injustices des hommes, et triomphait des souffrances de la nature. Vous étiez près de moi comme ces divinités de la fable, dont on sentait la présence, dont on entendait la voix, mais qui se dérobaient à la vue des simples mortels.

Votre lettre du 17 octobre diffère beaucoup de celle du 15 septembre. Elle est calme, résignée, presque gaie. Vous avez sans doute un motif de sécurité que je ne devine pas. Je ne vois dans les

journaux que des causes de désolation : le vol de nos trophées, les funérailles de notre gloire nationale. La reddition de nos places fortes, reddition qui nous met à la discrétion des Prussiens et des Anglais; pas une ligne de défense entre Bruxelles et Paris, et, dans cet abaissement si cruel, dans cette humiliation si dangereuse, des Français qui se réjouissent et qui croient triompher quand ils sont avec nous sous les fourches caudines.

La formation de nos assemblées ne m'inspire pas une grande confiance; j'y vois beaucoup de gens qui ont un intérêt personnel à faire marcher en arrière, et cette marche est impossible sans écraser des millions de Français. Comme je suis plongé dans la politique! vous me le pardonnez, n'est-ce pas? Les malheurs de la patrie pèsent tant sur mon ame et sur la vôtre, j'en suis bien sûr!

Quoique persécuté, quoique proscrit, on n'a pas le courage de s'occuper de soi au milieu de cet océan de calamités. Vous savez ce que font les matelots hollandais lorsque la violence des vagues les empêche de diriger leurs vaisseaux; ils baissent les voiles, ils descendent les mâts, ferment les sabords, les écoutilles, et se laissent ballotter au gré des vents et des flots en courroux. Je les imite; fort de ma conscience, sûr que ma conduite fut toujours sans tache, je m'abandonne sans gouvernail, au milieu du choc des passions et de la fureur des partis. Que peut-on me faire?

Me condamner, la justice m'absout; m'assassiner, mon honneur me restera.

Vous m'avez fait un grand plaisir en me parlant de mon fils. Ma sœur qui le connaît beaucoup mieux que je ne le connais moi-même, puisqu'elle lui a servi de mère, admire votre pénétration et m'assure que vous l'avez deviné. Il cache avec soin des qualités dont les autres chercheraient à se parer. Très-sensible il a des dehors froids: plein d'ame et de feu, il paraît calme et tranquille. J'espère qu'il sera un homme, mais je crains pour lui un caractère trop décidé, une volonté trop ferme: le roseau seul survit aux tempêtes, et je voudrais conserver Louis pour qu'il soit la consolation de ma vieillesse. Ce que je dis là n'est pas trop romain, mais je me montre à vous tel que je suis. Je vous aime trop pour vouloir vous tromper.

LETTRE III.

Libourne, 27 décembre 1815.

Mademoiselle,

Votre dernière lettre adressée à S^t^-Séver, m'est parvenue, et ma sœur et moi nous l'avons lue plusieurs fois en voyage. Vous savez comme ce misérable préfet des Landes m'a exilé de mon toit paternel. Vous devinez tous les embarras d'un tel changement d'habitation : nous étions descendus ici dans une auberge, mais les autorités nous ont fait entendre qu'on ne pouvait pas nous y surveiller assez commodément, et nous avons été obligés de chercher un logement en ville. Vous n'avez jamais bu dans la coupe des outrages, elle est bien amère..... Les émigrés qui sont partout en place ne les épargnent pas à ceux devant lesquels ils reculèrent si long-temps. J'aurais cependant tort de me plaindre de mon séjour à Libourne : mon ange de sœur y a excité un intérêt universel; grace à elle nous avons été on ne peut pas mieux accueillis par tous les habitans, surtout par la famille du ministre actuel de la police et par des amis intimes de M. Lainé; j'ai contracté envers eux tous une dette de reconnaissance qui ne me pèse pas, mon cœur saura l'acquitter.

Je m'étais réservé pour le 13 au soir un moment de bonheur; j'ai relu toutes vos lettres, et plein de satisfaction et d'espérance je vous ai écrit longuement; le lendemain j'ai vu mon arrêt dans les journaux, et je n'ai pas voulu augmenter votre peine par la peinture d'un avenir que je n'espère plus.

Il est affreux de quitter son pays quand on s'est battu pour lui pendant vingt-trois ans; il est affreux d'aller mendier un asile chez les nations qu'on a vaincues. L'ostracisme chez les anciens offrait un dédommagement à l'amour-propre; on ne l'appliquait qu'à des hommes célèbres dont la présence pouvait être dangereuse. Mais, chez nous le bannissement n'est plus une distinction, la médiocrité et l'obscurité n'en préservent pas. Comparant les orages politiques à ceux qui se forment dans l'atmosphère, et qui, après avoir grondé sur toutes les têtes n'en frappent que quelques-unes, il est des gens qui nous crient : « Il » faut se soumettre à sa destinée. » Comme si une puissance aveugle réglait l'ordre social! comme si le crime et l'innocence devaient avoir le même sort! Ce système est commode pour les tyrans, mais il indigne la victime qui, relevant son front, sillonné par la foudre, peut demander vengeance au ciel et justice aux hommes.

Je ne sais en vérité de quoi j'ai rempli mes quatre pages, mais il me semble que je n'ai pas répondu encore à ce que vous me demandez avec

tant d'instances. Que vais-je devenir? Si j'écoutais le premier mouvement d'une indignation peut-être excusable, j'accepterais des offres de services en Russie, et je m'efforcerais d'oublier ma patrie; mais je sens une répugnance invincible pour ces propositions : il me semble que le parti qui entraîne le moins d'inconvéniens est d'aller à Bruxelles ou en Suisse, et là, d'attendre quelque temps que les passions haineuses se calment en France, et que ceux qui ont cru devoir défendre leur patrie cessent de paraître criminels.

Vous me faites une peinture charmante de la fête de tous vos amis. Il ne manque à votre description que les vers de notre ami M. Bouilly. Je pensais hier à lui, en parcourant une mauvaise histoire de Duguesclin. Il y a au commencement du second volume, le sujet d'un opéra qu'il rendrait bien intéressant. C'est le moment où le héros est prisonnier à Bordeaux, et où Henri de Transtamare vient le consulter, déguisé en ermite; et mêlant à cela le Prince Noir, Chandos, le captal de Bug, un tournoi, etc., etc., l'auteur de *Deux Journées*, serait bien sûr de faire courir tout Paris. N'êtes-vous pas étonné de voir un malheureux proscrit s'occuper de plans d'opéra? Ne pouvant plus être heureux, il voudrait entendre parler de ceux qu'il aime, et dont il admire les talens; j'ai toujours placé mon amour-propre dans mes amis; aujourd'hui je place en eux toutes mes espérances de bonheur.

Il me faudra bientôt quitter mon exil pour un exil plus long; je tâcherai d'obtenir la permission de passer par Paris, pour y embrasser mon fils, dont je suis très-content; j'y verrai quelques amis que je n'oublierai jamais, et des amies qui me rendront mon exil loin d'elles bien pénible; je ne crois pas avoir le courage de vous faire mes adieux; mais, si jamais on me rappelle, vous serez la première que j'irai saluer.

Combien j'ai été sensible à la santé muette que vous et Eugénie avez porté à l'absent! Aimez-le toujours, car ce cœur brisé par les persécutions revit encore aux sentimens doux pour vous aimer et vous bénir.

LETTRE IV.

Libourne, 24 janvier 1816.

Mademoiselle,

Lorsque votre dernière lettre m'est parvenue, j'avais un gendarme dans ma chambre et deux sentinelles à ma porte; on me gardait comme un criminel d'état, moi qui puis répéter les vers d'Hyppolite. Aujourd'hui ce grand attirail a disparu, mais je lis dans les journaux que mon exil est prononcé. Ainsi l'espoir s'est évanoui! Il ne me reste plus qu'à tomber avec grace comme le gladiateur mourant.

Ne craignez pas que j'oublie jamais ce que je dois à cette patrie pour laquelle j'ai si souvent versé mon sang; plutôt mendier le pain de la pitié, que de tourner les armes contre son sein! Dans l'exil je ne cesserai de faire des vœux pour elle, et mon seul regret sera de ne pouvoir plus la servir. Ainsi, mes amis pourront sans rougir s'intéresser à mon sort; ils pourront me consoler par leur attachement, sans être réduits à m'ôter leur estime.

Adieu, écrivez-moi dans mon exil; j'y emporte vos lettres, augmentez mon trésor; adieu, je ne vous donne pas ici des assurances de mon attachement, c'est un sentiment qui aujourd'hui ne dépend plus de moi.

LETTRE V.

Versailles 17 février 1816.

Mademoiselle,

J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour vous écrire : j'avais je ne sais quelle espérance vague de de vous voir, et il me semblait que je la perdrais en prenant congé de vous. Je m'enfuis de Versailles, c'est le supplice de Tantale : de loin on se soumet au malheur de ne pas voir ceux qu'on aime, et l'impossibilité a presque le caractère de la résignation. Mais être aussi près de vous, et ne pas courir vous remercier de l'intérêt que vous m'avez témoigné, et de votre fidélité au malheur, et de toutes les consolations que m'ont accordées et votre esprit et votre cœur, c'est un tourment insupportable.

Je pars désolé : j'aurais tant voulu vous voir! Sans ma sœur, je me serais déguisé, et, bravant tous les ordres, je vous aurais dit que je bénis l'infortune qui m'a donné une amie aussi bonne, aussi courageuse; que je supporte l'exil qui me rendra toujours présent à votre souvenir; que je pardonne l'injustice contre laquelle vous vous élevez avec un dévoûment si touchant et si rare. L'idée que je

dois quitter ma patrie, est encore pour moi comme l'idée de la mort; j'en suis convaincu sans y croire. Si j'étais seul au monde, j'embrasserais le dieu Terme, et là serait mon tombeau.

Ceux qui me voient sortir de mon pays avec un visage calme, ne se doutent pas du tourment de mon ame; ils n'ont pas combattu vingt ans pour la patrie. Leurs amis ne sont pas morts pour cette sainte cause.

Il faut partir; adieu; sur la route d'ici à Saint-Denis je verrai Paris, je prononcerai les noms de tous ceux m'y sont chers : ils seront présens à ma pensée quand je foulerai une terre étrangère; jamais je ne vous oublierai.

LETTRE VI.

Bruxelles, ce 9 mars 1816.

Mademoiselle, mon amie, ma sœur,

Je vous remercie de votre lettre du 22 février, et vous voyez que je suis prompt à profiter des avantages que vous me donnez. Ce nom de sœur est si doux à prononcer, il est si cher à mon cœur, il m'est devenu si sacré que je vous en revêts avec une espèce d'orgueil; il me semble que je vous récompense de votre amitié, de votre courage, de votre fidélité.

Je me décide à rester à Bruxelles ou dans les environs; je ne veux pas aller dans un pays dont les lois n'offrent aucune garantie. Je vivrai ici dans la retraite la plus profonde; je ne mêlerai pas ma voix aux murmures ni même aux plaintes. Peut-être, malgré ma circonspection, m'associera-t-on à des écrivains imprudens qui irritent les amours-propres, et qui oublient que, dans le malheur, le rire est une grimace ou une convulsion; et peut-être ne craindra-t-on pas de me confondre avec des hommes irréfléchis, qui annoncent des projets qu'ils n'ont pas, et qui, pour faire quelque chose, se vouent au métier d'aboyeur. Je cherche une campagne, je la trouverai; ma sœur aînée y prendra le lait

dont elle a grand besoin; son fils gambadera dans le jardin; je lirai l'abbé Rosier et la tactique de Guibert; le soir j'écrivai quelques pages d'un ouvrage dont je crois vous avoir parlé et qui pourra être utile. Si Chaillot était à une demi-lieue, si je pouvais réunir quelquefois dans ma retraite quelques amis que j'ai laissés à Paris, si mon fils était près de moi, si je pouvais transporter ici une petite chapelle où reposent mon père, ma mère et deux oncles que j'ai tendrement aimés, il me semble que je n'importunerais plus le ciel par mes vœux. J'ai joui des faveurs de la fortune sans m'y abandonner; j'ai vécu dans les cours et j'ai vu que rien ne dédommageait de l'indépendance qu'on y perdait; ce n'est pas cela que je regrette....

Nous avons ici beaucoup de journaux; je ne les lis plus : ils ont pris l'impudence des Anglais, et cela ne va ni à notre langue ni à notre nation; pourquoi nous diviser quand les projets de l'Europe et les insultes de nos éternels ennemis nous imposent le devoir de nous réunir? Ah! soyons Français; soyons-le dans la prospérité, dans le malheur, dans les cachots, dans l'exil : ce titre est encore le plus beau des titres.

Je n'ai pas écrit à Billiard. Je veux attendre encore : c'est un homme excellent; il est heureux et il mérite son bonheur. Savez-vous qu'il s'est battu pour moi. Sa jolie femme ne me pardonnera jamais le danger qu'il a couru. Je voudrais la connaître, je lui recommanderais d'être toujours

amoureuse folle de son mari comme la grande.... devinez.

Adieu, ma sœur, je veux vous embrasser. Donnez-moi souvent de vos nouvelles. Nous ne sommes pas trop malheureux; que notre souvenir n'excite donc en vous qu'une douce mélancolie qui soit entre la nuit et la clarté du jour. J'attends de vous une lettre longue, bien longue; comment vous y prendrez-vous pour me la faire trouver telle?

LETTRE VII.

Bruxelles, 8 avril 1816.

Avouez que vous êtes embarrassée pour commencer vos lettres; vous ne pouvez plus m'appeler *monsieur le général;* vous trouvez le titre d'ami trop tendre, le mot de frère trop solennel. Eh bien, mon excellente amie, je suis dans le même embarras; mais, avec une épithète qui s'est placée d'elle-même sous ma plume, j'ai tranché la difficulté.

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit. Ma sœur a été malade, et je le suis assez moi-même pour garder la chambre. Voilà des raisons : n'y croyez pas, ce ne sont que des prétextes; la vérité est que la paresse me tyrannise, que mon ame est dans une espèce de torpeur, d'atonie qui engourdit toutes mes facultés. La singulière position, où l'injustice des hommes m'a placé, me donne un mépris extrême pour leur jugement; le même sentiment, qui me fait fouler aux pieds leurs arrêts, me donne du dédain pour leurs applaudissemens. Mes affections prennent un peu cette teinte de feuille morte, et, sans vous, sans deux ou trois êtres que la nature semble avoir formés pour consoler le monde, je m'abandonnerais avec une sorte de plaisir à un

engourdissement général. Serait-ce là ce qu'on appelle le *spleen?* Ce n'est pas si bête.

Vous voulez donc savoir quel est le sujet qui m'occupe, ou pour mieux dire qui m'a occupé, car depuis un mois je n'ai pas la force ou la volonté de penser, c'est un ouvrage que je veux intituler: *topographie politique*

Soit que l'on étudie l'histoire des états qui ne sont plus, soit que l'on observe les états qui existent encore, on se convainc qu'ils n'ont jamais impunément franchi les bornes que la nature elle-même a posées; car c'est elle qui a fait les grandes démarcations entre les nations. La politique ou la force peut bien déplacer ces limites; mais une espèce de malaise avertit les peuples de leur fausse position : des guerres longues et sanglantes en sont la suite, et elles cessent seulement lorsque l'ordre voulu par la nature est rétabli. Si les princes suivaient ses lois, Philippe II n'aurait pas fait verser des torrens de sang pour enchaîner à l'Espagne et la Hollande et la Flandre; Naples n'aurait eu recours ni à Guise ni à Mazaniello, pour s'affranchir du joug de Madrid; l'Autriche n'aurait pas ruiné ses états héréditaires, pour conserver aussi long-temps la Belgique, source sans cesse renaissante de nouvelles guerres.

La nature semble avoir attaché les îles aux continens qui en sont très-rapprochés : ainsi il était naturel que les Romains, après avoir conquis toute l'Italie, ne voulussent pas laisser les avides

Carthaginois maîtres de la Sicile ; de la Sardaigne et de la Corse; mais qu'avaient-ils besoin de chercher à dominer au-delà des Alpes et des Pyrénées? Jamais état n'eut ses limites plus et mieux tracées que l'Italie, et les malheurs de ce beau pays eurent leur source dans la trop grande étendue de ses frontières. Quand César eut conquis les Gaules, les rayons partis d'un point trop éloigné cessèrent d'éclairer et de féconder la circonférence. Quand on suivra les indications données par la nature, les peuples seront heureux; les souverains seront indépendans ; la politique qui ensanglante le monde n'existera plus, et la géographie sera l'unique régulateur.

Je sens que ce qui existe et ce qui a existé, offrent de grandes objections contre les idées que je hasarde : je n'affaiblirai pas ces objections en cherchant à les combattre. Toutes les pages de l'histoire, me dira-t-on, renversent votre système. Que sont devenues les frontières naturelles, lorsque de grands conquérans se sont présentés? L'isthme de Corinthe et les Thermopyles ont-ils arrêté le fils de Philippe? Les portes caspiennes ne se sont-elles pas ouvertes devant le vainqueur des Perses? Les vastes déserts, frontières naturelles de l'Égypte, l'ont-elles préservée des fers de celui qui voulut être le fils de Jupiter Ammon? Ces exemples, ce me semble, confirment mon système. Après la mort d'Alexandre, l'Égypte et la Syrie se sont séparées de la Macédoine. Après

la mort de Charlemagne, l'Allemagne s'est séparée de la France : l'épée de Napoléon est brisée, et les Alpes ont repris leur empire ; et l'Italie s'est séparée de la Gaule.

Cette puissance des localités donne une extrême importance à l'emplacement d'une capitale : est-elle comme Berlin, comme Vienne, située au sein d'un vaste continent, la nation sera agricole et guerrière ; est-elle comme Amsterdam, comme Londres, placée sur les bords de la mer ou sur une grande rivière, la nation sera commerçante, et ne deviendra guerrière que pour soutenir et étendre son commerce.

A cette influence des localités et de l'emplacement, il faut ajouter celle du climat.

C'est sous la zone tempérée septentrionale que l'espèce humaine a le mieux prospéré : en s'approchant du nord, les fibres et les nerfs gagnent en solidité, mais le génie paraît s'éteindre un peu dans des corps trop robustes qui absorbent tous les esprits vitaux. Au reste, tout se compense dans la nature, et vous pensez bien que j'indiquerai des différences, plutôt que je n'assignerai des supériorités. Si les peuples du Midi saisissent plus promptement et sentent plus vivement, les peuples du Nord, plus lents à s'émouvoir, reçoivent des impressions plus profondes et plus durables ; les nouveautés y germent difficilement, mais elles y deviennent indestructibles ; on trace sur le sable, on ne grave que sur l'airain.

Un baromètre, entre les mains d'un observateur habile, pourrait servir à l'histoire de l'homme : Sur les montagnes règne un air plus pur et plus actif : leurs habitans sont plus forts, plus audacieux que les autres hommes. Ils sont doués de ces qualités dans les régions du Nord, comme dans les climats du Midi, sur les flancs de l'Atlas comme sur les monts Crapaks, sur les sommités des Apennins comme sur les cimes élevées des Grisons. Les Marattes et les anciens Brutiens, qui habitent les montagnes, ont montré la même résistance, ont opposé le même courage à un joug étranger. Les habitans des plaines se sont façonnés sans peine à la servitude, mais toujours la liberté, fille du ciel, chercha un asile dans les lieux les plus élevés; elle suffit pour consoler l'homme de l'infécondité du sol, des privations qu'impose la pauvreté et de l'inclémence des saisons. Enfin les montagnards sont religieux : la beauté d'une nature imposante les rappelle à des idées de reconnaissance ; plus on est près du ciel, plus on y croit, et plus on y aspire.

Les propriétés naturelles du sol forment les qualités de l'homme, et ce n'était pas sans raison que Platon remerciait les dieux de l'avoir fait naître sous le beau ciel d'Athènes, plutôt que dans le climat humide et brumeux de la Béotie. Les Japonais, qui vivent sous un ciel toujours troublé par les ouragans, sont cruels et vindicatifs. Les Lydiens, les Sybarites, ces peuples que n'é-

clairent presque jamais ni les rayons du soleil levant, ni ceux du soleil couchant, sont absorbés par les plaisirs. La Laconie, bordée du côté de l'ouest par de hautes montagnes qui empêchent les vents doux d'y pénétrer, est ouverte aux vents froids et secs du nord et du levant. De là venaient, dit-on, l'austérité, le stoïcisme et le mépris de la souffrance qui distinguaient si éminemment les Spartiates.

Je sais bien que ce système abat un peu l'orgueil de l'homme en le soumettant à la nature qu'il croit toujours pouvoir maîtriser. Chaque espèce d'animal a des localités qui lui sont propres, et qu'il est forcé d'habiter ; ainsi le chamois et l'isard s'élanceront sur les cimes élevées des rochers, le castor se traînera dans la fange des marais; l'homme plus puissant établit partout son domaine, mais, par une réaction inévitable, les lieux qu'il asservit, l'asservissent à leur tour.

Je parlerai aussi de l'influence des monumens qui sont, tout à la fois, l'expression des mœurs d'une nation et les conservateurs de ses habitudes; car, ce qui a été, exerce un grand empire sur ce qui est, et les Romains, qui surent non seulement conquérir, mais qui surent conserver, se gardèrent bien de laisser les peuples qu'ils avaient vaincus armés de tous leurs souvenirs. Après la prise de Carthage, tout ce qui rappelait l'histoire du peuple vaincu, sa prospérité, sa gloire, fut anéanti. Rome se chargea du soin

de sa renommée, et il ne resta de Carthage que la *foi punique* et le nom redouté d'Annibal.

Après l'expulsion des Tarquins, leurs palais furent rasés à Rome; après avoir chassé les rois, c'était anéantir la royauté. Je ne sais pas si les progrès des lumières auraient permis aux conquérans modernes de mettre ce moyen en usage. Car, dans le sein de la corruption, nous avons la présomption de paraître vertueux, et, par un assemblage inconcevable, nous prononçons à la fois le nom de *guerre* et le nom *d'humanité;* le mot de *conquêtes* et le mot *droits des citoyens*. Ce moyen eût été pour la France de détruire tous les palais des rois qui ne devaient plus régner, et, pour diminuer la population des capitales soumises, d'obliger tout homme, jouissant d'une grande fortune, à venir s'établir au centre du grand empire.

Ma sœur, vous allez me prendre pour un Vandale; vous allez crier à la barbarie, et vous aurez raison; mais n'est-ce donc pas aussi une barbarie que d'entreprendre des guerres qui ne peuvent pas avoir de résultat? Si rien ne doit changer, pourquoi répandre des flots de sang? Et si l'on veut s'étendre, si l'on veut conserver ses conquêtes, il faut oser imiter les peuples qui surent fonder de vastes états. Croyez-moi, toutes les fois qu'à la force des démarcations naturelles on ajoutera l'influence des capitales et celles des monumens, les réunions ne seront que momentanées,

et, tôt ou tard, le peuple soumis reprendra son indépendance et son rang parmi les nations.

Cette influence des lieux, cette puissance des monumens, s'étend aussi sur les formes de gouvernement. Paris, avec ses Tuileries, son Louvre, son Luxembourg, et ses châteaux de Versailles, de St-Cloud, de Fontainebleau, devait redevenir la capitale d'une vaste monarchie. Si l'homme, qui sut s'emparer de l'autorité souveraine, n'avait trouvé que les ruines de ces palais, il n'eût peut-être jamais conçu ses ambitieux projets; il eût éprouvé, du moins, de plus grandes difficultés pour leur accomplissement. Si Napoléon n'eût habité que la modeste maison de la rue Chantereine, le consulat eût peut-être satisfait son ambition; mais, lorsqu'il put réunir vingt mille hommes dans la cour de son château, ses rivaux furent écrasés, la multitude fut comprimée, et le casque du soldat se couvrit de la couronne des Césars.

Voilà mes rêveries. Me pardonnerez-vous ce long bavardage? me pardonnerez-vous d'avoir pensé tout haut avec vous? me répondrez-vous? m'encouragerez-vous par votre approbation? me guiderez-vous par vos conseils?

Vous sentez donc déjà l'influence des beaux jours! Je me félicite que vous en ayez : ici nous avons de la neige, de la pluie, peut-être n'est-il pas de printemps pour un proscrit.

Vous êtes étonnée de ma modération! Cette

disposition n'est pas le produit de mes passions qui sont fougueuses, mais elle est le fruit de mes réflexions. J'ai été bien jeune chargé de grands pouvoirs : à vingt-deux ans j'étais officier-général; depuis cette époque, j'ai toujours commandé à de grandes masses d'hommes, et mon devoir, ainsi que mon intérêt, me les a fait étudier. Croyez-moi, ils ne méritent jamais notre colère. En voyant un arbre, vous connaissez le fruit; eh bien! sachez ce qu'est tel homme, ce qu'il a appris, ce qu'il a souffert, ce qu'il a perdu, et, d'avance, vous connaîtrez ses opinions et vous devinerez sa conduite. S'il joint à un sentiment vif une tête étroite, il sera persécuteur; s'il a été nourri au fond de son château de préjugés gothiques, il voudra faire reculer son siècle, et s'étonnera de bonne foi que le monde ne pense pas comme sa nourrice, ou comme son précepteur, M. l'abbé. Pourquoi lui en vouloir à ce pauvre homme? Est-ce que la tête de M. de B..... est faite comme celle de Condorcet, et celle de M. H... de N..... comme celle de Franklin, et celle de Louis XVIII comme celle d'Henri IV? Le besoin d'excuser les hommes, dont j'ai eu si souvent à me plaindre (à Dieu ne plaise que je parle de l'autre moitié du genre humain), ce besoin m'a un peu fait embrasser les systêmes de Lavater et de Gall. J'ai cherché à ne voir « que des effets obligés de causes » indépendantes » dans ceux qui me blessaient. Ce misérable m'insulte; eh bien! il habite un

cloaque; il doit jeter de la boue. Cette philosophie est facile à pratiquer : elle conserve la dignité, et elle ne détruit pas le courage; elle n'empêche pas que je ne brave, que je n'attaque l'homme dangereux. La société, dont il trouble l'ordre, réclame ce sacrifice : cet homme est un lion échappé de la ménagerie, je le tue; mais je n'ai pas de colère contre ce pauvre lion : il est né en Afrique, il a des griffes, il a un appétit dévorant, il n'est pas coupable. Cependant si j'absous les méchans de leur torts, je sais gré aux bons de leurs vertus, le mal me semble un résultat inévitable d'une malheureuse organisation; le bien me paraît produit par une forte et noble volonté : c'est une inconséquence peut-être, mais vous êtes plus qu'un autre obligée de me la pardonner.

Je n'ai point d'occasion pour vous envoyer cette lettre; je vais la mettre à la poste; je ne crains pas les indiscrets, je leur permettrais de lire dans mon cœur.

Adieu, mademoiselle et digne amie. Donnez-moi promptement de vos nouvelles sous le couvert de mon autre sœur : ce nom me devient chaque jour plus cher et plus sacré.

LETTRE VIII.

Bruxelles, 14 avril 1816.

Je vous ai écrit il y a deux jours une si longue lettre que je devrais craindre de vous importuner en vous écrivant encore aujourd'hui; je ne veux cependant pas laisser partir M. Tiberghien sans me rappeler à votre souvenir. M. Tiberghien vous fera connaître les nouvelles persécutions qu'on a voulu nous faire éprouver. La postérité ne pourra pas croire que des hommes innocens, qu'on n'a pas osé juger, parce qu'on n'avait rien à leur reprocher, ont été poursuivis jusque dans l'exil qu'on leur avait imposé. Heureusement que la Belgique n'est pas la Tauride; le roi qui règne ici, est un prince philosophe : il regarde le malheur comme un titre. L'Angleterre et l'Autriche appuyaient, dit-on, cette nouvelle proscription; la Russie s'y est opposée; elle ne s'est pas, pour cette fois, rendue complice des furieux qui perdront peut-être Louis XVIII.

L'horizon politique s'obscurcit plus que jamais. L'Angleterre est bien connue. Son affreuse politique indigne autant qu'elle inquiète, et, sans la crainte qu'inspire encore Napoléon, vous verriez toute l'Europe se soulever contre notre éternelle en-

nemie. La guerre peut éclater au premier moment : alors un nouveau champ s'ouvre, et, si l'impéritie et la corruption ne siègent pas aux Tuileries, notre pauvre France pourra se relever, payer les contributions à coups de canon et reconquérir son ancien territoire. Mais il ne faut pas s'occuper du clergé, des terroristes, des royalistes, des bonapartistes; la patrie doit être l'objet de tous les vœux, et l'autel sur lequel s'offriront tous les sacrifices. Alors les Bourbons pourront se nationaliser s'ils le veulent; alors ils connaîtront les braves, ils apprécieront les vrais Français, ceux qui sont toujours prêts à mourir pour mériter ce titre. Alors on nous verra accourir, réclamant le premier rang, implorant le danger et versant avec joie notre sang pour une patrie qui nous repousse.

Les journaux de Paris nous annoncent une grande lutte dans le corps législatif : vos enragés ne sont pas encore satisfaits. Si vous saviez combien la haine et le mépris de l'Europe les stigmatisent. De Saint-Pétersbourg à Gènes, les hommes raisonnables sont indignés de tout ce que l'on fait en France. L'Espagne nous paraît moins hideuse avec son inquisition que la France avec ses cours prévôtales, ses sentences de mort et l'absence de toute liberté, de toutes garanties des droits les plus sacrés. Pauvre roi! Quel rôle on te fait jouer en Europe! Pauvres princes! êtes-vous les instrumens aveugles des puissances étrangères, ou ne faites-vous que satisfaire vos propres passions? Oubliez-

vous donc que ceux qui règnent, ne doivent avoir ni amour, ni haine, et que le grand Henri, dont vous parlez toujours, tira un meilleur parti des ligueurs, ramenés par sa clémence, que des hommes qui avaient toujours suivi ses bannières.

Notre avenir m'épouvante : le cabinet autrichien est si avide! passez-moi le mot, il est si canaille! le cabinet de Berlin est si haineux; celui de Londres si implacable! que je frémis du sort qu'on nous réserve. Croyez-moi, les grandes puissances veulent nous traiter comme la Pologne; comme cette Pologne qui ne savait pas être tranquille, et qu'il fallait tuer pour lui apprendre à vivre. Il ne reste d'espoir que dans la politique d'Alexandre. Saura-t-il comprendre qu'il est de son intérêt que la France soit forte et respectée?

Je me laisse entraîner à vous parler des affaires publiques, c'est que ce sont aujourd'hui des affaires particulières et que nous vivons tous dans la patrie. Adieu, ma sœur, ma bonne amie, ma consolatrice; ménagez votre santé, mon autre sœur est mieux. Je suis ici à peu près aussi bien qu'à Paris; mais ce n'est pas tout, l'homme, vous le savez, ne vit pas seulement de pain.

LETTRE IX.

Bruxelles, ce 26 juin 1816.

Ma bonne sœur, M. Tiberghien a eu la complaisance de m'apporter votre lettre du 21 juin. Lorsque je l'ai vu, il n'y avait que trois jours qu'il avait quitté Paris, qu'il avait passé quelques instans avec vous; cette idée m'a fait mal. L'espace que les autres franchissent avec tant de rapidité est donc sans bornes pour moi! sur cette route si unie, l'injustice, la prévention, la haine, ont élevé des obstacles insurmontables! J'ai combattu vingt-trois ans pour ma patrie, et je n'ai plus de patrie! J'ai été étranger aux révolutions; toutes mes opinions politiques *manifestées* ont été dans *l'ordonnance* qui me prescrit d'obéir aux ministres, au gouvernement établi, et l'on ose me signaler comme un factieux! cette liste, monument de honte que ce misérable Fouché fit en continuant à tromper ses maîtres, est conservée par ses successeurs. De toute son administration, c'est le seul acte qu'ils respectent. Il n'y a que la proscription que l'on ne répudie pas.

Ma sœur aînée et quelques amis de Paris se flattaient que le mariage du duc de Berry serait une époque de bonheur pour tout le monde. Je ne m'abusais pas comme eux; je ne partageais pas des espé-

rances que vous ne m'avez pas données, et cependant il me semble que le mur d'airain s'est épaissi depuis ce moment. Serons-nous donc réduits à n'attendre la justice que d'un renversement total; appellerons-nous la guerre civile par nos vœux; l'exciterons-nous par nos efforts; l'allumerons-nous de nos mains? Irons-nous implorer les étrangers et leur représenter la France maudissant leur nom et prête à renverser leur ouvrage? Les émigrés nous ont donné cet exemple, mais rien ne le justifie à mes yeux; non, j'aime mieux souffrir, j'aime mieux mourir, et m'écrier comme Scipion, avec lequel je ne puis, hélas! avoir de commun que le tombeau sur une terre étrangère : « *ingratâ patriâ.* » Voilà ma profession de foi et j'y serai fidèle; le besoin de la vengeance n'égarera jamais ni ma raison ni mon cœur.

Vous voulez donc savoir ce que l'on dit ici? mille sottes nouvelles, mille contes ridicules; j'appelle cela « de la pâtée à proscrits »; personne n'y croit. Tantôt le duc d'Orléans va monter sur le trône que lui cède le roi; tantôt l'Autriche nous ramène Marie-Louise et le roi de Rome. Ceux-ci font une révolution d'Orient, renferment le roi dans un cloître, et donnent le pouvoir aux mains plus fermes du duc d'Angoulême; ceux-là prétendent que l'arbre du jardin des Hespérides fleurira en France; ils préfèrent son parfum à celui de la violette. Quelques fortes têtes pensent que tous les rois sont d'accord pour étouffer la liberté en Eu-

rope; et que l'Angleterre, qui en veut le monopole exclusif, est à la tête de cette conspiration odieuse. Pour la faire réussir, il faut punir, il faut écraser cette nation qui, la première, a osé attaquer les trônes, et proclamer les droits des nations; d'autres, enfin, assurent que la Russie est très-mécontente; qu'elle ne pardonne pas à Wellington d'avoir seul triomphé dans la dernière lutte; qu'il n'est pas dans sa politique de laisser la France sous la domination de l'Angleterre; que les préparatifs de guerre faits par Alexandre ne menacent pas seulement la Gallicie et le Hanovre, que l'on veut incorporer à la monarchie prussienne, mais qu'ils sont encore dirigés contre la France, à qui la Russie offrira un prince de son sang, etc.; etc., etc.

Croyez que rien de tout cela n'arrivera; la pauvre espèce humaine peut bien calculer le mouvement d'une éclipse, peut-être même le retour d'une comète; mais les événemens imprévus gouvernent le monde. S'il y a un changement, il viendra d'une cause à laquelle personne n'aura songé. Lisez l'histoire du monde, lisez surtout celle de notre révolution, et vous verrez que chaque trois mois les profonds calculs de la politique ont été trompés : l'avenir est dans le passé.

On représente à Paris Bruxelles comme un foyer de conspirations : c'est une grande calomnie, et je vous jure qu'on nous fait beaucoup trop d'honneur. Il est possible que quelques espions, qui

volent l'argent de M. Decazes, inventent des complots pour se rendre nécessaires. La vérité est que nous avons ici fort peu de Français, que ceux qui y sont vivent très-retirés, calmes, silencieux, presque sans espérances, formant à peine des vœux. La plupart sont des vieillards en qui l'âge a fait une révolution morale. Ils ont laissé en France leurs enfans, leurs petits-enfans, et ils regrettent d'avoir trop vécu de quelques jours.

Si je m'en rapportais aux alarmes de quelques personnes, je vendrais les biens que j'ai en France: jamais je ne pourrai m'y résoudre. On peut vendre ce qu'on a acheté; mais le patrimoine de ses ancêtres, mais la terre où reposent les cendres de son père, c'est impossible, je croirais commettre un sacrilége: j'aimerais mieux que la plus épouvantable injustice m'en dépouillât. Je n'ai pas augmenté cet héritage; je n'ai pas acheté un arpent de biens nationaux, et j'ai même laissé passer en des mains étrangères ceux de mes parens émigrés dont je devrais hériter.

Me voilà dans la politique, dans les lois, presque dans les procès: pardon, pardon, ma sœur, de vous parler ainsi de nos affaires de famille, il me paraît tout naturel que vous y preniez intérêt. J'aurais mieux fait de répondre à tous les articles de vos deux lettres, mais elles m'attristent trop: je ne trouverais rien à dire sur celle du 5, et cependant je l'ai lue bien des fois! Pourquoi m'avez-vous conduit au cimetière du Père Lachaise?

Croyez-vous que je plaigne le héros qui repose sous ce vert gazon, et qui doit rester inconnu dans cette assemblée de morts? Ah! je l'envie plutôt; il est tombé avec éclat, comme on doit tomber quand on s'est élevé : je n'aime pas qu'un clocher soit lentement démoli par le temps : il vaut mieux qu'il s'écroule sous la foudre.

Adieu, ma sœur! Ce mot adieu fait toujours mal, et cependant il coule sous ma plume. Adieu donc : j'ai fini mon triste paysage, et je vais demander à M. Tiberghien le moyen de vous le faire parvenir.

LETTRE X.

La Haye, le 14 août 1816.

Que de reproches vous m'adressez, ma chère sœur! Eh bien! je n'en mérite aucun, la tempête a encore grondé sur ma retraite, et l'on m'exile de mon exil. C'est en vain que les autorités donnaient sur ma conduite les meilleurs témoignages; c'est en vain que j'étais protégé par l'estime de tous les gens de bien, la voix tonnante de la politique, qui réclamait l'exécution des traités, se faisait seule entendre. Les siècles passés n'ont jamais vu de grands monarques s'occuper de simples individus, et la postérité se fera sans doute une étrange idée de ces trente-huit que toute l'Europe doit surveiller. On leur croira peut-être la force d'Hercule et les épaules d'Atlas. Je ne demanderais pas mieux que de me faire illusion; mais il faut bien convenir que nous sommes des mirmidons, de pauvres diables qu'on a choisis dans le bercail comme les bêtes d'expiation; nous sommes sortis chargés des péchés d'Israël, et par habitude on continuera à nous laisser jouer notre rôle de victimes.

« Votre Excellence sait bien que cette liste est » l'ouvrage de Fouché, et que les coupables, s'il

» y en a, n'y sont pas inscrits. — C'est vrai, cette » liste est une abomination ; mais vous y êtes. — » Votre Excellence doit savoir combien ma con- » duite a été sage et réservée : je vis dans la re- » traite, et je ne m'occupe que des beaux-arts. — » Tout le monde dit du bien de vous ; mais vous » êtes sur la liste. — Je suis dans une catégorie » particulière ; j'ai ici ma famille. Eugène, Jé- » rôme, Soult ont été reçus chez les parens de » leurs femmes : j'ai les mêmes droits naturels. — » Vous êtes sur la liste. L'Angleterre, l'Autriche... » — Monseigneur, je n'ai pas d'armée ; je n'ai pour » alliés que mon innocence, la vertu, la justice ; » je dois obéir et être victime : je pars. — Le roi » qui vous apprécie a cependant fait une excep- » tion pour vous seul, vous pourrez résider dans » les provinces septentrionales. »

Telle est, ma sœur, l'analyse d'une longue conversation que j'ai eue à Bruxelles avec un ministre du roi des Pays-Bas. J'ai quitté ma sœur aînée, et, sans mettre ordre à mes affaires, je suis accouru à La Haye. J'ai vu M. de Latour-Dupin : il est aussi très-étonné de me voir sur la liste fatale ; mais enfin j'y suis, et sa diplomatie me poursuit en dépit de sa conscience. Avouez qu'il y a de quoi lasser la prudence, et qu'on serait tenté de s'écrier avec Oreste : « Mon innocence com- » mence à me peser. »

Les espions que le gouvernement français entretient à Bruxelles, et qui veulent paraître gagner

leur argent, lui font tous les jours mille rapports ridicules, et le réduisent, comme don Quichotte, à combattre des moulins à vent. On croit que les pauvres exilés conspirent, parce qu'on leur a donné, par la plus injuste proscription, le droit de conspirer; on les croit dangereux : le fait est qu'ils sont sans projets. Les uns, vieillards usés dans les révolutions, désabusés de tout, parce qu'ils ont tout vu, tout connu, se renferment dans un repos absolu qui tient à l'égoïsme ou à la résignation; les autres, brisés par la foudre, mettent tout leur courage à tomber avec dignité.... Ce qui nous fait tort, ce sont les journaux : comme si on ne connaissait pas ceux que le besoin de vivre réduit au besoin d'écrire! En vérité, ma sœur, c'est un grand crime de n'en avoir commis aucun!

Demain je saurai si je puis aller voir ma sœur Désirée, qui doit bientôt se mettre en route pour Paris. Forcée de me quitter, elle partait avec moins de peine, en me laissant dans une ville où j'ai des parens et beaucoup d'amis; mais le ciel lui refuse cette faible consolation. Vous la verrez bientôt, vous vous aimerez : vous êtes dignes l'une de l'autre; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de toutes les deux.

Une autre fois, je vous parlerai de la Hollande. Que de fleuves, que de rivières, que de canaux j'ai traversés depuis Breda! Il faut être né dans ce pays pour n'y pas souffrir; il faut y gagner des tonnes d'or pour n'y pas mourir d'ennui. Si le

voisinage de la France n'augmentait pas chez moi l'espoir d'y rentrer, je partirais demain pour l'Amérique; mais ce serait accroître les peines de mes amis, et je n'en ai pas le courage.

Bruxelles, le 18 août 1816.

Le roi des Pays-Bas a été parfait pour moi; il m'a autorisé à revenir ici pour y terminer mes affaires. J'ai revu ma sœur et son fils avec une grande joie. J'ai eu le malheur de m'accoutumer de nouveau à ces affections de famille, à ces jouissances d'intérieur, dont une guerre de vingt ans et des voyages lointains avaient privé mon cœur. Il me semble, dans la position où je suis, que tout ce qui m'attache aux autres leur fait mal; j'aime tant que je ne voudrais pas être aimé. Plaignez-moi, ma sœur, comprenez-moi, mais ne m'exaucez pas.

LETTRE XI.

Amsterdam, 26 octobre 1816.

Ma bonne sœur cadette, mon déplacement, l'arrivée de mon fils, le bonheur de le revoir, ont tellement absorbé mes momens que je n'ai écrit à personne, pas même à mes deux sœurs dont l'une s'éloigne à plus de trois cents lieues. Ainsi calmez vos inquiétudes : on n'a arrêté aucune de mes lettres, et qu'y trouverait-on? On y trouverait pour ma patrie des sentimens d'amour, que les injustices et les persécutions ne peuvent éteindre; on y trouverait l'expression bien faible de l'attachement si vif que m'inspirent quelques amis restés fidèles au jour du malheur; on y trouverait le désir de voir notre France se relever de son abaissement, et reprendre son rang parmi les nations.

J'étais sûr que mes deux sœurs s'aimeraient; mais je craignais que l'extrême timidité de Désirée ne l'empêchât, dans le premier moment, de paraître ce qu'elle est, une personne égale à ma sœur cadette pour la bonté et pour l'élévation du caractère : votre lettre m'a entièrement rassuré, et je vois qu'elle a osé se montrer à vous, ou que vous avez su la deviner. La pauvre enfant!.....

Que de larmes je lui ai coûtées! Que de démarches inutiles elle a faites! Que de fausses espérances elle a conçues! elle ignore que les vagues de la mer du Nord se calment plus facilement que les passions haineuses des hommes ne s'éteignent.

Si vous n'étiez pas si éminemment bonne, je croirais que vous me plaisantez, mais j'aime mieux savourer vos éloges et me laisser aller à l'idée que vous trouvez bien mon symbolique paysage. Je sens qu'il est presque ridicule de prendre le pinceau à mon âge : mon excuse est dans le besoin de fuir mes souvenirs et d'échapper à mes peines.

J'ai là, sous mes yeux, vos dernières lettres. Que de trésors d'esprit et de sensibilité elles renferment! J'ai assisté avec vous à la représentation *d'Iphigénie;* j'ai suivi mes deux sœurs à S^t^-Roch, et j'ai remercié Dieu de ce qu'il a formé des êtres aussi parfaits. Je n'ai jamais été dévot, mais la piété si douce, si indulgente et si active de Désirée m'a fait respecter et chérir les femmes que l'on nomme dévotes. Quant aux hommes, leur dévotion est presque toujours un masque. Les deux personnages auxquels j'ai trouvé dernièrement le plus d'insensibilité et d'opiniâtreté dans l'injustice, sont un certain C..... et un nommé L..... Eh bien, ces misérables sont toujours au pied des autels! Mille exemples de ce genre m'ont donné une aversion décidée pour les hommes qui mettent de l'éclat dans l'exercice de leur religion. Je me rappelle mon père, bon et respecta-

ble magistrat; jamais il ne prêchait que par ses bonnes œuvres, et sa dévotion n'était que l'évangile mis en action. Quelques mois après que nous avons eu le malheur de le perdre, j'ai trouvé dans son secrétaire un chapelet; je l'ai religieusement conservé : je ne le dis pas, mais je le regarde, je le touche et je pleure. L'espoir de revoir mon père dans un séjour de bonheur, est la base de ma croyance. Je n'ai jamais eu de grandes tentations pour le mal, mais, si j'en avais eu, j'aurais été arrêté par cette pensée : « mon père me regarde. » Ma sœur, quelle amitié ai-je donc pour vous! Je vous dis ce que je n'ai jamais eu l'idée de dire à personne, ce dont je rougirais peut-être avec tout autre.

Je ne suis pas fâché du second exil qu'on m'a imposé. Amsterdam me plaît mieux que Bruxelles. Je passe presque toutes mes soirées chez Cambacérès; c'est un homme d'un grand talent et d'une modération extrême. Il parle de tout comme s'il ne tenait à rien, comme s'il était déjà mort; imaginez Platon revenant sur la terre et vous racontant les révolutions de la Grèce.

J'ai donné à Louis des maîtres d'anglais, de peinture, d'armes et d'équitation. Il aime à s'occuper; il écrit bien et je suis très-satisfait de l'éducation qu'il a reçue chez M. Lemoine. Mathémathiques, physique, chimie, littérature, tout a marché de front. Louis et moi nous écrivons ensemble. Nous peignons ensemble; et il me semble

que nous sommes déjà fort bons amis. Quelques personnes blâment cette familiarité qui règne entre nous. Qu'en pensez-vous? Il me serait bien difficile de garder une réserve qui n'est pas dans mon caractère : je ne veux pas torturer mon cœur, je m'abandonne à ses impressions : adieu, ma sœur, je vous aime tendrement.

LETTRE XII.

Amsterdam, 25 novembre 1816.

Voilà, ma bonne sœur, une lettre pour la bonne Eugénie. Aidez-la à la déchiffrer; car jamais je n'ai fait autant de pieds de mouche. La raison en est sans doute dans je ne sais combien de degrés de froid qui ont glacé depuis deux jours les canaux et une partie du port. J'ai bien dans ma chambre un poële presque rouge; mais les habitans d'Amsterdam ont fait tant de croisées dans leurs maisons, et les murs sont si minces, que le froid pénètre partout. Je tâcherai de m'acclimater. Ce sera un peu difficile pour moi habitant de l'Ibérie et de la Gaule narbonnaise. Mais je vais lire, pour me réchauffer, l'histoire de quelque exilé en Sibérie. Le nombre en est grand dans ce moment. J'ai vu un jeune homme qui arrive de Pétersbourg, et il assure que le mécontentement y est très-fort, c'est encore pis, ou encore mieux, dans la Prusse qu'il a traversée; tout le monde crie constitution! constitution! L'ère des peuples a commencé. Les rois ont beau faire, l'esprit du siècle les entraînera ou les engloutira.

La politique est comme le froid, elle se glisse partout; je ne veux cependant pas m'occuper des

autres : pourquoi ne pas devenir égoïste? L'homme d'esprit : dont je vous parlais dans ma dernière lettre, l'est à un point extrême : est-ce l'âge, est-ce la raison, est-ce l'expérience qui l'ont rendu ainsi? L'âge dessèche l'ame, l'expérience désenchante; et je sens encore qu'il est dur de s'enfermer dans le moi. Ce moi, au reste, ne sera jamais que ma famille et mes amis. Mais, ma sœur, le sacrifice de tant d'illusions est surtout pénible et difficile quand on a parcouru ma carrière. Quoi, l'estime des hommes n'est rien! Leur reconnaissance est une chimère? La gloire est une fumée? Et pourquoi donc ai-je bravé, ai-je cherché la mort pendant plus de vingt ans? pourquoi ai-je voulu faire respecter partout le nom français? Il valait mieux ne vivre que pour être heureux; ne vivre que pour ma famille, étouffer ces sentimens généreux qui ne font que des dupes et des ingrats. Eh! si je recommençais la vie!..... Hélas, je crois que je marcherais encore par le même chemin.

J'ai bien réfléchi et je réfléchirai encore sur ce que vous me dites de mon fils. Je suis content de lui et j'espère qu'il est content de moi. Je le laisse aller à sa fantaisie et je vois qu'il aime à s'occuper. Les injustices que j'éprouve ont fortement révolté son ame, et je suis sûr qu'il irait très-volontiers en Amérique avec moi et qu'il renoncerait pour toujours à la France. L'idée de toute concession, de tout arrangement, lui paraît une faiblesse; il ne sait pas encore que l'oubli est

une vertu et un devoir; qu'on se doit toujours à son pays, et, que s'il était jamais permis d'y renoncer, ce serait seulement quand le pays est heureux au dedans et respecté au dehors.

Notre budget a étonné et a effrayé tout le monde : il empêche beaucoup d'affaires. Les intérêts des divers états sont tellemens liés par les relations commerciales que l'on ne peut faire souffrir la France sans que ses voisins s'en ressentent. Cette considération d'intérêt personnel bien entendu, devrait engager les autres gouvernemens à ne pas nous vouer à la désorganisation et à la mort. Mais les Anglais sont là, ils jouissent de notre agonie comme un Calabrais jouit des derniers râlemens de l'ennemi qu'il vient d'assassiner. Je sais bien que la Prusse a été aussi malheureuse que nous; mais nous n'avions fait que la vaincre : nous ne l'avions pas corrompue. Elle ne comptait pas plusieurs partis qui se déchiraient dans son sein; mais l'amour de la patrie enflammait tous les cœurs; au lieu que chez nous il n'y a plus de Français : il n'y a que des patriotes, des royalistes, des émigrés, des impérialistes; quand n'y aura-t-il plus que des ennemis de l'étranger?

Je viens de recevoir une lettre de Désirée : son mari, le meilleur des hommes, a été malade et il est encore souffrant; Maximien a eu un gros rhume; tout cela l'a empêchée d'écrire à ses amis de Paris. Cette pauvre sœur aînée n'a jamais été heureuse, et c'est un crime de la providence. A

propos de la providence, savez-vous que je ne suis pas sans inquiétude sur votre salut? Vous croyez peut-être qu'en faisant le bien, qu'en soulageant le malheur, qu'en adorant Dieu, on peut compter sur l'indulgence du créateur? Vraiment cela ne suffit pas : il faut croire aux tourmens éternels. Il n'y a pas moyen d'espérer l'anéantissement pour les méchans, un dieu qui ne punirait que par la privation du bonheur! Demandez aux dieux de la terre s'ils se contenteraient d'une telle vengeance. Quant à moi, je m'en arrangerais? Je vis dans un pays où chacun pense à sa guise, fume le tabac qui lui plaît et va à l'église qui lui convient. En vérité, si ces braves gens n'aimaient pas autant l'argent, ce pays serait très-agréable. La liberté dont on y jouit est le plus grand des biens. Point d'espions, point de gendarmes: concevez-vous cela, pauvre Parisienne?

Adieu, ma sœur, je vais sortir pour voir patiner nos gros hôtes; ils patinent comme les canards nagent, et cela pour la même raison.

Avez-vous quelques nouvelles de ce bon Billiard qui était avec moi dans la Vendée? Je ne lui ai pas écrit, et j'espère qu'il apprécie les motifs de mon silence. Son honorable conduite lui a acquis mon estime, et l'attachement qu'il m'a témoigné, lui assure une place dans mon cœur. J'avais quelque espoir de le voir arriver à la chambre: ses talens et son patriotisme l'y rendraient bien utile.

LETTRE XIII.

Amsterdam, le 16 décembre 1816.

Votre aimable lettre du 4 m'est arrivée, et je remercie mes persécuteurs de me laisser de semblables consolations. Continuez, ma sœur d'élection, à remplir mon cœur de sentimens doux, et à fortifier mon ame contre le malheur. Il y a des momens où je suis prêt à m'abandonner au désespoir. L'avenir me glace d'épouvante, non pour moi, mon sacrifice est fait, mais pour notre triste patrie. Si vous saviez tout ce que veulent les Anglais, tout ce que certains d'entre eux osent avouer de leurs projets, vous pleureriez sur le sort qu'on nous réserve; mais cette lutte, si nos ennemis l'entreprenaient franchement, pourrait nous sauver. Car tous les peuples seraient nos alliés et l'opinion européenne sauverait la France.

Le joug d'un peuple marchand est à la fois le plus honteux et le plus impitoyable. Quand les Carthaginois s'emparèrent de la Sardaigne, ils détruisirent toute industrie et prononcèrent la peine de mort contre tous ceux qui cultiveraient la terre; ils voulaient que tout fût fourni par les Carthaginois. Le même esprit dirige le cabinet de Saint-James.

LETTRE XIV.

Amsterdam, le 6 janvier 1817.

passer les premiers jours de l'année
à aucune de mes sœurs, et aujourd'hui
uhaite à toutes les deux un bonheur
ont jamais eu et qu'elles n'auront jamais.
s fit trop parfaites pour qu'elles soient
ici-bas. Elles sont comme les harpes
e souffle, qui agite à peine le feuillage,
s faire résonner; comment pourraient-
r aux efforts de la tempête qui brise
ne ploie pas? Il faut pourtant que je
eux pour ce que je connais de meilleur
mable sur la terre: je leur désire donc
oins sensible, un esprit moins clair-
ins de fidélité au malheur, moins d'a-
a patrie; un peu d'égoïsme et beaucoup

i que M. de Laval soit revenu à Paris?
ue les Espagnols aussi veulent la dé-
lion? est-il vrai que notre frontière
e? S'ils franchissent nos grandes limi-
demander d'aller les combattre; fus-
nte mille, j'en ferais mon affaire avec
oldats et avec les habitans de nos mon-

tagnes. Je reviendrais après dans mon exil, car je ne voudrais rien être tant que l'étranger dictera des lois à la France.

J'admire M. d'Argenson, et je vous félicite de le voir quelquefois. Son éloquence, sa vertu, son courage doivent finir par l'emporter sur les petites passions qui animent ses collègues. Dix hommes comme lui pourraient sauver notre pays : se trouveront-ils dans la chambre quand l'Angleterre démasquera enfin ses batteries, quand elle nous parlera de partage, de dissolution, de mort; car, soyez-en sûre, ce qu'on nous réserve, c'est la France de Charles IX, d'Henri III. Et il se rencontrera des gens assez lâches pour trouver dans cette humiliation le texte de belles phrases: ils diront que c'est l'ambition de Louis XIV qui nous a fait franchir nos limites naturelles de la Somme; ils diront que les Alsaciens qui parlent allemand, ne sont pas Français, etc., etc. Les misérables! puisse leur langue se dessécher; puisse surtout ce magnifique édifice, qui s'est élevé lentement et qui s'est accru pendant quatorze siècles, n'être pas renversé en un jour!

Notre ami ne veut donc pas mettre en scène mon Duguesclin prisonnier à Bordeaux? Il a tort: il trouverait dans ce sujet un fond inépuisable de sentimens héroïques que son cœur tout patriote saurait exploiter. Ne soyez pas étonnée de ma persistance. Duguesclin est mon héros, comme Ossian est mon poète. J'ai toujours dit comme eux : «Ne

faites pas la guerre aux vieillards, aux femmes, aux enfans; respectez le malheur; gloire au brave qui tombe.»

Ma sœur, je veux vous gronder : j'espérais que l'offrande de l'amitié serait placée dans votre chambre à coucher; mais votre courage a trompé votre cœur, vous avez craint de paraître cacher l'œuvre d'un proscrit. Je continue à mettre du blanc et du bleu sur la toile; je perds mon temps, c'est beaucoup quand on ne peut pas l'employer.

LETTRE XV.

Amsterdam, le 22 mai 1817.

Vous me faites bien des reproches, sœur aimable et bonne. Eh bien! je n'en mérite aucun; je pense aussi souvent à vous qu'à ma sœur aînée; je lis tous les jours vos lettres, je les montre à mes amis; je voudrais les montrer à mes ennemis; elles exciteraient leur envie. Pourquoi donc suis-je resté si long-temps sans vous écrire? Vous avez deviné le motif de mon silence. Je suis sans audace quand il s'agit de mes amis; j'ai du courage pour moi, j'en manque pour eux. S'ils éprouvaient le plus léger désagrément dont je fusse cause, je n'aurais pas la force d'y résister. Je vois avec douleur qu'un certain parti devient plus persécuteur à mesure qu'il s'affaiblit; il ressemble à ces malheureux soldats que j'ai vus mourir du tétanos; ils sont si irritables qu'ils poussent d'horribles cris si l'on touche le lit sur lequel ils expirent.

Le moment viendra sans doute où les Bourbons crieront : « Que tout ce qui est français vienne dé» fendre la France. » Alors j'accourrai, fussé-je au bord du Don, ou par-delà le lac Erié; mais les préventions qu'on aura données à toute une

génération existeront, et nous aurons le désespoir de ne pouvoir être utiles. Que ceux qui proscrivent sont insensés et malhabiles! C'est surtout en Hollande, c'est à Amsterdam, où toutes les familles sont issues des victimes de toutes les opinions, qu'on gémit de cette fureur qui a si souvent agité la France. Que de richesses, que d'industrie la Saint-Barthélemy, les dragonades, la révocation de l'édit de Nantes n'ont-elles pas exilées de notre sol! Je ne parle pas des dangers que l'autorité se crée; des proscrits de Cromwel ramenant Charles II; des proscrits de la révolution accompagnant Louis XVIII; exiler est toujours un tort et une sottise. Si nous sommes dangereux, tuez-nous, mais que nos cadavres engraissent au moins la terre natale.

Ce n'est pas seulement cette terre de la patrie que nous disputent les Anglais, ils ne veulent pas même que nous foulions le sol de l'Europe. Le général Vandamme qui était resté jusqu'à présent à Amsterdam, y a été si persécuté qu'il est parti pour l'Amérique. Ces persécutions sont suscitées par quelques misérables espions qui vivent dans la boue, et qui cependant font des rapports sur des hommes dont ils n'approchent pas; ils leur supposent les passions basses qui fermentent dans leur propre cœur, et le ministre trompé poursuit le cours de ses injustices. L'impudeur de l'espionnage est portée jusqu'au cynisme : on avoue qu'on est espion, comme d'autres se parent du titre d'of-

ficier, et, si cela ne nuisait pas au bien du service, on adopterait un uniforme.

Je ne réponds pas à votre lettre, et pourtant je l'aime beaucoup, cette lettre. Mais il me semble que vous y montrez moins de résignation, moins de calme que dans celle qui la précédait. Est-ce découragement ou impatience? Voyez ce noble vétéran de la révolution, ce grand homme qui partage avec Washington la reconnaissance du nouveau monde, et l'admiration de l'ancien. N'a-t-il pas gémi dans les fers, n'a-t-il pas été trahi par la fortune, n'a-t-il pas été méconnu même par ses amis? Eh bien! il s'est reposé sur sa vertu, il s'est consolé avec son patriotisme : son exemple nous prouve que tous les Catons ne déchirent pas leurs entrailles; que tous les Barneveldt ne périssent pas sur l'échafaud.

Je pars dans deux jours pour faire une course en Hollande; je veux parcourir avec Louis quelques champs de bataille, et lui donner des idées fixes sur divers objets. Il fait peu pour son instruction; mais j'espère qu'il ne perd pas son temps pour l'éducation. Son ame est ardente, son ambition est sans objet; mais il finira par apprécier seulement la vraie gloire, celle qui a pour but le désir d'être utile, et pour compagnes la modération et la vertu. L'homme de bien ne doit pas attendre sa récompense à la fin de la journée, comme le mercenaire qui vend son bras; il doit se dire : Dans vingt ans comment me jugera-t-on?

La postérité a déjà commencé pour beaucoup de nos contemporains; on entend sa voix, quand on est descendu dans le tombeau de la persécution.

Adieu, ma sœur! écrivez-moi, et surtout aimez-moi; mais que votre amitié ne vous aigrisse pas contre mes persécuteurs : ils ne me font pas grand mal : le malheur, que n'accompagnent ni la honte, ni le remords, n'est pas un malheur.

LETTRE XVI.

Amsterdam, 7 septembre 1817.

Vous savez, ma chère sœur, qu'il y a dans les Alpes un petit quadrupède, qui a la faculté de dormir cinq ou six mois de suite, mais vous ignorez peut-être que nous avons en Hollande un oiseau amphibie qui, lorsqu'on le poursuit, se cache au milieu des roseaux, et s'enfonce même sous les eaux : on le nomme le plongeon. Eh bien! il y par le monde certains hommes poursuivis sans trop savoir pourquoi. On leur a recommandé de faire les marmottes et même les plongeons. Cela vous explique leur immobilité et leur silence. Ils peuvent se promener, courir les rues, aller aux spectacles; mais on désire que les lunettes, braquées sur eux par les méchans voisins, ne les découvrent pas. Quand leurs amis, ces amis dont la correspondance leur est plus nécessaire que l'air qu'on respire, recevront de leurs nouvelles, ils devront les garder pour eux seuls. Il leur est enjoint, au nom d'une sainte alliance, de répondre promptement et longuement, et même, d'écrire quatre ou cinq lettres pour une.

Combien il faut que je vous aime pour ne pas

m'offenser de tout le bien que vous dites de moi! Mais vous me voyez brillant de cette teinte étrangère que vous avez si bien nommée « le vernis du malheur », et votre courage et votre cœur vous égarent. Quand vous me reverrez calme, ne courant plus aucun danger, confondu avec les matelots arrivés au même port, n'allez pas, par votre désenchantement, me faire regretter les jours de proscription et les momens d'orage.

Je sais que le ministère français rend justice à ma conduite actuelle, et le moment viendra où il connaîtra les vrais motifs de ceux qui ont voulu me créer des crimes. Est-ce que vous avez communiqué à ma sœur aînée la phrase de M. le duc de Richelieu? Cette bonne amie m'écrit une lettre pleine d'espérances et de joie; le plaisir de ceux qu'on aime fait bien plaisir.

La perte de madame de Staël, que vous jugez avec autant de raison que d'esprit, est une perte nationale. J'ai été content d'apprendre son mariage avec M. de Roca : cette liaison, affichée et non légitimée, me choquait, car j'ai besoin d'estimer pour aimer et même pour admirer. Je n'ai jamais lu *l'Allemagne;* elle l'a écrit, dans un moment de bouderie. La conversation de madame de Staël était encore plus étincelante, plus étonnante que ses ouvrages. Celui auquel elle mettait le plus d'importance était une histoire de son père dont elle consacrait les vertus, dont elle vengeait la mémoire. Là elle a dû être admirable, car il y avait

conviction, et le génie n'était plus que l'organe du cœur.

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler politique, je n'y pense même pas, et vous ne serez pas surprise que je vous entretienne de la pluie et du beau temps. Nous avons depuis quelques jours le soleil de Naples, et, à l'heure de midi, quand tout le monde cherche l'ombre, je me promène, je cours sous ses rayons brûlans et je me crois encore dans la Bella Italia. Ce soleil nous vient avec la Kermesse, fête qui dure trois semaines et qui rappelle à la fois le carnaval moderne et les anciennes saturnales; car il y a des jours où les valets sont les maîtres. Nous autres Français nous nous croyons gais, et nous sommes le peuple le plus triste de la terre; nous ne prenons de la joie que comme les petites maîtresses prennent des vins étrangers; nous mouillons à peine nos lèvres dans la coupe du plaisir; les Hollandais s'y plongent, ils s'enivrent; ils ne s'amusent que quand ils sont dans le délire.

Adieu, ma sœur, pardonnez-moi mon long silence et ne l'imitez pas; cette fois la peine du talion serait une injustice.

LETTRE XVII.

Amsterdam, 7 décembre 1817.

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre : j'en attendais une seconde. J'ai lu avec plaisir la nomination de Donzelot au gouvernement de la Martinique : c'est un homme excellent, et les victimes de ses prédécesseurs seront consolées ; on suivra nécessairement son exemple dans les autres colonies et votre frère pourra revoir ses foyers domestiques. Quand ce moment viendra-t-il pour nous? Mon courage durera autant que ma vie, et, à mes yeux, la patience et la résignation sont le suprême courage. Mais mon fils croît; il se développe, et je m'afflige de le voir sans état, sans avenir, et, comme moi, sans patrie. Il est donc bien difficile de séparer une injustice! Pourquoi la commettre avec tant de légèreté?

J'avais deviné, ma bonne sœur, la cause de votre silence. Un innocent était accusé, un père languissait dans les fers, vous avez partagé la douleur de sa fille, vous avez dirigé ses démarches; il est dans votre essence de tourner vers le malheur. Comme tous ces égoïstes, qui croient éviter le danger en laissant brûler la maison de leur voisin, doivent vous trouver imprudente!

Ma pauvre Désirée a été malade, bien malade; après avoir eu l'imprudence de me l'annoncer dans un billet dont sa main tremblante avait à peine formé les lettres, elle a fait un voyage pour prendre les eaux, et quinze jours se sont écoulés sans que je reçusse de ses nouvelles. Non, je ne vous peindrai pas tout ce que j'ai souffert; mille fois j'ai assisté à ses funérailles, et je ne conçois pas que j'aie pu résister à tant de douleur. Si je l'avais perdue, je n'aurais jamais voulu revoir ma patrie, je n'aurais pas pu pardonner à un gouvernement qui, par mon exil, aurait causé la mort de ma chère Désirée. Quand on n'a plus d'espérance de bonheur, est-ce qu'il n'est pas permis d'abréger le voyage? Cette question s'est présentée vingt fois à ma pensée, et je ne sais comment mon désespoir l'aurait résolue.

Ils n'ont donc ni parens, ni amis, ni souvenirs de l'enfance, ceux qui nous retiennent loin du toit paternel! Est-ce que le département des Landes, est-ce que le misérable village de Saint-Cyr ne sont pas plus exil que la riche Hollande, que la superbe ville d'Amsterdam?.. Pardon, pardon de ces plaintes amères; la maladie de ma sœur me les arrache, et je les dépose dans le cœur d'une autre sœur.

Le seul journal que je lise est l'ancien Constitutionnel: il me semble que l'amour de la patrie, que la dignité nationale commencent à se réveiller, et que les étrangers ne sont plus des amis? L'abais-

sement où l'on nous tient ne peut pas toujours durer, mais il faudra un grand effort pour renverser les fourches caudines sous lesquelles on nous a fait passer. L'Angleterre et l'Autriche, dont l'alliance est inaltérable, sont deux implacables ennemies, et elles ne lâcheront pas facilement leur proie.

Les Hollandais sont effrayés de l'insurrection de quelques-unes de leurs colonies, ils en accusent l'ennemie du continent; mais Carthage ne craint rien; elle est, comme le souhaitait Périclès pour Athènes, dans une île que ses flottes défendent, et qu'elles rendront maîtresse du monde.

LETTRE XVIII.

Amsterdam, 27 décembre 1817.

Rassurez-vous, ange de bonté, ma pauvre Désirée est tout-à-fait hors de danger; elle me l'écrit, et le bien-être que j'éprouve m'en donne l'assurance. Que de fausses joies, que de fausses peines dans cette misérable vie! La vérité arrive, et l'on regrette et ses ris et ses pleurs.

Mon imagination me représente tout sous l'aspect le plus funeste: je me suis bien trouvé à l'armée de cette tournure d'esprit; je n'étais surpris de rien, et j'avais quelquefois une ressource prête pour des malheurs que seul j'avais crus possibles; mais cette habitude fait, depuis la paix, le tourment de ma vie, et je ne puis, ni ne veux chercher à la détruire. C'est peut-être un secours que la providence m'a donné contre la sensibilité de mon ame: ainsi, j'ai supporté des infortunes dont l'attaque imprévue m'eût terrassé.

Je ne discuterai pas aujourd'hui cette grande question du suicide que votre piété et que votre cœur résolvent; mais, avant de condamner le malheureux que le courant entraîne, il faudrait savoir les efforts qu'il a faits pour résister.

Que font donc les libéraux? Pourquoi s'unis-

sent-ils avec les ultras qui ne parlent de la liberté que pour l'étouffer, qui, s'ils ressaisissaient leur funeste influence, couvriraient encore la France d'échafauds? Est-ce qu'on peut oublier leurs crimes : c'est à vous en débarrasser pour toujours que les amis de la France doivent travailler sans distraction et sans relâche.

Les discussions de vos chambres deviennent intéressantes. Il en jaillit quelquefois des éclairs de patriotisme, qui font tressaillir tous les cœurs. Elles ont une immense influence sur le reste de l'Europe. Le chapeau que l'on porte à Paris est porté à Pétersbourg avant la fin de l'année; nos institutions deviendront de mode, et l'étranger sera bien surpris de leur contagion. Je ne veux pas me donner le ridicule de prophétiser, mais, soyez assurée qu'il se prépare une grande révolution : les trônes ne seront pas renversés, mais les priviléges de quelques castes seront bientôt détruits. Le genre humain est en marche, a dit M. de Pradt. Ma sœur, le peuple est sur le mont Aventin, et les députés du sénat lui offrent l'égalité des droits.

Napoléon, dont il n'est plus permis de dire du mal, a arrêté ce grand mouvement; s'il eût soumis l'Angleterre, c'en était fait de toutes les institutions libérales. Consolons-nous donc des outrages faits à notre gloire nationale. La liberté du monde sortira du triomphe même de nos ennemis. Quel singulier enchaînement de causes et d'effets!

C'est aux Baskirs, c'est aux Cosaques que l'Europe devra le régime constitutionnel.

Malgré les nuages sombres qui se forment sur ma tête, je bâtis quelquefois des châteaux en Espagne. Te voilà rappelé, me disais-je cette nuit, que vas-tu faire?..... aller à Paris, voir mes amis, leur porter mon tribut d'amour et de reconnaissance. — Et puis? — courir embrasser ma sœur, m'asseoir sur le tombeau de mon père. — Et puis? — revenir à Paris, me perdre dans la foule. — Et puis? ..... peut-être un jour tu regretteras cette terre d'exil, où tous les momens sont consacrés à l'étude, aux beaux-arts et au culte de quelques amis fidèles; lancé au milieu des partis, tu sentiras se refroidir le saint amour de la patrie, qui, comme le feu sacré, s'alimente dans le secret et se conserve dans le mystère..... Que dites-vous, ma bonne sœur, de ces appréhensions? Elles vous prouvent combien je suis incorrigible; je crains le malheur du bonheur.

LETTRE XIX.

Amsterdam, 31 janvier 1818.

Votre long silence m'étonnait et m'affligeait, et je vois avec peine que je ne puis pas vous accuser de négligence. J'aimerais encore mieux avoir un reproche à vous faire que d'apprendre la perte si cruelle qu'a faite votre pauvre frère. Les persécuteurs ne savent pas où portent leurs traits; ils croient frapper l'homme fort à qui le courage sert d'impénétrable bouclier, et ils atteignent la victime pure et sans tache, qui pleure auprès de lui. Les misérables! mais le ciel est juste et les hommes seront justes aussi.

Ne craignez rien pour la vie de votre frère: je crois bien que la douleur nous fait beaucoup plus de mal qu'aux femmes, car le roseau plie; mais quand cette douleur ne nous renverse pas du premier choc, nous la surmontons. Je l'ai éprouvé quand j'ai perdu ma mère. Je m'enfermai, je combattis mon chagrin, et, le quatrième jour, la voix du devoir l'emporta et je marchai à la tête de mes troupes. Votre pauvre frère n'oubliera pas qu'il a six enfans. Il vivra pour eux et pour vous. J'étais veuf à vingt-quatre ans, après moins d'un an de ménage et n'ayant vécu que trois

mois avec ma bonne et belle Louise; je la perdis, et je perdis la tête pendant six mois; je quittai l'armée, j'allai me jeter aux pieds de mon père qui, sans me relever, me dit d'une voix imposante, en levant sa main vers le ciel : « Louise est là, et » elle t'ordonne de vivre pour ton fils ». Votre frère entendra la même voix et il obéira.

Comme vous écrivez dans cette bonne ville de Paris où vous vous plaignez que la presse n'est pas libre! elle l'est au moins pour les calomniateurs. Avez-vous lu les mémoires de Canuel, de cet ex-juge, ex-législateur, ex-commandant de Lyon? Quelle ridicule importance ces messieurs veulent donner à une guerre qui n'a rien été et qui ne pouvait rien être! La patience m'a échappé, j'ai pris la plume, j'ai détrempé du fiel dans l'eau de l'Adour, et, sous la dictée de la vérité, j'ai écrit en quatre matinées une centaine de pages qu'on imprime sous le titre de « Lettre au général » Canuel par le général Lamarque ». Mon projet est de retirer tous les exemplaires, d'en envoyer six par l'ambassadeur au ministre de la police, pour lui demander s'il veut me permettre de laisser paraître ma défense. Je suis trop Français pour vouloir, même en pays étranger, faire quelque chose qui puisse déranger en rien les grandes combinaisons politiques du gouvernement. Peut-être veut-il que l'Europe croie que les acteurs des Variétés qui, dans les habitans des Landes, paraissent grimpés sur des échasses, sont des

géans!..... Je brise les échasses; je n'ai cependant pas tout dit; vous sentez combien ma position m'impose de ménagemens; j'aurais sans cela enterré le calomniateur dans un égoût, sous du fumier.

Son ouvrage est moins dirigé contre moi que contre MM. de Suzannet et d'Autichamp : il dépendait de moi de flatter un des deux partis, mais cette manœuvre était au-dessous de mon caractère. Après avoir arboré sur mon mât de guerre le drapeau de la vérité, je me suis donc placé au milieu de l'escadre ennemie, et j'ai fait feu à tribord et à bâbord. Si l'on savait, ma chère sœur, quelles misérables intrigues on a fait jouer! sur quelles bases frêles repose tout cet échafaudage, et combien sont ridicules tous ces prétendus restaurateurs du trône, comme on s'écrierait : « Jusques à » quand, messieurs les quand même, etc., etc. »

Je ne sais pas si, après m'avoir puni sans jugement, on voudra que je sois déshonoré sans pouvoir répondre. Je me soumettrai, car la postérité me vengera; les persécutions me grandiront; les martyrs deviennent des saints.

Je trouve vos discussions bien intéressantes, et l'Europe les suit avec avidité. De quelle stérilité sont frappés les ennemis des lumières! Comme ils sont niais et ridicules! Mais aussi quels talens les Bignon, les Chauvelin, les Camille Jordan font paraître! Leurs belles harangues sont partout répétées, partout admirées. Je lis quelquefois

Bussy Rabutin qui était exilé comme moi; mais qui, à ce qu'il paraît, savait pour quoi : il dit qu'un de ses aïeux, Christophe Rabutin, après avoir mis ses armes sur ses bannières, sur ses housses, sur sa vaisselle, s'en était fait faire un habit. Est-ce que MM. Bon.... et Sall..... n'ont pas fait comme Christophe Rabutin ? Je me les représente vêtus de cette manière, et je ris comme un fou, quand je trouve que leurs discours sont en harmonie avec leur costume.

Permettez-moi de ne pas être de votre avis sur le tableau de David. D'abord il l'avait commencé il y a six ans, et on le pressait pour l'achever ou pour rendre l'argent; ensuite je ne trouve pas mal qu'on cueille une fleur sur le cratère de l'Etna. J'admire Frédéric faisant des vers quand son royaume est envahi : c'est une preuve de mépris pour ses ennemis que de rire de leurs attaques, et de dédaigner de prendre la lance ou de se couvrir du bouclier. En traitant des sujets héroïques, le peintre paraîtrait avoir besoin de donner de l'énergie à son ame par de grands souvenirs; mais quand la postérité lira « l'an 1817 » sur ce tableau de David, et qu'elle saura que le grand homme était alors exilé, proscrit, persécuté, elle admirera son calme et sa résignation. Avant d'aller à la mort, Socrate ne trouvait-il pas que la chaîne qu'il avait au pied lui causait un chatouillement agréable.

Je suis consolé de mes malheurs, puisqu'ils me

valent l'intérêt de l'homme que j'estime le plus profondément, du seul homme que le nouveau monde dispute à l'ancien ; ma sœur, faites-lui agréer mon admiration et mon respect.

Si vous pouvez me lire, M. Denon doit vous confier les hiéroglyphes qu'on a apportés d'Egypte; mais je taille ma plume pour vous dire que je vous aime tendrement, et pour vous prier de m'écrire.

LETTRE XX.

Amsterdam, 23 mars 1818.

Notre correspondance languit : c'est ma faute, et je vous en demanderais pardon, si je n'étais aussi cruellement puni par la privation de vos lettres; votre dernière, ma sœur, est du 14 février. Garder plus d'un mois le silence!.... Je n'ai pas répondu, il est vrai, à cette lettre du 14; mais pourquoi m'a-t-elle fait rougir, pourquoi me faire tant de complimens, pourquoi m'élever si haut? Ingrat que je suis! Comment n'ai-je pas deviné que c'est un appareil que l'amitié mettait sur la plaie que j'avais reçue, un baume bienfaisant qui devait guérir les traits empoisonnés de Canuel?

Enfin vous la connaissez, cette réponse : un de mes amis m'écrit, et m'en fait de grands éloges, un mot de vous m'éclairera : je le demande donc, mais je le demande à l'amitié juste et sévère, qui veut être utile. Songez que je débute dans cette carrière, que je n'ai ici ni conseil, ni ami que je puisse consulter, ni un imprimeur qui entende la langue; songez enfin que le climat n'est pas inspirateur. J'ai été bien gêné dans la direction des coups que je portais à mon ignoble adversaire; j'ai dû les affaiblir de peur qu'ils n'allassent plus loin;

j'ai dû sacrifier mille plaisanteries qui auraient pu satisfaire la malice française.

Une seule pensée a guidé ma plume : la nécessité d'éclairer la France et le gouvernement sur cette terrible Vendée, qui n'a rien d'effrayant que dans les discours de M. de Châteaubriand; peut-être cessera-t-il de faire retentir la tribune des éloges des pauvres paysans qu'on a fait marcher forcément; peut-être cessera-t-il de nous chanter ces preux chevaliers, qui vantent comme de grandes batailles le choc de quelques pelotons, et qui seraient ridicules s'ils n'étaient pas odieux; peut-être le ministre de la guerre, qui a dilapidé pour ces messieurs les trésors de l'état, et qui a mis à la retraite de si braves officiers pour placer des hommes qui n'ont montré ni talent, ni dévoûment, rougira-t-il de sa conduite, en attendant qu'un jour on lui en demande compte.

Vos réflexions sur Cicéron sont parfaitement justes. Cet homme qui sut combattre les factieux avec tant d'audace et mourir avec tant de courage, cet homme qui dit froidement à Popilius Læna : « Approche, vétéran, et puisque c'est ton savoir-» faire, tranche-moi la tête », ne savait pas supporter l'exil, et pleurait sa maison que Clodius avait démolie. Il demandait grace, et implorait la clémence du destructeur de la liberté; mais y avait-il dans cette démarche un manque de courage? Les anciens, qu'on vante trop, avaient dans leur conduite moins de dignité que les modernes;

le but atteint purifiait les moyens. Voyez-les la veille des élections, courir en public, mendier les suffrages, toucher la main aux savetiers; il n'y a que les Anglais qui soient un peu restés Romains sous ce rapport; ils le sont aussi par la mauvaise foi de leur gouvernement et par la perfidie de leur sénat; comme eux, ils sont sans pitié pour Persée; comme eux, ils feraient assassiner Viriatus s'ils ne pouvaient le vaincre; comme eux, ils asserviraient la Grèce sous le prétexte de la rendre libre.

Vous me demandez s'il y a un portrait de moi: j'en ai donné plusieurs à ma mère qui voulait m'avoir dans chaque appartement; mais, quoique faits en Italie, ce sont des croûtes. Un de mes amis, le général Merlin, en a un, voici comment: nous allions souvent à la chasse; nous avions la mauvaise habitude de fumer, et nous nous fîmes dessiner fumant, en habit de chasse, au pied du Vésuve qui fumait aussi. On nommait cette bambochade « les trois fumeurs ». Mais je ne veux pas que vous voyiez ce portrait; car on m'y a donné l'air mouton et bête.

J'embrasse Bouilly : j'ai vu jouer l'autre jour, au théâtre hollandais, son Abbé de l'Epée : cette pièce est traduite dans toutes les langues, et partout elle a du succès; Bouilly le sait-il, ou amuse-t-il le monde gratis?

LETTRE XXI.

Amsterdam, le 30 mars 1818.

Avant de répondre à votre lettre du 24, il faut que je vous exprime toute la douleur que je ressens de votre peu de confiance dans mon amitié ou plutôt dans mon courage. Quoi! ma sœur, vous êtes malade, et vous ne me le dites pas. Que d'actions de graces je dois à Bouilly! Sans lui, je me plaindrais quelquefois de votre silence qu'aujourd'hui je réclame; sans lui, je voudrais des marques d'attachement que mon amitié vous interdit. Il faut absolument vous distraire, renoncer au travail, vous promener, ne voir que des gens heureux, ne penser qu'à ceux qui le sont... Tout sentiment pénible aggrave votre mal : oubliez-nous, je vous en conjure. Je n'ai pas la force de répondre à votre lettre : je pense que vous l'avez écrite en souffrant, en augmentant peut-être vos souffrances, et elle me fait mal.

Je devine sans peine ce qui vous a déplu dans ma lettre à Canuel; je ne suis pas plus content que vous de ce passage, mais il fallait un passeport.

Je vous avoue que je suis étonné et presque honteux des éloges que je reçois de tous côtés. Est-ce

une mystification générale? est-ce qu'il peut y avoir le moindre mérite littéraire dans cette brochure? est-ce que je sais les premiers principes de l'art d'écrire? Les amis sont bien aveugles ou bien coupables de tromper leurs amis. Mais ils ne se trompent pas quand ils devinent que je pensais à vous en écrivant la page 49: n'y avais-je pas mis votre nom; n'ai-je pas parlé d'une seconde providence?

Je ne crois pas que ma réponse à Canuel retarde ou accélère mon retour, peu m'importe; j'ai écrit jadis sur mes armes, je tracerais aujourd'hui sur ma plume : « Fais ce que dois; advienne que » pourra ».

Adieu, ma bonne sœur, promenez-vous, n'écrivez pas et n'aimez que ceux qui peuvent vous faire sourire. Encore adieu; je vous recommande ma santé et celle de tous vos amis.

LETTRE XXII.

Amsterdam, le 25 avril 1818.

Votre lettre du 12 m'afflige; je voulais y répondre au moment où je l'ai reçue, mais je vous avoue que je n'en avais pas la force; la réflexion m'a un peu tranquillisé; il me paraît impossible qu'on ait autant de liberté dans l'esprit quand on est dangereusement malade. Cependant vous souffrez; quel régime vous a-t-on prescrit? J'ai mes idées en médecine; je suis persuadé que l'ame soutient le corps, qu'on peut toujours garder sa verticale, et qu'on ne meurt enfin que quand on n'a pas le courage et la volonté de vivre. Je veux bien qu'on fasse des remèdes, qu'on y ait une entière confiance, mais je veux surtout qu'on cherche un refuge dans les dispositions morales. J'ai vu la mort de près; je n'y ai jamais cru; quand j'y croirai il faudra que mes amis se résignent; mon pressentiment sera, j'en suis sûr, un avertissement.

La résignation des femmes m'étonne toujours, et leur constance à souffrir augmente mon respect pour elles. Si un homme m'écrivait le douloureux paragraphe où vous me dites : « Si vous ne me » retrouvez plus dans votre belle France, conser» vez de moi un souvenir doux, pardonnez-moi

» de ne pas vous avoir attendu », je croirais qu'il est perdu et que c'est le découragement, suite du désespoir, qui lui a dicté ces touchantes expressions; mais une femme voit sa fin avec calme, elle en parle comme d'un événement auquel son ame est préparée, et elle se persuade que les autres ont autant de résignation, autant de désintéressement qu'elle. Il n'en est pas ainsi, ma sœur; si la France vous perdait, la patrie perdrait à mes yeux un de ses plus grands charmes; ma haine contre mes persécuteurs s'accroîtrait de tout l'attachement que je vous porte, je ne leur pardonnerais pas des malheurs qui vous ont acquis tant de droits à ma reconnaissance, et qui m'ont mis dans l'impossibilité de vous la témoigner.

Mais, je le sens, je ne suis pas condamné à une telle peine, je vous reverrai : suivez seulement mes conseils avec docilité : cherchez les distractions, promenez-vous, voyez des gens heureux, ne plaignez vos amis absens que des chagrins qu'ils éprouvent de ne pas vous voir. Si vous saviez combien de compensations il y a dans l'exil, dans la proscription! de quel mouvement d'orgueil on est quelquefois saisi en voyant toutes les polices de la sainte alliance poursuivre un homme qui n'est armé que de sa vertu! Si vous saviez combien de consolations nous éprouvons, combien le peuple nous reçoit partout avec reconnaissance; car partout le peuple nous regarde comme des victimes de sa cause; de cette cause qui déjà triomphe en

France et qui doit finir par triompher en Europe.

Avez-vous lu le discours d'Alexandre? J'avais peur que ses idées mystiques ne l'égarassent, mais grace au ciel il est dans la vraie route. Depuis Henri III, la France a toujours soutenu en Europe les idées libérales, que l'égoïste Angleterre a toujours persécutées hors de son île. C'est nous qui étions les appuis du sénat de Stockolm, des victimes de Pologne, des états de la Hollande. La Russie nous remplacera peut-être, et l'Angleterre doit trembler en voyant, entre des mains si puissantes, ce levier irrésistible qui doit soulever le monde, car il a trouvé un point d'appui.

J'ai lu presque toutes les brochures qui circulent à Paris. Je crains qu'on n'aille trop loin. J'ai le malheur de voir partout la main de l'Angleterre, comme les Juifs voient partout *le doigt de Dieu.* Je vois donc l'action du Léopard dans ces cris désordonnés de liberté : n'oublions pas que nos niveleurs de 93 étaient ses agens, et que l'infame Castlereagh paierait de tous les trésors de la banque, l'insurrection qui fournirait un prétexte pour continuer l'occupation, et pour nous partager. Au nom de Dieu, au nom de la patrie, soyez sages, et nous sommes sauvés; nous le serions déjà si nos ministres n'étaient pas les plus stupides de tous les hommes. La sainte alliance n'a pas pu donner à la Russie les vues de l'Angleterre, à l'Autriche les intérêts de la Prusse. C'est de l'Autriche surtout qu'il faut se défier. Si Napo-

léon avait voulu donner deux millions à Metternich qui les lui demandait à Dresde, le beau-père ne s'armait pas contre le gendre; et c'est ce même homme, toujours salarié par l'Angleterre, qui est vraiment empereur d'Autriche.

Oui, je rentrerai, oui nous rentrerons tous. Proscrire est trop bête pour que cela dure. Enfermez, engraissez, tuez votre Haceldama, je le conçois; mais envoyer chez l'étranger des gens qui peuvent vous nuire, qui y portent la contagion de la haine, et si ce n'est la force de leurs bras, au moins la puissance de leurs conseils: c'est en politique un acte du 15e siècle que le fanatisme religieux a seul pu inspirer au 17e, et que même l'impéritie des Bourbons ne pourra prolonger au 19e.

Désirée vous a-t-elle écrit? Je n'ai pas de nouvelles depuis plusieurs courriers. Elle ne connaît pas encore ma lettre à Canuel, cette fusée à la Congrève qui est éteinte depuis long-temps.

LETTRE XXIII.

Amsterdam, le 12 mai 1818.

Le consul, que vous avez trouvé aimable, et qui m'était indispensable, se rend encore à Paris, et je veux qu'il vous porte une marque de souvenir. J'espère qu'il vous trouvera bien portante, et que le malheur de craindre pour une tête aussi chère ne viendra pas se joindre à tant d'autres malheurs.

Vos discussions ont été belles et imposantes : notre chambre l'emporte sur celle d'Angleterre par l'éclat des discours; il est vrai que, malgré nos infortunes, la France est encore le grand théâtre de l'Europe, et que les accens qu'on y profère retentissent partout. Le silence avec lequel on a voté l'immense sacrifice que nous impose la rapacité de l'étranger m'a rempli d'admiration. Qu'il est éloquent ce silence! Qu'ils seraient sourds, ceux qui ne l'auraient pas entendu! Qu'ils seraient stupides ceux qui ne l'auraient pas compris! L'histoire n'offre rien de plus beau, de plus digne, de plus national : j'en ai pleuré de joie et de patriotisme.

Les persécutions recommencent contre mes compagnons d'infortune. Je suis excepté, mais je souffre avec ceux qui souffrent. Un pareil acharnement est sans cause et sans exemple, et il n'y a qu'un Anglais qui puisse en jouir.

LETTRE XXIV.

Amsterdam, le 5 juin 1818.

Ma bonne sœur, l'amitié n'a pas d'épiderme sur sur le cœur : vous avez été blessée de la lettre de M^me^ T....., et Lavollée, qui l'a lue à Bruxelles, m'assure que cette lettre est très-polie, alors je puis faire une réponse : la voici :

Disputer est de mauvaise grace; accorder plus qu'on ne demande me paraît loyal et militaire.

Corrigez, amendez, changez; je m'en rapporte à vous; envoyez ensuite cette réponse à la Minerve qu'on ne peut pas se procurer à Amsterdam. Sans vous j'aurais ignoré qu'une dame m'attaquât, mais un ange me défend et je l'embrasse.

LETTRE XXV.

Amsterdam, 28 juin 1818.

Je ne sais par où commencer mes remercîmens, ma chère sœur : j'ai là devant moi vos lettres du 5, du 7 et du 12 juin : toutes sont pleines de témoignages de bonté, de preuves d'attachement; ah! si je devais recevoir toutes les semaines de semblables consolations, je bénirais mes proscripteurs.

Jonama me croit découragé; dites-lui que je ne suis qu'affligé, qu'indigné de toutes les petites manœuvres par lesquelles on cherche à éloigner le moment de la justice. Quand la chambre introuvable siégeait; quand Robespierre L. B..... demandait du sang, quand le pouvoir, entraîné par l'esprit de parti, ne s'exerçait qu'au milieu des orages, alors il était naturel que la victime se résignât et se tût; mais on rentre dans la charte, on le dit au moins; on prétend rétablir le règne des lois, on parle d'union et d'oubli, et on ne veut pas relever les malheureux sur lesquels le char a passé; le conducteur a peur qu'on le traite de mal habile, s'il avoue que les coursiers l'ont entraîné; il aime mieux convenir qu'il fut barbare et qu'il ne s'en repent pas. On ajourne, on diffère la

réparation comme on devrait différer le supplice. Tantôt on veut attendre la fin des chambres, tantôt le résultat des élections, tantôt le départ des étrangers.... Pourquoi ne pas nous dire : « Vous » ne pouvez pas rentrer en France : le pouvoir est » toujours infaillible même quand il est exercé par » Fouché, ainsi vous êtes coupables puisqu'on vous » a punis. » Alors nous prendrions notre parti : nous nous efforcerions de nous faire une autre patrie, nous tenterions d'implanter dans notre cœur de nouvelles affections ; mais non, on veut que, comme Tantale, nous voyions devant nous le bonheur qu'on nous refuse, on le fait quelquefois approcher pour exciter plus fortement nos désirs, on nous l'annonce, on nous le promet, et un mur d'airain s'élève quand nous tendons les bras pour le saisir. Si j'en juge par mes souffrances, nos persécuteurs doivent être bien heureux, nos bourreaux doivent avoir de bons momens.

Si vous lisez cette lettre à Jonama, il vous dira qu'il avait raison et que je ne suis pas mal découragé ; peut-être est-ce le mot qui me choque ; au reste, ce découragement ne m'inspirera jamais une lâcheté ; jamais il ne m'irritera au point de me faire oublier ce que je dois à ma patrie.

Ce que vous me dites de M. Aignan me remplit de respect et d'admiration. Les vrais hommes de lettres développent un bien beau caractère : ils sont les dignes successeurs de ces philosophes du 18e siècle, qui ont tant reculé les bornes de la ra-

son humaine.... Comment notre barreau peut-il ne pas suivre ce noble exemple; je félicite M. Manuel d'être repoussé de ce cloaque.

Je regrette de ne pas connaître Jouy, puisque vous le connaissez; mais je relis toujours ses ouvrages avec un nouveau plaisir. Plus spirituel que le Spectateur anglais, il est aussi philosophe. Peintre plus habile et plus vrai, il ne fait jamais grimacer ses figures, et l'on trouve partout les originaux qu'il peint. Depuis Voltaire, aucun auteur français n'a eu autant de lecteurs à l'étranger.

LETTRE XXVI.

Amsterdam, le 23 juillet 1818.

Je ne savais à quoi attribuer votre long silence, ma sœur, mais je ne vous accusais pas de négligence, car je suis toujours malheureux, et, auprès de vous, les malheureux n'ont jamais tort.

Quel est donc le second trente-huit qu'on a rappelé? Nous ne connaissons encore que Dejean. Il y en a bien un autre qu'on a tiré de l'exil, mais c'est pour qu'il aille recevoir dans le séjour des justes la récompense d'une vie consacrée à la vertu et à l'amour de la liberté. C'est le pauvre Garnier, de Saintes. Il est mort sur les frontières des Illinois, où il bêchait une terre encore inculte pour nourrir sa fille, seul bien qui lui restât dans son infortune. Proscripteurs, que de maux vous causez à vos victimes!... Que le ciel vous les rende! Ma parfaite amie, vous ne direz pas *amen* à cette antienne.

Jonama que j'aime et que j'estime, et vous, pour qui je porte ces deux sentimens jusqu'à l'exaltation, vous vous trompez tous les deux. Non, je ne suis pas découragé, je suis encore moins désespéré, mais je suis désespérancé, m'entendez-vous?.... Je ne veux plus croire à toutes les promesses avec lesquelles on nous abuse; je ne

veux pas qu'on nous dise : « Après la clôture des » chambres, pour la St-Louis, après l'évacuation du » territoire, etc., etc. » Je veux marcher d'un pas ferme et tranquille, sans qu'on me montre un but fantastique qu'on éloigne à mon approche. C'est cette manœuvre qui m'indigne : pourquoi tromper le faible et le malheureux ? N'a-t-on pas assez de la force pour les opprimer ?

Je partage votre haine, mais non pas votre mépris pour les conspirations des ultra. Soyez bien sûre que jamais conspirateurs ne furent plus dangereux. Ils parviendront à obtenir un succès momentané qui nous coûtera sans doute une guerre civile et des torrens de sang ; les malheureux finiront par succomber, mais peut-être entraîneront-ils la patrie dans la tombe..... Il y a de grands personnages et une puissance formidable derrière ces mannequins qu'on fait mouvoir. A ceux-là en succèderont d'autres plus habiles.... Cent mille hommes, commandés par Turenne, par Condé et même par Frédéric, seraient battus avant six mois par un C..... qui aurait seul le droit de prendre l'offensive. Comment M. Decazes ne sent-il pas sa position et la nôtre ? C'est jusque dans son marais qu'Hercule poursuivit l'hydre ; s'il s'était arrêté après avoir abattu une de ses têtes, il eût fini par en être dévoré. Mais, hélas ! avons-nous maintenant un Hercule ?

Le nom de C..... s'est placé sous ma plume. Je suis fâché de ce qui lui arrive. J'aime beau-

coup le rôle de Tancrède, et l'idée de le traiter en Orbassan, chatouillait quelquefois mon cœur. Maintenant je rougis de mes projets, puisque la place de Grève est le champ clos qui convient à ce preux! . . . .

Que je suis heureux de votre correspondance avec Désirée! Elle y trouvera une consolation dont elle a grand besoin. Dites-lui bien qu'elle se conserve pour moi; dites-lui que je vis en elle, et que si elle nous quittait, il n'y aurait plus bientôt que trente-sept trente-huit.

Adieu, ma sœur, je vous embrasse; ne soyez pas scandalisée en me voyant ainsi finir mes lettres; j'habite un pays où l'on ne se quitte jamais le soir, même entre simples connaissances, sans s'embrasser plusieurs fois : c'est un usage antique et dont Thomas Morus félicitait jadis les Bataves.

P. S. On me disait qu'il était très-difficile de faire un ouvrage de deux ou trois cents pages; j'ai voulu essayer, j'ai fini, mais ai-je réussi? Vous déciderez cela un jour.

LETTRE XXVII.

Amsterdam, 5 août 1818.

Ma sœur, je trouve un si grand plaisir à vous lire que vous devez me pardonner mon empressement à vous répondre.

Je vous expliquerai un jour non pas l'extinction d'un sentiment mais l'évaporation d'un goût que vous avez, sans le savoir, beaucoup contribué à éteindre. Je ne crois pas, comme madame de Staël « que les dangers et les malheurs diminuent » l'attachement », mais je crois que c'est le creuset qui épure les métaux; je sens que mille goûts, qu'on croyait des passions, s'évanouissent; que des liens de société, qu'on prenait pour de l'amitié, se brisent et qu'il ne reste dans le cœur que ces affections graves et profondes qui deviennent les élémens de notre vie morale.

J'ai appris, depuis ma dernière lettre, la radiation de Cluys, complice que je ne connaissais pas même de nom. On assure que c'est une concession que Savary a exigée, pour ne pas faire imprimer ses mémoires qui allaient ajouter de la boue à celle qui couvre déjà tant de grands personnages. On obtient donc quelque chose en menaçant? J'en suis fâché pour mes deux sœurs, mais elles auront long-temps à souffrir.

La nouvelle que vous me donnez de la formation d'une liste de rappel, d'autres me l'ont donnée, et tout semble la confirmer; mais combien de circonstances, d'intrigues, de peurs, d'événemens imprévus peuvent faire ajourner cet acte de justice. Qui sait lequel des trente-deux airs soufflera d'ici au vingt-cinq? Ah! ne me donnez pas une fausse espérance, cela fait trop de mal. J'aimerais mieux l'arrêt de mort. Cette existence provisoire que nous menons depuis trois ans n'a ni la douceur de la vie ni le calme de la mort. Je viens de lire une lettre de Vandamme; elle est datée des environs de Philadelphie : jamais il ne fut plus heureux; il appelle près de lui sa femme, son fils, ses compagnons d'infortune. Ses chants sont comme ceux de l'alouette qui plane dans les airs et qui plaint ses compagnes qu'une cage renferme..... Tant de maux menacent notre vieille Europe! Notre pauvre France renferme tant d'élémens de dissolution; elle doit subir, elle subira encore tant de révolutions, qu'il faut, pour s'exposer à l'habiter, être stupide, ou y avoir deux sœurs comme les miennes.

Connaissez-vous la protestation des ultra contre l'évacuation du territoire ou pour mieux dire leur requête pour qu'on ne l'évacue pas? Nos journaux la publient. Comment tous les procureurs du roi n'en poursuivent-ils pas les auteurs? Est-ce qu'ils attendent que des voix éloquentes les dénoncent à la tribune nationale?

LETTRE XXVIII.

Amsterdam, le 2 septembre 1818.

Je voudrais répondre à votre lettre du 21 août, et je ne l'ose pas. Je crains ou de vous adresser des félicitations quand je devrais pleurer avec vous, ou de vous rappeler, par d'inutiles consolations, des alarmes qui n'existent plus. Je sens pourtant que je ne puis vous parler que de vos souffrances. Que sont pour un cœur comme le vôtre tous les autres intérêts, quand il s'agit d'un père! Le ciel est juste, nous devons le croire; il vous conservera cet objet d'un culte filial si touchant; mais, s'il en ordonnait autrement, songez, ma sœur, que la résignation, que l'obéissance à ses décrets est aussi une vertu..... Pardon, mille fois pardon de vous laisser entrevoir un aussi cruel avenir; mais il est dans l'ordre de la nature. Votre piété, votre croyance, vos souvenirs même vous donneront de la force pour ce grand sacrifice. C'est lorsque la mort a éternisé les moindres offenses, que la certitude de n'avoir aucun reproche à se faire verse sur la plaie un baume délicieux. Lorsque j'eus le malheur de perdre mon pauvre père, je commandais à Bordeaux. On m'envoya un courrier, je courus sans m'arrêter pour le voir encore, pour l'em-

brasser, pour recevoir sa dernière bénédiction; j'arrivai trop tard : il était mort quelques heures avant en disant avec un sourire douloureux : « Je » ne puis plus l'attendre..... » Je ne vous peindrai pas ma désolation. A Mont-de-Marsan, à quatre lieues de chez moi, on m'avait annoncé qu'il était hors de danger, et ce passage subit d'une grande joie à une douleur sans remède me frappa d'un double poignard. Je serais mort sans les pleurs de ma mère, sans le malheur de ma sœur, tant aimée et si malheureuse, sans le récit que me faisait un de mes oncles. Il me disait que mon père, ayant fait quelques dispositions testamentaires, on lui avait proposé de faire venir un notaire. « C'est inutile, avait-il répondu, je connais » Maximien, il suffira qu'il sache que je l'ai » voulu. » A ces mots un sentiment délicieux inonda mon ame, je me relevai avec fierté, je me rendis dans la chambre fatale, j'embrassai ce visage froid que j'aurais voulu ranimer de ma vie, et je remerciai le ciel de l'estime de mon père..... Nous nous reverrons un jour, et il me trouvera encore digne de son estime.

Vous présumez bien que des larmes s'échappent de mes yeux, tandis que je vous écris ces détails que je n'ai pas le courage de relire. Eh bien, ces larmes ont leur douceur, elles me prouvent que mon cœur n'a pas vieilli; oh non ! je souffre trop.

LETTRE XXIX.

Amsterdam, 10 septembre 1818.

Louis m'a appris, au moment de son départ, le malheur qui venait de vous accabler; je le pressentais et je vous offrais dans ma dernière lettre les seules consolations qu'on puisse vous donner. Croyez, ma respectable amie, que mon cœur partage votre affliction et que je trouverais de la douceur à mêler mes larmes aux vôtres.

Le ciel, toujours juste, a donné aux femmes une sensibilité plus vive que la nôtre; mais il leur a donné aussi une piété plus fervente, une croyance plus parfaite, et c'est sur ce double appui que vous devez placer votre confiance. Songez que votre père était parvenu à une grande vieillesse; songez qu'il avait vu ses enfans et les enfans de ses enfans; songez enfin qu'il est injuste de se révolter contre les lois de la nature. La vie est si peu de chose dans tous les temps, elle est mêlée de tant de douleurs et de tant de peines; qu'à un certain âge elle doit devenir un fardeau dont on est pressé de se débarrasser. Je conçois tout le bonheur que vous trouviez à adoucir les maux de l'auteur de vos jours, et, sans doute, le sacrifice que vous impose le ciel, est le plus fort dont puisse gémir un

cœur tout rempli de l'amour filial. Mais que de consolations l'accompagnent pour vous, ce douloureux sacrifice!

Si mon ame, brisée par la douleur, reprit son élasticité à l'idée que mon père était mort en m'accordant son estime, combien vous devez trouver de douceur dans le souvenir de tout ce que vous avez fait pour le vôtre! Vous avez été à la fois sa fille et son ange gardien, et là-haut il doit encore se croire avec vous. Du courage donc, mon amie, de la résignation! Le ciel le veut, obéissez, priez; vous reverrez votre père : les ames vertueuses ne sont séparées qu'un moment. N'avez-vous pas encore des devoirs à remplir sur cette terre de misère? Le ciel ne vous a pas tout ôté : vous êtes fille encore. Votre mère, que vous aimez tant, n'a-t-elle pas besoin de votre courage pour soutenir le sien? Elle supportera sa peine, elle succomberait à la vôtre. Vivez donc pour qu'elle vive. Et puis, il y a encore des malheureux à consoler, des vieillards à secourir, des enfans à guider dans le sentier du devoir et de l'honneur? Céder à sa douleur est à la fois une lâcheté et une barbarie; il faut combattre et vivre pour remplir sa destinée. David priait et pleurait auprès du lit de son fils; quand il l'eut perdu, il prit sa harpe et bénit les décrets de la providence.

Je crains que votre santé ne soit altérée par de si longues veilles, et surtout par le coup que vous venez de recevoir. Ne la négligez pas : les maux

de l'ame sont une grande maladie. Il faut lire, il il faut écrire à vos amis, et leur écrire de longues lettres. J'en exige chaque semaine au moins deux de plusieurs pages. Surtout fuyez l'isolement, c'est dans le bonheur qu'on peut vivre seul.

Louis m'écrit qu'il n'a pas pu vous voir : mais je suis sûr qu'il l'a tenté ; je connais son attachement pour vous. Je suis bien aise qu'il ait quitté Paris. Son cœur, plus sensible qu'on ne le sait, a besoin de Désirée si bonne, si aimante, si dévouée.

Nous touchons à la grande époque du congrès. Je relis l'ouvrage de M. P.... où il y a de la substance pour cinquante pages. Quelle manie de faire des livres ! Comme les idées sont délayées ! Comme les phrases enfantent les phrases ! Comme on n'entend qu'un vain roulement d'expressions ! Est-ce que Montesquieu écrivait ainsi ? Ce style est supportable dans la conversation ou dans les homélies, mais dans un ouvrage politique où chaque ligne doit donner à réfléchir ! Parcourez-le cependant, ne fût-ce que pour ne pas vous livrer à des espérances flatteuses sur la réunion de grands personnages qui ne produira rien de grand. Pauvres moutons, que devons-nous attendre des entrevues d'un léopard, d'un ours et de deux aigles voraces.

Je suis enchanté de la Minerve. Comment fait donc Jouy pour avoir toujours autant d'esprit, et comment fait B. Constant pour avoir toujours raison. J'espérais que ce dernier flagellerait le

dernier factum de M. de Ch....., ouvrage plein de mauvaise foi. Je crains que vous n'ayez à Paris trop de mépris pour les ultra : Coligny et l'Hôpital méprisaient aussi les intrigues des Guises.

Adieu, ma sœur si affligée et si chérie. Savez-vous qu'on m'assure que notre rappel est signé, et que le ministère attend pour l'expédier, je ne sais plus quoi.

LETTRE XXX.

Amsterdam, le 8 octobre 1818.

Votre lettre m'a tellement attristé qu'il m'est impossible d'y répondre. Je me croyais plus fort contre le malheur; je n'avais pas encore lutté contre les peines d'une amie. Je ne veux plus essayer de vous donner des consolations. Que peut-on dire? des lieux communs, des phrases usées depuis mille ans! Tout cela ne tarit pas une larme, ne desserre pas le cœur. Ah! vous avez raison, chacun a le secret de sa propre douleur, et l'on ne console que les gens qui ont envie et qui n'ont pas besoin d'être consolés. Mais je crois à la puissance d'une affection vraie, profonde, dévouée: je voudrais pouvoir pleurer avec vous, et il me semble que je vous ramènerais insensiblement à la raison par l'amitié.

Vous êtes injuste, mon enfant; on l'est presque toujours quand on est frappé par l'infortune: on ne sait pas assez qu'aucun être du monde ne peut être affecté comme nous, et on voudrait trouver aux autres les sentimens que l'on éprouve. Pardonnez donc à tous ces gens maladroits, mais bien inten-

tionnés qui viennent irriter vos douleurs en essayant de les calmer, et qui, pour vous distraire, vous parlent des fêtes où ils courent; ils ont tous plus ou moins le cœur dans la tête, et ils vous aiment autant qu'ils peuvent aimer : il n'y a rien à demander à qui donne tout ce qu'il a.

Désirée n'ose pas vous écrire : « Je ne sais pas » consoler; me marque-t-elle dans sa dernière » lettre; je souffre trop de la douleur des autres. » Pardonnez-lui donc son silence, et soyez sûre qu'elle a pleuré avec vous.

Je vous remercie des belles pages que vous m'écrivez sur la carrière que Louis pourrait embrasser; elles m'ont électrisé, et un fameux jurisconsulte, Merlin de Douai, en a été frappé d'admiration. Votre peinture d'un avocat est sublime; mais existe-t-il un homme toujours prêt à voler au secours du malheur, à lutter contre l'injustice, à attaquer la puissance? Peut-il même exister dans ce barreau français qui se déshonore aux yeux de toute l'Europe par les arrêts de ceux qui le président? Il y a bien quelques hommes respectables, et je n'ai point oublié M. Mauguin dont vous m'avez tant parlé au sujet de votre autre proscrit; mais combien peu suivent son exemple? Il y en a qui semblent importunés ou inquiets de l'éclat que quelques circonstances heureuses ont imprimé à leur nom? Le défenseur de Ney ne salit-il pas sa plume en défendant l'infame C.....? Ne

met-il pas la même chaleur, n'emploie-t-il pas les mêmes phrases, ne consacre-t-il pas le même talent à ces deux causes si différentes? Croyez-vous que Cicéron aurait plaidé pour un complice de Catilina? Je sais bien qu'avec l'excuse banale : «On doit toujours être l'allié du malheur », il est facile de se justifier; mais cette justification ne me convainc pas : peut-être suis-je trop homme de parti, et ma situation m'égare-t-elle; mais la mission d'un avocat me paraît être encore plus un ministère de conviction qu'un ministère de bonté, et si j'avais l'honneur de l'être, c'est à ma conscience que je demanderais mes inspirations.

Oui, j'espère vous revoir, et vous revoir bientôt. Savez-vous que, si mon rappel eût précédé les élections, j'aurais vraisemblablement été élu? Je ne l'aurais pas désiré : il faut du temps pour calmer l'irritation que donnent les persécutions. L'ame se monte trop dans le malheur pour ne pas braver la puissance et blesser peut-être les convenances; je me serais perdu à la tribune, ou peut-être pour le plus favorable, y serais-je devenu ridicule. Je ne sais pas parler en public, et cela doit être fort difficile quand on n'a pas le roulement des tambours à ses ordres, et qu'on ne peut pas captiver l'attention par un «garde à vous!» longuement prolongé. J'aurais besoin d'étudier, et je suis déjà trop vieux; il faudra me vouer au silence et à l'oubli, à moins que la patrie n'ait encore besoin de notre bras et de notre sang.

Jonathan est parti sans m'écrire : je crois qu'il me boude, et il a doublement tort; je vous expliquerai cela un jour. C'est un excellent homme, mais c'est un Espagnol dans la force du mot, et c'est une étrange chose qu'un Espagnol.

LETTRE XXXI.

Amsterdam, 21 octobre 1818.

Comme je n'aime pas à surprendre mes amis, je vous annonce, ma bonne sœur, que je ne suis plus exilé. Le général Dessoles, qui est allé au-devant de l'empereur de Russie, m'a envoyé une lettre du ministre et l'autorisation de rentrer en France.

J'espère vous voir dans une quinzaine de jours ; il me faut ce temps pour terminer mes affaires ici et à Bruxelles. Ne m'écrivez plus sur la terre étrangère. Mon bonheur serait complet, si je n'y laissais des amis dont mon départ va peut-être aggraver le sort. Tous mes efforts auront pour but d'abréger pour eux le terme de cette proscription si odieuse dans son principe, si ridicule dans sa continuité.

Adieu, ma sœur, mon amie; je suis trop heureux, je n'ose plus vous embrasser, voilà déjà le malheur du bonheur qui commence.

LETTRE XXXII.

Bruxelles, 1er novembre 1818.

Au moment de quitter Amsterdam, j'ai reçu, ma bonne sœur, votre lettre du 22 octobre; je n'y ai pas répondu parce que je croyais arriver dans cinq ou six jours à Paris, mais cet heureux moment est ajourné. M. Latour-Dupin ne peut pas nous donner encore de passeports. On dit que l'infâme ministre d'un infâme gouvernement a fait à Aix-la-Chapelle, une scène très-vive à M. de Richelieu sur le rappel de cinq ou six proscrits. Castlereagh a laissé percer dans cette occasion la rage que lui cause notre délivrance. Nous la devons uniquement à l'empereur Alexandre, car l'Autriche est tout-à-fait à la disposition de l'Angleterre. Haïssons donc les Anglais en attendant que nous puissions nous venger de leurs outrages.

Je laisse ici bien des malheureux, et il me semble que notre départ augmente leurs douleurs. Pourquoi ne permet-on pas à ces vieillards de rentrer en France? M. Sieyes, dont l'esprit résiste à ses soixante-douze ans et à la perte de ses yeux, me disait hier : « Ma querelle avec le gouverne-» ment français se réduit à peu de chose, je vou-» drais être enterré au cimetière du Père-La-

» chaise, et Louis XVIII veut qu'on m'enterre à » celui de Sainte-Gendule. »

Je passe mon temps à lire un pamphlet qu'on dit défendu en France : c'est l'Argus politique d'un certain marquis de Chabannes. La doctrine des ultra s'y trouve dépouillée de tout ornement ; c'est de la bêtise et du délire. Pourquoi ne pas laisser lire à tout le monde les œuvres de ces messieurs ? Il y a de quoi en dégoûter.

Adieu, ma sœur ; j'ai vu ce matin passer quelques Saxons qui retournent dans leur pays et mon cœur a tressailli de joie. Rentrer en France, y retrouver mes amis, et n'y pas voir d'étrangers, c'est le bonheur suprême s'il peut exister sur la terre.

LETTRE XXXIII.

Paris, ce 12 janvier 1819.

Je ne vous ai pas vue depuis deux jours, ma bonne sœur, mais vous me le pardonnerez. J'ai fait mille démarches pour mes proscrits, dont le séjour sur la terre d'exil gâte mon séjour sur la terre natale. Enfin Alix est arrivé, mais madame Excelmans est mal, très-mal, je crains qu'elle ne meure avant d'avoir vu son mari ; je ne cesse de courir pour elle : je viens d'en écrire à Dessoles. La mort d'une femme a deux fois changé le gouvernement de Rome : les proscripteurs ne lisent donc jamais l'histoire du passé !

LETTRE XXXIV.

Arzac, près St.-Séver, le 7 février 1819.

J'ai suivi vos ordres, ma bonne sœur, et mon voyage a duré une éternité. Rien ne me paraît plus pénible que la position où l'on se trouve quand on quitte des êtres chéris pour en aller trouver d'autres que l'on aime aussi : on n'éprouve pas encore de joie, et cependant la peine est troublée. Chaque tour de roue fait mal au moment du départ et l'on voudrait en arrêter le mouvement ; mais bientôt l'impatience vous saisit, et l'on accuse et la lenteur des chevaux et la longueur des chemins.

Désirée n'était pas à Saint-Séver ; je suis venu la joindre dans un village boueux des Basses-Pyrénées où mon beau-frère a fait bâtir une maison charmante. De ma croisée je vois les Pyrénées encore couvertes de neige, et il faudra bien que je reprenne mes pinceaux.

J'ai trouvé ma pauvre Désirée bien souffrante, bien maigre, et je suis affligé de ma grosse santé; je voudrais être en harmonie avec tous ceux que j'aime ; mais non, ce serait augmenter leurs peines.

Comment se fait-il que les trois anges qui m'at-

tachent à la terre, ne veuillent pas y rester? Je vous préviens que je suivrai le premier qui nous quittera : je ne veux plus être malheureux ici bas, j'ai assez payé ma dette.

J'ai trouvé Louis très-bien : chaque jour je suis plus content de son esprit et de son cœur ; Maximien est charmant, Ducasse est toujours le même, le meilleur des hommes. Je serais tout-à-fait heureux si ma trinité n'était pas souffrante et séparée. Ma sœur, que n'êtes-vous ici! vous jouiriez des preuves d'intérêt que votre frère reçoit : on a donné des fêtes, des concerts, des sérénades, des courses de taureaux ; les malheurs valent autant que les victoires. Après Wagram je ne fus pas mieux reçu. Au milieu de ces joies je regrette les matinées que je consacrais à madame de Gérando et les soirées que je passais avec vous, et, je changerais volontiers toutes ces pompes pour nos doux entretiens.

Est-ce que M. de Pommereul n'est pas encore rentré? En vérité tant d'acharnement est incompréhensible. Pourquoi ne parle-t-on jamais dans la Minerve de ce vieillard si admirable par son caractère? lui dira-t-on d'attendre? Est-ce qu'on attend à quatre-vingts ans.

LETTRE XXXV.

St.-Séver, le 11 mars 1819.

J'ai un peu de honte d'écrire sur du petit papier, mais votre lettre du 4 est si courte, les lignes en sont si espacées que je l'ai dévorée d'un coup d'œil ! L'autre ange qui habite près de Saint-Sulpice, m'a enrichi d'une douzaine de petites pages, et je lui ai répondu sur du grand papier. Vous voyez, ma sœur, combien la justice distributive m'est chère.

Le dénoûment du drame commencé par M. Barthélemy pouvait être meilleur; je vois bien que les ministres ne font rien que pour eux, et je m'en afflige. Il aurait fallu congédier en même temps ce corps hétérogène qu'on nomme si improprement représentation nationale : rappeler nos chers proscrits, renvoyer les Suisses, enfin se soumettre à tout ce que l'opinion veut de raisonnable.

Résister quand on doit céder est une bêtise, car c'est se mettre dans l'obligation d'accorder davantage. Si le lendemain de sa formation, le ministère avait fait rentrer les anciens pairs, il ne se serait pas vu dans la nécessité d'en nommer un régiment,

mesure dangereuse, impolitique et d'un exemple dont on abusera souvent.

Je sais bien que la chambre actuelle ne représente que les anciens privilèges et qu'elle siégerait plus convenablement sur les bords de la Tamise que sur les rives de la Seine. Mais qu'y a-t-on joint? des représentans du gouvernement impérial! Pourquoi ne pas y mettre des représentans de la nation, de grands propriétaires, de grands négocians, de grands fabricans? croit-on satisfaire l'armée en nommant D..... qui l'a livrée? croit-on satisfaire la nation en choisissant quelques généraux dont elle ne sait pas même les noms? Pauvre France! au reste je plains les ministres encore plus que je ne les accuse. Si vous saviez combien, à mesure que l'on monte, les objets changent d'aspect, vous auriez pitié des pauvres diables qui habitent sur le plateau des tours Notre-Dame. Qu'entendent-ils? un murmure confus, à travers lequel perce la voix de quelques courtisans placés sur les degrés les plus rapprochés. Que voient-ils? ceux qui montent sur les toits, qui font de grands gestes et qui vendent de l'orviétan sur les places publiques. Restons au niveau de terre, ma chère sœur, pour connaître ce qui est bon, aimer ce qui est aimable, et rendre heureux tout ce qui nous est cher.

Vous ai-je dit que j'ai écrit à notre héros des deux mondes? J'ai saisi un prétexte, et j'espère qu'il me le pardonnera. J'aurais pu tout aussi

bien m'adresser à l'ambassadeur des Etats-Unis, mais j'étais tout fier qu'on vît, à la poste de Saint-Séver, le grand nom de Lafayette.

Adieu, ma sœur; si toutes les femmes ressemblaient à mes trois anges, les hommes ne devraient marcher qu'à genoux.

LETTRE XXXVI.

Arzac, le 30 mars 1815.

Ce n'est ni l'homme gris, ni même la Minerve qui me font désirer l'arrivée du courrier de Paris; les nouvelles dont ma raison se nourrit, et dont mon cœur a chaque jour un nouveau besoin, partent de la rue de Clichy et de la rue Férou : pourquoi ne sont-elles pas quotidiennes comme cet éternel Moniteur qui m'accable chaque jour de ses immenses colonnes?

Oui, ma sœur aînée est beaucoup mieux, quoique ses douleurs soient presque aussi aiguës. Il me semble qu'elle est moins maigre, et bien sûr ses forces se rétablissent. Hier elle a fait près d'un quart de lieue à pied : il est vrai que le temps était superbe, que l'air était embaumé, qu'on respirait le parfum des roses et que nous voyions devant nous les sommets des Pyrénées qui brillaient comme une barrière d'albâtre. Il faut absolument que vous veniez passer un printemps avec nous. L'année prochaine je pourrai vous loger dans ma caserne. De vos fenêtres, vous verrez l'Adour serpenter au pied du premier contrefort de nos montagnes, et, si vous avez la vue bonne, vous pourrez le suivre jusqu'à la mer, dont aucun mouve-

ment de terrain ne nous sépare. Vous écrirez, je peindrai, Désirée ne souffrira pas, le monde roulera comme il voudra ou comme il pourra !

Je ne fais rien, et c'est heureux pour moi et pour vous qui avez la complaisance de me lire, car je ne ferais rien de bon. Trop de vie circule dans mes veines, trop d'émotions agitent mon ame, trop d'idées fermentent dans ma tête. Il me serait impossible de mettre dans mon travail de la méthode, de l'ordre, et sans ordre il n'y a que le chaos. J'ai cru que je pourrais au moins faire des vers, j'ai repris Ossian, j'ai essayé de traduire le poëme de Fingal que mon rival, Baour, a dédaigné; mais Maximien était avec moi, et je n'ai pas pu trouver une rime. Vainement ai-je voulu réveiller ma verve avec Césarotti, je n'ai pas pu dire en français ce que si facilement il exprime en italien :

» Di tura accanto alla muraglia arsiso
» Sotto una pianca di fischianti foglie
» Stavari cuculin, etc.

Descendons du *palais des nuages* ou plutôt restons-y pour parler un moment politique. La nomination des nouveaux pairs était nécessaire pour que les intérêts nationaux trouvassent une garantie dans une chambre composée jusqu'ici d'élémens féodaux; mais il aurait fallu que la nomination élevât à cette haute dignité des hommes que la nation avouât. Il paraît, au contraire, que le choix s'est fait, comme toutes choses se font, par

des intrigues de boudoirs et de la diplomatie d'antichambre. On dit à Saint-Séver qu'une certaine M^me^ de B...., a fait nommer à elle seule cinq paires de pairs. Cette dame est sans doute jolie, mais une ou deux paires auraient pu lui suffire.

Je suis fier de ne pas être en tout de votre avis, je n'approuve ni ne partage votre désir de me voir député : ce serait un malheur pour moi. Que ferais-je dans l'assemblée, que dirai-je à une tribune? Le ton tranchant, l'air décidé qui font partie de notre rôle de militaire ne vont pas à un législateur. Sans doute je soutiendrais les droits des peuples, je serais un défenseur de la liberté; mais ne croirait-on pas, n'aurait-on pas quelque raison de croire que le ressentiment du passé m'aigrit et m'excite, et, qu'en attaquant le pouvoir, je cherche à me venger de mes persécuteurs? Attendons que le temps ait refroidi les passions, attendons que quelques années de bonheur aient cicatrisé les plaies de l'exil. Alors rien n'égarera ma raison, alors je pourrai être utile, au moins par la pureté de mes intentions et par mon amour pour ma patrie.

Je suis sensible au souvenir de M. de Jouy : priez-le de ma part de parler un peu des quatre-vingts ans de M. de Pommereul ; son exil me fait presque rougir de mon rappel.

LETTRE XXXVII.

Saint-Sever, le 29 avril 1819.

Je dois une réponse à votre lettre du 18 avril : cette lettre renferme des consolations dont je ne croyais pas que nous aurions aussitôt besoin. Ma sœur vient de faire une perte très-douloureuse. Un beau-frère, qu'elle avait mille raisons d'aimer, est mort hier chez elle : une apoplexie l'a emporté, et le mal a résisté à tous les efforts de l'art. J'ai ramené ici ma sœur et son fils. La nature l'a créée pour souffrir, et elle s'abandonne à cette propension avec une espèce d'empressement. Combattre la douleur me paraît un devoir ; s'y abandonner me paraît une faiblesse, et cependant les larmes de Désirée me tuent ; j'en suis malade, j'en mourrais si j'en étais toujours témoin. Je me sauve auprès de vous, ma sœur ; j'espère qu'en vous écrivant, ma tête lourde, embarrassée, retrouvera quelques idées ; j'espère que mon sang, qui circule avec une vitesse douloureuse, se calmera : il me semble que ma respiration sera plus libre et mon cœur moins oppressé.

J'ai souvent vu la mort de près, et elle ne m'a jamais fait pâlir, car il est bien facile de mourir ; mais je ne m'étais jamais trouvé dans ces grandes

douleurs de famille, où la souffrance de chacun s'accroît de la souffrance de tous, et ce spectacle est au-dessus de mes forces. La nature m'a fait plus sensible que je ne le parais, et cette faiblesse d'organisation ne me permet de remplir qu'à moitié les devoirs que ma position me commande. Ne devrais-je pas être assez fort pour que ma sœur, pour que mon beau-frère, pour que leur enfant s'appuyassent sur moi?

Suis-je plus malheureux que les autres, ou le bonheur fuit-il ainsi tous les pauvres mortels? A peine ai-je recouvré ma patrie, que j'y subis de nouvelles injustices : j'y revois ma famille, je trouve ma sœur mourante; elle se remet un peu et voilà qu'un chagrin vient l'atteindre; et nous fait perdre le fruit de deux mois de soins et de remèdes. Ainsi, à chaque moment de satisfaction, succède une peine qui en efface jusqu'au souvenir. Le même mauvais génie m'a toujours poursuivi; toujours une fée taquine est accourue verser du poison dans le peu d'ambroisie qui a mouillé mes lèvres. Un sentiment profond et immortel m'attache à vous, et vous êtes malade, et je suis loin de vous! J'aime mon ange de Saint-Sulpice, et elle est souffrante et abîmée dans la douleur!... La voyez-vous souvent?... Quelle sotte question! N'est-elle pas malheureuse?

De quoi vous parler? De politique! c'est trop frivole. Et qu'importent les passions des hommes, quand la nature nous enlève à la société, quand

la désolation est dans la famille, quand les yeux qui se cherchaient s'évitent, quand on ne peut répondre à des larmes que par des larmes!

Je ne peux pas vous suivre dans ces hautes régions où l'espérance vous guide, où la foi la plus vive vous soutient. Ce n'est pas incrédulité : je crois bien par sentiment, mais je ne crois pas assez par raison. Mon cœur me dit que je reverrai mon père et ma mère, mais ma foi ne me révèle pas distinctement ce paradis où leurs vertus ont dû les conduire : il y a quelque chose de vague dans mes idées, de nébuleux dans cet avenir qui nous attend. Je regrette de ne pas être plus dévot, peut-être le deviendrai-je, et je le sens, ce sera un bonheur.

J'ai écrit à M. de Gérando pour un de mes complices qui languit à Francfort. Sa femme et ses enfans s'adressent à moi comme si j'étais un ministre! Ah! si je l'étais, le pouvoir ne serait que la justice, et la main qui la distribuerait se-sait bénie. Cette obstination dans la persécution de quelques individus a quelque chose de cannibale qui me révolte. A-t-on enfin donné un peu d'espoir à M. de Pommereul? Pourquoi la Minerve ne parle-t-elle jamais de ce vieillard si beau, si calme, si imposant dans le malheur? C'est la victime la plus pure, et peut-être finirait-elle par faire rougir ses persécuteurs.

LETTRE XXXVIII.

Saint-Sever, le 22 mai 1819.

Désirée est à la campagne; elle a absolument voulu aller passer quelques jours auprès de sa belle-mère qui est la moins affligée de la famille. Grâces à ses quatre-vingt-dix-sept ans, elle est presque insensible, ou peut-être grâces à son peu de sensibilité elle a atteint son dix-neuvième lustre. J'espère que nous ne parviendrons jamais à cet âge: c'est vivre étant mort.

J'ai reçu hier deux bonnes nouvelles, l'une que Laborde rentrera après la session: l'autre, qui m'a fait plus de plaisir encore, c'est qu'on a expédié, le 13, à Garreau, la permission de rentrer. Il cumulait, ce bon Garreau, car il est à la fois régicide et trente-huit. Quelle raison a-t-on donc pour ne rappeler ni M. de Pommereul, ni Arnault, ni tant d'autres? Est-ce que le roi a une haine personnelle contre les deux premiers? Est-ce qu'un roi peut haïr?

Je ne sais pas ce que vous avez vu dans les yeux de Madame de D.....; je les ai trouvés spirituels et caressans. Ce serait une femme excellente si elle n'allait pas à la cour, à la cour où l'on devient insolent, lâche, défiant, égoïste et faux. Il a fallu

toute sa bonté pour résister aux influences du mal, mais, s'il n'a pas attaqué ses sentimens, il a altéré un peu ses formes extérieures; c'est le *caltiva avia* des Italiens; quand il ne donne pas la mort, il rend pâle et jaune.

Ma sœur, je croyais vous voir dans quelques jours, mais j'ajourne mon voyage. J'espérais que D..... accomplirait la promesse qu'il m'avait faite d'employer mon fils « sans lui payer aucun ap- » pointement »; mais mon beau-frère m'écrit que mon ami le ministre regarde la chose comme très-difficile. En vérité les hommes en place sont bien malheureux: ils ne se souviennent plus, et ils ne prévoient pas; le ciel ne leur permet même pas de voir devant eux. Attendons qu'ils soient tombés pour les aimer de nouveau et surtout pour le leur dire.

LETTRE XXXIX.

St.-Séver, 18 juin 1819.

Ma sœur aînée est à Arzac : elle aide son mari, maire du village, à recevoir M. le préfet. Vous, Parisiens, qui ne faites pas beaucoup de façons avec les rois, vous n'avez pas l'idée de l'importance que se donnent dans nos petites villes ces petits pachas temporaires. Celui-ci est un bon enfant que j'ai connu autrefois secrétaire de D..... dont il est cousin. Sa place ne l'a pas encore gâté, mais sa femme a cru que le rôle d'ultra lui allait, et elle apprend par cœur quelques phrases du Conservateur qu'elle débite aux douairières de Pau.

Je félicite M. de Pommereul du retour de son père; je me félicite de ce que Dessole a contribué à cet acte de justice. Le moment est sans doute prochain où tous les proscrits rentreront, et on ne pourra pas reprocher au gouvernement de ne pas mettre de réflexion dans sa clémence. La position de ceux qu'on s'obstine à repousser, devient chaque jour plus pénible; il semble que chaque rentrant jette sa part de malheur sur les épaules de ceux qui restent.

A présent mes vœux les plus sincères sont pour

Arnault et pour ce bon et respectable Merlin, qui a une réputation tout-à-fait au rebours de celle qu'il mérite. Je n'ai jamais connu un homme plus aimable, plus doux, plus indulgent, plus agneau, et cependant nos biographes en font un tigre altéré de sang.

M. de Serre s'est immortalisé par un mot horrible et vraiment infernal; mais il ne dépend pas de lui de nous flétrir. On nous connaissait assez pour ne pas nous demander une bassesse, pour ne pas nous imposer même une condition. Ma lettre à Canuel est le le seul écrit que j'aie adressé au ministère, et vous ne l'avez trouvée ni humble ni rampante. J'ai la conviction que tous mes frères d'infortune ont mis la même dignité dans leurs relations. Je dis dignité, parce que je n'approuve ni ce qui est offensant ni ce qui est offensif. Le besoin de faire de l'effet, l'envie d'acquérir une renommée d'un jour, a égaré beaucoup d'écrivains : ils ne savent pas qu'un enfant aussi peut battre de la caisse et insulter les passans. L'homme sage ne s'amuse pas à irriter la puissance qu'il ne peut pas abattre : il se tait en attendant qu'il agisse.

Lobau n'a pas été mis en activité, mais il a été rétabli sur un tableau dont on l'avait injustement exclu ainsi qu'Excelmans et que moi. Toute la haine du ministère ne peut pas empêcher que nous ne soyons parmi les cent vingt lieutenans-généraux les plus anciens; or, une ordonnance du roi

a ordonné que ces cent vingt seraient rangés dans une catégorie qu'on intitule susceptibles d'être employés. En nous mettant sur ce tableau à la place de ceux de nos camarades qui, en mourant, laissent le cadre incomplet, le ministre ne nous emploie donc pas; il ne nous fait pas une faveur, encore moins une grace.

Vraiment une bien plus grande affaire nous agite : elle empêche Maximien de dormir, elle fait sauter Louis de son lit à la pointe du jour, et, je vous l'avoue, elle m'occupe aussi. C'est la course des taureaux que nous avons pour la Saint-Jean. Déjà j'en ai acheté trois et j'en cherche d'autres. Je rougis bien un peu d'aimer un exercice que vous nommerez barbare, mais je n'en ferais pas moins cent lieues pour voir un bœuf poursuivre un homme. Nos jeunes gens sont d'une adresse et d'un courage qui vous plairaient si vous osiez les regarder. Un préfet philantrope avait voulu nous priver de ces courses, l'Empereur le blâma et lui dit : « Qu'importe qu'ils se tuent, » pourvu qu'ils s'amusent! »

LETTRE XL.

St.-Séver, 23 août 1819.

Votre silence m'affligeait, votre lettre est loin de me consoler. Vous souffrez, vous languissez et vous paraissez vous plaire dans vos douleurs; vous semblez applaudir à tout ce qui peut accélérer le voyage et vous ravir à vos amis. Cette conduite est coupable et l'aveu en est cruel. De quel nouveau malheur votre cœur est-il accablé? Je ne veux pas que vous oubliiez votre père, je n'oublie pas le mien; il ne s'écoule pas une semaine que je n'aille saluer sa tombe, placée dans la chapelle d'une modeste maison de campagne; j'y fais planter des arbres, des fleurs, j'embellis cet asile et je ne le visite jamais sans éprouver les émotions les plus douces. Toujours je crois entendre la voix paternelle me dire : « Je suis content de toi, » et cette voix, qui est aussi celle de ma conscience, me fait supporter les maux qui sont dans la marche de la nature.

La tribune est le champ de bataille de M. Manuel, et vous avez dû l'y admirer. Je me connais trop pour désirer me mesurer avec des hommes de sa force. Il ne suffit pas d'aimer sa patrie, et

d'avoir de l'ame et du désintéressement pour être un bon député, il faut encore des talens que je n'ai pas. L'autorité du nom de M. de Lafayette donne une puissance immense à ses paroles; il est l'homme unique dans l'assemblée, comme il est l'homme unique dans notre histoire, et personne ne peut parler comme lui. Il ne franchit jamais les bornes qu'il a posées, et on croirait que c'est un homme sans passions, sans intérêts, qui vient faire entendre la voix de la raison. Le premier a besoin de l'art, le second doit le dédaigner; une figure de rhétorique le déparerait : Caton et Paul-Émile ne faisaient pas de phrases.

Madame de Gérando m'a écrit une fort belle lettre contre le barbare plaisir de la course des taureaux; mais, comme elle n'en a pas l'idée, elle n'a pas pu frapper juste. Nous ne tuons pas les bœufs qui servent à cet exercice, et il nous coûte peu d'hommes; les fluxions de poitrine que l'on prend à la suite des bals en moissonnent davantage. Il mourait à Sparte beaucoup de jeunes Lacédémoniens quand ils se jetaient tout suans dans l'Eurotas, et cependant on continua, parce que le plus grand nombre de ces jeunes gens s'y trempaient comme l'acier. Militaire, j'aime ce qui rend l'homme fort, leste et hasardeux; et je crois qu'il faut surtout considérer le but et le résultat des institutions et des habitudes. Vous voyez, ma sœur, que j'ai le texte d'un long discours, mais il serait inutile. J'ai tort si vous me blâmez.

J'ai lu dans les journaux que Bouilly a été repoussé par le ministère de la liste des jurés : il a eu un beau jour dont je le félicite. Le succès du citoyen vaut encore mieux que les succès de l'homme de lettres.

LETTRE XLI.

Saint-Séver, 24 septembre 1819.

Je vous remercie, ma sœur, et de votre aimable lettre et de la charmante description de votre voyage à Nogent : il était impossible que vous et Mme de Gérando ne devinssiez pas éprises l'une de l'autre. Les détails que vous me donnez sur l'intérieur de sa maison m'ont étonné, et redoublent mon admiration. Je vous remercie d'avoir aussi complété mes sentimens pour elle. Je ne croyais pas qu'elle s'occupât autant de son ménage, je n'aurais jamais pensé qu'elle pensât à faire sécher ses prunes : j'avais donc tort quand je lui reprochais de marcher toujours au-dessus des nuages.

Il est naturel que tout ce qui entoure de Gérando l'aime et le révère. Personne au monde n'est plus bienveillant, et ne se sacrifie plus volontiers au bien-être des autres; il n'a pas une pensée pour lui; c'est un phénomène dans ce siècle d'égoïsme. J'ai tort peut-être d'insulter ce siècle qui vaut encore mieux que ceux qui l'ont précédé; mais, dans le vrai, il ne vaut pas grand'chose, et vous me pardonnerez.

Le cachet de votre lettre m'a réjoui : il m'a prouvé que vous étiez plus raisonnable, c'est le

bienfait du temps. La réflexion nous apprend que la sympathie des étrangers ne peut durer qu'un moment, et les égards qu'ils s'imposent à l'aspect des signes extérieurs, ne sont qu'une contrariété dont ils nous savent gré de les affranchir.

En vérité, ma sœur, je crois que nous sommes injustes envers M. Decazes; la haine que les ultra lui portent devrait peut-être nous le rendre cher. Vous allez dire que la reconnaissance m'égare, pardonnez-moi ce défaut : il est si rare! Ne croyez cependant pas que je sois content de tout ce qui se passe. Je sais bien que des plantes parasites, que des plantes vénéneuses sont autour de notre arbre constitutionnel; mais chaque jour il prend racine, chaque jour la sève monte, gagne de nouvelles branches, et bientôt la France entière sera couverte de son ombre protectrice. Mais il faut vous résigner à mon inutilité, je ne contribuerai pas à ces heureux résultats : je ne serai pas député ; et puis la tribune me fait peur. Montrez-moi les échelles de Caprée, la brèche de Gaëte, le champ de bataille de Wagram et d'Eylau, et j'y cours sans pâlir.

LETTRE XLII.

Saint-Séver, 15 octobre 1819.

Ma sœur, vous êtes friande du malheur, et cela me fait presque regretter mon exil; la prolongation de celui de mes compagnons d'infortune ôte tout le prix de mon rappel : que dis-je? elle le rend presque honteux, et l'on a besoin de la conviction de toute son innocence pour ne pas en rougir. Si j'étais seul effacé de la fatale liste, je réclamerais une nouvelle inscription. Scipion avait fait de grandes choses sans doute, mais il serait moins grand, mais sa tombe serait peut-être ignorée, si les mots « ingrata patria » ne l'avaient léguée à la postérité. Vous allez me trouver bien ambitieux, mais c'est vous qui êtes la coupable.

Oui, ma sœur, l'alignement de mes solives a remplacé l'alignement de mes soldats, et la construction de ma caserne absorbe toutes mes facultés. Je me lève à la pointe du jour, et, la toise à la main, je gourmande trente maçons, charpentiers, plâtriers qui me tiennent, par leur paresse et leur gaucherie, dans un état habituel de colère. Vous avez vu l'Irato, c'est mon portrait : je crains que mon caractère ne s'en altère, et que, lorsque ma maison sera finie, ma mauvaise humeur ne la

rende déserte. L'idée que vous viendrez m'y voir l'année prochaine, va redoubler mon zèle. Il faut bien que votre appartement soit prêt; comme je vais gronder d'ici là!

On aime à avoir quelques soldats de plus dans le régiment dont on est colonel. Voilà sans doute pourquoi notre héros formait des vœux pour ma nomination : dites-lui que toute mon ambition, si j'étais député, serait de suivre sa bannière; c'est le panache de notre Henri. Mon beau-frère a des connaissances positives en finances, en commerce, en marine, et il pourra être très-utile à la chambre. L'amour de la patrie et la haine des nobles entretiendront en lui une énergie dont nous aurons tous besoin, si j'en juge par la joie de quelques ultra. Ces misérables, qui ont toujours les yeux attachés sur l'étranger, espèrent qu'il va nous forcer de renoncer à nos institutions, et que nous dépendrons de la cour prévôtale de Mayence. Ils consentiraient à vivre sous le joug africain plutôt que sous le règne constitutionnel d'un Bourbon. Des gens timides s'en effraient; mais le grand nombre attend sans pâlir le signal d'un combat dont l'issue n'est pas douteuse. Tous les peuples sont en marche, et cette fois nous pourrons avouer hautement les maximes qui nous mettront les armes à la main.

LETTRE XLIII.

Paris, ce 5 janvier 1820.

Recevez, bonne amie et chère sœur, les vœux que je forme pour vous : puisse enfin s'arrêter le déluge sous lequel une ame moins ferme que la vôtre serait accablée ! Puisse l'année qui commence ne ressembler en rien à celle qui vient de s'écouler! Puisse votre courage lutter contre tant d'adversités! Puissiez-vous surtout chercher un appui dans le cœur de vos amis!

J'ai été voir Mme de Gérando, je l'ai trouvée bien affligée de la mort de B..... : elle a dû être mécontente de moi. Je ne sais rien feindre, et j'ai paru peu touché de la mort de ce brave. Nous sommes si accoutumés à nous voir mourir que cela nous paraît dans l'ordre des convenances. Nous nous aimons tant que nous vivons. Sans cela nous serions toujours dans les larmes, et le devoir en souffrirait.

Je vais vous paraître hideux; mais vous préférerez cette franche rudesse à un masque de sensibilité; mais vous me croirez avec plus de confiance quand je vous dirai que je partage toutes vos peines, que mes larmes se mêlent aux vôtres, et que je voudrais souffrir pour vous épargner des douleurs.

LETTRE XLIV.

Paris, le 13 janvier 1820.

La vue de la Palette de Valenciennes opère sur moi comme le bouclier agissait sur Renaud : envoyez-moi le tableau, et je vais tâcher de le rendre moins mauvais.

Ma sœur, je ne puis pas oublier ce que je vous ai promis : j'ai acheté les deux ouvrages des généraux Tarrayre et Berton; je les lis, et je veux que vous les lisiez aussi, j'obéirai ensuite : soyez mon Egérie, je serai au moins aussi docile que Numa.

J'ai dîné hier chez M. Davilliers avec Arnault, Jouy, Dupaty, Béranger : comme je me suis trouvé bête! et vous voulez que j'écrive!

Dupaty nous a lu sur la deuxième restauration un poëme dont je suis enthousiasmé : il est étincelant d'esprit, de verve, de patriotisme et de malice : j'en ai retenu quelques vers; j'aurais dû les retenir tous.

« Place : de l'intérieur, voici les étrangers!
» J'estime un conquérant moins qu'un libérateur. »

Il compare les vieux voltigeurs aux oiseaux de nuit :

« Tel on voit un hibou, sorti du tronc d'un orme,
» Quand de l'astre du jour les feux ont décliné,
» Tournoyer dans l'espace où l'aigle avait plané. »

Il y a un tableau sublime du règne de l'usurpateur. Tout en écoutant Dupaty, je pensais à vous, ma sœur; et je regrettais que vous ne fussiez pas là.

Votre malice aurait souri à ces vers où l'auteur parle de...

« Quand il voit se briser la corde impériale,
» En tombant, rebondit sur la corde royale :
» Reblanchit son pourpoint rougi sous la terreur,
» Et saute pour le roi comme pour l'Empereur. »

Enfin votre patriotisme et votre raison auraient applaudi à ceux-ci :

« Pour ramper sous un homme, un homme doit-il naître?
» Je veux un roi pour chef; je veux Dieu seul pour maître;
» Et qu'au moins la raison trace de bonnes lois,
» Puisque du hasard seul on attend les bons rois. »

Adieu; n'ayez pas peur que je vous ravisse mon mauvais paysage; il est cependant placé en face de celui de Valenciennes, et il y figure comme la Phèdre de Pradon auprès de celle de Racine; mais vous le regardez quelquefois, et cela suffit à ma gloire.

LETTRE XLV.

Paris, ce 16 février 1820.

Vous n'avez pas fini votre pénitence, voici que je remplis ma promesse. Pour vous punir de votre ambition pour moi, lisez, si vous pouvez, cet amas de brouillons sur le prince Maurice. Ce n'est pas un tableau que je vous envoie, c'est une palette chargée de couleurs, couverte d'huile.

Ma santé n'est pas plus mal, n'est pas meilleure: je suis stationnaire dans un état de malaise, de nonchalance et de bêtise.

Eh bien! les ministres ajoutent un nouveau chapitre à Machiavel. Son génie infernal n'avait pas pensé qu'on pouvait profiter de la douleur d'un peuple pour lui ravir une partie de ses droits. Quelle bonne garantie nous aurons dans la probité de M. de L..., dans la dignité de M. P..... et dans la conscience de M. P.....! Pauvre France! Mais ils ont beau faire, tu rempliras tes destinées, et ils subiront les leurs.

LETTRE XLVI.

Paris, ce 23 mars 1820.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Désirée, et j'en suis tout joyeux. Elle est à Saint-Sévr et dans l'enchantement des envois que je lui ai faits. Ma sœur cadette est moins facile à contenter : il lui faut de longues pages barbouillées de noir, et elle me condamne sans pitié au métier le plus ennuyeux du monde. En vérité, je maudis votre caprice qui me met la plume à la main ; mon seul espoir est dans un caprice nouveau. Nous avons dans notre ordonnance un commandement ainsi conçu : *En place, repos.* Apprenez-le, ma sœur, et faites entendre votre voix tonnante du n° 32 de la rue de Clichy au n° 79 de la rue de Richelieu, vous serez obéie.

Je vais entendre M. de Lafayette qui doit parler aujourd'hui: c'est une bonne fortune que je dois à Manuel. A propos de notre héros, ne pourriez-vous pas lui faire lire ce que je dis de l'Amérique? Je voudrais connaître son opinion; elle réglerait la mienne. Adieu, ma sœur, il faut prodigieusement vous aimer pour vous pardonner de me tenir aux galères : demain je ramerai encore.

LETTRE XLVII.

Paris, ce 29 mars 1820.

Ma sœur, je veux vous récompenser de vos peines. Ce n'est plus un manuscrit ennuyeux et illisible que je vous envoie, mais un livre qui contient des choses admirables. Lisez depuis la page 248 jusqu'à la page 261 (1), et mettez-vous à genoux pour adorer notre héros. Mon cœur palpitait, mes yeux étaient baignés de larmes; j'étais fier d'être homme en voyant à quel point de courage, de patriotisme et de vertu l'homme peut s'élever.

Madame *** m'a écrit hier de venir la voir en toute hâte. Je l'ai trouvée très-effrayée de quelques propos échappés à des ministres : ils ont parlé de conspirations civiles, de conspirations militaires, d'un grand coup d'état, etc., etc., etc.

Elle m'a tant parlé des dangers que vous couriez, si je conservais vos lettres, que j'ai bien vu qu'elle pensait aux siennes : j'ai eu la malice de ne pas paraître la comprendre; j'ai eu tort, peut-être? oui, car je m'en repens. Je vous les envoie donc; écrivez-lui que vous les avez mises en sûreté : il faut

(1) Relation de la captivité de M. de Lafayette par Toulongeon.

la tranquilliser. J'aurais bien pu brûler ces lettres, car elles n'ont pas d'importance, mais je n'aime pas à détruire les témoignages d'affection.

Je sais bien que je suis dans une batterie sur laquelle on tire, mais on ne me touchera pas. Dans tous les cas, le boulet qui m'emporterait ne me ferait pas pâlir. N'ayez pas peur, mon amie, les misérables rêvent bien le crime, mais il n'osent pas le consommer.

LETTRE XLVIII.

Paris, ce 5 avril 1820.

Ma sœur, pourquoi m'avez-vous fait auteur? Sans ce glorieux et pesant titre le maréchal Suchet ne m'aurait pas fait lire hier matin pendant deux heures; Dessole ne m'aurait pas retenu le soir jusqu'à onze heures; je n'aurais pas mal à la poitrine, je vous aurais vue; enfin je serais plus sûr de ne pas être sifflé.

Si je ne vous vois pas, je pense à vous: j'attends notre héros et je vous dirai un mot de sa visite. Votre héros me quitte : il a été admirable : il est resté deux heures à revoir et à corriger; je suis pénétré de reconnaissance et je vais envoyer à l'imprimeur notre armée permanente. Elle a reçu la consécration du grand citoyen.

Adieu, ma bonne sœur, ma douce et aimable Egérie. Ah ! si j'étais Numa, comme je ferais pendre mes ministres!

LETTRE XLIX.

Saint-Séver, le 6 juillet 1820.

Ma bonne sœur, je voulais vous écrire de Bordeaux, je n'en ai pas eu le temps. Mon voyage a été rapide, rien n'a interrompu le mouvement des roues qui me portaient à Saint-Séver, ni le cours des idées qui me ramenaient vers Paris. J'ai trouvé mon village plus triste, plus désert que je ne l'avais laissé; Désirée, but de mon voyage, n'y était pas. Elle arrivera dans quelques heures et jusque là mes regrets sont sans adoucissement et mes sacrifices sans récompense.

Vous voulez des détails sur ma vie ou pour mieux dire sur ma végétation. Je dors, je mange, je baille, j'engraisse; si je n'avais pas de mémoire, tout cela serait supportable. Mes livres, mes papiers, mes affaires sont dans un si grand désordre qu'il ne m'est pas venu dans l'idée de travailler : cependant j'ai vu aujourd'hui dans ma bibliothèque cette histoire de Hollande, par Cerisier, que vous m'avez prêtée, et une rougeur involontaire a couvert mon front. Je vais la relire et je noterai tout ce qui pourra m'être utile. Le travail que vous m'imposez est un grand travail, surtout pour moi qui ne sais pas écrire une ligne sur ce qui me paraît douteux. La

bonne foi est toute mon éloquence. Il me faudra peut-être lire l'histoire d'Angleterre, de Rapin, celle d'Espagne et les mémoires de de Thou pour écrire vingt lignes sur le prince Maurice. Quand il s'agit d'événemens purement militaires, j'ai tout cela dans ma tête ou dans mes notes, mais, pour la politique, le commerce, l'administration, la science de gouverner et les querelles religieuses, je n'y ai pas assez réfléchi; vous voulez pourtant que j'en parle, il faudra bien essayer. Je ne sais pas encore lequel est pour moi le plus difficile de vous obéir ou de vous résister.

LETTRE L.

Bagnères, 7 août 1820.

Nous sommes à Bagnères depuis quelques jours, ma bonne sœur, et je n'ai point à me louer de ce séjour, car ma santé seule s'y rétablit : celle de ma chère Désirée ne se remet que bien lentement.

J'avais apporté ici mon manuscrit de la vie de Maurice : je m'étais aussi muni des trois volumes de Cerisier que j'ai besoin de compulser; mais je n'ai ni le temps, ni le goût, ni la capacité de ce travail. Mes sensations actuelles me porteraient plutôt à continuer ma traduction d'Ossian, mais je suis bien vieux pour faire des vers : je ne me déciderais d'ailleurs jamais à les livrer au public, c'est bien assez d'être auteur en prose.

Le préfet des Landes a peur que je sois nommé: il intrigue déjà pour men empêcher et il se permet contre moi des attaques qui m'ont décidé à lui écrire une lettre qu'il ne publiera pas. Il continuera ses intrigues et je ne serai pas député. La France n'y perdra rien; mais elle perdrait beaucoup si de Gérando donnait sa démission. Dites-lui de ma part que c'est un devoir pour lui de continuer à être employé, section de l'humanité : c'est le saint François de Paul du conseil d'état.

LETTRE LI.

Saint-Séver, le 3 novembre 1820.

Non, ma sœur, je ne connais pas le colonel Fabvier, mais je ne suis nullement surpris des malheurs qu'il éprouve et des coups qui le menacent. Ses ennemis, qui sont ceux de la patrie, n'oublieront ni ne pardonneront point sa noble conduite à Lyon. Quand ils frappent une victime, il ne disent jamais la vraie cause de leur fureur. Il me tarde de voir s'ouvrir les débats de la fameuse conspiration; vous verrez que dans cette affaire, comme dans celle de Gravier, les provocateurs sont des agens de la police. Ces atrocités révoltent et justifieraient des conspirations réelles. Au reste, elles seront bientôt inutiles, car si les ministres continuent à marcher dans le sens de la contre-révolution, ils n'auront pour alliés que les restes de l'armée de Condé, et ces restes ne lutteront pas long-temps contre toute la nation.

Je lis l'excellent ouvrage de M. G.....; la question y est bien posée, la discussion me semble faible : M. G..... est un honnête homme, mais il a campé trop long-temps à Capoue. Le sujet, traité

par B. Constant, eût dessillé bien des yeux et rendu l'ouie à bien des sourds. On parle d'une lettre qu'il vient d'écrire à M. Latour-Maubourg. Serez-vous assez bonne pour dire à mon libraire de me l'envoyer. Je veux lire ce qui paraît d'important, et tout ce qu'écrit B. Constant a ce caractère. J'ai été enchanté de sa lettre sur le renouvellement de la chambre. Que d'esprit, quelle dialectique, quels torrens de lumière! Je ne suis pas étonné qu'on cherche à lui répondre en l'assassinant.

Oui, je suis en droit de vous accuser de caprice. Pourquoi, après m'avoir tant voulu pour député, ne voulez-vous plus que je le sois? Est-ce parce que les jours d'orage s'avancent et que vous ne voulez pas me voir quitter le port? Vous oubliez donc que je suis friand de dangers et qu'une brèche me tente toujours! Je ne pourrais pas rendre de grands services à la tribune, mais, s'il faut braver et mériter l'exil ou la mort, je me mets au premier rang. Je suis une victime assez pure pour me croire digne de souffrir pour ma patrie. Vous allez me répéter que je suis l'homme des contrastes, et m'accuser de désirer cette nomination que je redoutais naguères. Mais pourquoi le préfet a-t-il voulu me fermer une carrière que je ne voulais pas parcourir? Pourquoi les ministres me présentent-ils des obstacles? Ne savent-ils pas que j'ai pris quelques redoutes dans ma vie militaire? Soyez pourtant bien tranquille, ma sœur, je ne prendrai pas celle-là.

Je vous remercie d'avoir parlé de moi à M. Camille Jordan; c'est un homme que j'estime au plus haut degré.

Billiard est donc revenu! qu'il me tarde de le voir! C'est un citoyen bien recommandable : si les ministres se connaissaient en hommes, il aurait demain une préfecture.

LETTRE LII.

St.-Séver, le 1er décembre 1820.

Ma sœur, j'ai fait des vœux pour n'être pas député, et je n'ai fait de démarches ni pour ni contre ma nomination : elles auraient été inutiles. Les collèges de départemens sont une institution contre-révolutionnaire et ne sont pas du tout l'organe de l'opinion publique ; si nous avions trouvé mieux qu'un émigré et qu'un garde-du-corps, nous n'aurions pas manqué de vous l'envoyer. Je commence à regretter de n'être pas nommé, car je prévois bien des orages pendant cette session. Les étrangers, qui ont réellement peur du gouvernement représentatif, les exciteront, espérant y trouver un prétexte de nous traiter à la napolitaine. Ces pauvres Napolitains, j'ai fait pour eux un plan de défense, mais je ne sais à qui l'envoyer ; et puis, il serait inutile, car il faudrait, pour l'exécuter, des habitans de Sagonte et de Numance, et les ames de nos contemporains ne sont pas montées à un diapason aussi élevé. Vous verrez la désertion se mettre dans leur armée et les défections abonder dans la nation. Quand un Italien trouve le moyen d'éviter un danger, il le saisit toujours. Il leur serait d'ailleurs

impossible de résister en campagne à la formidable masse que l'Autriche va mettre en mouvement. Mais, si on voulait, si on osait, si ce n'était pas faire reculer la civilisation....., les descendans des Marses, des Samnites, des Brutiens et des Crotoniates, resteraient les maîtres chez eux.

Jonama m'écrit de Madrid des lettres très-intéressantes sur les derniers événemens; il a joué un rôle assez actif, mais vous connaissez sa prudence, il ne s'expose pas.

Les circonstances sont graves en France tout autant qu'en Espagne. Je suis sûr que nos députés libéraux feront leur devoir, mais il leur faut autant de prudence que de courage. La terreur glace déjà tous les esprits; déjà on croit revoir 1815 avec toutes ses horreurs, et l'égoïsme fait ses calculs. Il est possible, au reste, que les ministres reculent devant leur propre ouvrage; ils veulent des ministériels, mais non pas des ultra, et ces pauvres ministériels, épouvantés des projets du côté droit, pourront bien se rejeter vers la gauche. Nous verrons, et puis les événemens imprévus qui mènent le monde ne permettent jamais qu'on jouisse de tout ce qu'on espère, ni qu'on soit accablé de tous les malheurs qu'on prévoit. Quand tous les calculs me confondent, je lis l'exergue de nos pièces de cent sols et je dis : « Dieu » protège la France. »

LETTRE LIII.

Paris, ce 19 avril 1822.

Voici le *Renégat* ; j'ai passé hier la soirée avec l'auteur chez le maréchal Suchet où il y avait un bal de vapeur ; nous étions huit cent bêtes de toutes les couleurs, entassées comme des harengs. Je me suis trouvé un moment pressé entre M. de Talleyrand, M. de Richelieu et M. d'Escars. Je lis le Constitutionnel, et je vois que je ne suis pas sur la liste des candidats. Je n'en ai éprouvé ni peine, ni plaisir, ni étonnement, mais je voudrais savoir par quelles calomnies ou par quelles intrigues on m'en a éloigné. Le gouvernement qui a la bonté de me craindre et qui a des agens partout, y a sans doute contribué ; il ne peut pas faire nommer ceux qu'il voudrait, mais il a encore assez de pouvoir pour écarter ceux dont il ne veut pas. M. Lainé me disait hier « que la droite avait de » grandes préventions contre moi, » Je la trouve bien modeste dans sa haine, et je regrette presque de ne pas avoir l'occasion de surpasser ses espérances.

Dites-moi franchement l'impression que vous fait mon exclusion ? Je suis sans doute un descendant de ces anciens Germains qui croyaient que

les femmes avaient des inspirations divines, car j'attends de vous mes idées et mes sentimens.

Avez-vous été contente du salon? Ce serait une preuve que vous aimez les Saint-Louis, les Christ et les miracles, plus que les merveilles; je vais y retourner ce matin avec Louis, et j'espère continuer à trouver tout mauvais; rien ne peut être bon : quand le tronc de l'arbre est pourri les branches doivent se dessécher.

LETTRE LIV.

St.-Séver, le 10 juillet 1822.

Dorénavant je ne me réjouirai plus le 24 juin; je vous remercie, ma bonne sœur, de m'avoir associé à vos douleurs, je suis digne de les sentir; il n'y a pas huit jours que j'ai pleuré aussi sur le tombeau de mon père. Pourquoi ne voulez-vous pas que Louis pleure un jour sur le mien? C'est l'ordre de la nature, et il faut savoir s'y soumettre.

Je regrette Berton que des gens, habiles à compromettre les autres, ont jeté dans une fausse voie. Il mourra en brave après avoir agi en dupe et en insensé. Il serait bien temps que quelques hommes cessassent de faire des victimes ou qu'ils se missent eux-mêmes sur la brêche. Quand je conduisais mes bataillons au feu, je marchais à leur tête, et les boulets, qui les frappaient, avaient sifflé à mes oreilles.

Vous voulez savoir ce que je fais. Hélas! mon amie, je m'ennuie, je cours mes champs et mes vignes, et en les courant, je pense à mes amis qui me deviennent chaque jour plus nécessaires. Dans ce moment je vous quitte pour aller partager la douleur d'un de mes amis d'enfance : il va perdre sa femme que toute la ville pleure; attaquée de

la petite vérole; elle se débat depuis trois jours contre la mort, et malheureusement elle succombera dans la lutte. Ce passage m'avait toujours paru si prompt et si facile que je regrette plus que jamais les champs de bataille; là, du moins, on n'est frappé que par la foudre.

Adieu, ma sœur, pardonnez-moi de finir par des idées si tristes, mais il m'est impossible de ne pas vous laisser lire dans mon ame.

LETTRE LV.

St.-Séver, 13 septembre 1822.

Vous le voyez, ma sœur, mes inquiétudes pour Berton ne se sont que trop justifiées. Je trouve qu'il ne se défend pas bien, il était si naturel qu'il dît : « C'est moi qui ai voulu combattre pour ar-» racher le roi à l'aristocratie qui l'entoure. Les » malheureux qui m'ont suivi ont été égarés par » moi, ils ont cédé à l'ascendant de mon carac-» tère, à l'habit que je porte. Ils ont obéi à une » voix accoutumée à commander : les punir serait » une injustice atroce et inutile : je suis le vrai » coupable, que je sois la seule victime. Enfant » de la révolution je me suis armé contre ses en-» nemis; ils m'ont vaincu avec leurs moyens or-» dinaires : qu'on me donne la mort ! vive la » France! »

Que va faire le congrès? Que pourra y dire M. de Montmorency? que n'y dira pas M. de Châteaubriand? On y lira sans doute le manifeste de Marchangy contre la nation française. Il est difficile de s'accoutumer à d'aussi ridicules déclamations; celles de Brunswick étaient moins insultantes : elles étaient plus innocentes. Sans doute les souverains vont baillonner nos orateurs; un décret de

la sainte alliance décidera qu'on n'a pas le droit, dans les tribunes publiques, de contrôler les actes des monarques de l'Europe, et qu'il ne faut pas rappeler à tous les hommes que la nature les créa pour être libres et heureux, s'il est possible.

Je suis inquiet de la santé de ma chère Désirée. Je souffre de sa douleur et de la mienne : c'est un cruel moyen d'échapper à l'ennui; l'ennui! il m'enveloppe, il pèse sur moi de tout son poids : il m'ôte même la force de la combattre. Une espèce de spleen s'est emparé de moi. Les distractions, les plaisirs glissent sur mon ame, les peines les chagrins seuls la pénètrent; je porte en tout et partout cette disposition. En politique, je ne vois qu'un avenir chargé de nuages; mon imagination ne prévoit que des malheurs. Dissipez un peu toutes ces tempêtes; vous êtes ma dernière espérance.

Je cherche cependant à me distraire : je répare mes biens ; j'occupe des bandes d'Espagnols, non pas ceux de l'armée de la foi, non pas ceux de l'armée nationale de Mina, mais j'occupe quelques-uns de ces pauvres diables qui, étrangers aux affaires publiques, ne vivent que pour attendre la mort, et ne sont sur la terre que pour y chercher les moyens de subsister; qui n'ont que des besoins au lieu d'avoir des idées et qui ne font pas un seul pas dans la carrière de la perfectibilité dont on parle tant dans les salons de Paris.

Adieu, ma sœur, je vous reverrai bientôt; cette

année j'abrégerai mon exil, mais j'arriverai à Paris avec mes portefeuilles vides, avec mes souvenirs en papier blanc, et j'implore d'avance vos reproches et votre courroux. Peut-être me retireront-ils de l'apathie dans laquelle je sommeille, du découragement dans lequel je suis tombé! Ce monde appartient à la ruse et à l'intrigue, après avoir été l'apanage de la violence et de la force. Pourquoi perdre ses veilles à crier dans le désert? Ah! ne vivons plus que pour nous, ne recherchons plus une gloire qui ne peut être utile, consacrons toutes nos facultés à rendre heureux ce qui nous est cher, et trouvons notre bonheur dans celui que nous donnerons. Vous allez peut-être me dire que c'est le plaidoyer de la paresse qui cherche à déguiser sa honte; voyez-y surtout le désir d'être moins coupable à vos yeux.

LETTRE LVI.

Paris, ce 8 mars 1823.

Je ne suis pas trop fier d'être de l'avis d'*Orosman*, mais je suis sûr que les déserteurs se repentent déjà d'avoir quitté leur poste. On s'accoutumera à leur silence, on ne lira plus les séances, et l'on se rendormira dans l'apathie et dans la honte. Notre nation est un cheval usé qui ne marche plus qu'à force d'avoine et de coups d'éperons. Les députés patriotes qui restent en minorité ont tort : ils auraient dû suivre le gros du bataillon. C'est une lâcheté ajoutée à une faute.

Vous avez lu le premier volume de Ferrières; il faut lire le premier volume de Bailly pour bien comparer ces deux époques ; j'en suis fâché pour l'académicien, mais le gentilhomme poitevin est plus intéressant : il voit mieux et de plus haut. Bailly vous ennuira donc un peu ; par compensation vous lirez bientôt le petit voyage de Louis XVIII. Notre roi décrit son voyage avec tant de charmes qu'il devrait bien en entreprendre de nouveaux : nous y gagnerions tous! Adieu, ma sœur, je ne suis pas malade, mais je souffre de mon estomac : hélas ! c'est qu'il est trop voisin de mon cœur.

LETTRE LVII.

Paris, ce 11 mai 1823.

Ma bonne sœur, voici le sixième volume du Mémorial de Sainte-Hélène; je ne puis pas quitter le cinquième. Cette voix qu'on entend sortir de la tombe et qui nous révèle tant de choses dignes de notre admiration, plonge dans une sombre et mystérieuse rêverie. On donnerait volontiers sa vie pour rendre l'existence à celui qui projetait de porter la France à un aussi haut point de gloire.

Avez-vous vu la sorcière? donnez-m'en des nouvelles : je ne suis pas curieux de mon avenir, car je me regarde comme un mort à qui il ne manque que la cérémonie de l'enterrement; mais je veux que mes amis vivent, et vivent sans souffrir. Qu'on est malheureux d'aimer des malades! Ah! désormais je ne m'attacherai qu'aux gens qui me présenteront un certificat de santé en bonne forme.

Adieu, ma sœur; je serai cette semaine tout occupé d'une noce : il faut que je sois gai, il faut que je fasse des couplets de circonstance, des *flonflons* de corps de garde; les pardonnerez-vous à votre traducteur d'Ossian? Je me console en pensant que vous ne les verrez pas.

LETTRE LVIII.

Cavaignac, 22 juin 1828.

La finale du lieu d'où je vous écris vous annonce, ma sœur, que j'approche des rives de la Garonne : elles sont si peu poétiques, quoiqu'elles aient vu naître mon rival Baour, que je me presse de vous envoyer, avant d'y arriver, la suite du troisième chant de Fingal. Il faut beaucoup compter sur votre indulgence, ou plutôt sur votre sévérité, pour vous envoyer des vers raboteux comme la route que je viens de parcourir. Ordonnez-moi de les recommencer : cet arrêt m'inspirera une grande confiance dans votre justice qui ne doit pas avoir de bandeau, et dans votre goût qui est pour moi un oracle. Ne craignez pas de blesser mon amour-propre de poëte : vous savez que j'aimerais presqu'autant qu'on vantât ma danse que mon style.

Je me plaignais, à Tours, de n'avoir pu lire que la Gazette de France : je trouve ici un journal qui m'annonce qu'une révolution complète a éclaté à Lisbonne : j'ai peine à y croire, car le roi de Portugal me paraissait de bonne foi. La race parvenue de Bragance ne peut pas avoir les mêmes idées que l'antique et noble maison de Hapsbourg et de Lorraine. Il doit rester quelque chose de plébéïen

dans ces princes qu'ont si souvent méconnus les autres princes de l'Europe. Si cet événement a eu lieu, il sera décisif pour le sort de la Péninsule qui va redevenir la proie des inquisiteurs et des despotes. Cette ère tant vantée des gouvernemens représentatifs pourrait bien être celle de l'anéantissement de toute liberté. Vous m'avez promis des nouvelles, et j'en exige : donnez-moi, sous le titre de pâtée des badauds, tout ce qui circule à la bourse et sur les boulevards : je vous jure de ne pas en croire un seul mot; mais mon incrédulité ne m'empêchera pas de faire des châteaux en Espagne.

Adieu, ma sœur; il faut repartir pour m'éloigner encore, et je m'éloigne si rapidement! Il me semble que mes chevaux m'emmènent bien plus vite qu'ils ne m'amenaient il y a six mois. Est-ce que je regrette plus Paris que je ne regrettais Saint-Séver? Hélas! tous les bonheurs sont sur les bords de la Seine.

LETTRE LIX.

Arzac, 14 juillet 1824.

Ma sœur, à huit ou dix lieues de Saint-Séver est un mauvais petit village nommé Arzac. Désirée l'habite une partie de l'année, et nous y sommes venus pour assister à nos fêtes barbares que vous ne pouvez pas plus concevoir que vous ne comprendriez les divertissemens des Hottentots. C'est donc pour varier mes plaisirs que je vous écris, car j'entends les éclats bruyans de la joie; j'entends les cris sauvages qui m'annoncent que le taureau est vainqueur, et qu'il a renversé quelque jeune imprudent. Ne craignez pas que ce bruit me donne des distractions : vous savez bien que rien ne me distrait de vous.

L..... est déjà à Bayonne où il attend une armée. C'est un choix malheureux : ce nouveau maréchal est sans talent, sans habitude de la guerre, et c'est à coup sûr une intrigue ministérielle qui nous l'a envoyé. Nul doute que les cortès n'aient fait de grandes fautes; mais il faut en accuser les conseils perfides de l'Angleterre. C'est elle qui a conduit la contre-révolution du Portugal, et elle en fera une autre à Cadix. J'ai bien peur, moi qui crains un peu les républiques, que

la conduite des rois de l'Europe ne finisse par nous dégoûter de la monarchie. Car enfin un roi ne peut pas se permettre ce qui déshonorerait un autre homme. Quel homme consentirait à donner sa parole, à prêter un serment, à dire pour se justifier d'avoir violé et son serment et sa parole: *On m'a fait peur?* Et pourquoi avez-vous peur? pourquoi ne courez-vous pas aux armes? pourquoi n'exposez-vous pas votre vie plutôt que de perdre votre honneur?

Les rois parvenus, les rois usurpateurs ne valent guère mieux, sous ce rapport, que les rois légitimes, puisqu'ils ont les uns et les autres des ministres qui veulent gouverner sans crainte et sans contrôles. Ce sont là les vrais, les seuls ennemis des libertés des peuples. Les rois sont toujours menés. Louis XV sortant de son conseil en disant: « Ils ne veulent pas m'écouter, et je suis sûr qu'ils vont faire des sottises, » n'était pas plus despote que Louis XVIII faisant délibérer des projets de loi dans le conseil des ministres; mais M. de Choiseul était plus à son aise que M. de Villèle.

Je n'ai pas peur d'une plus grande contre-révolution en France; elle est complète par la loi des élections; dès que la représentation nationale n'exprime plus les intérêts nationaux, le gouvernement représentatif est une dérision et une mystification; mais si nous ne sommes plus protégés par les lois, nous le sommes par les mœurs, par la civi-

lisation, et c'est une garantie assez puissante pour que nous puissions dormir en repos. Je consulte mon almanach pour dater cette lettre, et je lis *quatorze juillet!* Ma sœur, une telle date peut bien exciter le regret qui naît d'une espérance trompée, mais elle ne permet pas le découragement.

LETTRE LX.

Saint-Séver, 15 juillet 1823.

Courtin m'a écrit : il me presse l'épée dans les reins pour son maudit mot «armée» : il se persuade que je n'ai qu'à prendre la plume et qu'à la laisser courir sur du papier blanc ; c'est au contraire un long et pénible ouvrage qui m'épouvante, surtout dans ce moment où je ne puis songer qu'aux détails de mes biens. Dans deux jours je distribue des prix à mes paysans, et je dois examiner tous les rapports, car je veux être juste. Je monte à cheval, je cours, je vois par mes yeux, et cela absorbe toutes mes facultés. Il y a si peu de personnes qui puissent s'occuper d'une grande administration et trouver encore le temps de travailler pour leurs amis et de leur écrire des lettres délicieuses ; ces phénomènes seraient redoutables, si le ciel ne les avait pas dotés d'autant d'indulgence que de talens.

Disons donc un pauvre petit mot de ma fille, s'écriait madame de Sévigné qui ne parlait pas d'autre chose : ma sœur, disons donc un petit mot de politique. J'ai vu dans les journaux la disgrace de P.....L..... et je n'en ai pas été surpris. On a tant préconisé certains hommes qu'on est parvenu à les grandir à leurs yeux : ils étaient incapables de commander, et ils ne veulent plus obéir. Je ne

suis pas alarmé de ce que vous me dites de mon ami D.....; il ne se laissera pas prendre et Mina n'est pas en position de fusiller nos généraux. Vous savez combien mon opinion sur les affaires d'Espagne diffère de celle de nos amis. Je pense qu'il n'y a rien de moins capable de sauver un état que les phrases et que ceux qui en font, et j'ai autant de pitié des cortès de Lisbonne et de Cadix que de celles de Naples. Ce qui est plus positif, c'est la bravoure de nos jeunes soldats. Lasserre, qui est auprès du maréchal Moncey, et qui se connaît en bravoure me parle de nos troupes avec admiration; il n'est pas aussi enthousiaste des généraux C..... et D....., qui font à leur vieux et respectable général en chef une guerre beaucoup plus active qu'ils ne la font aux Espagnols. Adieu, ma sœur; mon fils vient d'arriver : j'ai eu un moment de bonheur, je suis tout surpris de me sentir heureux loin de Paris.

LETTRE LXI.

Saint-Séver, 23 août 1823.

Vous me reprochez mon silence, et vous êtes aussi injuste qu'un juge qui reprocherait à un pauvre diable, condamné par lui aux galères, de ne pas courir les bals et les promenades : je rame, ma sœur, je rame, depuis huit jours, et je n'ai le temps ni de faire des vers, ni d'écrire à l'ange de Saint-Sulpice, ni de vous écrire. Voilà bien des sacrifices que je m'impose, et ils sont d'autant plus méritoires que personne ne lira le mot *armée*.

Aujourd'hui je suis en récréation : je viens de voir couronner cinq fois Maximien qui a obtenu le prix de grec en quatrième : Desirée en pleure de bonheur, et moi, qui suis presqu'aussi bête qu'elle, je n'ai pas les yeux bien secs.

Je joins à ce billet quarante pages du mot *armée*; mon article ne ressemble en rien à celui de l'encyclopédie : il est par conséquent bien plus mauvais ou bien meilleur. Soyez indulgente pour cet ouvrage; songez qu'il est bien difficile de bâtir dans le désert, sans avoir ni chaux, ni pierres, ni ciment.

LETTRE LXII.

St.-Séver, 6 novembre 1823.

Pardonnez-moi, ma sœur; je ne crois pas à vos éloges, mais ils me sont doux parce que j'aime la cause qui égare votre jugement. Mon article *armée*, fait à la hâte, est écrit faiblement : il est surtout incomplet; j'en suis bon juge, car je sens que j'aurais pu le faire mieux. Mais Courtin m'écrivait qu'il fallait que je fusse court, et j'ai ébauché les idées; j'ai rejeté les accessoires qui donnent de l'intérêt, j'ai négligé les épisodes qui attachent le lecteur; et mon tableau sec et aride est dans un cadre trop étroit qui coupe les jambes de l'un, les bras de l'autre, et la tête de tout mon troisième plan. Je ne sais pas écrire, et surtout je ne sais pas écrire pour les autres; il faut que j'aie mon allure libre : tout mon talent, si j'en avais, aurait sa source dans l'indépendance comme dans la conviction.

Votre esclave continue pourtant à travailler, mais ce n'est pas en baisant ses fers; je vous en préviens, la paresse a tant d'attraits pour lui! il trouve si dur d'être assis quand les chevaux sont sellés devant sa porte, et de manier une plume quand il voudrait tailler ses arbres et ses vignes! N'importe, l'obéissance est un devoir, et vous

savez bien à quelle voix j'obéis. Je ramasse quelques matériaux pour le mot *bataille* qui est plus difficile que le mot *armée;* je pourrais dogmatiser, je ne me le permettrai pas : je laisserai parler Montécuculli, Turenne, Frédéric et Napoléon, tous les grands donneurs de bataille, et je me contenterai de classer, de disserter, de citer les actions les plus mémorables en liant les événemens comme je pourrai.

Il me semble qu'après tant de travaux achevés et commencés, j'ai le droit d'exiger quelques dédommagemens. Faites-moi donc assister à une représentation de *Pierre de Portugal.* En vous lisant naguères, j'ai cru voir *Régulus.* Faites-moi connaître le nouvel ouvrage du fils d'Arnault; je m'intéresse vivement à ses succès si bien mérités. Apprenez-moi aussi l'impression qu'ont causée et la nomination de M. de Damas, qui rend au néant le duc de Bellune, et le pamphlet de Rovigo qui devait tuer Talleyrand; mais ce ministre, que rien ne déconcerte, dira : « J'ai immolé Iphigé-» nie, cela est vrai, mais cette immolation a donné » le vent favorable qui vous a ramenés, » et les *revenus* lui pardonneront. Plus on étudiera, mieux on connaîtra l'Empereur, et plus on le trouvera exempt de souillure; il était trop grand et trop spirituel pour descendre à des crimes. Les crimes sont la ressource de la lâcheté, de la faiblesse et de la sottise. Je suis dans l'enthousiasme du volume qu'a publié Montholon : il l'a cependant un

peu gâté, en cherchant à plaire à monsieur le duc ou à madame la duchesse de B..... Comment ces gens-là ne veulent-ils pas concevoir qu'ils sont morts avec Napoléon; qu'ils errent, sur la terre, désintéressés du présent comme les ombres dans les Champs Élysées; qu'ils ne peuvent ressaisir un peu d'existence ou un simulacre d'existence qu'en s'identifiant avec le souvenir du passé, de ce passé qu'ils devraient sans cesse louer, exalter, car ils sont au milieu d'un monde qui cherche à l'avilir.

Adieu, ma sœur, votre déménagement m'aurait affligé, je suis bien aise que vous soyez toujours dans la même chambre; on aime à savoir où vivent ses amis, à connaître les meubles qu'ils touchent, les tableaux qui attirent leurs regards. L'inconnu a peu de charme pour moi : j'aurais beaucoup plus envie d'aller en paradis, si je savais comment on s'y trouve et ce qu'on y fait; mais de quoi vais-je m'inquiéter, n'y serez-vous pas?

LETTRE LXIII.

Paris, ce 9 mars 1824.

Merci de votre inépuisable bonté ; je ne puis plus m'en passer : j'en reçois tous les jours de nouvelles preuves et chaque jour je les apprécie davantage : qu'on est heureux de trouver une faveur aussi douce à son pain quotidien !

J'avais grand besoin de la compensation que m'offre votre bienfaisante affection : je savais depuis hier que Cambacérès ne passerait pas la nuit, et je désirais presque la fin de cette terrible lutte dont le résultat n'était plus douteux : c'était un homme d'un grand talent, il a exercé une grande autorité et il n'a pas fait une seule victime.

Adieu, le temps est sombre : j'espérais un peu hier, je n'espère plus du tout ce matin. Vengeons-nous en lisant Montgaillard. Le parti-prêtre, qui nous gouverne, absout quelquefois au nom du ciel, mais il ne pardonne jamais. Mon nom est inscrit sur le livre de mort : eh bien ! attendons le jugement dernier, c'est bien loin, et nous passons bien vite.

LETTRE LXIV.

Saint-Séver, ce 25 juin 1824.

Votre écriture est incertaine; votre lettre est courte; vous êtes malade, j'en suis sûr, au moment où vous m'annoncez votre guérison. Pourquoi ne me donnez-vous pas plus de détails sur votre santé? Certes, ils m'importent plus que le triomphe de Mazarin V..... sur le romantique Ch.....; la patrie a bien peu à faire dans ces débats de deux hommes, dont l'un appartient à la Russie et l'autre à l'Angleterre.

Madame de Gérando n'est donc pas mieux, et, par conséquent, elle est plus mal, car la douleur est une lime qui dévore, et on meurt quand elle a usé la vie. Je ne me fais pas à l'idée de voir disparaître un être aussi distingué par ses vertus et par ses hautes facultés intellectuelles. Je l'ai quelquefois écoutée des heures entières dans un ravissement continuel. Que j'envie votre bonheur de la voir, de la consoler, de la rassurer! Ah! parlez-lui quelquefois de moi, dites-lui que je recueille dans ma mémoire tout ce qu'elle m'a dit; dites-lui que je donnerais sans hésiter une partie de ma vie pour prolonger la sienne. La tristesse s'empare de moi: elle a flétri tous les bouquets qu'on m'a donnés hier pour ma fête. Je ne puis ni lire, ni écrire; je

souffre des douleurs de ceux qui me sont chers, et ces souffrances sont les plus cruelles de toutes, car leur siége est dans l'ame. Guérissez-moi en me consolant ou en m'accablant, en me donnant ou en m'ôtant l'espoir. Je puis supporter un malheur, mais je ne puis pas le prévoir; mon imagination domine mon caractère pour ce que j'ai à craindre, mais je suis fort quand il faut lutter corps à corps contre la peine sans espérance et sans remède; cette force a pourtant des bornes, et je vous préviens que je ne puis pas faire un double sacrifice : croyez donc M. Salmade; il vous guérira : il guérit tout le monde.

LETTRE LXV.

St.-Séver, 15 juillet 1824.

J'avais deviné toute la vérité et je vois qu'un miracle seul peut nous conserver notre amie. Merci du courage avec lequel vous avez soulevé le voile tout entier. Je trouverai dans la force de mon ame le moyen de résister à ce coup affreux; ménagez votre santé, mon amie, aimez-moi pour deux. Car, je le sens à ma douleur, madame de Gérando est perdue.

Je vous plains presque autant qu'elle, et cependant je ne puis qu'applaudir à tout ce que vous faites. Je conçois qu'elle ne veuille voir que vous, et qu'elle vous place ainsi hors des limites de ce monde entre le ciel et la terre!

Vous sentez combien la politique est peu importante à mes yeux; combien est mesquin l'intérêt que je porte à cet homme, qui ne redevient Français que depuis qu'il n'est plus ministre; il vaut cependant beaucoup mieux que l'homme perfide qui l'a renversé : c'est le triomphe de la médiocrité et de l'astuce. Comme un C..... et un P..... nous avilissent par leur avilissement! Il ne nous manque plus qu'une Dubarri et un d'Aiguillon... peut-être ne nous manque-t-il plus rien.

LETTRE LXVI.

St.-Séver, 28 juillet 1824.

Pauvre sœur, que je voudrais vous consoler! que vous devez souffrir! Ah! vous seule pouvez apprécier toute l'étendue de la perte que nous avons faite; votre ame seule pouvait pénétrer dans son ame; aussi, quand je vous ai rapprochées l'une de l'autre, je n'ai pas été surpris du coup électrique qui vous a frappées toutes les deux : c'étaient deux habitantes du ciel qui se rencontraient sur cette terre d'exil. Le ciel! il faut bien y croire quand la mort nous sépare de ceux que nous aimons. Je veux savoir tous les détails de notre malheur; ils la feront vivre plus longtemps pour moi. Je vais recueillir en les attendant tout ce que j'ai de ses lettres; et ses pensées, ses sentimens, cette noble émanation de son ame, je les conserverai comme un dépôt sacré.

Mon courage est grand, mon caractère est fort et je sais me soumettre à des maux irréparables. Hélas! j'ai vu tant de mes amis succomber autour de moi! serez-vous aussi résignée, vous dont la raison est si puissante?

M. de Toulonzette, qui est arrivé après la fatale nouvelle, m'a dit tout ce que vous aviez souffert, tout ce que vous aviez fait; cela ne m'a pas étonné,

le sublime est votre naturel. A présent que vous avez accompli tout ce que l'amitié vous commandait, obéissez à d'autres devoirs. Soignez votre santé, conservez-vous pour les amis qui vous restent et qui ont plus besoin de vous encore depuis la perte qu'ils ont faite. Songez qu'elle vous a laissée ici-bas pour continuer le bien qu'elle y faisait et pour aimer ceux qu'elle y aimait.

Adieu, ma sœur; les enfans se livrent aux larmes; les femmes ordinaires s'abandonnent à une tristesse qui convient à la faiblesse; les ames fortes luttent avec le malheur, les ames pieuses savent se résigner à ce que le ciel ordonne.

LETTRE LXVII.

St.-Séver, 15 août 1824.

La réponse que j'ai reçue de notre excellent et malheureux de Gérando redouble mes inquiétudes : il me parle de vos soins pour celle que nous avons perdue avec admiration, mais il me parle de votre santé avec effroi : au nom de tout ce qui vous est cher, écrivez-moi; j'implore un mot à genoux : la blessure, que mon cœur a reçue est si cruelle, voudriez-vous lui en porter une plus cruelle encore? Vous alliez la voir tous les jours et *voilà* quinze jours que vous ne m'avez écrit. M. de Toulonzette, qui n'est plus maire de St.-Séver, veut en vain me rassurer avec une lettre de Nathalie qui ne parle pas de votre santé; Louis s'épuise en raisonnemens pour me calmer; je suis touché de ses soins parce qu'ils me prouvent et sa tendresse pour moi et son attachement pour vous. Vous l'avez bien jugé, mon sauvage, il sait aimer : *mais* il ne peut pas réussir à me rassurer; je connais la profondeur de vos sentimens, et je succombe sous le poids de vos douleurs.

LETTRE LXVIII.

St.-Séver, 10 septembre 1824.

J'aurais besoin d'une de vos lettres par tous les courriers, ma sœur, et elles se succèdent si lentement! Ma raison dit en vain à mon imagination que vous avez été malade, et que l'on vous défend d'écrire : le cœur est insatiable et il réduit la raison au silence; plaignez-moi donc, car je sens que je suis injuste.

Je ne reçois plus aucune nouvelle de Paris; aucun pamphlet, aucune brochure n'arrive à Saint-Séver, et nous avons, pour toute pâture, les journaux censurés et rognés. J'ai pourtant lu le dernier ouvrage de M. de Châteaubriand; il réclame aujourd'hui les libertés publiques. Si M. de Villèle cesse un jour d'être ministre, il cherchera aussi un refuge dans la charte, dans cette citadelle démantelée qui ne peut rien défendre et que personne ne peut plus défendre.

Deux volumes intitulés « du Pape » par M. Lemaistre sont-ils jamais tombés dans vos mains? Le talent de l'auteur est incontestable, son style est fort et concis; son érudition est immense et ses raisonnemens sont toujours captieux. Il y a des chapitres auxquels il est impossible de répondre. M. Lemaistre prouve aussi bien l'infaillibilité

des papes que le droit divin et que la légitimité des rois. Dans le fait, les conciles sont la république de l'église, et Jésus-Christ a établi le gouvernement monarchique en remettant à Pierre les clefs du Paradis. J'ai envie de faire l'analyse de ce singulier ouvrage où Bossuet est presqu'aussi maltraité que Voltaire. Me voilà ultramontain ! C'est peut-être le chemin de la fortune. Le ciel m'est pourtant témoin que je ne la cherche pas plus que le vieux curé de campagne qui m'a prêté M. Lemaistre, et qui va être bien heureux de ma conversion.

Désirée est partie hier pour Sames ; j'aurais voulu pouvoir l'accompagner, mille petites affaires me retiennent ici. Cette bonne sœur ! jamais je ne l'ai tant aimée, puisse-t-elle avoir tout le bonheur qu'elle mérite ! Sa santé n'est pas mauvaise, et sa félicité intérieure est complète; il n'y a pas dans le monde un homme aussi parfaitement bon que Ducasse; il ne peut pas y avoir un fils plus tendre et plus aimable que Maximien.

J'ai vu avec un vif sentiment de bonheur que de Gérando était maintenu dans l'exercice de ces fonctions où il fait tant de bien; l'ange, qui est remonté au ciel, le protége de là haut; vous éprouverez aussi cette divine influence. Adieu, ma sœur, je baise votre main qui va prendre la plume pour m'écrire ces deux mots: « Je me porte mieux » et je vous aime toujours. »

LETTRE LXIX.

St.-Sever, 27 septembre 1824.

Que de remercîmens je vous dois pour votre dernière lettre si bonne, si consolante, si courageuse! Combien mon cœur en avait besoin ! le malheur rend si défiant! mais dois-je vous croire? Est-il bien vrai que vous soyez sans fièvre? vous me l'aviez écrit il y a un mois; ah! ma sœur, ne me trompez pas.

Nul doute que les Eaux-Bonnes ne soient excellentes pour les affections de poitrine, et M. Salmade a parfaitement raison de vous les conseiller; mais il ne peut pas vous défendre d'écrire; deux mots chaque soir seraient bientôt tracés, et ces deux mots feraient une lettre à la fin de chaque semaine. Ma sœur, j'en ai besoin pour calmer mes terreurs, pour apaiser mon imagination assombrie, pour sentir qu'au milieu de la tempête l'ancre de salut me reste encore.

Adieu, il faut que je vous quitte : on m'attend pour la cérémonie d'une messe de mort pour le roi. Je vais endosser cet uniforme qui sent encore la poudre des batailles : hélas! il ne revêt plus qu'un guerrier mort aussi, qui ne rendra plus de services à son pays, qui n'a plus d'avenir, et qui survit à son passé.

Encore adieu : je baise votre main avec tendresse; je la presse sur mon cœur flétri par le découragement, déchiré par la douleur et surtout par la crainte.

LETTRE LXX.

Saint-Séver, le 4 novembre 1824.

Pauvre amie! j'ai su le nouveau malheur qui vous a frappée, et j'ai murmuré, je l'avoue, contre le sort. Brutus avait donc raison : la vertu est un fantôme que ni le ciel ni la terre ne respectent. Qui a le droit de compter sur le bonheur, puisque vous n'êtes pas heureuse?

Au milieu de vos peines vous avez la bonté de vous occuper de moi, et je veux vous parler avec une franchise entière. Je ne crois nullement au changement de direction dont on nous berce. Les Bourbons ont partout et toujours tenu de beaux discours; mais leurs débiles mains ont abandonné le sceptre à des ministres qui ont régné pour eux. Si l'on en faisait la nomenclature, le nombre de nos rois à portefeuilles serait plus grand que le nombre de nos rois à couronnes. Au lieu de Louis XV nous aurions Fleury, Choiseul, d'Aiguillon, etc. C'est aujourd'hui le tour de V....., et je ne vois rien qui annonce son abdication ou son détrônement : les médiocrités sont difficiles à abattre; comme les buissons, elles résistent aux tempêtes.

La mort du roi, l'avénement d'un nouveau monarque ne changeront rien à mes plans : je ne

quitterai pas un jour plus tôt ma sœur ni mes rosiers, ni mes beaux géraniums que je salue tous les matins parce qu'ils sont nés dans la rue de Clichy, et que j'arrose chaque soir en pensant à vous. A l'expiration de mon congé, j'arriverai à Paris : je me présenterai à la cour où je n'ai et où je n'aurais jamais paru sous le règne du souverain qui m'a banni sans jugement, et qui n'avait pas réparé son injustice ; j'irai saluer Charles X que je n'ai pas encore le droit de bouder. Je suis prêt à tout faire pour Louis ; mon cœur et mon devoir m'en font une loi : quand il aura fini son droit, je demanderai pour lui une place d'auditeur que je n'obtiendrai pas, et nous nous en consolerons tous les deux ; car je ne la demanderai que pour lui, et il ne l'accepterait que pour moi.

Que pourrai-je personnellement demander ? d'être employé ? je n'en ai nulle envie. La pairie ? je préférerais de beaucoup la députation ; car j'aimerais mieux être l'élu du peuple que l'élu du roi. Au reste, je ne pourrais être nommé pair que s'il y avait un changement complet de système, et rien ne l'annonce. Si M. V..... dure un mois, c'est qu'il sera vendu aux jésuites qui envahissent tout, et alors nous serons plus mal que sous Louis XVIII. Châteaubriand en sera pour la pompe de ses phrases, et les Parisiens pour leurs *vivat* ; vous trouverez peut-être que je vois en noir ; mais songez que je suis sur le rivage et que vous êtes tous embarqués. L'avenir nous fera con-

pour être mis à la retraite; car les ministres ne voudront pas sans doute compter les jours d'exil qu'ils n'ont pas voulu nous solder. Ce serait une infamie absurde, assez piquante sous le gouvernement constitutionnel d'un roi si honnête homme et si loyal chevalier.

Adieu, ma sœur; j'écris ce mot sans peine aujourd'hui : je vous verrai dans huit jours.

LETTRE LXXII.

Paris, 1^er^ janvier 1825.

Vous m'avez prévenu, ma sœur, et j'en suis un peu confus: accusez-en S. M. Louis XVIII, non, je me trompe, S. M. Charles X, le dauphin, la dauphine et la duchesse de Berry, devant lesquels votre pauvre frère vient de défiler comme sous une batterie. Je m'étais groupé avec Foy, Casimir Perrier et Basterrèche. Nous aurions mérité un coup de canon de Waterloo!

J'accepte avec reconnaissance votre précieux cadeau; il tient du ciel et de la terre, et me cause une émotion impossible à décrire.

Sans adieu: vous savez bien que j'irai vous voir ce soir. Je veux commencer cette année comme j'ai fini l'année d'hier. Bonne sœur, nous comptons déjà dix ans d'amitié; c'est beaucoup, c'est bien peu. Ne vous semble-t-il pas que nous aurions dû nous aimer toujours? Moi qui, d'ordinaire, crains tant l'irrévocable, je l'invoque pour notre affection: oh! vous faites en moi des miracles!

LETTRE LXXIII.

Saint-Séver, 5 juin 1825.

Ma sœur, vous voulez des vers, en voilà : un bon soldat doit obéir, et vous êtes mon général. Ce que je vous envoie n'est ni une traduction, ni une création, ni une récréation. Le public serait de mon avis si j'avais la faiblesse de le mettre dans la confidence des sottises que votre aveugle amitié me fait faire.

Vous savez qu'en passant à Bordeaux, j'ai visité la ferme expérimentale; mais vous ne savez pas que j'essaie de faire venir du coton sur les bords de l'Adour : la graine vient des rives du Mississipi.

Le bruit se répand ici que M. de Toulonzette a perdu son procès. Où est donc la justice? Les avocats ont-ils menti à leur conscience? le conseil d'état s'est-il trompé? Que je plains ce respectable octogénaire! Ah! la vie qui toujours nous expose à de nouveaux sacrifices, à de nouvelles douleurs, devrait s'éteindre quand nous avons encore la force de les supporter.

Il vient un âge où nous restons sans défense et sans bouclier. Heureux encore l'infortuné qui a une amie comme vous et une consolatrice comme Natalie. Dites-lui de ma part que sa mère a beau-

coup de courage; elle trouvera dans son économie le moyen de tout réparer. Il restera encore de la fortune à cette famille qui nous est si chère : et puis ma bonne, mon aimable Natalie n'en a pas besoin.

Nous enrageons tous du temps affreux que nous avons depuis un mois. Pour vous autres citadins, la pluie c'est seulement le dérangement d'une promenade ou la perte d'un feu d'artifice; pour nous c'est la perte d'une récolte entière : on est malheureux d'avoir ainsi sa fortune sur les nuées qui flottent dans les airs.

Que d'événemens sinistres ont précédé le sacre! Un Romain s'en serait effrayé; mais nous n'avons plus de Romains, et les fêtes vont commencer.

LETTRE LXXIV.

Saint-Séver, 6 juillet 1825.

Ma sœur, la bonne, l'excellente Mme Rouvière est arrivée; elle m'a apporté de vos nouvelles sans m'apporter de lettres, et j'allais me fâcher quand le courrier est arrivé pour me prouver que j'ai toujours tort quand, par hasard, je veux m'aviser de vous trouver un tort. Ce que vous me dites sur l'indignation de la jeunesse et sur la résignation du vieillard est parfait; aucun moraliste n'y avait pensé, ou du moins nul ne l'avait si bien exprimé, et l'idée appartient à qui la rend le mieux. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que l'invention est peu de chose et que l'exécution est tout : Mars et Vénus ont été peints par mille peintres; il ne restera que le tableau de David.

M. de Toulonzette est arrivé; il a fait le voyage d'une manière étonnante : je n'étais pas plus fort à trente ans, et je le suis beaucoup moins aujourd'hui. C'est son ame qui soutient son corps octogénaire, et cette ame est d'un pur acier. Il m'a montré des études charmantes de la belle et bonne Natalie : elle feuille à merveille, et dans six mois ses tableaux seront recherchés. Je m'inscris pour un; dites-lui que toute la ville va en procession

l'admirer : ce n'est pas le seul sentiment qu'elle inspirera.

Rien ne peut m'empêcher de remplir les promesses que je vous fais, et malgré la présence de l'aimable M^me^ Rouvière qui anime mon désert, je continue à faire des vers : ma traduction de Carthon avance, je vous en envoie une partie, mais songez que je veux en échange la vérité qui éclaire et corrige : j'ai en dégoût et en horreur la flatterie qui trompe et qui égare; c'est dommage que je ne sois pas roi. Continuez donc à me donner de la férule et de l'éperon, et laissons l'encensoir aux courtisans pour qu'ils en cassent le nez de quelque Majesté.

Ainsi donc, malgré les courses, les bals, les promenades, les dîners longs de trois heures, je continuerai à travailler et à vous écrire, et pour cela je me lève à quatre heures du matin. Je prends tout en causant des notes pour le discours préliminaire que nous écrirons cet hiver : je traduirai Carrictura, les chants de Selme, la mort de Cuthalin, tout ce que vous voudrez enfin. Je ferai quelques articles que Courtin me demande encore pour l'Encyclopédie et pour le journal militaire : ce plan vous convient-il, ma sœur? Je crois que vous dites oui, et je finis ma lettre en vous embrassant pour ma récompense.

Mon géranium tricolore est mort : envoyez-m'en un autre; vous savez que j'aime toujours ce qui est *tricolore*. Ce sentiment est tout à la fois un souvenir et une espérance.

LETTRE LXXV.

St.-Séver, 10 août 1825.

Ma sœur, Alphonse est arrivé chargé de vos dons; j'ai transplanté moi-même vos beaux géraniums, et ils prospéreront tous. Déjà ils relèvent leurs tiges et laissent apercevoir des fleurs : dans huit jours je pourrai y cueillir un bouquet que je ne donnerai à personne; ces fleurs me sont sacrées, elles doivent briller et se flétrir dans leurs vases.

La bonne, l'amusante madame Rouvière nous a quittés depuis dix jours. Sa gaîté est si communicative que tout le monde était en belle humeur quand nous avions le bonheur de la posséder. Le docteur même faisait sa partie d'une manière très-convenable, très-harmonique. Il était le basson, le serpent, la grosse caisse, le tamtam! C'est la première fois que j'ai autant ri dans le mélancolique séjour de St.-Séver. Peut-être aurez-vous vu madame Rouvière à son retour, et je suis sûr que sa bonté donnera quelque prix aux efforts que nous avons faits pour lui rendre son séjour ici agréable ou du moins supportable.

Ma sœur aînée est tout occupée des triomphes qui attendent Maximien dans la distribution des prix. Je lui voudrais plus d'ambition : les couronnes de

Paris iraient bien sur ce jeune front qu'embrase le désir de connaître. C'est une plante vivace qui, sur un bon terrain, prendrait une grande extension : il a le germe de tous les talens, il aura du caractère, du courage, de l'élévation dans l'ame, et, avec tout cela, je tremble qu'il ne soit qu'un homme ordinaire, rétréci par les préjugés, torturé par les habitudes, égaré par les exemples.

LETTRE LXXVI.

St.-Séver, le 11 septembre 1825.

Chère sœur, je n'ai pas répondu aussitôt que je l'aurais dû à votre lettre du 26 août. J'ai été constamment en course et en voyage, et les choses s'arrangent tellement dans ce pays qu'il est impossible de se soustraire à l'ennui par le travail. Vous appartenez corps et ame au premier importun désœuvré qui vous accable du poids de ses petits intérêts et qui croit vous attacher à ce qui l'attache. Je m'applique à ne pas écouter, et cependant Désirée me reproche souvent « de ne pas savoir m'ennuyer; » c'est une science dont vos amis n'ont pas besoin.

Je sentais en écrivant le mot *combat* que je ne faisais rien de bon et que vous seriez mécontente; mais, n'y attachant aucune importance, j'ai fait ma corvée, j'ai rempli un engagement. On a trouvé mon article *bataille* trop long, on sera bien aise de n'avoir que peu de pages à imprimer. Nous croyons, nous autres bonnes gens, que l'amour des sciences, l'intérêt d'une opinion, la ferveur d'un parti font agir MM. les entrepreneurs : eh bien! ces messieurs n'ont qu'une idée, qu'un but, c'est de l'argent: ils ne veulent qu'une récompense de leurs travaux ou de leur industrie, c'est de l'argent! Cette conviction, qui est intime, éteindrait le feu d'un volcan.

Puisque je n'ai plus de travail forcé, je vais reprendre mes courses, mes occupations matérielles et continuer une vie végétale qui me convient ici plus que toute autre. Rappelez-moi souvent à la lumière par vos lettres si spirituelles, si affectueuses. J'ai recours à vous; je n'attends de distractions et de bonheur que de vous.

J'ai chez moi le général Almeyras qui se rend à Bayonne pour y recevoir le ministre de la guerre: vous savez que j'aime beaucoup Almeyras malgré sa brusquerie et ses manières de Cosaque; il a de l'esprit, de l'instruction, et, ce qui est fort rare, une physionomie à lui.

Vous avez lu dans les journaux la nomination des auditeurs : je me faisais un effort pour avoir de l'espérance. J'aurais tant voulu ouvrir une carrière à mon fils! cela m'ôte tout espoir pour l'avenir, et je ne sais que dire à mon pauvre enfant qui a fait son droit uniquement pour me faire plaisir et qui va rester sans état. Tâchez d'avoir quelques détails sur ce qui s'est passé : j'aime à savoir toute la vérité; elle est toujours bonne, et le mensonge est toujours mauvais.

A propos de journaux, si vous y lisez qu'une ferme du général Lamarque a été incendiée avec les granges, et la récolte entière, n'en soyez pas affligée, car je n'en ai ressenti ni chagrin ni humeur; je ne suis accessible qu'aux douleurs de l'ame.

LETTRE LXXVII.

St.-Séver, le 22 novembre 1825.

Mon excellente sœur, j'ai laissé passer dix jours sans répondre à votre dernière lettre; nous sommes à une époque de l'année où un propriétaire est plus enchaîné qu'un fermier des environs de Paris. La récolte du vin et du maïs, les réparations, les défrichemens ne nous laissent pas un moment de libre, et j'ai la manie, et le travers de vouloir *tout* bien faire, les petites choses comme les grandes.

Je voudrais être auprès de vous pour toutes sortes de raisons et surtout pour vous décider à résilier votre bail et à déménager; il me semble que vos intérêts le demandent, et vos amis doivent d'autant plus s'en inquiéter que vous ne permettez à aucun de s'en occuper. Un des grands défauts de notre pauvre espèce est de manquer de prévoyance, de ne pas savoir sacrifier un peu du présent à l'avenir. Cet avenir nous paraît si loin, si incertain, et cependant il arrive et il amène un long cortège de regrets.

Que je vous plains d'être témoin des souffrances de votre belle-sœur dont vous me faites un tableau si touchant! La peinture de ses douleurs, de son danger, de ses illusions, de ses espérances, m'a

rappelé notre pauvre amie. Son souvenir me fait tant de mal, qu'il me fait peur. Croiriez-vous que je n'ai pas pu écrire à de Gérando que j'aime et que j'estime comme une moitié digne d'elle? Quand je pense à elle mon cœur se serre au point que je ne puis respirer. La douleur me tue; je la fuis comme un lâche; elle saura bien m'atteindre! elle m'a tant mutilé! N'ai-je pas à vingt-cinq ans éprouvé le sort qui menace votre pauvre frère! Celle qui devait parcourir la vie avec moi ne m'a-t-elle pas laissé seul dans la vie?

Adieu, ma sœur; consolez-moi de mes peines et des vôtres; vous le pouvez, car votre amitié est toute-puissante sur mon cœur, c'est de tous les dons du ciel celui auquel je tiens le plus.

LETTRE LXXVIII.

St.-Séver, 26 juin 1826.

Si je n'étais pas inquiet de vous, ma sœur, ma santé serait tout-à-fait rétablie : je suis presque bien, cependant je ne puis pas encore travailler long-temps sans avoir des éblouissemens qui me fatiguent; je suis donc condamné à ne rien faire, et cela conviendrait assez à ma paresse; mais votre ame si active ne sera plus en harmonie avec un esprit léthargique, et vous n'aurez plus pour moi qu'un peu de pitié. Et pourtant, à quoi bon écrire quand on écrit avec sa conscience et qu'on mécontente tous les partis?

Je suis, comme patriote et pas du tout comme écrivain, un peu en colère contre les journaux qui ne parlent pas d'une brochure dans laquelle j'ai jeté le cri d'alarme sur les dangers qui menacent la France. L'esprit de coterie, et l'esprit de parti sont bien anti-nationaux... Il faut désespérer d'un pays, où l'on n'aime plus ni la gloire, ni la liberté. Nous voilà descendus à ce point de démoralisation où étaient descendus les Romains quand ils remettaient leurs armes aux barbares qu'ils chargaient de les défendre. Bientôt nous demanderons des soldats aux Russes. Eh bien ! le Constitutionnel s'occupe

du somnambulisme et des ballets de l'opéra. En attendant, mon ami Sébastiani me pille sans indiquer la source où il puise; laissons-le faire, il ne vaut pas la peine de crier au voleur. Mais vous avez raison, j'ai de singuliers amis et je ne suis qu'une bête avec ma confiance. Oh! je ne veux plus croire que vous.

LETTRE LXXIX.

Saint-Séver, 4 novembre 1826.

C'est aujourd'hui la fête du roi: je veux que ce soit aussi la mienne, et j'écris à mes deux sœurs de Paris. Avec leur tendresse ne suis-je pas plus riche que Charles X? Peut-il, comme moi, croire à deux cœurs fidèles et dévoués? Peut-il dire: On ne me détrônera pas? Savez-vous que je n'en jurerais pas, et que moi, le plus défiant des hommes, je compte à jamais sur vous et sur Désirée.

Jusqu'à présent nous avons eu un temps superbe, mais l'hiver arrive avec les tempêtes, et votre poète s'est remis à son Ossian. Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à me tenir aux galères: il n'y a que commérages et intrigues dans la belle république des lettres; cela devrait engager à s'en ostraciser, et sans vous je ne serais depuis long-temps qu'un obscur cultivateur et un guerrier à demi-sauvage.

Les nouvelles que je reçois de mon pauvre malade ne sont pas bonnes: ce monde est une sotte chose pour ceux qui vivent en dehors d'eux-mêmes. Il n'y a que les végétaux d'heureux, et encore on les coupe, on les broute avant qu'ils aient porté leur fruit. Adieu, ma sœur; Talma est mort, et Brunet vit; Foy s'est éteint, et M. de P..... se porte à merveille. Soignez bien votre santé; un danger vous menace.

LETTRE LXXVIII.

Saint-Séver, le 28 novembre 1826.

Je vous dois une réponse, ma bonne sœur; mais si vous étiez témoin de toutes les affaires que me donnent mes misérables propriétés, si vous saviez que je suis obligé de courir moi-même chez tous mes paysans, à qui j'ai fait vœu, en Angleterre, de donner des vitres, pour prendre des mesures que le plus maladroit des charpentiers de Paris toiserait mieux que moi, vous me pardonneriez mon silence. J'ai eu aussi une autre occupation plus digne d'un donneur de batailles. Je me suis battu depuis huit jours non pas avec le Scamandre, comme un héros d'Homère, mais contre l'Adour qui est bien plus terrible, et contre le Gabas qui tous deux voulaient ravager mes champs. Jamais leurs eaux n'avaient été aussi hautes, aussi rapides, aussi menaçantes; je me suis rappelé les efforts des Hollandais pour se défendre de l'Océan du Nord, et comme eux j'ai opposé des digues, j'ai entassé des montagnes : il fallait bien que mon exil me servît à quelque chose.

Ces travaux, ces combats n'ont pas empêché les premiers froids de l'hiver de faire sur moi l'effet accoutumé : une démangeaison m'a pris au-dessous

des tempes, où bien sûr est la cavité des pauvres poètes, et force m'a été de faire des vers. J'ai traduit Comala. J'en ai plutôt fait une imitation libre qu'une traduction : si vous trouvez cela bien, j'en agirai avec la même liberté dans les morceaux que vous voudrez sans doute que je traduise; car vous êtes insatiable, et vous ne me ferez grace, je le prévois, ni de la mort de Cuthalin ni de celle d'Oscar.

Adieu, ma sœur; vous le voyez, je ne cherche pas à vous rien disputer, je cède à votre ascendant, je vous obéis; l'esclave est soumis : le maître sera-t-il généreux? Il faut que je vous quitte pour monter à cheval. Un torrent descendu d'une montagne a tourné mes ouvrages, et a couvert mes prairies d'un pied de gravier : je criais victoire, et je suis vaincu. Cela ne vous étonnera pas.

LETTRE LXXXII.

Saint-Séver, le 3 mai 1827.

Chère amie, j'ai reçu votre bonne lettre qui m'a réveillé au milieu de l'existence végétale à laquelle je me soumets; j'ai interrompu mes comptes de maçon, mes discussions avec mes paysans, mes projets d'amélioration, pour reprendre ma harpe discordante. J'avais fait quelques vers pendant la route; mais j'avais à côté de moi une femme qui me glaçait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Cette vilaine masse de chair crue ne me parlait que de sa basse-cour, de ses poules, de ses chiens, et soudain mon pégase descendait de la voie éthérée, et n'était plus qu'un roussin à longues oreilles. Ah! que la nature a mis de différence parmi les êtres d'une même espèce! c'était une femme!

Je vous envoie le commencement de Témora. Il était difficile d'intercaler ce qui était fait, mais je l'ai respecté parce que vous le trouvez bien. Songez que vous êtes mon public et ma posterité; jamais je n'aurai ni la prétention ni le courage de me faire imprimer; songez que ma réputation militaire est ma vie et la seule qui satisfasse un peu mon ame. Mes travaux littéraires ne sont que pour vous et pour moi, qui y trouve une distraction,

pour moi qui chante quand je souffre, comme les enfans quand ils ont peur. Mais je ne puis travailler que sur les bords de la Seine; il me faut le voisinage de la muse, qui m'encourage et qui me récompense. Le temps de la jachère est venu pour ma mauvaise tête; elle semble tout étonnée quand je lui demande une rime; il faut la laisser faire, aussi bien je ne gagnerais pas grand'chose à la violenter. Voici pourtant l'article pour le Spectateur; jetez-le au feu s'il vous paraît ce qu'il me paraît à moi, dénué d'intérêt, sans verve et sans couleur.

Embrassez Désirée; donnez-lui du courage pour le moment où elle va quitter notre Maximien. Ce cher enfant, je le presse sur mon cœur, je l'aime comme mon fils; je sens que c'est mon sang qu'il a dans ses veines, et je me reconnais aux mouvemens de son ame; que le ciel le conserve!

Adieu, je ne puis plus vous écrire; j'ai besoin de mouvement. Je vais aller à Mont-de-Marsan pour entendre plaider M. Laurence, jeune avocat plein de talent. Il doit parler pour une femme qui, après avoir trompé son mari, l'a empoisonné. C'était réparer le mal qu'elle lui avait fait; mais le malheureux n'est pas mort.

LETTRE LXXXII.

Saint-Séver, le 3 mai 1827.

Chère amie, j'ai reçu votre bonne lettre qui m'a réveillé au milieu de l'existence végétale à laquelle je me soumets; j'ai interrompu mes comptes de maçon, mes discussions avec mes paysans, mes projets d'amélioration, pour reprendre ma harpe discordante. J'avais fait quelques vers pendant la route; mais j'avais à côté de moi une femme qui me glaçait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Cette vilaine masse de chair crue ne me parlait que de sa basse-cour, de ses poules, de ses chiens, et soudain mon pégase descendait de la voie éthérée, et n'était plus qu'un roussin à longues oreilles. Ah! que la nature a mis de différence parmi les êtres d'une même espèce! c'était une femme!

Je vous envoie le commencement de Témora. Il était difficile d'intercaler ce qui était fait, mais je l'ai respecté parce que vous le trouvez bien. Songez que vous êtes mon public et ma posterité; jamais je n'aurai ni la prétention ni le courage de me faire imprimer; songez que ma réputation militaire est ma vie et la seule qui satisfasse un peu mon ame. Mes travaux littéraires ne sont que pour vous et pour moi, qui y trouve une distraction,

pour moi qui chante quand je souffre, comme les enfans quand ils ont peur. Mais je ne puis travailler que sur les bords de la Seine; il me faut le voisinage de la muse, qui m'encourage et qui me récompense. Le temps de la jachère est venu pour ma mauvaise tête; elle semble tout étonnée quand je lui demande une rime; il faut la laisser faire, aussi bien je ne gagnerais pas grand'chose à la violenter. Voici pourtant l'article pour le Spectateur; jetez-le au feu s'il vous paraît ce qu'il me paraît à moi, dénué d'intérêt, sans verve et sans couleur.

Embrassez Désirée; donnez-lui du courage pour le moment où elle va quitter notre Maximien. Ce cher enfant, je le presse sur mon cœur, je l'aime comme mon fils; je sens que c'est mon sang qu'il a dans ses veines, et je me reconnais aux mouvemens de son ame; que le ciel le conserve!

Adieu, je ne puis plus vous écrire; j'ai besoin de mouvement. Je vais aller à Mont-de-Marsan pour entendre plaider M. Laurence, jeune avocat plein de talent. Il doit parler pour une femme qui, après avoir trompé son mari, l'a empoisonné. C'était réparer le mal qu'elle lui avait fait; mais le malheureux n'est pas mort.

LETTRE LXXXIII.

Saint-Séver, le 21 juin 1827.

Ma bonne sœur, qui de vous ou de moi doit une réponse à l'autre? je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est que tous les deux nous sommes coupables de rester si long-temps sans nous écrire. Pourquoi se négliger quand on s'aime? Pourquoi perdre une occasion de se parler d'une affection que l'on sent toujours.

Vous aurez bientôt vu tous les habitans de notre petite ville; je vous les envoie tous pour le plaisir de les entendre faire votre éloge au retour : ils ne doivent pas vous faire le mien, car je deviens d'une bêtise qui commence à m'affliger. Depuis huit jours je me bats les flancs pour terminer le premier chant de *Témora*, et je ne puis pas trouver un vers, un hémistiche. De désespoir je me suis jeté dans la prose; j'ai fait une notice sur Basterrèche; je fais maintenant des notes pour ma campagne de Catalogne : elles sont pour le général Saint-Cyr Nugues qui revoit les mémoires inédits du maréchal Suchet. Ce travail m'a donné l'idée de faire aussi mes mémoires militaires : j'ai des matériaux pour trois ou quatre volumes, et, quand mon imagination sera éteinte, je pourrai m'en oc-

cuper. Je sens qu'il faut des consolations pour la vieillesse, et je veux les préparer d'avance! mais j'y touche, j'y suis. Pendant quinze jours, un coup d'air, une courbature, une sciatique, m'en ont donné un avant-goût. Je ne pouvais monter ni à cheval, ni en voiture : il m'était presque impossible de marcher, et Dieu sait comme j'étais inquiet, hargneux! Oh! le vilain vieux qui a encore le cœur jeune! J'avais bien raison de prier le ciel de m'envoyer un boulet avant quarante-cinq ans. Il me punira de mes vœux en me faisant vivre, et je ne l'en remercierai pas.

Ne vous alarmez pas de mon indisposition passagère: me voilà leste comme un Basque, mais fort tourmenté de mon avenir. Apprenez-moi donc à souffrir avec courage, avec calme, avec résignation, avec gaîté; vous prêchez si bien d'exemple.

Désirée est là près de moi, elle se croit à Saint-Séver, mais sa vie est à Paris! Qu'on est dupe d'aimer une femme qui a un enfant! elle a beau dire, elle ne s'appartient plus. Ma sœur aînée végète en attendant le mois d'août qui lui rendra Maximien. Ma sœur cadette pense-t-elle avec un peu de joie que le même mois d'août lui amènera Maximien l'aîné?

LETTRE LXXXIV.

Saint-Séver, le 16 septembre 1827.

Voilà un siècle que je suis sans lettres de vous; ce silence m'afflige, et m'étonne, et m'inquiète. Ma sœur, je ne suis pas assez heureux pour que vous me négligiez ainsi. Que sont devenues vos promesses? Vous deviez me consoler de la censure; je devais recevoir toutes les semaines une gazette de huit pages, et, depuis quinze jours, je n'ai pas reçu un seul mot de vous. Et cependant vous n'avez pas des biens à parcourir, des maisons à bâtir, des malheurs à réparer, des paysans à consoler de la perte de leurs récoltes; vous n'êtes pas tous les jours à cheval, vous ne partez pas demain pour Auch afin d'y voir le général Bagnèris; vous n'irez pas à Sames où vous attend l'enterrement d'une tante et la noce d'un neveu; vous ne faites pas un second article sur l'ouvrage de Foy; vous ne vous donnez pas la migraine pour mettre en vers alexandrins le second chant de *Témara;* vous.... Je m'arrête pour ne pas trop exciter votre commisération et vos remords. Cette existence vagabonde à laquelle je me condamne ici, n'est pas le bonheur, mais elle ne permet pas au chagrin et aux souvenirs douloureux de vous saisir sous leurs ser-

res. La distraction, c'est la jouissance des malheureux.

Pendant quinze jours je me suis trouvé sans journaux, et ils pleuvent aujourd'hui sur ma table : voilà vingt numéros du Constitutionnel, vingt des Débats, trente du Globe; trois revues britanniques, quatre volumes de Jomini, et notre Spectateur! Je donnerais tout cela pour une bonne lettre comme la dernière que vous m'avez écrite. On entre chez moi; on m'apporte une lettre, elle est de vous! e vous faisais des reproches, j'avais tort, c'est tou ours mon sort avec vous.

Ma sœur, vous me faites partager vos émotions: pourquoi allez-vous à ce vilain théâtre anglais? c'est bon pour ceux qui aiment à suivre les scènes de la place de Grève; vos nerfs sont trop irritables, votre esprit est trop délicat, votre goût trop pur, votre cœur trop sensible, pour pouvoir supporter un pareil spectacle; ce qui remue à peine certaine nature doit vous bouleverser.

Ma sœur, la tristesse de votre ame empreigne toutes vos expressions, et double leur charme : vous êtes triste, je m'en afflige, mais je vous aime davantage. Le malheur m'attire, c'est une disposition de mon cœur; je l'avais dans mon enfance : elle m'a mis souvent pendant ma carrière dans des positions fâcheuses, et c'est elle qui m'a fait diviniser, à Ste-Hélène, Napoléon que j'avais si souvent blâmé quand il était sur le trône.

Le vert des arbres commence à jaunir, les feuil-

les tombent, et cela aussi me fait plus aimer la campagne. Il me semble qu'elle souffre. Eh! qui ne souffre pas dans la nature? Vous aussi, vous aimez les malheureux, car jamais vous ne vous êtes montrée si bonne pour moi. Je vous retrouve ce que vous étiez pendant les jours d'exil. Vous y consentez, nous irons au Néorama; nous visiterons toutes les chapelles et nous baiserons le pouce de Saint-Pierre qui fut un Jupiter capitolin.

Vous pensez bien que je n'ai rien fait; rien, ne me croyez pas. J'ai assaini les environs de trois métairies, j'ai fait une demi-lieue de canaux, j'ai planté quatre arpens, j'ai bâti trois maisons de paysan, dont une sera un modèle; j'ai achevé mes caves, je termine une salle à manger, enfin je fais construire un fruitier: tout cela vous fait pitié, avouez-le. Vous aimeriez mieux dix vers d'Ossian et une page de prose; la poésie aura son tour, je vous le promets.

Louis a repris toutes ses habitudes de chasse, cela l'éloigne souvent de moi, mais je n'ai pas la force de m'en plaindre. Il est heureux de cette manière de vivre, et je trouve qu'il est affreux et coupable de déranger le bonheur des autres.

LETTRE LXXXV.

St-Séver, le 5 novembre 1827.

J'ai reçu votre lettre et je vous remercie des nouvelles que vous m'y donnez, mais je n'ai garde d'y croire. Pourquoi M. de Villèle casserait-il aux gages des serviteurs aussi complaisans? où trouverait-il une antichambre aussi dévouée? Je crois davantage à la nomination des pairs, mais je ne m'en inquiète pas plus. Elle ne me fera ni avancer ni retarder mon départ pour Paris. Je ne demanderai jamais rien ni au gouvernement ni au peuple. Je refuserais la pairie si elle m'était offerte; mais j'obéirais à un ordre qui m'enverrait devant Alger, comme je monterais à la tribune, tout cela pour accomplir un devoir, et ce devoir je le remplirais avec dévoûment et en écoutant la voix de ma conscience. A quoi bon vous dire tout cela? vous le savez et vous me le conseilleriez; notre attachement ne peut rien enfanter qui soit indigne ni de vous ni de moi; jamais je n'ai été plus content de moi que depuis que je vous aime, et c'est pour cela sans doute que je vous aime tant.

Tandis qu'on s'occupe à Paris et des pairs et des députés, je fais des discours sur les pavots et sur les chèvres de Cachemire. J'ai eu hier un grand succès à notre société d'agriculture, et moi, que les éloges ne flattent guères, j'ai été sensible à ceux-là. C'est sans doute l'espérance d'améliorer le sort de quelques hommes, qui satisfait mon ame.

LETTRE XXXIV.

Saint-Séver, le 20 novembre 1827.

Ma sœur, serez-vous contente, serez-vous fâchée? je n'en sais rien, car on ne sait jamais bien ce que veulent les femmes. Pour moi je suis calme et satisfait; j'ai obtenu soixante-six suffrages libres, indépendans, et tous ceux qui ne m'ont pas nommé, paraissaient honteux ou affligés. Ainsi vous ne m'entendrez pas tonner à la tribune; mais cette tribune aurai-je osé l'aborder? Acteur de province, ne m'aurait-on pas sifflé dans la capitale. Votre amitié est un vrai microscope : je dois m'en défier.

Toute la ville de Mont-de-Marsan a voté pour moi : jusqu'à présent c'était notre Carthage! mais la haute noblesse de Saint-Séver s'est opposée à ma nomination. Je ferai donc des vers et des articles du Spectateur, au lieu de faire des phrases à la tribune. Je serai plus libre, et je dirai que tout est pour le mieux, surtout si vous me conservez votre amitié et si vous tendez la main au vaincu. Adieu, ma sœur, je suis resté Gros-Jean, restez toujours Lucile.

LETTRE LXXXVII.

St.-Séver, le 25 novembre 1827.

Ma pauvre sœur, je vous accable de lettres, en voici encore une avec une copie de celle que j'ai cru devoir adresser à M. mon préfet. Après avoir pris Fontarabie et Caprée, avoir assisté à vingt batailles et à deux cents combats, j'aurais tué avec plaisir un insolent qui se serait permis d'insulter une partie de mes concitoyens. M. de P.. S...., qui veut vivre et bien vivre avec moi, a publiquement blâmé les expressions dont on s'était servi; j'ai dîné chez lui; j'ai dîné chez notre évêque, et cela ne m'a rendu ni ultramontain ni ministériel. Nous avons nommé ou pour mieux dire on a nommé M. de C..... C'est une drôle de loi que notre loi électorale; nous la devons à M. D....., à M. G....., à M. de B..... et à une douzaine de petits doctrinaires de leur école.

Que dites-vous des élections ? Comme la ville de la restauration se conduit! Ne va-t-on pas débaptiser le duc de Bordeaux? M. de Villèle lui cédera peut-être le titre de comte de Toulouse qu'il veut perdre?

Vous croyez que nous aurons la victoire parce qu'un grand nombre des nôtres sont dans la cham-

bre? ne l'espérez pas. Les patriotes se diviseront, les ultra se réuniront au ministère, et M. de Villèle sera le plus fort. Il y a dans les députés de vrais dissidens, des hommes indisciplinables, et tout parti qui n'est pas dirigé, qui ne se meut pas comme un seul homme, est un parti vaincu. Parlez-en à M. de Lafayette qui est sans vanité comme sans ambition, et qui ne veut que le triomphe des principes.

Mais nous serons vaincus parce que messieurs tels et tels voudront attaquer en tirailleurs; les amours-propres parleront plus haut que l'amour de la patrie, et un peloton de ministériels s'avançant à la voix de M. de Villèle, et faisant feu à son commandement, l'emportera sans peine; ce sera comme à l'armée où la discipline fait plus que le courage.

LETTRE LXXXVIII.

St.-Séver, le 20 décembre 1827.

Ma bonne sœur, je reçois votre lettre du 12; elle m'afflige peut-être un peu, mais elle ne m'irrite ni ne m'étonne. Il y a long-temps que je connais l'injustice du parti auquel je tiens par ma naissance plébéienne, par mes principes, par les sentimens de mon cœur, par les raisonnemens de ma pensée, par les actions de toute ma vie. Ce parti aime à faire feu sur ses propres soldats; soit par défiance, soit par envie, il jette sans cesse des doutes sur ceux dont il devrait le moins se défier. N'ai-je pas entendu quelquefois des collègues de Foy mettre en question son patriotisme et même son courage? Dois-je être surpris qu'on m'attaque, moi qui marche de si loin sur les traces de mon ami?

On aurait voulu que je sollicitasse les fonctions de député. Ma sœur, cela n'est pas en ma puissance. J'ai souvent demandé de marcher aux coups de canon, car je sentais en moi autant de sang et d'existence que tout autre aurait pu en immoler à la patrie. Mais les fonctions de député sont tellement importantes, tellement sacrées, il faut pour les bien remplir une telle réunion de

vertus, de qualités et de talens, qu'on doit attendre avec respect qu'elles vous soient imposées. Jamais, non jamais je ne monterai sur les hastings; j'ai à la fois trop de modestie et trop de fierté pour cela.

Que dirai-je d'ailleurs à ceux dont je mendierais les suffrages? une vie pleine d'actions ne dit-elle pas plus que des paroles? Dévoué à ma patrie, je me suis arraché à dix-huit ans des bras de mon vieux père pour aller la défendre; je pouvais être officier, je voulus partir simple soldat; mon sang a souvent coulé pour notre sainte cause: c'est elle et elle seule que je croyais servir sur trente champs de bataille; c'est pour elle que j'ai fait cette guerre de la Vendée qui répugnait tant à mon cœur; c'est en son nom, qu'en 1815, je réunis contre l'étranger ceux-là même que je combattais la veille; c'est la conviction intime que je souffrais pour elle qui me consolait dans l'exil, qui me rendait moins amer le pain de l'étranger, qui me faisait supporter le bannissement, cette cruelle mutilation de l'existence. Depuis ma rentrée, je n'ai pas écrit une ligne, je n'ai pas eu une pensée dont sa gloire et sa prospérité ne fussent le but. Si elle a besoin de moi je me dévoûrai; si elle me dédaigne ou me repousse, je mourrai en faisant des vœux pour elle et sans m'écrier avec Scipion: *ingrata patria.*

C'est trop vous parler de moi, je le sens; mais il fallait vous prouver que je suis toujours digne

de votre amitié; conservez-la moi et laissons dire la malveillance et l'envie. Si leurs efforts réunis étaient parvenus à diminuer la bienveillance et l'estime des hommes que j'aime, que je vénère et que je n'ai pas besoin de vous nommer, lisez-leur ma lettre : elle contient la vérité. Vous devez bien le savoir, vous qui êtes la conscience de ma conscience. Ne vous affligez pas des reproches que l'on m'adresse; quelque chose me dit que je serai député malgré la haine des ultra, la peur des ministériels et les doutes des libéraux, et je vous promets de me justifier à la tribune.

Adieu, ma sœur, je vous embrasse comme ma meilleure amie et comme mon meilleur ami.

LETTRE LXXXIX.

St.-Séver, le 2 janvier 1828.

Cette année commence comme l'autre avait fini par des preuves de votre infatigable attachement, de votre dévoûment sans bornes pour un ami qui en sent tout le prix et qui voudrait s'en montrer digne : il l'est au moins par une tendresse de prédilection qu'il vous défie de révoquer en doute.

M. M..... n'est pas un sot, mais c'est une bête; il écrit bien et n'a pas de bon sens; il sait beaucoup de choses et voit tout sous un faux aspect. Répondre dans trois mois ne signifierait rien : ce serait une parade après l'assaut terminé et l'empreinte de la botte resterait sur le gilet; mais je suis moi-même bien bête de vous écrire tout cela à deux cents lieues de distance : ne sais-je pas bien que vous aurez pris le meilleur parti, et que vous aurez, comme à l'ordinaire, tout arrangé pour le mieux?

Je ne condamne pas encore l'amiral Rigny. En voulez-vous au boulet qui frappe, au canon qui tue? Avant de le blâmer il faudrait connaître ses ordres. Je suis sûr qu'avant de faire couler le sang grec, il aura épuisé tous les moyens de conciliation; mais il y avait là des Anglais; et lord Cochrane aura voulu flétrir nos lauriers de Navarin,

Je n'ai pas encore lu l'ouvrage de Cauchois-Lemaire : c'est un jeune homme d'un grand talent, d'un patriotisme ardent, mais un peu désordonné. Il a besoin d'une tempête. Ce serait un nouveau Camille Desmoulins, si les temps n'étaient changés. Le pouvoir et l'action ne sont plus à la disposition des masses. Les vrais libéraux, les vrais amis de la patrie sont, comme en 1793, placés entre deux feux. D'un côté sont les ultra qui veulent 87, et de l'autre, des prolétaires qui veulent 93 ; de là vient la grande différence qu'il y a entre les patriotes de province et ceux de Paris. Les premiers sont des propriétaires amis de l'ordre; les seconds aspirent à un bouleversement. Cela vous explique la nomination de Royer-Collard dans huit ou dix départemens; Manuel n'a été nommé que dans un seul, et vous connaissez quelqu'un qui ne l'est pas du tout.

Votre joli cadeau est là sous mes yeux : je m'en suis servi cette nuit à quatre heures pour allumer ma bougie ; je ne dors plus, et j'emploie mes insomnies à lire Montgaillard. C'est un arsenal assez mal en ordre, où chaque parti trouve des armes pour combattre ses adversaires.

J'ai offert un grand bal à Natalie ; elle y a conquis tous les suffrages ; elle a enchanté tout le monde; vous en avez fait un ange, et elle vous aime avec une appréciation qui suffirait pour me la rendre chère, si elle ne me l'était déjà à tant d'autres titres.

LETTRE XC.

Saint-Sever, 23 janvier 1828.

C'est en revenant d'un voyage de huit jours dans mes vastes déserts des Landes que je trouve votre lettre du 14. Je ne vous remercie plus de tout ce que vous faites pour moi. Il faudrait me tenir comme les dévots, les yeux toujours plongés devant vous. Vous n'aurez donc pas un merci malgré tout ce que je vous dois.

Je n'ai pas dit « que la gloire et la liberté étaient incompatibles » ; mais j'ai élevé un doute sur la possibilité de leur existence : ce doute est dans ma conscience, et il justifie Napoléon et ceux qui l'ont servi. Ma sœur, vous savez le mot de Mazarin : il faut renoncer à écrire si on craint les interprétations forcées. Mon article doit être libéral, patriotique, car je n'ai pas d'autres sentimens dans mon ame.

Me voilà bien affligé : un de mes meilleurs amis, le général Almeyras, vient de mourir subitement, frappé d'un coup d'apoplexie.... Faut-il le plaindre? Comme nous nous en allons! Si au moins c'était un boulet! J'ai le cœur attristé par cette perte. J'avais percé l'écorce qui couvrait Almeyras. Les places, les dignités l'ont rendu bien malheureux. Que ne restait-il dans sa terre, dans son beau château qu'il venait de terminer, et où des

collatéraux vont jouir du fruit de ses travaux. Je ne comprends pas l'ambition, et je déifie l'indépendance; non pas l'indépendance des choses, elle ne peut jamais exister, mais l'indépendance des hommes: voilà ce qu'il faut chercher. Voulez-vous donc que je la perde, vous qui voudriez me voir enchaîné dans les fonctions publiques?.. Je ne sais si je dois approuver vos projets: sans doute, avec de la vivacité dans l'esprit et de la chaleur dans l'ame, le repos n'est pas réellement le repos: si le désir de vous plaire ne m'avait pas fait me créer des occupations, la flamme que j'attache à des objets extérieurs m'aurait consumé; je ne vous devrai jamais la gloire; mais je vous dois la vie: jouissez de cet aveu, et n'en abusez pas.

Non, je ne vous tais pas mes projets. Est-ce que j'en forme? Est-ce que je sais quel souffle demain enflera ma voile, et quel rivage je dois rencontrer? C'est l'inexpérience qui forme des projets. Quand on voit que l'avenir est toujours le contraire de ce qu'on devait espérer, on s'abandonne aux flots des événemens imprévus. Ce sont eux qui mènent le monde, et font agir ses atômes.

Adieu, mon amie; je vous reverrai vers le 10 février. Je serais déjà parti, mais mon pauvre Lescalier est malade, et je ne voudrais ni exposer sa santé par un voyage, ni le laisser ici sans moi, car il en souffrirait: ce qui m'entoure me domine un peu, je le sens bien, j'en rougis et je vous le confesse.

LETTRE XCI.

Paris, ce 3 mars 1828.

Ne grondez pas, ma sœur, on m'a entraîné à cette démarche, et je n'ai pas pu vous en parler. Je me suis présenté à une assemblée de quatre à cinq cents électeurs. J'ai parlé deux fois assez longuement : les applaudissemens ont été unanimes, et moi, je n'ai pas été plus troublé qu'en pérorant mes bons cultivateurs des Landes. Cela n'est pas difficile, et c'est amusant.

Je ne serai pas nommé, je n'ai même aucune chance de succès; mais j'ai fait cette démarche pour renverser un autre candidat qui a dit du mal de l'Empereur : c'est donc le soldat de Napoléon qui s'est mis sur la brèche.

Adieu, ma sœur; j'ai pourtant rêvé que j'étais député et que je prouvais à Sébastiani qu'il n'entendait rien à la politique de la Porte: qu'en dites-vous?

LETTRE XCII.

Paris, ce 16 mars 1828.

Je vous remercie, ma sœur, de votre avertissement : j'étais bien persuadé que M. R.... C..... ne serait pas pour moi. *M. Remy*, qui recevait par mois 1250 francs de Louis XVIII pour trahir l'Empereur dont il acceptait une bonne place et de bons émolumens, ne peut pas aimer un patriote de ma trempe.

J'ai dîné hier chez M. Lafitte; une conversation assez vive que j'ai eue avec Béranger me prouve qu'il y a contre moi un parti très-animé et très-actif. On ne croit pas, mais on dit, que j'irais m'asseoir au centre gauche, du côté de la droite, et si jamais je suis député, quelque chose me dit que je laisserai derrière moi quelques-uns de ceux qui paraissent craindre aujourd'hui que je n'aille pas assez loin. Vous pensez bien que j'ai repoussé avec chaleur, avec aigreur, ces absurdes suppositions; mais Bazile a raison, il reste toujours quelque chose de la calomnie.

Adieu, ma pauvre sœur, vous ne m'entendrez pas à la tribune; ce sera le bâton de maréchal qui m'échappera : c'est ma destinée. Eh bien! je traduirai Ossian : voici les cinq premiers chants de Fingal : nous les relirons ensemble. A ce soir; j'irai me consoler près de vous de tant d'injustices et de mécomptes.

LETTRE XCIII.

Saint-Séver, 24 mai 1828.

Mon excellente sœur, je suis arrivé hier bien portant, mais bien triste de me trouver si loin de vous. Je n'ai pas encore vu Désirée : elle arrivera ce soir, et j'aurai un moment de bonheur en l'embrassant.

Ce matin, à six heures, j'étais à cheval; me voilà paysan des Landes. Adieu la politique; adieu les Russes et les Turcs, et le conseil de la guerre, et la chambre des députés ! Je vais travailler à m'hébéter, et j'y réussirai sans peine.

En entrant dans ma chambre j'ai revu mon joli briquet sur ma cheminée. Cette nuit je l'ai cherché à tâtons, et j'ai allumé ma bougie pour lire ma revue trimestrielle qui m'enchante, et l'article du Globe qui me rassure sur la fameuse comète. Nous ne mourrons pas ensemble, c'est bien fâcheux ! celui de nous deux qui survivra à l'autre, sera si malheureux !

Natalie veut que je vous parle de son attachement, j'aimerais mieux ne vous parler que du mien. Cette chère enfant est toujours aimable et bonne; elle a vécu près de la rose.

Adieu; des visites frappent à ma porte; on entre, c'est M. Dussault que vous connaissez, c'est Lasserre que vous connaissez aussi, c'est Dufour que vous ne connaissez pas. Il faut donc vous quitter : adieu, ma sœur, adieu; je vous embrasse dans le post-scriptum : c'est comme au moment du départ.

LETTRE XCIV.

St-Séver, 6 juin 1828.

Ma bonne sœur, j'ai reçu hier votre lettre du 2 ; le courrier nous arrive tous les jours et il ne reste pas quatre-vingts heures en route, c'est presque être ensemble ! Chaque année les distances semblent diminuer : quand les routes en fer seront établies, quand la vapeur sera employée aux transports, on ira bien plus vite encore ; je ne désespère pas, dans ma vieillesse, d'aller passer la soirée avec vous après avoir déjeuné à Saint-Séver; la vieillesse! quel vilain mot j'ai écrit! Ah! j'abhore cette mort vivante où l'on devient un objet de pitié,

« Où de la terre inutile fardeau
« Sans laisser un regret on descend au tombeau. »

Heureux qui meurt dans sa jeunesse, avant d'avoir éprouvé les infidélités de ce qu'il aimait, les trahisons de ceux à qui il accordait son estime, l'ingratitude de ceux à qui il a tout sacrifié!

Je pense comme vous sur les seconds mariages; j'étais bien jeune lorsque je fus séparé de celle avec qui je devais traverser la vie, et pourtant je pris la résolution, désormais irrévocable, de ne

pas la remplacer. L'amour de mon métier, une vie active et vagabonde, quelques succès militaires me firent souvent oublier que j'étais seul. Je m'en aperçois un peu plus maintenant; mais la douce amitié, l'affection de mon fils, la tendresse de ma sœur, l'habitude de l'étude, la perspective de rendre peut-être encore quelques services à ma patrie adouciront les jours de cette vieillesse que je redoute et dont les malheurs et les injustices précipitent la marche.

M. de Pradt avait donc raison de vouloir marcher vite, de battre le pas de charge contre ceux qu'on avait battus, les voilà attaquant à leur tour, et bientôt ils auront repris les postes qu'ils nous avaient abandonnés. A propos de monseigneur l'archevêque de Malines, il m'écrit que les grands généraux C..... et C..... se disputent les suffrages de Clermont et que là comme partout ailleurs la petitesse et l'intrigue triomphent sans obstacles; j'ai donc bien fait de ne pas y faire de démarches, car je suis un triste intrigant.

Sans aucun doute nous ferons ce que voudra le cabinet anglais; n'a-t-il pas à sa tête le général de Waterloo? Ce cabinet n'est-il pas tory, c'est-à-dire partisan du bon plaisir, du jésuitisme, de l'absolutisme? Nous chasserons aussi nos Hutchinson; M. de Villèle ou une de ses doublures reprendront les rênes : tout fiers d'avoir marché ils voudront doubler le pas et tout ira à merveille jusqu'au moment de la culbute.

Désirée est partie ce matin pour Arzac ; je n'ai pas osé lui dire que cette petite absence m'affligeait, car elle serait restée ici et ce voyage était pour elle une nécessité ; mais je ne suis pas bien quand mes deux sœurs me manquent à la fois. Louis me néglige, il ne m'a point écrit de Londres ; Maximien garde aussi le silence, je lui pardonne s'il écrit tous les jours une analyse de ce qu'il lit, et des leçons auxquelles il assiste : exigez-le.

LETTRE XCV.

St.-Séver, 28 août 1828.

Ma pauvre sœur, que vous êtes simple! vous croyez que tous mes concitoyens vont s'empresser de me porter à la place de M. du Lyon. Eh bien! vous vous trompez. Mont-de-Marsan dira que Saint-Séver a déjà un député et qu'il faut maintenant un député des Landes, et nos ultra donneront avec empressement leurs voix à ce nouveau candidat, et tous mes amis les ministres, tous mes amis les libéraux, tous mes amis mes frères d'armes, intrigueront contre moi. Nos petits nobillons ne me pardonnent pas d'avoir écrit que je suis né plébéïen; ils se prétendent insultés! Ils disent que Charles X se trouve mal quand on prononce mon nom, et qu'il ne me pardonne pas d'avoir tué Laroche-Jacquelin qui était mort quand je suis arrivé dans la Vendée! Que voulez-vous, chacun doit subir sa destinée et je suis le lion malade : j'expire sous les coups des plus vils animaux. Soyez tranquille, je serai sinon député, au moins candidat, et me voilà luttant contre M. P..... que les ultra me préfèreront peut-être. Avouez que Maison est plus heureux d'avoir à lutter contre

Ibrahim; s'il y a de la honte dans la défaite, il y a au moins de la gloire dans le triomphe.

Si les élections avaient lieu après-demain, je vous promettrais bien d'être nommé, mais dans trois mois que d'événemens peuvent surgir! que de cabales, que d'intrigues peuvent amener des défections! Déjà M^gr. l'archevêque parcourt le département, moins pour donner la confirmation que pour convertir les électeurs: il va jusqu'à promettre des indulgences à ceux qui voteront pour mon concurrent. Il est possible qu'après avoir essayé de le nommer, les ultra se tournent vers M. P..... qu'ils détestent, qu'ils méprisent, mais qu'ils croient plus bête que moi. Or, être bête, est pour ces messieurs la qualité essentielle. Le Journal des Landes est de cet avis : il imprimait dernièrement : « Il ne nous faut pas un homme de » tribune »; ainsi, pour être un bon député des Landes il faut se taire, voter avec le pouvoir; il faut être une mécanique de Vaucanson; à la docilité près, je serais leur homme, car il me semble que je n'ai ni les connaissances nécessaires à un législateur, ni les talens nécessaires à un orateur. Ma concision, mon inhabileté à développer mes idées me perdront à la tribune; et peut-être m'aimerez-vous moins après un échec.

Non, ma sœur, Wallstein n'est pas mon héros : il avait moins de talent et moins d'esprit que notre duc de Guise. De bonne foi, croyez-vous que,

quand on voit sur le trône l'imbécillité et l'ingratitude, il soit bien facile de se résigner à leurs caprices?

Vous me croyez uniquement occupé des élections : rendez plus de justice à votre barde : il vient de corriger ou de gâter *l'hymne au Soleil*. Prononcez, ma sœur, et, si vous n'êtes pas contente, changez les changemens.

LETTRE XCVI.

Mont-de-Marsan, 24 décembre 1828.

Ma sœur, mon amie, vos vœux sont comblés : j'ai été nommé à une grande majorité malgré toutes les intrigues, malgré toutes les calomnies, malgré la réunion des ultra qui se sont couverts de honte.

Le zèle pour moi a été sans bornes : dans une voiture, partie de St.-Séver, il y avait six vieillards dont les années réunies formaient plus de cinq siècles. Un patriote, frappé d'apoplexie dans les grandes Landes, s'est fait saigner, est monté sur une charrette et est arrivé à temps pour voter. Mon amie, cette confiance que mes concitoyens m'accordent fait battre mon cœur d'orgueil et de joie. Je la justifierai : j'entre dans une nouvelle carrière et je dévoue ma vie aux nouveaux devoirs qui me sont imposés.

Notre préfet, M. de Cannan, s'est conduit avec une impartialité parfaite : il a remis en honneur l'autorité que ses devanciers avaient flétrie par tant d'injustices; je tremble que sa vertu ne soit punie par une destitution, et je ne m'en consolerais pas.

Adieu, ma sœur; je pense avec bonheur que me voilà un excellent prétexte pour vous rejoindre plutôt et pour rester plus long-temps près de vous.

LETTRE XCVII.

St.-Séver, le 20 août 1829.

Ma sœur, vous voilà donc récompensée de votre courage, de votre dévoûment. Votre bonne et aimable nièce est en pleine voie de guérison. Encore une fois, M. Salmade aura eu raison : remerciez-le, en notre nom à tous, d'avoir si promptement deviné le mal, et d'avoir si judicieusement indiqué le remède.

Vous êtes si absorbée par les craintes et par les espérances qu'excite tour à tour l'état de votre nièce, que vous ne devez pas avoir eu le temps de vous occuper de la chose publique, de penser à l'avenir menaçant que nous présage l'insolence des choix qu'on a osé faire. Placé à l'avant-garde, grenadier du parti libéral, je souris aux combats qui se préparent. Si nos ennemis veulent s'en tenir à la légalité, ils seront vaincus sans combattre; s'ils en sortent pour recourir aux coups d'état, ils seront vaincus, écrasés, anéantis par nos réserves; mais ils enfonceront sans peine notre première et même notre seconde ligne : la lutte sera longue, elle sera un moment douteuse, et le résultat sera définitif, et ceux qui auront provoqué la colère et la juste vengeance d'un grand peuple, tomberont ses vic-

times. Je lis dans l'avenir, je pourrais faire d'avance le bulletin de cette dernière campagne où l'émigration marche contre la nation qu'elle veut opprimer, avilir; qu'elle veut surtout dépouiller de ses droits. Je ne suis pas surpris de l'audace de cette faction : cette audace vient de son aveuglement; mais la stupidité du pouvoir royal, qui n'a rien à gagner dans cette monstrueuse alliance et qui, au contraire, y doit tout perdre, m'étonne au dernier point. C'est si bête, si déraisonnable que ce doit être le résultat des conseils du confessionnal. Il faut marcher la tête renversée et regardant les étoiles pour ne pas voir les abîmes ouverts sous ses pas. Pauvre peuple! mais, plus, pauvre roi!

Vous voulez relire Ossian dans les montagnes : je vous l'envoie, car je ne puis vous désobéir en rien, mais je vous plains : il me semble qu'il vous ennuiera. Il faudrait avoir le courage de refaire mon œuvre, dont j'ai pitié, quand je lis les beaux vers de *Barthélemi* et de *Méry*; mais je n'en ai ni le temps ni le courage; tenez, il me prend une bonne idée : vous avez mon manuscrit, je vous envoie votre belle copie; brûlez-moi tout cela, et n'en parlons plus.

J'ai, ce me semble, autour de moi, tout ce qu'il faut pour être heureux, et cependant je ne le suis pas. Ma sœur est plus ange que jamais, et sa santé est meilleure. Louis est excellent pour moi : Natalie est parfaite, je les vois charmés l'un de l'autre,

heureux l'un par l'autre et je ne suis pas heureux : je m'ennuie à la mort, tout me déplaît; je ne prends nul intérêt à mes biens, à ma maison : je trouve tout terne, décoloré ; j'appelle en vain la raison à mon aide! Vous aviez raison : je me trompais en croyant que de petits intérêts personnels pouvaient suffire d'aliment à ma pensée et à mon cœur, car les grands intérêts de la patrie peuvent seuls employer ma vie, comme votre amitié peut seule l'embellir et la compléter.

LETTRE XCVII.

Saint-Séver, 20 octobre 1829.

Ma sœur, j'espérais que vous m'écririez aussitôt que vous seriez arrivée à Paris comme vous m'aviez écrit de Bordeaux; mais vous avez eu tant d'amis à consoler de votre absence, tant de parens à combler de marques de bonté, que les pauvres habitans des Landes ont dû être oubliés.

Rien de bruyant, et pour moi, qui aime le bruit, rien d'agréable comme une caserne bien peuplée; mais aussi rien de triste comme une caserne sans garnison : telle est ma grande maison depuis que vous l'avez quittée. De tout côté je voyais des visages rians, j'entendais chanter, rire, courir, monter, descendre; les actions les plus simples et les plus communes de la vie avaient un grand intérêt pour moi : les repas étaient délicieux : j'aimais à voir danser; je me couchais avec un souvenir, je me levais avec une espérance; j'aurais voulu éterniser le temps; j'avais regret à tous les instans qui s'écoulaient; hélas! j'avais raison, je pressentais le poids de l'avenir. Depuis votre départ la solitude, le silence, le vide, sont partout. L'ennui, cette maladie endémique de Saint-Séver,

a pris une telle intensité que je ne crois pas pouvoir attendre la session pour aller vous joindre.

Je suis parti tout de suite après vous; il m'eût été impossible de rester dans l'isolement. Mais vainement j'ai couru mes domaines des grandes Landes, et Montaut où vous n'êtes pas venue; vainement j'ai visité Gabaret et Eyres que j'ai visités avec vous, je n'y trouve ni plaisir, ni occupation. Je m'en consolerais si je pouvais lire, écrire, préparer quelques matériaux pour les questions que nous aurons à traiter; mais j'éprouve un dégoût, une impossibilité de travail, une lassitude de tête qui me font rougir de moi-même. Cependant le temps est superbe, le mois de mai semble être revenu pour nous dédommager des jours de pluie qui nous ont tant contrariés. Pourquoi nous avez-vous quittés avec tant de précipitation? Vous auriez mieux apprécié notre doux climat, et vous regretteriez au moins le beau ciel d'un pays où vous êtes si vivement regrettée.

Je suis pourtant votre conseil: tous les jours je m'enferme dans la galerie des tableaux ou dans cette grande salle que vous aimiez, et là je parle haut: j'improvise, mais je n'ai personne pour m'écouter, personne pour me donner de bons avis, personne qui m'inspire, personne en qui je croie. Il me semble pourtant que ma voix se fortifie par cet exercice, et si je monte à la tribune on m'entendra: je cherche à me corriger de ce ton de fausset qui a dû me rendre passablement ridicule

et que quelques-uns de mes amis m'avaient conseillé sans doute à cette charitable intention. Désormais je ne croirai que vous : votre voix est la voix du ciel, on ne lui désobéit pas impunément.

Je ne veux pas vous parler politique ; je ne ferais que répéter ce que disent les journaux qui ne trouvent rien de nouveau à nous donner : ils ont épuisé l'insulte et les malédictions.

Désirée est à Sames où elle vous regrette ; Natalie vous embrasse, et nous parlons sans cesse de vous, du bonheur que vous répandiez ici par votre présence et des regrets auxquels votre absence nous laisse. Quelle sotte chose que la vie ! Espérer, c'est-à-dire craindre ; se souvenir, c'est-à-dire regretter : souffrir, car voilà la seule réalité de l'existence ; un beau jour sur mille brumeux, pluvieux, sombres, orageux ! Et cependant on veut vivre. Hier encore, un de mes amis, qu'on enterre aujourd'hui, disait en se tâtant le pouls (c'était un médecin) : « Je crois que j'irai jusqu'à deux heu» res du matin : autant de gagné. » Quel triste gain ! Il est vrai que sa femme, que ses enfans pleuraient autour de lui, et que mourir, c'était les quitter ! Souvent, bien souvent, je pense à cette dernière heure qui finit ou qui commence tout, et je cherche à deviner où et dans quel temps elle sonnera pour moi. Serai-je aussi entouré d'êtres chéris ? Mon dernier soupir sera-t-il recueilli ou s'exhalera-t-il dans l'isolement ? Ma famille, qui m'est si chère, me pleurera-t-elle ? Cette pa-

trie, dont le nom fait battre mon cœur, donnera-t-elle un souvenir, un regret à un de ses enfans? Et vous, mon amie? Pardon, pardon. Je ne devrais pas vous présenter de telles images. Soyez tranquille, je vivrai long-temps encore pour combattre les ennemis de notre gloire, pour maudire les tyrans de nos libertés et pour bénir votre amitié protectrice.

LETTRE XCVIII.

Saint-Séver, 12 décembre 1829.

Ma sœur, j'allais répondre à votre lettre du 4 de ce mois, quand celle du 6 m'est arrivée; elle me rassure contre vos menaces de garder le silence. Je suis bien assuré que votre cœur me sera toujours ouvert, et que je vous trouverai fidèle à notre amitié toutes les fois que vous me verrez en butte à quelque danger.

Commençons par votre première lettre: l'état de Lucile m'afflige; il est impossible de la connaître sans lui porter le plus vif intérêt. Pourquoi, puisqu'elle était mieux ici, ne pas nous l'envoyer? Natalie en aurait le plus grand soin, et les rayons d'un soleil plus ardent arrêteraient peut-être les progrès du mal. Après la session nous retournerions la rejoindre et nous passerions quelques mois à Saint-Séver, à Arzac, à Sames. Dites oui, ma sœur; donnez-moi du bonheur en espérance. Vous connaissez à présent le train de ma maison, et vous savez que trois ou quatre personnes n'y apportent aucune différence: je n'ai donc pas le bonheur de vous offrir un sacrifice, et votre délicatesse, tant soit peu exagérée, n'a rien à m'opposer.

J'ai suivi vos conseils qui sont des ordres; je

vous enverrai les deux articles *récompenses* et *subordination*, et Courtin les recevra par vous. Si vous consentez à être franche, vous me direz ce que Gil Blas disait à l'archevêque: « Vous baissez, Monseigneur », et Monseigneur ne calomniera pas votre goût.

Je crois aux projets insensés de quelques contre-révolutionnaires qui entourent le trône; mais il y a bien loin de ces rêveries de cerveaux malades à l'exécution. Quand Charles IX donna le signal de la Saint-Barthélemy, il ne jouait pas son trône, car la masse de la population était intolérante et fanatique comme lui. Ferdinand et don Miguel trouvent également des appuis dans leur populace ignare et monacale. Mais en France tout le monde veut le règne des lois, et une résistance de deux jours enleverait l'armée au pouvoir qui voudrait renverser l'ordre établi. A Versailles aussi on donnait des dîners aux gardes-du-corps, on projetait d'emmener le roi à Metz et de faire pendre les représentans du peuple. Vous savez quels furent les résultats de toutes ces conspirations de grands seigneurs. Nos ministres garderont leurs places tant qu'ils pourront, mais ils ne sont pas assez forts pour lutter contre la force légale; s'ils l'essaient ils sont perdus.

LETTRE XCIX.

St.-Séver, 20 décembre 1829.

Ma chère sœur, autrefois vos lettres de quatre pages me comblaient de joie. Aujourd'hui je suis tout confus des sentimens que j'éprouve en vous lisant, et à peine vous ai-je lue que le feu dévore ces pages où une plume, accoutumée à tracer de belles et bonnes choses, s'est abaissée à transcrire les sottes menaces, les plates insultes de la Gazette et du Drapeau Blanc. Au nom du ciel, ou plutôt en votre nom que je révère tout autant, contentez-vous de me faire une courte analyse des notes que vous remet L....., et marquez-moi avec détail ce que vous pensez, et ce que pense Lafayette; car il est comme Dieu : il ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Je ne suis pas facile à effrayer; je suis bien sûr qu'au moment du danger mon courage ne faiblira pas et que la tribune me verra comme m'ont vu les rochers de Caprée; mais dans la solitude, ces folles prédictions écrites par la main d'un être fort et véridique, m'irritent et puis me jettent dans une espèce de découragement : votre écriture me fait illusion : elle imprime une puissance irré-

sistible à ce que je lis, il me semble que ce sont vos prévisions, et je n'ose plus douter.

Hélas, oui! nous avons rétrogradé jusqu'en 1789, nous avons des Barentins, des Polignacs, des princes de Lambesc, et une Marie-Antoinette. Mais on a appris que la nation n'est pas un mot, que le peuple est une puissance et qu'une révolte pourrait bien amener une révolution. Les cabinets de l'Europe, qui ont assez à faire d'arrêter chez eux les progrès des idées nouvelles, consentiront-ils à ce qu'on vienne réveiller le lion qui dort? Les ministres s'exposeront-ils à porter leur tête sur l'échafaud pour suivre les idées de messieurs Tharin et Latil? Je sais bien quelle est la force de l'organisation. Je ne sais que trop quelle est la faiblesse des résistances populaires, et je ne pense pas sans frémir à une lutte où il faudrait soulever les masses et exciter des passions qu'on n'est jamais sûr de calmer. Les Bourbons sont sur la route où sont tombés les Stuarts et les secondes chutes sont mortelles. Vous le voyez, ma sœur, je ne suis pas aujourd'hui en humeur de m'effrayer. Celui que vous avez nommé le héros du paradoxe, l'homme des contrastes, mériterait d'être appelé l'homme des contradictions.

LETTRE C.

St.-Séver, le 8 janvier 1830.

Ma bonne sœur, je viens de recevoir la caisse et je ne pouvais pas deviner ce qu'elle contenait. Jamais présent n'arriva plus à propos. Les toits sont couverts d'un pied de neige et le thermomètre se promène de quatre à onze degrés. Ce serait beaucoup pour Paris, c'est un phénomène pour notre pays où de mémoire d'homme on n'a jamais vu la glace tenir plus de deux ou trois jours.

« Vous n'y pensez pas » comme nous disons, nous autres Gascons, d'avoir mis tant d'élégance et de luxe dans une chancelière : elle me fait un peu l'effet de la robe de chambre de Diderot : jamais je n'oserai enfoncer mes souliers de cuir, mes grosses et vilaines bottes au milieu de ces broderies si parfaites ; nos dames auront peine à vous pardonner de manier l'aiguille aussi bien que vous maniez la plume, le cumul des talens devrait être défendu.

Ma chère amie, vous saurez bientôt que je suis grand-père ; Natalie nous a donné pour nos étrennes un gros garçon : elle a beaucoup souffert, beaucoup crié, mais la bataille n'a pas été longue. Louis ne veut pas paraître aussi heureux qu'il l'est;

il l'est profondément, et moi je le suis plus que je ne l'aurais cru. Votre lettre m'a intéressé d'un bout à l'autre. Je crois sans peine à la mystification de quelques prétendus meneurs dont le patriotisme n'est que de l'ambition. Arrivés au pouvoir ils chercheraient à conquérir la cour : l'expérience n'a que trop démontré que messieurs Decaze, Pasquier, Portal nous ont fait plus de mal que n'en fera jamais le ministère actuel. J'abhorre les partis mitoyens. Ils nous mènent par une pente insensible au fond de l'abîme, sur le bord duquel nous pourrons lutter quand on voudra nous précipiter par la violence.

Je vois avec plaisir que ce froid si piquant, si rigoureux, n'augmente pas le mal de Lucile; à son âge être stationnaire c'est avancer. Il faut absolument nous l'amener l'année prochaine. Vous vous en trouverez bien toutes les deux, et moi bien mieux encore, j'ai tant besoin de votre présence ! Bientôt, j'en jouirai, sans adieu, ma sœur.

LETTRE CI.

Paris, le 27 avril 1830.

Ma chère sœur, je suis fatigué d'être sur l'échelle de Caprée, l'épée à la main, le chapeau de travers, l'air menaçant. J'ai prié une jeune peintre de me donner une figure plus en harmonie avec les vifs sentimens d'amitié et de reconnaissance que je vous ai voués. Si elle n'a pas réussi, ce n'est pas ma faute : car j'ai posé immobile comme la colonne; ce n'est pas sa faute non plus, car elle y a mis une patience d'ange, et elle n'a cessé de chanter vos louanges, cantique fort de mon goût !

Adieu, mon amie, pendez mon vieux visage dans votre chambre à coucher : regardez-le quelquefois, et dites-vous que sous cette vieille écorce bat pour vous et pour sa patrie, un cœur de vingt-cinq ans.

Au revoir; député ou non député, n'importe: comme ami et comme citoyen je serai toujours le même.

LETTRE CII.

St-Séver, le 13 mai 1830.

Ma bonne sœur, je me faisais une fête de votre surprise et je suis tout joyeux que le portrait vous ait donné un moment de bonheur; pour moi, je n'en ai pas eu depuis que je vous ai quittée. L'esprit de parti agite tellement les petites villes, qu'elles sont inhabitables. A Paris on discute ; ici il faudrait faire le coup de poing, et bien que nous soyions les plus forts, ces luttes ne sont pas agréables.

Toutes les autorités sont déjà en campagne pour empêcher mon élection; je doute qu'elles réussissent. M. d'H..... se fait porter dans mon arrondissement, il ne me vaincra pas aussi facilement qu'il a vaincu le dey d'Alger. Malgré les sages conseils de M. de Cannan, M. d'H..... s'est donc fait présenter comme candidat ministériel dans mon arrondissement; il échouera : il ne réussira pas non plus à Dax où j'ai cru pouvoir l'attaquer. Puisqu'il avait la déloyauté de porter la guerre chez moi, j'ai fait, comme Scipion, une diversion en Afrique.

La faction fait d'incroyables efforts. Notre évêque s'est mis en campagne avec tout son clergé : ce sont des hommes du temps de la ligue, et les li-

gueurs furent vaincus; ils le seront encore. Vous me reverrez donc député, mais tout ceci ne finira pas par des périodes de tribune. La journée des coups de piques arrivera et malheur à ceux qui auront tiré de son sommeil une grande nation qui ne demandait que le repos! Quant à moi, qui ai prodigué ma vie à l'attaque d'une montagne ou d'un village qui ne devait pas me rester, je n'en serai pas avare quand il s'agira de notre liberté, le premier des biens après l'indépendance.

Donnez-moi quelques nouvelles. Je ne révoque pas en doute l'élection du général Lafayette ni celle de son fils : la France se déshonorerait en ne les nommant pas.

LETTRE CIII.

Saint-Séver, le 28 juin 1830.

Mon excellente sœur, quand je courus aux armes pour défendre mon pays, je savais que je m'exposais aux balles, à la mitraille et aux éclats de bombe, et rien de cela ne m'a fait faute. En m'élançant dans la carrière politique, je n'ignorais pas que j'aurais contre moi la colère et la vengeance ministérielle, la défaveur de la cour, les petites intrigues et les calomnies des amis de l'autorité. Cela ne m'a pas arrêté, cela ne m'arrêtera jamais. Je plains ce pauvre d'H..... de s'être misérablement vengé. Je l'ai empêché d'être nommé à Mont-de-Marsan et à Dax; il ne le sera pas plus au grand collége et dans ces trois combats il aura perdu l'honneur, moi j'aurai conquis une blessure dont je suis fier. Être destitué par Charles X, cela vaut encore mieux que d'être nommé maréchal de France par Napoléon. Ne soyez donc ni triste ni indignée; je n'ai qu'une crainte, c'est que cette injustice ne me rende un peu plus modéré. Pour rien au monde je ne voudrais qu'on pût croire qu'un vil intérêt personnel excite mon indignation; elle est toute patriote : vous le savez bien, ma sœur, et vous ne

me destituerez jamais, n'est-ce pas? je vous préviens que je serais moins philosophe.

Adieu. Désirée, un moment affligée, s'est relevée et elle est très-satisfaite que je n'aie plus d'ordres à recevoir d'un Polignac. J'embrasse le cher et bien cher Maximien, et je regrette qu'il ne soit pas ici pour danser au bal que je donne ce soir : il faut bien célébrer ma disgrace.

LETTRE CIV.

Bourbon-Vendée, le 11 août 1830.

Ma sœur, je crois rêver, mais mon rêve est si doux que je prie le ciel de m'ôter la vie avant le réveil. Vous n'avez pas d'idée de l'enthousiasme que ma présence excite. Depuis Bordeaux jusqu'ici l'air a retenti des cris de *vive la liberté, vive le général Lamarque!* Qu'ai-je donc fait pour mériter de tels hommages? j'en suis honteux et cependant ils sont unanimes; ils sortent de cent mille bouches, ils ne sont ni sollicités, ni achetés. Mes actions militaires ne les provoquent pas, car cent de mes camarades en ont fait autant et plus que moi. C'est donc le défenseur de ses droits, l'ami constant de la liberté que ce peuple salue. Ce sont les malheurs, l'exil, les destitutions qu'il veut me faire oublier. Ah! je suis trop payé et mon avenir lui appartient.

Un voile tombe de mes yeux : je croyais être sans influence, je me croyais presqu'inconnu, et beaucoup de personnes savent mon nom. Je croyais que vous me trompiez quand vous me parliez de ma popularité, et le peuple me connaît et m'aime; je croyais qu'il n'y avait plus pour moi de jouissances dans la vie, et des larmes de joie mouillent mes yeux; je croyais ma carrière finie parce qu'on avait brisé mon épée, et je sens aujourd'hui que

la gloire du guerrier n'est rien auprès de la gloire du citoyen. Vous avez raison, mille fois raison, toujours raison; je suis une bête, mais cette bête vous aime en Vendée comme elle vous aimait à Amsterdam, à Paris, à Saint-Séver.

Revenons sur les bords de la Loire : la Vendée est tranquille; en vain sa Jeanne d'Arc, mademoiselle La Rochejacquelin, a-t-elle parcouru les campagnes avec quelques hommes, personne n'a voulu prendre les armes; en vain M. de Menars, après avoir reçu une lettre d'Alençon où on l'assurait que le roi marchait sur Paris, a-t-il cherché à soulever le Marais, les paysans ont mieux aimé continuer à faire leurs moissons. Ma présence est donc ici parfaitement inutile : je partirai pour Nantes dans vingt-quatre heures, je remonterai la Loire jusqu'à Tours où j'espère trouver l'autorisation de retourner à mon poste de député; c'est désormais le seul que j'ambitionne.

Adieu, ma sœur; dans bien peu de jours je serai près de vous; en attendant que nous nous revoyions, lisez la proclamation que j'ai adressée aux Vendéens.

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL MAX. LAMARQUE,

Commandant supérieur des 4e, 10e, 11e, 12e et 20e divisions militaires, aux habitans de la Vendée.

« Au premier bruit des tentatives faites pour rallumer parmi vous la guerre civile, j'accourais

avec des forces capables de l'étouffer. De Bayonne à Perpignan de nombreux bataillons sont en marche pour se ranger sous mes ordres. C'était avec un profond sentiment de douleur que, pour la seconde fois, je venais vous combattre; j'apprends avec un inexprimable bonheur que vous avez repoussé de criminelles propositions. Ainsi, la faction, qui voulait nous asservir, s'est trompée sur vous comme sur nous : elle croyait, dans son insolent délire, que, vils et lâches, nous courberions, sans murmurer, le front sous le joug de l'arbitraire, et que vous seriez, vous, les instrumens de ces infames projets! Vain espoir! La France s'est levée tout entière pour défendre ses droits; d'un souffle elle a anéanti ses incorrigibles ennemis, et vous avez prouvé que vous étiez les dignes enfans de cette grande nation qui vient, en quelques jours, d'acquérir plus que nous n'avions conquis dans vingt ans de combats.

» Vos pères ont couvert de leurs ossemens cette terre au nom de la royauté; nous y avons versé des flots de sang au nom de la liberté. Eh bien! ces deux besoins de notre ordre social sont réunis et confondus dans la monarchie constitutionnelle. Avec elle un roi soumis aux lois, ne peut pas impunément abuser de son pouvoir; avec elle, la liberté, contenue dans de justes limites, ne peut jamais dégénérer en licence. Rallions-nous donc autour de ce prince que le vœu de la France vient d'élever sur le pavois. Honnête homme, il ne vio-

lera pas ses sermens; vieux soldat de Jemmapes, il aimera les braves; roi citoyen, il réparera les maux de la patrie. »

Vous le voyez, ma sœur, je présente mes désirs comme des convictions. Puisse le roi tenir toutes les promesses que je fais en son nom! Puisse le ciel donner à ma patrie tout le bonheur que je lui annonce!

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SOUVENIRS.

CHAPITRE SIXIÈME.

Pages.

Le comte de B..... B..... Bordeaux en 1822. La Fête-Dieu. L'abbé Frayssinous. Régulus par Lucien Arnault. Acte d'accusation du général Berton. Mort de lord Londonderry. Des talens militaires de lord Wellington. Quelques questions au maréchal S.... sur sa dernière campagne. Condamnations. Exécution du général Berton et du lieutenant-colonel Caron. Mémoire de M. de Blacas. Les statues. Etienne Canaris. 3

CHAPITRE SEPTIÈME.

On dit, intrigues, projets. Ipsiboé. Le terrassier de M. de Montaran. La guerre d'Espagne en 1823. M. Béranger, conseiller d'État. Les craintes du duc d'Orléans. L'avalanche. L'enfer. L'exclusion de Manuel. Le comte Sébastiani. Les espérances. 18

CHAPITRE HUITIÈME.

Le 21 mars 1815. Le maréchal Ney. Des Russes et de leur liberté. Mirabeau. L'odyssée de Louis XVIII. Des opi-

Pages.

nions et des projets de S.... en 1823. Le premier coup de canon. Dîner chez M. de Talleyrand. Salicetti. Les Napolitains. Siciliano. Les brigands des Calabres. Ronco. 104

CHAPITRE NEUVIÈME.

Proclamation de Paul Courier. Dilapidations. M. Ader. Physionomie de nos cercles. MM. Jouy et Jay à Sainte-Pélagie. Le général Bonnaire. Anecdotes. M. Kœchlin. Mort du maréchal Davoust. 145

CHAPITRE DIXIÈME.

Le baron de Damas. Mort de Cambacérès. Charles X : ordonnance de retraite. L'indemnité. L'abbé Guillon. L'anniversaire du 21 janvier. La duchesse de Vicence. Le médecin Koreff. Madame Krudner. Influence du clergé. Le curé du maréchal M..... Etat de la Russie à la mort d'Alexandre. Mort du maréchal Suchet. Bons conseils de M. de Châteaubriand. Le refus. Notes sur un voyage à Londres. 167

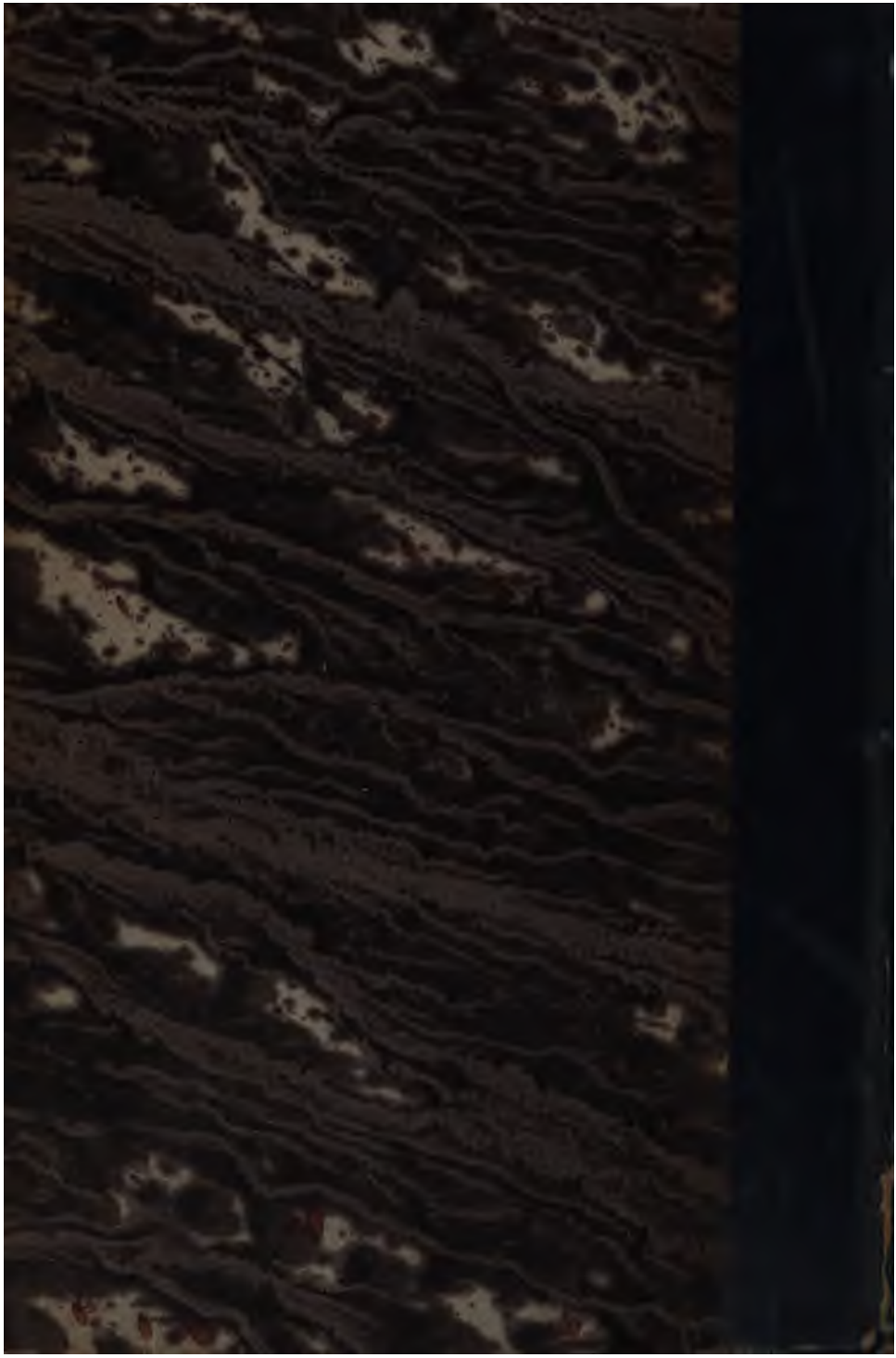
LETTRES.

Lettre première. 255
Lettre II. 259
Lettre III. 262
Lettre IV. 266
Lettre V. 267
Lettre VI. 269
Lettre VII. 272
Lettre VIII. 282
Lettre IX. 285
Lettre X. 290
Lettre XI. 294
Lettre XII. 298

Pages.
Lettre XIII. 302
Lettre XIV. 305
Lettre XV. 308
Lettre XVI. 312
Lettre XVII. 315
Lettre XVIII. 318
Lettre XIX. 321
Lettre XX. 326
Lettre XXI. 329
Lettre XXII. 331
Lettre XXIII. 335
Lettre XXIV. 336
Lettre XXV. 337
Lettre XXVI. 340
Lettre XXVII. 343
Lettre XXVIII. 345
Lettre XXIX. 347
Lettre XXX. 351
Lettre XXXI. 355
Lettre XXXII. 356
Lettre XXXIII. 358
Lettre XXXIV. 359
Lettre XXXV. 361
Lettre XXXVI. 364
Lettre XXXVII. 367
Lettre XXXVIII. 370
Lettre XXXIX. 372
Lettre XL. 375
Lettre XLI. 378
Lettre XLII. 380
Lettre XLIII. 382
Lettre XLIV. 383
Lettre XLV. 385
Lettre XLVI. 386
Lettre XLVII. 387
Lettre XLVIII. 389
Lettre XLIX. 390
Lettre L. 392

Pages.

Lettre LI. 393
Lettre LII. 396
Lettre LIII. 398
Lettre LIV. 400
Lettre LV. 402
Lettre LVI. 405
Lettre LVII. 406
Lettre LVIII. 507
Lettre LIX. 409
Lettre LX. 412
Lettre LXI. 414
Lettre LXII. 415
Lettre LXIII. 418
Lettre LXIV. 419
Lettre LXV. 421
Lettre LXVI. 422
Lettre LXVII. 424
Lettre LXVIII. 425
Lettre LXIX. 427
Lettre LXX. 428
Lettre LXXI. 431
Lettre LXXII. 433
Lettre LXXIII. 434
Lettre LXXIV. 436
Lettre LXXV. 438
Lettre LXXVI. 440
Lettre LXXVII. 442
Lettre LXXVIII. 444
Lettre LXXIX. 446
Lettre LXXX. 447
Lettre LXXXI. 449
Lettre LXXXII. 451
Lettre LXXXIII. 453
Lettre LXXXIV. 455
Lettre LXXXV. 458
Lettre LXXXVI. 459
Lettre LXXXVII. 460
Lettre LXXXVIII. 462

Pages.
Lettre LXXXIX. 465
Lettre XC. 467
Lettre XCI. 469
Lettre XCII 470
Lettre XCIII. 471
Lettre XCIV. 473
Lettre XCV. 476
Lettre XCVI. 479
Lettre XCVII. 480
Lettre XCVIII 483
Lettre XCXIX. 487
Lettre C. 498
Lettre CI. 491
Lettre CII. 493
Lettre CIII. 494
Lettre CIV. 496
Lettre CV. 498

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.